This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Recueil des publications

Société havraise d'études diverses

Digitized by Google

Fr 34.3

Harvard College Library

FROM THE FUND OF

CHARLES MINOT

Class of 1828

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RECUEIL

DES

PUBLICATIONS

DE LA

SOCIÉTÉ HAVRAISE D'ÉTUDES DIVERSES

DE LA 66me ANNÉE

1899

PREMIER TRIMESTRE

LE HAVRE

MPRIMERIE H. MICAUX

1899

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE
OCT 24 1914
LIBRARY.
Minot fund

NOTA

La responsabilité des opinions et assertions émises dans les Ouvrages publiés n'est pas acceptée par la Société et reste à leurs auteurs.

LIBRARY

Digitized by Google

Tableau des Membres

BUREAU

POUR LA SOIXANTE-SIXIÈME ANNÉE (1899)

MM. **N. RIDENT** ✿ (I), Président.
Robert LEROI ✿, Vice-Président.
LE MINIHY DE LA VILLEHERVÉ, Secrétaire-Général.
Jean MACK ✿, Secrétaire des Séances.
A. MARTIN, Trésorier.
A. BARREY, Bibliothécaire.
THÉRIOT ✿, Archiviste.

Membres d'Honneur

Année de l'admission	MM.
1885	JULES SIEGFRIED O ✻ A ✿, Sénateur, Président d'Honneur.
1884	MEYER ✻, Conseiller à la Cour d'Appel de Paris, Prés^t d'Honneur.
1892	FOUGÈRES, » » de Dijon, »
1854	J. ANCEL ✻ ✻, ancien Maire du Havre.
1884	L'Abbé MAZE, Harfleur.
1884	LENNIER ✠ ✻, Conservateur du Muséum, Havre.
1893	LÉOPOLD DELISLE, C ✻, Membre de l'Académie Française, Paris.
1893	FRANÇOIS COPPÉE ✻ C. » »
1893	ZÉVORT ✻, Recteur de l'Académie de Caen.
1893	JULES LEMAITRE ✻, Membre de l'Académie.

Digitized by Google

Membres résidants

Année de l'admission	MM.
1871	JULES SIEGFRIED O ✻ A ✿, ancien Maire du Havre, Sénateur.
1874	A. NORMAND O ✻, Constructeur de navires, 67, rue du Perrey.
1875	TOUTAIN, Architecte, 72, rue d'Etretat.
1877	ROUETTE, Professeur de Belles-Lettres, 40, rue Thiers.
1877	ALPHONSE MARTIN, Principal Clerc d'Avoué, 6, place de l'Eglise, Sanvic.
1877	BAILHACHE, Arbitre de Commerce, 41, rue Dicquemare.
1879	GLANEUR, Conducteur principal des Ponts et Chaussées, 29, rue de Normandie.
1884	THILLARD, Greffier en chef du Tribunal civil, 124, rue Thiers.
1884	LEVAREY ✿, Avocat, 87, boulevard de Strasbourg.
1884	RIDENT ✿, Avoué, 111, boulevard de Strasbourg.
1884	ALFRED BRUNET, Négociant, 23, rue de la Bourse.
1884	LECHEVALLIER, Horticulteur, route d'Etretat, Sanvic.
1884	BRINDEAU ✻, Avocat, ancien Maire du Havre, Député, 53, boulevard de Strasbourg.
1884	JOLY, Rentier, 1, boulevard François-Ier
1884	JENNEQUIN, Avocat, 9, rue J.-B.-Eyriès.
1884	VERPILLOT, Négociant, 46, rue du Champ-de-Foire.
1885	JEAN MACK ✿, Archiviste de la Ville, 9, rue du Docteur Maire.
1887	AUGER, Notaire, 25, rue Jules-Lecesne.
1887	LORMELET, 9, rue Diderot.
1888	HENRI FAUVEL, Docteur-Médecin, 22, boulevard François-Ier.
1888	DENIS GUILLOT, Avocat, 148, boulevard de Strasbourg.
1888	COUVERT ✻, Négociant, 75, boulevard de Strasbourg.
1888	SOREL fils, Courtier d'Assurances, 51, quai d'Orléans.
1888	J.-M. ROGER, Docteur-Médecin, 24, rue Marie-Thérèse.
1888	DUBOIS, Conducteur des Ponts et Chaussées.
1888	GÉNESTAL ✻, Négociant, 23, rue de la Ferme.
1888	JACQUOT, Avoué, 122, boulevard de Strasbourg.
1888	ACHER, Négociant, 24, rue Léon-Buquet.
1889	L. BRAQUEHAIS ✿, Sous-Bibliothécaire de la Ville.
1891	RUFFIN ✻, 18, place de l'Hôtel-de-Ville.
1891	A. BARREY, 31, rue Jules-Masurier.
1891	CHAMARD I ✿, Professeur agrégé au Lycée du Havre, 18, rue Louis-Philippe.
1892	RENAULT, Avoué, 13, place de l'Hôtel-de-Ville.
1892	DESMONTILS, Docteur, 96, rue de Normandie (Graville-Sainte-Honorine).
1892	SENN, Négociant, Palais de la Bourse.

Digitized by Google

Année de l'admission	MM.
1892	COGNARD, pharmacien, 45, rue de Ste-Adresse.
1892	GUIGNERY ✿, 233, rue de Normandie.
1893	CHEURET, Notaire, 24, place de l'Hôtel-de-Ville.
1893	RAMELOT ✿, Courtier, 13, rue Madame-Lafayette.
1894	Abbé DUBOIS, Curé de Sanvic.
1894	LEROI ✿, Professeur agrégé au Lycée, 40, rue Thiers.
1894	MILLARD, Pasteur, 3, rue des Carrières.
1894	THÉRIOT ✿, Directeur de l'Ecole primaire supérieure, rue Dicquemare, 1.
1894	LEMOINE I ✿, Inspecteur primaire, rue Guillaume-le-Conquérant (impasse Gonneville)
1894	LETELLIER, Avoué, 16, place de l'Hôtel-de-Ville.
1895	BERNARDBEIG, Docteur, 8, rue de l'Orangerie.
1895	LOUIS LAMY, Négociant, 10, rue Dumé-d'Aplemont.
1895	CHARLES LAMY, Négociant. 10, rue Dumé-d'Aplemont.
1895	HOUDRY, Ingénieur, 55, boulevard de Strasbourg.
1895	ROBERT MARTIN, Avocat, 98, boulevard de Strasbourg.
1895	RAMBERT, principal Clerc de Notaire, 13, rue Escarpée.
1895	REY D'ALISSAC, Ingénieur-Electricien, 55, rue Augⁿ-Normand.
1895	LE MENUET DE LA JUGANIÈRE, Avocat, 17, place de l'Hôtel-de-Ville.
1895	DUPUIS, Pharmacien, 45, rue Voltaire.
1896	LEMINIHY DE LA VILLEHERVÉ, Avocat, 17, rue de Mexico.
1896	RAOUL POLET, Rentier, 8, rue St-Michel.
1897	GODET, Négociant, 87, rue Gustave-Flaubert.
1897	ROUGET MARSEILLE, Fondé de Pouvoirs, passage Lecroisey, 9 bis.
1897	CAETANO DE CARVALHO, 48, boulevard de Strasbourg.
1897	TALBOT, Professeur à Sanvic.
1897	VOISIN, Pharmacien-Chimiste, 183, rue de Normandie.
1897	REVEL, Ingénieur, 5, rue des Pêcheurs, Ste-Adresse.
1897	Docteur JULES ROGER, 114, boulevard François-Ier.
1897	CARGILL, Architecte, 5, rue Jean-Baptiste-Eyriès.
1898	H. DU PASQUIER, Négociant, 20, rue de la Côte.
1898	CRÉCHET, Professeur, 119, rue Thiers.
1898	GILLET, Greffier de la Justice de paix (nord), 172, boulevard de Strasbourg.
1898	THOURET, 6, rue des Gobelins.
1898	ROBERT DE LA VILLEHERVÉ, Rédacteur au *Journal du Havre*, passage Luce, 17.
1898	MAURICE DUMOULIN ✿, Rédacteur en chef au *Journal du Havre*, 31, boulevard François Ier.
1898	ANDRÉ, Juge de paix (nord), allée Robert, 5.
1898	QUOIST, Prote d'imprimerie, 112, rue Guillemard.

Digitized by Google

Année de l'admission	MM.
1899	BLANCHE, Avocat, 12, J.-B.-Eyriès.
1899	ANDRÉ HOFGAARD, Rédacteur au *Journal du Havre.*
1899	DE FRANCE, Ingénieur, 5, place de l'Hôtel-de-Ville.
1894	ALBERT HERRENSCHMIDT, Rédacteur au Journal *Le Havre* (en congé).

Membres Honoraires

1874 LEFRANC, Rentier, 23 rue Bard.
1884 TH. VALLÉE, Rédacteur au Journal *Le Havre.*

Membres Correspondants avec service du Bulletin

1898 NEVEU, Pharmacien à Fécamp.

Membres Correspondants

1864 LESOUEF (Membre résidant dès 1863), Conseiller Général et Sénateur. à Rouen.
1864 Le Docteur DUMÉNIL, Inspecteur du Service des Aliénés, à Paris.
1865 LÉON DE ROSNY fils, Professeur de Japonais à l'Ecole des Langues orientales, à Paris.
1865 L'Abbé LEBRET, Curé de St-Léger-du-Bourg-Denis.
1865 CHARLES DE LA BARTHE, Bibliothécaire-Adjoint de la Société Asiatique, à Paris.
1866 A. LAGRELLE, Docteur ès-Lettres, à Paris.
1866 Le Marquis DE FOLIN, Commandant du port de Pauillac, à Bordeaux.
1866 PÉRIER, Pharmacien à Pauillac (Gironde).
1867 DESHAYS, Naturaliste, à Paris.
1867 DUCHESNE, Docteur-Médecin, à Paris.
1867 L.-J. ALARY, Rédacteur en chef du *Messager de l'Allier*, à Moulins.
1868 BONVARLET, à Dunkerque.
1868 DESLONGCHAMPS, Professeur à la Faculté des Sciences de Caen.
1868 CAMILLE FLAMMARION, Homme de Lettres, à Paris.
1868 Le Docteur OPPERT, Professeur à la Bibliothèque Nationale, à Paris.

Digitized by Google

Année de l'admission	MM.
1868	FOUBERT, Docteur en Médecine, à Paris.
1868	F.-B. DURANT (Membre résidant dès 1867), Directeur des Douanes à Bayonne.
1869	ACHILLE MILLIEN, à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre).
1869	ROLLAND-GOSSELIN, Agent de Change, à Paris.
1869	JACQUES, à Genet-sous-Avranches.
1869	FERNAND LAGARRIGUE, Consul de la République du Chili et de la République Argentine, à Nice.
1870	CHERVIN aîné, Directeur-Fondateur de l'Institution des Bègues, à Paris.
1870	BRETONNEAU DE MOYDIER, Homme de Lettres, à Paris.
1870	L'Abbé PIGEON, Aumônier du Lycée de Coutances.
1870	Le Docteur TONDU, Médecin des Epidémies, à Niort.
1871	KUNZLY, Docteur en Médecine à Paris.
1872	LE PLÉ, Docteur en Médecine, à Rouen.
1872	N. ALLIANELLI, Conseiller à la Cour de Cassation de Naples.
1872	LE MEITEIL, Propriétaire, à Bolbec.
1872	Messire STAFFORD CAREY, Baillif, à Guernesey.
1872	Le Docteur PINEL DE GONNEVILLE, à St-Branches, près Cormery (Indre-et-Loire).
1872	ASSENSIO (Membre résidant dès 1871), Consul d'Italie, au Paraguay.
1873	FRÉDÉRIC PASSY, Homme de Lettres, à Passy.
1873	RENAULT (Membre résidant dès 1872), Professeur, à Paris.
1873	HÉLOT, Docteur en Médecine, à Bolbec.
1873	MÉNANT (Membre résidant dès 1868), Conseiller, à Rouen.
1873	ESPINAS (Membre résidant dès 1871), Professeur de Philosophie au Lycée de Dijon.
1873	THIS, Consul de Suède, de Norvège et de Danemark, à Honfleur.
1874	POUY, Membre de la Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens.
1874	ERNEST DUMONT, Homme de Lettres, à Paris.
1875	GABRIEL MONOD, Homme de Lettres, à Paris.
1875	BIOCHET, Notaire honoraire, à Caudebec.
1876	OBET (Membre résidant dès 1875), Docteur-Médecin, à Rouen.
1877	BRUNSWICG (Membre résidant dès 1875), Rédacteur au *Phare de la Loire*, à Nantes.
1877	HENRI SULZER (Membre résidant dès 1875), à Pernambuco.
1877	DE FONVIELLE, Homme de Lettres, à Paris.
1877	GROSLOUS, ancien Elève de l'Ecole Polytechnique, à Choisy-le-Roi.
1877	Le Docteur HAMY, Professeur au Muséum d'Histoire Naturelle, à Paris.

Digitized by Google

Année de l'admission	MM.
1877	LEMARIÉ, Membre de la Société Linnéenne des Charentes, à St-Jean-d'Angely.
1877	L'Abbé LOZAY, Curé d'Heugleville-sur-Scie.
1878	E. DUVAL, Astronome, à St-Jouin.
1879	Le Général PARMENTIER, à Paris.
1879	MORLET, Agrégé de l'Université, Censeur des Etudes au Lycée de Bourges.
1879	PAUL BEAUREGARD, Docteur en Droit, Professeur à la Faculté de Droit à Paris.
1879	Le Comte CHARLES VÉRONGE DE LA NUX, Licencié en Droit, Inspecteur Général de la Cie le *Patrimoine*, à Paris.
1879	HENRI BEAUREGARD, Docteur ès-Sciences, Docteur en Médecine, Professeur à l'Ecole Supérieure de Pharmacie de Paris.
1879	EMMANUEL JOYAU, Professeur à la Faculté des Lettres d'Aix.
1879	A. BOGDANOW, Professeur à l'Université de Moscou.
1882	DE SZOLE ROGOZINSKI, Chef de la Mission d'exploration du Congo.
1883	DELEPINE, Médecin à Pavilly.
1883	HENRI STEIN, ancien Elève de l'Ecole des Chartes, 55, rue du Cherche-Midi, à Paris.
1883	G. MARTY, Arbitre à Toulouse.
1883	DE LAJONKAIRE, Procureur de la République, à Neufchâtel.
1889	LÉON BERTHAUT ✿, Professeur à Rennes.
1889	JULES LEMAITRE ✻, Littérateur à Corbeil.
1890	CHARLES DURAND, Membre de la Société des Gens de Lettres, à Fécamp.
1890	LŒWENBRUCK, Ingénieur, à Rouen.
1890	DE ST-MARC, Secrétaire de la Société de Statistique, des Sciences, Lettres et Arts des Deux-Sèvres, rue Fontanès, à Niort.
1890	ARNAL, Juge au Tribunal civil de Rouen.
1891	KUHN A ✿, Ingénieur, Homme de Lettres, Les Roches-Chamalières (Puy-de-Dôme).
1891	CHARLES RABOT A ✿, Explorateur, 11, rue de Condé, Paris
1891	L'Abbé GUICHARD, Curé de Pupillin (Jura).
1891	ALBERT NODON ✿, Ingénr, attaché au Laboratoire de la Sorbonne.
1892	DE ST-GENIS O ✠ I ✿, ancien Vice-Président de la Société.
1892	GEORGES GRATEROLLE, 31, rue Borie, Bordeaux.
1892	MAURICE GRATEROLLE, A ✿, » »
1893	L'Abbé LEFEBVRE, Prêtre habitué, à Montivilliers.
1893	A. MULOT, ✻ A ✿, 183, avenue Victor-Hugo, à Paris.
1893	ROBERT DAVID d'ANGERS, à Angers.
1893	CHARLES LE GOFFIC, Homme de Lettres, à Paris.
1894	DUMENIL, à Yébleron (Seine-Inférieure).
1894	ÉMILE DELIVET.

Digitized by Google

Année de l'admission	MM.
1894	BARBEU-DUBOURG, Docteur, 8, rue Traversière (Tours).
1895	VAUDIN, Pharmacien-Chimiste, à Fécamp.
1895	NAEF (Membre résidant dès 1889), Archéologue, à Corseaux-sur-Vevey, canton de Vaud (Suisse).
1895	VEILLON DE BOISMARTIN, à Paris.
1896	DE BEAUCAMP, Instituteur.
1896	DIARD, Professeur agrégé à Vanves (Lycée Michelet).
1897	VEUCLIN, à Bernay.
1897	DELACROIX, Rentier à Lille.
1898	Georges THIERRY, au Dahomey.

La Société tient ses séances à l'Hôtel-de-Ville, le second vendredi de chaque mois, à huit heures et demie du soir.

Digitized by Google

LISTE DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Société des Lettres et Arts des Alpes-Maritimes à Nice.
— Académique des Sciences, Arts, Belles-Lettres, Agriculture et Industrie de St-Quentin.
— Archéologique, Historique et Scientifique de Soissons.
— Historique et Archéologique de Château-Thierry.
— Académique d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du Département de l'Aube, à Troyes.
— des Lettres, Sciences et Arts d'Aveyron (Rodez).
— d'Emulation, Sciences, Arts et Belles-Lettres (Moulins).
— des Sciences, Agriculture et Arts, à Strasbourg (Allemagne).
— Académique de Médecine de Strasbourg (Allemagne).
Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres d'Aix.
— — Lettres et Arts de Marseille.
Société Scientifique Industrielle de Marseille.
— de Statistique de Marseille.
— des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Pau.
— des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Bayeux.
Académie Nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen.
Société des Antiquaires de Normandie (Caen).
— Centrale d'Horticulture de Caen et du Calvados (Caen).
— Linnéenne de Normandie (Caen).
— de Médecine de Normandie (Caen).
— d'Agriculture et Commerce de Caen
- d'Emulation (Lisieux).
Académie Nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres (Dijon).
Société Linnéenne de la Charente-Inférieure, à St-Jean-d'Angely
Académie des Belles-Lettres, Sciences et Arts de la Rochelle.
Société Archéologique et Historique des Côtes-du-Nord (St-Brieuc).
Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Besançon.
Société d'Emulation de Montbéliard.
— d'Emulation du Doubs.
— Centrale d'Agriculture des Deux-Sèvres (Niort).
— libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure (Evreux
— Académique de Brest.
Académie Nationale du Département du Gard (Nîmes).
— des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux.
Société d'Archéologie de Bordeaux.
— de Pharmacie de Bordeaux.
— Historique et Archéologique de Chaumont.
— Industrielle de Mulhouse (Allemagne).
— d'Agriculture, Sciences et Arts de la Haute-Saône (Vesoul).
— d'Histoire et d'Archéologie de Châlon-sur-Saône.
Académie Nationale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.

Digitized by Google

Société Archéologique du Midi de la France (Toulouse).
— d'Histoire Naturelle de Toulouse.
Académie Nationale des Jeux Floraux (Toulouse).
Société Archéologique, Scientifique et Littéraire, de Béziers.
Académie de Médecine de Montpellier.
Société Archéologique de Montpellier.
Académie des Sciences et Lettres de Montpellier.
Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce, du Puy.
— Archéologique et Historique du Limousin (Limoges).
— de Statistique de l'Isère (Grenoble).
Académie Delphinale de Grenoble.
Société Archéologique de l'Ille-et-Vilaine (Rennes).
— d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres d'Indre-et-Loire (Tours).
— d'Emulation du Jura, à Lons-le-Saunier.
— d'Agriculture, Industrie, Sciences, Arts et Belles-Lettres de la Loire, a Montbrison.
— Académique de Nantes et de la Loire-Inférieure (Nantes).
— d'Archéologie de Nantes.
— d'Agriculture, Sciences et Arts, d'Agen.
— de Borda, à Dax.
— d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts, d'Orléans.
— Archéologique de l'Orléanais (Orléans).
— des Sciences et des Lettres, de Blois.
— Archéologique, Littéraire, Sciences et Arts (Avranches)
— Académique de Cherbourg.
— Nationale des Sciences Naturelles de Cherbourg.
— d'Agriculture, d'Archéologie et d'Histoire Naturelle de la Manche (St-Lô).
— d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts, de la Marne (Châlons).
Académie Nationale de la Marne (Reims).
Société Industrielle de Reims.
Académie de Stanislas (Nancy).
Société de Médecine de Lorraine (Nancy).
— d'Archéologie de Lorraine (Nancy).
Académie des Sciences, Belles-Lettres, de Metz (Allemagne).
Société d'Histoire Naturelle de Metz (Allemagne).
— Philomatique de Verdun.
— Polymatique de Vannes.
— Industrielle d'Angers et du Département de Maine-et-Loire (Angers).
— d'Agriculture, Sciences et Arts; d'Angers.
— d'Histoire et des Beaux-Arts de la Flandre Maritime de France (Bergues).
— Nationale d'Agriculture, Sciences et Arts du Nord (Douai).
— Dunkerquoise pour l'encouragement des Lettres, Sciences et Arts (Dunkerque).
— Nationale d'Agriculture, Sciences et Arts, de l'arrondissement de Valenciennes.
— d'Emulation de Cambrai.
— Nivernaise des Sciences, Lettres et Arts, à Nevers.
— Académique d'Archéologie, Sciences et Arts de l'Oise (Beauvais).

Digitized by Google

Académie Nationale des Sciences et Arts, d'Arras.
Société d'Agriculture de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer.
— Académique de Boulogne-sur-Mer.
— des Antiquaires de la Morinie, à St-Omer
— Agricole, Scientifique et Littéraire (Perpignan).
Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts (Clermont-Ferrand).
— Nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon.
Société Nationale d'Agriculture, Histoire, Sciences et Industries de Lyon.
— Littéraire, Historique et Archéologique de Lyon.
— Linnéenne de Lyon.
— Nationale d'Emulation d'Abbeville.
— des Antiquaires de Picardie (Amiens).
Académie des Sciences, Belles-Lettres, Arts, Agriculture et Commerce de la Somme (Amiens).
Société Linnéenne du Nord de la France (Amiens).
Bibliothèque de l'Institut National de France (Paris).
— Mazarine (Paris).
— Municipale, Scientifique et Littéraire du XVIe arrondissement de la Ville de Paris.
Société d'Anthropologie de Paris, 15, rue de l'Ecole-de-Médecine.
Académie Nationale de Médecine de Paris.
Institut Historique de France (Paris).
Société Nationale et Centrale d'Agriculture de France (Paris).
— Philotechnique (Paris).
— d'Encouragement pour l'Industrie Nationale (Paris).
Association pour l'Encouragement des études grecques en France, *Ecole nationale des Beaux-Arts* (Paris).
Académie Nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen.
Société libre d'Emulation du Commerce et de l'Industrie (Rouen).
— Nationale et Centrale d'Horticulture de la Seine-Inférieure (Rouen).
Union-Médicale de la Seine-Inférieure (Rouen).
Société Industrielle de la Seine-Inférieure (Rouen).
— de Géographie Commerciale du Havre.
— des Amis des Sciences Naturelles de Rouen.
Commission Départementale des Antiquités de la Seine-Inférieure (Rouen).
Société Eduenne des Lettres, Sciences et Arts (Autun).
Académie de Mâcon, Agriculture, Sciences et Belles-Lettres (Mâcon).
Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe (Le Mans).
— des Sciences, Agriculture et Belles-Lettres de Tarn-et-Garonne (Montauban)
— Archéologique de Tarn-et-Garonne (Montauban).
— d'Emulation des Vosges (Epinal).
— des Etudes Scientifiques de la Ville de Draguignan.
— d'Agriculture, de Commerce et d'Industrie du Var (Draguignan).
— des Sciences Naturelles, des Lettres et Beaux-Arts, de Cannes et de l'arrondissement de Grasse.
— des Sciences, Belles-Lettres et Arts du Var (Toulon).
— — du Var, à Toulon.
— des Antiquaires de l'Ouest (Poitiers).

Digitized by Google

Société Académique d'Agriculture, Belles-Lettres, Sciences et Arts. de Poitiers.
— Archéologique de Sens.
— des Sciences Historiques et Naturelles de l'Yonne (Auxerre).
Académie d'Archéologie de Belgique (Anvers).
— Royale des Sciences, Belles-Lettres et Beaux-Arts de Belgique (Bruxelles)
— — de Médecine de Belgique (Bruxelles).
— — — de Madrid.
Société de Géographie de Madrid.
Université Royale de Norvège (Christiania).
Académie Royale des Sciences de Lisbonne.
Smithsoniam Institution, à Washington.
Société Historique de l'Etat de Kansas, à Topeha.
— Impériale de Géographie de St-Pétersbourg.
Institut Canadien français d'Okawa (Canada).
Société de Statistique, des Sciences, Lettres et Arts du Département des Deux-Sèvres (Niort).
Académie Impériale Léopoldine Carolina des Naturalistes de Halle-sur-Saal (Prusse)
Société des Sciences naturelles de l'Ouest de la France (Nantes).
Cercle d'Etudes des Employés de bureau Havrais.
Revue Historique (Paris).
Annales du Musée Guimet (Paris).
Revue Historique et Archéologique du Malne (Le Mans).
Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Savoie.
Société Neufchâteloise de Géographie (Suisse).
— d'Horticulture de Meaux.
Syndicat agricole de Meaux.
Société Historique et Archéologique de Pontoise et du Vexin.
— Industrielle d'Elbeuf.
— des Amis de l'Université de Normandie (Caen).
Journal *Le Havre.*
Journal du Havre.
Courrier du Havre.
Société des Sciences humanitaires d'Upsal (Suède).
Bibliothèque de la Ville.
The Missouri Botanical Garden, à St-Louis (Amérique).
Société pour la diffusion des Sciences physiques et naturelles, à St-Genis (Charente-Inférieure).

Les Procès-Verbaux des Séances se trouvent reportés à la fin du Recueil.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES DU DAHOMEY [1]

par M. Georges THIERRY

Membre résidant

25 Janvier 1898.

..... J'ai déjeuné lundi avec le commandant Bretonnet qui est en mission depuis quinze mois dans la boucle du Niger. Il me disait que là-bas, si les journées sont chaudes, chaleur sèche, il a vu, des nuits, le thermomètre descendre à 5°, et la bonne moyenne nocturne est de 12 à 15°. On peut dormir, et pas de moustiques. S'il n'était pas forcé de rentrer à Paris pour assister aux travaux de la commission de délimitation avec les Anglais, il serait encore dans le Nord. Pas fier, ce lieutenant de vaisseau, et un rude homme. Encore un qui n'aime pas les Anglais.

J'apprends aussi que l'illustre Toffa, roi de Porto-Novo, a une manière spéciale de se débarrasser de certains prisonniers qui lui sont recommandés *spécialement*. Il les enferme dans une prison complètement obscure, ne leur donnant rien à manger ni à boire. Quand il est réduit... à point (comme dirait la cuisinière bourgeoise), on sort le gibier en plein midi, on lui donne à manger et à boire à discrétion. Le noir se jette sur les aliments, et le soleil ardent aidant, il succombe à une congestion.

J'ai eu l'autre jour d'intéressants renseignements par mon interprète. Je désirais savoir pourquoi certains nègres ont la figure couturée de coups de couteau régulièrement donnés. Il paraît que c'est pour les reconnaître au cas où ils seraient pris comme esclaves. Les enfants portent les mêmes marques que les pères, des coupures dans tous les sens, mais toujours régulières. Souvent on a introduit un gris-gris

(1) Voir Recueils des 3e et 4e trimestres 1898.

Digitized by Google

dans la blessure pour que l'enfant vive ! Les gris-gris sont faits d'une foule de choses : J'en ai une collection que le capitaine R.... m'a donnée. De petites calebasses remplies d'une poudre noire, de petits sacs de cuir ou d'étoffe, un morceau de bambou creusé et fermé aux deux extrémités, contenant toujours quelque chose. On prétend que cette poudre noire se compose de belladone, de jusquiame et de verre pilés ; ce sont de vieilles négresses qui la fabriquent et elle a un pouvoir mortel. Tout homme qui y touche est sûr de mourir ! ! C'est un genre Lourdes, tout aussi intelligent, mais moins coûteux.

Une petite histoire — J'ai été réveillé, cette nuit, par nos deux femmes de chambre qui venaient à une heure du matin me supplier de leur donner asile dans ma case parce que les esprits des deux décapités dont vous venez de lire l'histoire gémissaient dehors ! Je les ai emmenées pour qu'elles me montrent ce miracle, mais je n'ai pu réussir à les convaincre de leur erreur. Pour avoir la paix, j'ai dû les laisser coucher sur ma descente de lit, en compagnie des deux chiens. Il fallait voir le tableau, moi en chemise de nuit, d'une main le photophore, de l'autre un vieux fusil à pierre, allant à la recherche de mes deux décapités pour tranquilliser ces dames qui me suivaient tremblantes.

Autre histoire de gris-gris — A la fin de la journée, le chef a décidé de renvoyer deux indigènes de nos ouvriers, deux frères jumeaux portant les noms de Têtê et Tété — Ces deux gaillards, soupçonnant notre cook la cause de leur déconfiture, avaient juré de se venger et ils ont fait fétiche. Procédant, selon les règles de l'art (secundum artem) ils ont confectionné un gris-gris en faisant brûler un poulet dont ils ont recueilli la cendre, et à neuf heures ils ont semé la fameuse poudre noire au travers du pas de la porte donnant accès à la case de notre cuisinier. Le cook, allant se coucher, voit le gris-gris et accourt tremblant nous conter l'affaire. Mon chef, encore malade et alité, me délègue pour aller constater la chose. Je me rends sur les lieux et constate en effet une traînée noire qui, d'après le cook, aurait pour résultat de le faire mourir dans la nuit. Je m'empresse, pour le tranquilliser, de promener mes deux mains dans cette marchandise et j'en prends échantillon pour le faire voir au chef. .... Tu seras mort demain, dit le cook ! — J'enlève toute la poudre et dis au cook de dormir tranquille. Mais arrivé dans la case de notre chef, ce fut une autre comédie. Nos deux esclaves, nous voyant les mains enduites de noir, nous ont littéralement sauté dessus et ne nous ont lâché qu'après nous avoir soigneusement lavé les mains. Ce qui les a tous étonnés, c'est de voir que le lendemain matin, le gris-gris n'avait eu aucun effet malfaisant sur nous.

Digitized by Google

Alladah, 19 Février 1898.

Le chef ne se ressent plus de sa maladie, mais il prend des précautions, et, sur les indications d'un médecin de la côte, nous prenons pendant une semaine ou deux un apéritif composé de salol et bicarbonate de soude. Cela doit nettoyer l'estomac et en chasser la bile qui s'y trouve en excès.

Nous avons de plus en plus d'occupation. Notre écurie s'est accrue de deux chevaux : Hamlet et Portefaix. Nous faisons sur ces animaux des études intéressantes au point de vue de la nourriture. Ils exigent des soins de tous les instants et surtout notre présence, car on ne peut s'en rapporter aux noirs, même les plus dévoués, pour ce genre de travail. Le cheval ne peut pas vivre dans le Bas-Dahomey, au dire des historiens, nous espérons prouver le contraire. Les rétentions d'urine et le gonflement des jambes sont à surveiller de très près. C'est le sorgho qui doit être la base de leur nourriture. Les chevaux du Nord ne sont pas faits au maïs, mais ils en mangent un peu.

Le cheval Hamlet est une bête de forte taille, rappelant ceux que montent nos officiers d'infanterie. Il nous a été cédé par M. Dubois, parti de Grand-Bassam et revenu par le Dahomey après avoir traversé le Soudan, en explorateur, en compagnie du capitaine Cazemajou qui vient d'être assassiné là-haut.

Nous avons installé un nouveau chantier, une briqueterie, car il nous faut de la brique pour le sol de nos écuries et de nos cases. Entre temps, je fais l'horloger ; je répare les chronomètres de la Résidence et leur fais prendre des bains de benzine.

Les noms de nos travailleurs se compliquent et font souvent double emploi. Ainsi la terminaison ossou est très fréquente. Nous avons en ce moment dans notre personnel, deux Amossou, Bossou, Cossou, deux Dossou, Jossou, Kansou, Tossou. D'autres noms au hasard : quatre Capo, Fanou, Capovi (la terminaison vi veut dire *petit*, *fils de*), Messan, Boco, Sabo, Gahi, Niacadia, Comla, Afo, Aquaté, Assibada, Salou, Felicio, Antoni, Lisboa, Pia, Noénou, Tanaouan, Coussovi, Niassounou, Codja, Cossi, Totti, Abibo, Ladibo, Okalaouan, Mama, Assamm, Bodjerénon, Deiba, Admani, Beppa, Fabo, Otchiémé, et comme noms de femmes : Acouéba, Adjuavi, Quouavé, Modjo, Akouélé, Johana, Maousi. Certains noms sont faciles à écrire, mais pour d'autres la difficulté consiste dans la transcription du vocable tel qu'on nous le donne et il y a une étude à faire jusqu'à ce qu'on ait accouplé les lettres de façon à rendre fidèlement la consonnance indiquée par le propriétaire du nom énoncé.

Une femme blanche serait bien utile ici pour s'occuper de la question

Digitized by Google

cuisine, de la direction du ménage, du linge, etc... Cela me navre de voir, à peine sorti de table, à midi, arriver le cook avec son perpétuel refrain : « Quoi je vas manger à matin ou à soir » et il faut commander déjeuner et dîner, puis aller à la case aux provisions pour donner sel, graisse, boîtes de conserves, farine.

Tous les ans, à pareille époque, les noirs ont la funeste habitude de mettre le feu à la brousse et vous ne pouvez vous faire une idée de ce spectacle, qui prend par moments des proportions gigantesques. Ces feux sont mis pour détruire les serpents, disent les uns, pour rabattre le gibier, selon d'autres, mais surtout pour s'éviter la peine de débroussailler à la main. Le noir, paresseux de sa nature, adore l'ouvrage tout fait, mais il est inconscient et quand il met le feu à la brousse, il ne réfléchit pas aux dégâts qu'il peut causer. En effet, pour arrêter ce feu dévastateur il faut un grand espace défriché, et l'incendie s'arrête faute d'aliment ; sinon, il se propage sur une surface immense, brûlant cases et cultures sur sa route. Pour ne pas défricher 30 mètres carrés à la main, le nègre incendiera 5 ou 10 hectares sans se préoccuper du reste. Vous avez un cheval au pâturage ou une pépinière à laquelle vous donnez tous vos soins, sur le passage d'un de ces incendies, vous n'avez souvent pas le temps d'aller sauver l'animal. Nous avons pris la précaution de faire débroussailler à 50 mètres de toutes nos cultures et habitations. Cette méthode par le feu ne remplace pas la main de l'homme : les herbes seules sont brûlées, mais leurs racines et les arbres subsistent, et 48 heures après l'incendie de jeunes pousses d'un vert tendre apparaissent au milieu des cendres. Il faudra, malgré le feu dévastateur, employer la houe. Malheureusement, l'incendie détériore les arbres à gomme et ceux à caoutchouc. J'ai moi-même été surpris par un de ces feux de brousse et j'ai dû, revenant de la chasse après déjeuner, faire un détour énorme pour rejoindre la ferme à deux heures, arrêté que j'étais par un rideau de flammes. Lorsque ces incendies durent encore à la nuit tombante, le spectacle devient féerique. Certaines herbes brûlent, d'autres résistent et se tordent, d'autres encore produisent l'illusion d'un bouquet d'artifice, et quand on n'a pas de pertes à prévoir, le spectacle est superbe. En plein jour, on est prévenu du feu par les craquements du bois attaqué par les flammes. On croirait entendre une charge de cavalerie sur du bois mort ou des feuilles sèches. Je défie un peintre de rendre ce tableau à cause des changements de décors. Après, le tableau est triste. Un grand tapis noir et gris, des brindilles noires voltigeant dans les airs, et l'odeur typique que laisse un incendie après extinction.

Digitized by Google

Alladah, 5 Mars 1898.

Je serai forcé d'écourter ma correspondance, car je n'ai que ma journée de demain à y consacrer et le dimanche n'est pas souvent repos pour nous. Un tas de gens éprouvent le besoin de venir nous saluer, sans compter les vendeurs d'huile et d'amandes de palme dont nous sommes forcés de nous occuper l'un ou l'autre, l'interprète chargé du magasin n'étant pas là le dimanche. C'est très joli aux Havrais de nous écrire : Ne vous fatiguez pas ! Il faut se fatiguer pour arriver à un résultat. Le chef partant pour Ouidah, je serai encore seul pendant une dizaine de jours. Ce qui est navrant, ici, c'est de ne pouvoir confier un travail à une équipe de noirs et les laisser seuls pendant deux heures sans avoir à constater leur bêtise. Les noirs ont un amour-propre mal placé et, sous prétexte de faire mieux que nous et de simplifier le travail, ils font des gaffes. En ce moment j'ai à surveiller 40 hommes se décomposant en 7 ou 8 équipes. Les uns débroussaillent et sont à 2 kilomètres, d'autres font les maçons, d'autres sont à la terre de barre pour les constructions. Les charpentiers sont, les uns sur les toits pour y clouer des tôles, les autres font des lattes pour les enclos. Une équipe nettoie les plantations et il faut veiller à ce qu'elle n'arrache pas les jeunes pousses avec les mauvaises herbes. Bref, il y aurait de quoi passer son temps à se promener, rien qu'à surveiller, et je suis forcé de perdre mon temps à causer aux étrangers qui éprouvent le besoin de nous déranger pour le okou traditionnel. Malgré toutes ces occupations, mon chef et moi sommes persuadés qu'après manger, il est doux non pas de ne rien faire comme dit la romance, bien que tout s'agite autour de nous, mais de nous distraire, et nous avons pris la bonne habitude de faire à midi, et quelquefois à sept heures, des parties de jacquet en buvant le matin du café, et le soir une infusion de feuilles d'oranger fraîches, ce qui est exquis et ne ressemble pas à la tisane que vous buvez en France. A neuf heures au plus tard, je me couche et dors d'un sommeil de plomb jusqu'à cinq heures du matin, sauf les rares exceptions où il faut recevoir nos porteurs au retour de Ouidah ou de Cotonou, où ils ont été chercher nos marchandises, et comme souvent ils flânent et dorment en route, il leur arrive de ne rentrer qu'à minuit.

Ce matin, le roi Gigla nous a fait l'honneur de sa visite pour venir voir des tissus et examiner les mesures dont nous faisons usage pour l'achat des produits, il a l'intention de faire des affaires avec nous. On lui a fait cadeau d'un cheval, une carne usée. Comme nous lui disions que, pour le remettre en état, il fallait lui donner du mil (sorgho), lui et ses ministres ont jeté les hauts cris en disant qu'on ne pouvait pas planter de mil parce que.... *cela empêcherait de pleuvoir !* C'est une croyance du pays que dans la région d'Alladah, le mil chasse la pluie.

Digitized by Google

Mais la vraie raison que les noirs ignorent est d'ordre supérieur. A Alladah on plante du maïs, à Abomey du mil, ce qui permet aux deux pays de faire des échanges.

Je suis forcé de reconnaître que la trique a du bon, et malgré la douceur de mon caractère je suis quelquefois heureux de flanquer quelques bonnes taloches. Mais il faut faire attention en cognant sur la tête d'un noir, car, neuf fois sur dix, on ne fait pas mal au nègre et l'on se blesse la main, tellement leurs cailloux sont durs.

J'apprends avec plaisir l'organisation d'un concours musical au Havre. Et dire que je n'en serai pas ! Je ne doute pas un seul instant que l'organisateur effectif ne soit l'ami Lebon, il s'y connaît et a fait ses preuves, et le comité s'en souviendra, je l'espère.

Je viens de recevoir une bascule que je me suis empressé d'étrenner, comme on dit au Havre, et j'ai constaté que ça se maintient. Je reste stationnaire avec 3 kilos de perte depuis Dakar, en Mai 1897, où je pesais 70 kilos.

Nous sommes depuis quelque temps agréablement surpris par le passage de nombreux fonctionnaires civils et militaires qui s'arrêtent chez nous à leur passage et nous continuons à nous faire la réputation d'Écossais. Tous ces messieurs descendent de cheval ou de hamac pour faire ou renouveler connaissance, causer un brin, et prendre une petite verte ou un quinquina.

Hier, visite du sergent Boulot, un vieux de la vieille, qui redescendait de Gourma avec deux juments et une ânesse. Malheureusement, pour n'avoir pas à traverser la Lama avec ces bêtes, il s'en était défait et nous comptions les lui acheter. Ce matin, j'ai fait grasse matinée jusqu'à neuf heures et c'est la première fois que cela m'arrivait depuis mon séjour à la colonie. Il faut vous dire que cette nuit je n'ai pas pu dormir, chatouillé que j'étais par la bourbouille. Voilà où je comprends l'illustre Job se grattant avec des débris de pots cassés ; mes ongles en faisaient à peine l'office en la circonstance. Nous avons aussi un hôte collant dont nous ne pouvons nous débarrasser. Môssieu Tœnia loge chez moi et ne veut pas me quitter. Je n'ai pas encore eu le temps de lui faire une sommation par exploit de Maître Vermifuge, mais il ne perdra pas pour attendre. Je serai forcé de procéder à une expulsion.

Je vais à la Résidence pour y serrer la main à l'ami Mock qui a passé ce matin.

6 Mars 1898.

Toujours pas d'eau. Dimanche nous avons eu un orage formidable

Digitized by Google

avec tornade, qui nous a décollé une partie de toit en paille ; depuis, pas une goutte d'eau. Il est vrai que la saison des pluies ne doit commencer que dans un mois. Mais nous nous préparons et avons défriché sur une grande échelle. Aux premières pluies sérieuses, en avant les semailles : maïs, mil, téosinte, arachides, manioc, igname, salade. La ferme vit actuellement sur notre dernière récolte de maïs et de mil, et il y a pas mal de bouches à nourrir : trois boys, deux femmes, les quatre chevaux, une centaine de poules et poussins, plus trente chèvres et moutons et deux cochons. Tout ce bétail à deux et quatre pattes mange du maïs, et suivant la dentition de la bête, il faut moudre la farine *ad hoc*. Le moulin fonctionne et ce n'est pas une sinécure, car il nous faut, S... ou moi, surveiller le réglage des meules. Les chevaux nous donnent un surcroit de travail, mais ce sont des bêtes plus intéressantes que les noirs. L'un d'eux a sur le dos une plaie large comme les deux mains, occasionnée par une selle du pays. Ces selles sont très mal faites, le rembourrage est rudimentaire et presque fait en noyaux de pêches. Dans le Haut-Dahomey, il arrive fréquemment que le cheval est tellement blessé par la selle qu'on ne la lui retire plus ; elle sert de pansement perpétuel et la bête crève. Les officiers qui descendent du Nord ont presque tous leurs chevaux blessés ; il est vrai qu'ils n'ont pas toujours ce qu'il leur faudrait pour les soigner ; jamais ces bêtes n'auront été aussi heureuses que chez nous. Nous les veillons de près et nous arriverons à les acclimater et à prouver qu'on peut élever le cheval ici, mais il faut une nourriture réglée. Ils mangent mil et maïs, boivent de l'eau filtrée, sont très surveillés au point de vue de l'intestin et de la vessie qui demandent de fréquentes administrations de sel d'Epsom ou de sel de nitre. Les plaies sont pansées deux fois par jour et la baignade des jambes est de rigueur tous les jours pour éviter l'engorgement des boulets. Nous avons installé une piste sur laquelle on les fait marcher tous les jours. Quelle économie nous ferons sur nos voyages. Pour aller à Ouidah avec de bons hamacaires de profession, il faut compter trente francs. Un cheval ne coûte que le maïs et se trouve payé en trois ou quatre tournées.

En l'absence du chef, j'ai eu la visite d'une de ses anciennes connaissances, un noir de Grand-Popo, de sang royal. Brave homme, mais fétichiste endurci. Nous avons naturellement causé fétiche et gris-gris, et j'ai engagé plusieurs paris que voici : je tirerai à la distance qu'il me plaira, avec mon fusil, chargé par moi à balle, deux coups sur le susdit nègre et, d'après lui, non seulement il ne sera pas atteint, mais mon fusil éclatera et me blessera. Je lui ai fait comprendre qu'il m'était impossible de tuer ainsi un noir sans motif. Il m'a répondu : « Tu peux aller trouver le résident, il te donnera la permission et tu n'auras rien à craindre ». Vous voyez qu'il est absolument persuadé du pouvoir magique de son gris-gris. Comme je tiens à lui prouver sa

Digitized by Google

bêtise, je lui ai demandé si le gris-gris qu'il possède rend indemne tout objet et si l'expérience réussirait, par exemple, sur une planche. « Oui, les accidents seront les mêmes et du moment que le gris-gris sera attaché à l'objet, c'est moi qui serai victime de ma témérité. » Dans ces conditions j'ai accepté le pari. Une deuxième expérience sera tentée : j'enfermerai dans ma case, dont les fenêtres sont grillées avec des barreaux de fer scellés dans le mur, l'illustre magicien, je fermerai la porte à clef et je monterai la garde autour de la case. Le gris-gris spécial lui permettra d'en sortir : il se posera le long du mur qui s'ouvrira et se se refermera quand il sera sorti!!! Je tiens encore une nouvelle somme, sûr de gagner ce nouveau pari. Il faut, pour aller d'ici à Ouidah, à pied, au moins six heures. Mon individu, possesseur d'un autre gris-gris, se fait fort d'y aller porter un mot à l'administrateur qui attestera son arrivée et son départ, et d'en revenir en moins d'une heure. Il se mettra sur le bord de la route, s'enveloppera dans un berceau d'herbes... et le voilà parti par le pouvoir du talisman. Je crois que la partie est gagnée d'avance et sur toute la ligne.

19 Mars.

Seul depuis quinze jours, je mène une existence à la vapeur et je ne sais plus quel jour nous sommes. Je suis stupéfié de voir que c'est le 19 et que le paquebot part le 23. Je n'ai pu écrire ces jours-ci, me couchant le soir avec délice et précipitation. Nous sommes en pleines semailles. Je ne m'occupe plus de la cuisine et je mange comme ça vient. Le matin pigeons et poulets, ou poulets et pigeons, et le soir régulièrement soupe au lait et trois œufs à la coque, puis le café. Les nuits sont chaudes et cela me force à me lever pour changer de linge, tant je suis mouillé ! C'est la fin de l'automne, les mouches deviennent collantes; il serait agréable de manger sous une moustiquaire. J'ai hâte de voir arriver le paquebot fin du mois qui doit nous amener notre contremaître blanc.

Je suis ennuyé au sujet de l'heure. Ma montre bat la breloque et je n'ai pas ce qu'il faut pour la réparer; celle du chef est en France, en convalescence. Cela n'est gênant que pour la cloche à sonner à onze heures et à une heure et demie, car matin et soir le jour et l'obscurité nous guident.

Nous plantons maïs et mil au cordeau. Les lignes sont d'environ 120 mètres et espacées les unes des autres de 60 centimètres. Deux hommes pour chaque sorte suffisent. L'un muni d'une mesure pique un trou, l'autre le suit, laisse tomber 2 grains de maïs dans le trou et avec le pied il recouvre la graine de terre : cela va vite, mais il faut

Digitized by Google

surveiller la tension des cordes. Le nègre est ennemi de la ligne droite, et malgré la corde, il trouve moyen d'aller de travers.

Pour ce qui concerne la meunerie, nous faisons un triage des épis de maïs, préalablement dépouillés de leur enveloppe; ceux qui sont sains sont réservés aux chevaux après les avoir passés à l'égrainoir. Mesdames les chèvres, plus délicates, exigent pour le manger, que le maïs soit concassé grossièrement. La farine est obtenue par deux opérations successives, la première concasse, la seconde, avec les noix du moulin serrées à bloc, donne une farine très fine et en une heure nous obtenons une quantité qu'une femme n'arriverait pas à produire en une journée avec l'outillage indigène. Cette mouture demande de la force et les noirs suent bel et bien à ce métier. C'est alors que cela sent le bouc!! L'opération du réglage des noix du moulin n'est faite que par nous et quand je suis à 2 kilomètres, occupé aux semailles, les meuniers attendent avec patience..... et délices, mon retour. Une autre corvée est l'achat des huiles et amandes de palme. Jamais une vendeuse n'accepte du premier coup l'offre que je lui fais. Un lot passe en bascule, il faut déduire tant pour cent pour les coques quand les amandes ne sont pas bien décortiquées; puis on fait l'offre et on passe à un deuxième lot. Ces lots varient de 2 à 40 kilos. Le premier vendeur a réfléchi et veut me prouver que sa charge, pour laquelle j'offre 2 francs 50 a été payée par lui 5 francs, que, donc je dois aussi lui donner cette somme. Comme les marchandes de poisson au Havre, les indigènes vous disent généralement « Mets quelque chose dessus » ce qui veut dire d'augmenter le prix, et moi, gravement, je prends le premier objet qui me tombe sous la main et je le mets « dessus » ce qui les amuse. Une fois le prix convenu et annoncé en chiffres français, il faut en faire la conversion en monnaie anglaise, car ici c'est l'effigie de la très-gracieuse Victoria qui prime, et encore, dans un règlement, exigent-ils souvent d'avoir les pièces à la même effigie, soit Reine d'Angleterre, soit Impératrice des Indes. Ils se figurent que du moment que la tête change, la monnaie n'a plus la même valeur. Les nègres mesurent leur marchandise avec des calebasses et sont très étonnés que le poids diffère souvent; ils ne se rendent pas compte qu'une calebasse mesurée en rasant ou en comblant la mesure, peut donner une sensible différence. Quant aux poids de la bascule, ils n'y comprennent heureusement rien. Pour l'huile, jamais de discussion pour la mesure, car le décalitre sert de base.

Nous envoyons huile et amandes à la côte et il faut, au moment des expéditions, faire des charges de 30 kilos. Les amandes se mettent en sacs, et les huiles dans des jarres que l'on ferme avec de la terre de barre pour éviter les vols en route.

Le vent souffle, le temps se couvre et j'espère que dans l'après-midi

Digitized by Google

nous serons inondés. Un formidable et quadruple orage se prépare et nous en avons besoin, car nos semences sont en terre et, sans eau, nous avons à craindre que les fourmis ne les mangent.

J'ai assisté à un vol de sauterelles et encore nous n'avons eu qu'une faible partie du nuage, le gros de la troupe ne s'est pas abattu chez nous. Mais il y en avait assez pour nous obliger à allumer quantité de feux de paille. C'est un spectacle curieux à voir : le ciel s'obscurcit dans le lointain, et quand le nuage vivant passe, on distingue un bruit spécial produit par le battement de millions d'ailes. Les chefs de groupes poussent un petit cri et une partie des insectes s'abat, fatiguée. On marche alors sur un tapis vivant et chaque pas soulève une grande quantité de ces animaux qui frappent le casque, la figure, les mains, sans faire aucun mal. Comparé au vol qui a continué sa route, la quantité qui nous a rendu visite était faible, bien que suffisante pour hacher les récoltes, mais heureusement tout était rentré sauf le manioc qui a été respecté, et le feu a chassé les traînards. Le départ s'effectue en bon ordre : un certain nombre d'insectes planent en l'air, dirigeant le mouvement, comme des généraux faisant défiler leurs troupes, et l'un après l'autre font demi-tour pour prendre la tête de leurs bataillons. Un cri particulier accompagne la manœuvre. La bête n'est pas laide, d'une jolie couleur rose avec ailes transparentes : il paraît que ce n'est pas le gros criquet redoutable qui nous a rendu visite.

Sauf quelques vipères, je n'ai pas encore vu de serpents intéressants. Je continue toujours à offrir force tafia aux insectes, araignées ou autres qui me tombent sous la main ou le pied.

Plus je vais, plus je trouve le pays charmant. Les surprises de paysage se succèdent et depuis les incendies de brousse, où presque tout a été rasé, il repousse une verdure vert tendre d'un très bel effet pour l'œil.

Le maïs que j'ai fait planter le quatorze mars, à deux heures, est, ce matin vingt-deux, haut de huit centimètres.

Des vieux vêtements que tu m'as envoyés, j'ai déjà vendu un pantalon pour quatre francs.

Alladah-le-Turbin, 29 Mars 1898.

Depuis ce matin quatre heures et demie je suis debout et j'ai cru pouvoir commencer cette lettre après déjeuner. Je suis arrivé, jusqu'à ce jour, à prendre sommairement connaissance du paquet de *Petit Havre* que tu m'as envoyé. Les illustrés de l'ami Lebon sont encore

Digitized by Google

dans leur ficelle, c'est te dire que je suis très occupé, et je ne m'en plains pas. S.... étant à Cotonou, où il va chercher notre contremaître blanc, je suis encore seul avec cette complication que notre interprète *fait le lundi* pour aller à Ouidah *voir son femme qui a fait petit.* L'interprète en second, l'illustre boy Jossou, est malade d'une colère rentrée. Ayant à mettre le vin en bouteilles, je lui avais dit de rincer les récipients à ce destinés, mais il avait oublié ce travail, et comme le dimanche je profite de ma liberté relative pour ces petits travaux, je vois mon boy, vêtu de son plus beau pagne, me dire : *Mossieu, nous partis Alladah !* Je l'ai prié de me nettoyer les bouteilles, mais il a été pris d'un mal de tête subit et s'est allé coucher. Ayant besoin de lui comme interprète, je ne l'ai pas médicamenté sur le moment, mais demain il absorbera de l'émétique et cela lui éclaircira les idées. Dès six heures du matin, je soigne le cheval malade et je le traite comme je le ferais pour moi-même : iodure de potassium, sels d'Epsom et de nitre, sulfate de quinine, lavements. La bonne bête se laisse faire. Pendant qu'un homme lui arrose les jambes pour en dissiper l'engorgement, j'en profite pour mettre les hommes en chantier. De retour à l'écurie, je procède au pansement des diverses plaies du canasson. Mon irrigateur m'est d'un grand secours pour le lavage des plaies à l'eau phéniquée. Après un pansement à l'iodoforme, je donne la nourriture aux deux chevaux, puis je fais manger votre serviteur. J'ai ensuite à faire partir deux équipes de dix porteurs allant les uns à Abomey-Calavi, les autres à Ouidah, avec chacun une charge d'amandes qu'il faut peser, mettre en sac et ficeler. Puis deux lettres à écrire et à copier pour nos acheteurs de produits. Un coup d'œil sur les équipes occupées aux semis et il est neuf heures. Les hommes ont vingt minutes pour déjeuner entre deux coups de cloche, et moi autant pour faire boire les chevaux, opération qui n'est confiée qu'aux blancs, et l'eau est sous clef. A neuf heures vingt, reprise du travail, organisation du moulin où je me rends pour ouvrir les cadenas qui immobilisent nos appareils et régler la mouture fine ou grosse suivant l'emploi de la farine. Forcé d'aller sur le terrain pour tendre les cordeaux des planteurs, et en ce moment je sème du maïs à deux endroits, du mil et du manioc, ce qui donne quatre cordes dont il faut faire le déplacement. Et les marchands d'amandes me dérangent. J'arrive à onze heures et sonne la cloche, je fais l'appel et suis forcé de fabriquer cent litres de tafia pour n'en pas perdre la vente, l'interprète ayant omis de me dire qu'il en manquait. Et mes chevaux, et mes chèvres, il faut que tout ce monde mange avant moi, ou du moins soit servi sous mes yeux avant que je procède à la restauration de mon propre individu. Enfin me voilà à table, l'animal mange un repas substantiel et intellectuel, fourchette d'une main, *Petit Havre* de l'autre. J'ai à peine callé mon postérieur, condition indispensable d'un bon repas,

Digitized by Google

que des porteurs, retour d'Abomey, m'apportent des marchandises dont il faut que je vérifie le compte. Enfin, de une heure à une heure et demie j'ai pu parcourir les journaux. Je lis les faits divers et locaux et j'y vois que M. X...ou madame Y... s'est cassé la jambe en descendant son escalier, ou que M. Alphonse a caressé trop vertement sa chérie. Plus ça va et plus c'est la même chose. Un reporter ne ferait pas fortune ici dans ces genres de nouvelles, les escaliers et ces Messieurs faisant défaut.

Je reste en panne et ne puis terminer l'emploi de ma journée. Le courrier d'Europe m'est arrivé hier soir, tard, avec des lettres de tous, du Havre, de Paris et de Barcelone. Bonne affaire.

Il pleut à torrent, c'est de l'or en barre pour nous, mais je suis ennuyé de ce temps pour le départ des porteurs qui vont au devant du chef et du blanc, enfin arrivés; je clos ma lettre pour qu'elle arrive à temps à Cotonou.

12 Avril 1898.

Le chef, de retour de Cotonou, est reparti pour Ouidah. Il vient de rentrer à Alladah pour manger un morceau et monter à cheval; il est appelé par télégramme auprès de l'administrateur d'Attiémé, de qui dépend notre ferme de Locossa. Le chef et moi avons trinqué en buvant un verre de cet excellent kirsch que l'ami Miesch a joint à son envoi de pharmacie.

J'ai reçu mon appareil à photographie ; il semble rétif et le déclanchement marche quand il veut. Nous lui ferons subir un traitement nègre, il cédera comme un vulgaire noir.

La première page de ma correspondance est tachée parce que le Père éternel nous a gratifié d'une tornade monstre et la pluie est entrée dans ma case. Ci-joint un plan de ma demeure dont ma chambre à coucher a été découverte. Le vent a enlevé trente-deux tôles pesant chacune 5 kilos, et le tout, charpente et ferraille, a été transporté tout d'une pièce à dix mètres de là. L'eau entrant chez moi en déluge, a traversé toute la literie, bien que j'aie essayé d'organiser le sauvetage. Mes hommes s'étaient mis à l'abri durant la tornade et ma voix était couverte par le vacarme de la pluie sur les tôles. Pas un aide, et j'ai dû déménager toutes mes affaires pour les remiser sous une partie non découverte, après quoi, trempé et crotté comme un barbet par cette douche, je me suis changé pour éviter l'accès de fièvre inévitable après un tel bain.

Au dehors, nos cours sont inondées au point que, pour éviter l'entrée

Digitized by Google

de l'eau dans les bâtiments, nous sommes obligés de pratiquer des rigoles provisoires pour détourner l'inondation qui nous menace.

J'ai reçu la visite de vingt-un musulmans venant du Haut-Dahomey avec une jument, cinq bœufs et vaches, de grands moutons, et je regrette l'absence du chef, car je ne veux pas acheter sans son consentement. Je suis arrivé à les faire patienter et ils vont attendre le retour de S.... Je vais nourrir cette caravane composée d'hommes et de femmes ; ils me demandent 3 fr. 75 par jour pour leur nourriture, ce qui vous montre combien peu ces gens-là dépensent par jour.

Je vais me coucher, et je crains que les moustiques me gênent, ma moustiquaire ayant été enlevée avec le toit de ma case par la dernière tornade. Demain, les dégâts seront réparés ainsi que le tissu qui me protège de ces vilains insectes. S... retour de Locossa, fait sa correspondance avec moi, et la pluie fait un tel vacarme sur les tôles que nous nous entendons à peine causer, tant ce bruit est fort.

Ajoutez quelques mots indigènes au vocabulaire : *Adjinacou* : éléphant — *Avon* : chien — *Avonvi* : petit chien — *Ahihan* : sorte de grande chenille à carapace — *Coucou* : chapeau — *Doukou* : mouchoir, madras — *Avo* : pagne — *Pan* : hamac — *Panméton* : hamacaire — *Him laïne* : se coucher.

Je viens de faire une découverte sur laquelle je ferai, en temps et lieu, un rapport à l'Académie de médecine de Porto-Novo (quand elle existera). J'ai découvert un nouveau genre de tœnia et voici dans quelles conditions : Mon chef se plaignait de douleurs intestinales, et en ma qualité de potard (vulgo : pharmacien) manqué, je fus appelé à diagnostiquer. Etant donné les symptômes, je conclus à la présence d'un locataire insolite dans l'intestin. Après une inspection minutieuse de... vous devinez quoi, le patient avait découvert une sorte de ruban assez large, d'apparence blanche et, après nettoyage préalable, s'apprêtait à recueillir sa découverte et à la mettre en bocal, dans du tafia, pour la soumettre à l'examen du docteur de Porto-Novo. Un excès de curiosité le força à revêtir ses lunettes et il découvrit, ô prodige, la marque Job sur cette matière que nous avions déjà rangée dans la classe des amis de l'homme. C'était une vulgaire feuille de papier à cigarette ayant servi à l'absorption de sulfate de quinine, faute de cachet, et ce maudit papier n'avait subi aucun changement dans son voyage au long-cours. Inutile de vous dire si nous nous sommes congestionné la rate à force de rire de notre méprise.

A noter aussi des maladies coloniales : la première, spéciale au Dahomey, se nomme Béninite (inflammation due au Bénin). Il existe dans le même genre, la Congolite (du Congo), la Konakrite (de Konakry), etc..., sans compter la Tolondulite, grave indisposition causée par un

Digitized by Google

séjour trop prolongé sous les toitures en tôles ondulées. Les ouvrages médicaux les plus récents n'ont pas encore étudié ces nouvelles indispositions qui frappent les coloniaux... en instance de retour.

Je saute du coq à l'âne, en fouillant mes notes.

Lorsque le roi boit, comme vous le savez déjà, il se cache. Voici les mots par lesquels on prévient le populo de cette affaire. Quand il commence, on dit *Zakou* (ce qui signifie : Il fait nuit), et quand il a fini, *Aïhan* (il fait jour).

Le boy Jossou, pour désigner rhumathismes, dit *matéchismes*. Il a découvert, un jour que j'avais abattu une chauve-souris, *que c'était avec ces ailes qu'on faisait les parapluies*. Dernièrement il est rentré en se plaignant d'être indisposé et sur ma demande : Qu'as-tu? il m'a répondu : J'ai l'arc-en-ciel. Cela demandait des explications qu'il m'a données. En allant à Alladah, il avait rencontré un gigantesque serpent (le fameux serpent de mer, peut-être), serpent imaginaire, bien entendu, qui l'avait précédé et qui avait disparu tout à coup. C'est cette vue qui lui avait donné la migraine !

Je crois vous avoir dit précédemment que le mil (sorgho) n'est pas admis comme plantation dans le royaume d'Alladah, et je vais vous narrer les ennuis que j'ai eus à l'occasion de ce produit. Dans l'après-midi du 28 Mai, je reçois la visite d'un représentant du roi, le Migan, ministre de la justice, accompagné du bâton royal ; les autorités nègres venaient pour me saluer de la part de Gigla. Jusque là, rien que de naturel et le roi ne faisait que son devoir. Après avoir appris par l'interprète que le roi se portait bien et avoir fait répondre que ma petite santé était bonne, la conversation changea de ton. Le fameux Migan, celui qui coupe si mal les têtes, me dit que le roi me fait défense de planter du mil, que la présence de cette plante a pour effet d'empêcher la pluie de tomber, qu'il s'en suivrait la famine et qu'il ne répondrait de rien. « Ton mil sera coupé » telle a été la conclusion de l'ambassadeur. Croyant avoir mal entendu, je fais répéter et l'interprète me traduit à nouveau que le roi *me défend !* Malgré la moutarde qui me montait au nez, je garde mon sang-froid, car j'avais bien envie de mettre bâton royal et ministre à la porte. Je déclare au Migan que : 1° il est absurde de croire que le mil puisse avoir une influence sur la pluie ; 2° que je n'accepte ni ordre ni défense d'un nègre, s'appelle-t-il Gigla et fut-il trois fois roi ; 3° que j'étais absolument maître de planter sur nos terrains ce qu'il me plaisait, y compris le mil, et que je le fais sur l'ordre de mon chef ; 4° qu'en dernier lieu, puisque Gigla était assez sot pour me prévenir que les plantations seraient coupées, je le rendais responsable des suites de cet acte de vandalisme. A ce moment le temps était très menaçant et, comme pour démentir l'assertion de

Digitized by Google

l'envoyé royal, la pluie se mit à tomber, mais légère. « Tu vois que la pluie tombe malgré le mil, dis-je au Migan. » C'est vrai, répond le ministre, mais il ne pleut pas comme il devrait, *la pluie va plus loin!* Là-dessus je lui tourne le dos et à peine il avait quitté la ferme qu'une eau diluvienne se met à tomber pour ne cesser qu'à huit heures du soir. Dans la nuit, la menace était mise à exécution et le mil coupé en grande partie. N'ayant pas à ce moment de chef de poste à qui me plaindre, le nôtre étant au repos à l'hôpital de Cotonou, j'envoie prier le roi de faire constater le fait. Trois de ses ministres sont venus faire une enquête sur les lieux. Deux ont parfaitement reconnu que nos pieds de mil étaient coupés par un instrument tranchant, avec section nette de bas en haut ; les épis étaient restés sur place, ce qui montrait bien l'absence d'une bête quelconque. Le troisième ministre, constatant la présence de crottes de biche, profita de ces pièces à conviction pour conclure que le dégât était causé par un animal. Voulant liquider cette affaire, je me suis rendu chez le roi et y ai palabré pendant près d'une heure. Les Membres de la Commission d'enquête n'ont pas osé déclarer ce qu'ils avaient constaté le matin et, faisant chorus, ils ont rejeté le crime sur les biches. J'étais outré de ce changement de front et j'ai traité les hauts fonctionnaires noirs de poltrons et de menteurs. Roi et ministres criaient à qui mieux mieux et je leur tenais tête. Je conclus comme suit, m'adressant au roi : « Si ce sont tes sujets qui ont fait le mal, tu nous dois réparation. Si au contraire tu réprouves cet acte, fournis-moi une corvée d'hommes qui replanteront le mil coupé. » Très embarrassé, Gigla s'en tira à son avantage, me disant que défense était faite par le fétiche de planter du mil, que donc ses hommes ne pouvaient pas lui désobéir. Bref, j'ai obtenu les travailleurs supplémentaires que je demandais et le roi m'a fait cadeau d'un chevreau. Tout est bien qui finit bien, mais à la rentrée du chef, Gigla est certain d'avoir un sérieux abattage.

Nous avons un nouveau chef de poste. Dans la visite qu'il est venu me faire, il m'a promis de nous aider et d'exiger de Gigla plus de condescendance à notre égard, et il tient parole. C'est un homme énergique, ayant déjà dirigé au Dahomey des cercles réputés mauvais comme climat et population. Messieurs les ministres n'ont qu'à bien se tenir, car il leur a assuré, comme bienvenue, que, le cas échéant, il les enverrait en prison comme de vulgaires larbins. Il a déjà fait une réforme, c'est de ne plus tolérer que le roi se fasse suivre de quinze ou vingt dignitaires quand il lui rend visite à la Résidence. Il a réduit le nombre des ministres officiels à cinq, ce qui permettra au roi de pouvoir parler librement, car précédemment toute la foule causait et l'on ne s'entendait plus dans les palabres.

Notre nouveau résident est neveu du général Duchesne, et les libérés

Digitized by Google

de Madagascar, qui reviennent dans leurs familles chez nous, ayant connu l'oncle, ont grand respect pour le neveu qui est surnommé dans le pays *Balloton* (petit Ballot).

Nous avons planté du cacao et cette opération est assez longue. Les graines nous arrivent de Libreville, dans leur gousse, appelée *cabosse*. Il faut casser cette enveloppe de la grosseur d'un gros citron, puis débarrasser les graines de la pulpe visqueuse et sucrée qui les entoure. Cela se fait par un brassage des graines dans la terre glaise mouillée. Les graines sont ensuite passées dans de la cendre, puis séchées à l'ombre. La cendre a pour effet d'empêcher les fourmis de manger l'amande de cacao lorsqu'elle est en terre. Ces graines sont mises en pépinières, arrosées matin et soir et couvertes, pendant la journée, par des nattes. On repique les plants généralement quand ils ont quatre feuilles. Préalablement, le terrain de la cacaoyère est préparé. Des trous y sont préparés trois semaines à l'avance, puis on plante entre deux du manioc pour donner un ombrage qui protégera les jeunes pousses contre le soleil.

J'ai aussi planté des graines de café : cela demande moins de préparation que le cacao. Le café est planté tel quel, en pépinière, sans aucun lavage préparatoire.

19 Juin.

J'apprends à l'instant que le *Taygète*, de la ligne Marseillaise, a fait naufrage à Assinie, mais que le courrier est sauvé, quoique inondé. Je crains donc que mon colis de plaques photographiques ne soit sérieusement endommagé.

Grande surprise : Gigla a fait cadeau à R... notre résident, d'un bœuf qui a été aussitôt tué. J'en ai eu ma part : un beau morceau de filet, puis une cuisse avec de la côte. Aussi vais-je me régaler d'un pot-au-feu (sans légumes, malheureusement), chose qui ne m'est pas arrivée depuis un an. J'ai mis le solde dans une bonne marinade et j'en ai pour ma semaine.

4 Juillet.

Pas grand'chose de neuf. Je suis très occupé par le courrier pour la France et la comptabilité que j'envoie au chef absent. Je construis le four à brique, puis notre nouvelle salle à manger : la cuisine aussi sera changée de place. Le charpentier travaille aux deux parcs aux chèvres et aux moutons et le reste des hommes défriche. La santé est toujours bonne.

Digitized by Google

16 Juillet.

Nous avons fêté le 14 Juillet à la résidence et malheureusement le temps n'a pas été favorable. Nous l'avons bien regretté car l'ami R... avait composé, comme président de la fête, un beau programme. Le 13 au soir, nous dînions ensemble en plein air, sur la place d'Alladah où le Roi avait fait construire la tribune officielle. Après le repas, illumination, coups de canon, défilé des enfants de l'école qui viennent chanter un chœur patriotique suivi de vivats en l'honneur du Président de la République, du Ministre des Colonies, du Gouverneur, du résident et de votre serviteur. Conduits par l'interprète, les gamins écoutent l'allocution prononcée par le maître d'école puis, chaque fois que celui-ci prononce les mots *Vive un tel*, ils répondent en chœur : *Vive*. Le lendemain, réveil au canon. J'arrive à la résidence muni de mes appareils photographiques. Comme distraction, il y avait au programme : Mât de cocagne, courses en sac et en hamac (pour les enfants), revue et défilé des troupes (trois hommes et un caporal), feux de salve par la troupe, déjeuner auquel le Roi était invité, tir à la cible pour les blancs. Le tout accompagné par le bruit infernal des différents tam-tam venus des villages environnants.

Très drôle, le mât de cocagne au haut duquel était installé un cercle de tonneau où nous avions fixé les prix : Flacons d'odeur, bougies, tabac, petites glaces, etc.... Un gamin avait préalablement enduit le mât de savon noir et l'ascension devenait impossible, tant il était graissé. Malgré cette difficulté, les petits négrillons, très malins, ont commencé par essuyer le savon à leur hauteur, puis ont fait la pyramide humaine, s'escaladant les uns les autres, se faisant la courte échelle, et à chaque échelon humain, ils enlevaient une nouvelle quantité de savon. — Vers midi, après les feux de salve, exécutés avec assez d'ensemble par les trois noirs que commandait le caporal, nous nous sommes mis à table, en plein air, mais la pluie nous a bientôt forcés de plier bagages et nous nous sommes réfugiés à la résidence. Du haut de la vérandah, nous avons assisté aux danses des indigènes qui exécutaient des *cavaliers seuls* sur un terrain détrempé et très glissant, mais gardaient très bien leur équilibre, malgré leurs mouvements désordonnés. La pluie continuant, la fête a cessé pour reprendre le soir où nous avons chanté le fameux *Oni-baba*, défilant en dansant à la tête des noirs : le résident lui-même s'est exécuté et a dansé son petit pas, accompagné par un excellent tam-tam de marabouts venus spécialement de Zivié pour lui rendre hommage de la manière dont il les avait exécutés en allant leur rendre visite pour les soumettre. Les tambours de ce tam-tam sont montés avec des cordes qui permettent, en maintenant l'instrument sous le bras, d'en changer le son par des pressions plus ou moins fortes du bras. Ils produisent ainsi des effets

Digitized by Google

bizarres du lointain et leur musique est très rythmée, chose assez rare. Leurs costumes sont splendides, et l'or, le velours et la soie dont ils sont couverts sont d'un bel effet.

7 Septembre 1898.

J'ai eu occasion d'aller à Porto-Novo, où le gouverneur par intérim m'avait fait appeler au sujet d'une erreur que je lui avais signalée dans la quantité de terrain que nous attribuait l'arrêté rendant nos concessions définitives. Parti d'Alladah en hamac, je suis arrivé, après six heures de marche, chez l'ami Vuillerme, à Abomey-Calavi, où j'ai couché après avoir fait force parties de dominos avec les Pères de la Mission. Je suis arrivé au Gouvernement après avoir traversé le lac Nokoué dans d'excellentes conditions, et y avoir rencontré quelques beaux caïmans, tant sur les berges que dans l'eau. Le secrétaire-général, faisant fonction de gouverneur et chez qui j'ai déjeuné, est un homme charmant avec lequel je me suis trouvé à l'aise. La pose est bannie de chez lui; il s'intéresse beaucoup à notre entreprise et j'ai obtenu sans difficulté que la partie de terrain dont nous étions frustrés nous serait rendue. Ma mission finie, j'ai fait un tour au Cercle où j'ai revu ceux des messieurs que je connaissais déjà, fait connaissance d'autres, et j'ai pris la chaloupe du warf pour aller à Cotonou, et de là rejoindre mon poste à Alladah. Charmant voyage qui a duré huit jours et m'a procuré un peu de distraction.

28 Septembre 1898.

J'ai eu cette nuit une agréable surprise : MM. le comte d'Osmoy et Portalis sont venus à une heure du matin me demander à souper, ayant trouvé visage de bois à la Résidence. Nous avons passé deux bonnes heures ensemble et mes convives sont repartis aujourd'hui pour rejoindre leurs postes respectifs : le premier à Savalou, le second à Konkobiri. M. Portalis est le cousin de M. Genestal.

J'ai eu la visite de Gigla à qui j'ai montré les gravures représentant le naufrage de *La-Bourgogne*, et quand je lui ai dit que ce bateau était bien plus grand que ceux des Chargeurs-Réunis, qu'il avait vus à Cotonou, il a poussé des cris de stupéfaction et d'incrédulité.

Mon taureau à bosse est mort ce matin. Anémie et blessures. Il a été pris de météorisation et je lui ai fait une ponction pour le dégonfler. Il était tourmenté par les mouches au point que j'avais dû lui faire, deux fois par jour, des badigeonnages au pétrole. J'ai constaté

Digitized by Google

que dès qu'une de nos bêtes est attaquée à ce point par les mouches, elle est perdue et meurt du tétanos.

J'ai capturé deux serpents trigonocéphales, dont la morsure est mortelle ; je compte les offrir au muséum, s'ils vivent encore à mon retour en France. Les moustiques me font une guerre acharnée ce soir, et je suis forcé de me réfugier sous la moustiquaire.

3 Janvier 1899.

Le chef est de retour au Dahomey et est rentré en bonne santé à Alladah. Quant à moi, je suis mal hypothéqué, depuis le 1er Janvier, par suite d'un peu de gourmandise. J'ai mangé quelques amandes d'une plante que nous appelons le faux ricin ; ce fruit est excellent, mais sa peau est vomitive et sa pulpe purgative. J'ai été malade toute la nuit et faisais mauvaise figure au déjeuner que nous fîmes à la résidence. Nous avons passé l'après-midi, le chef et moi, à nous promener dans le tata d'Alladah avec notre nouvel administrateur et le soir, c'est nous qui recevions. Bonne journée.

Cotonou, 9 Janvier 1899.

Me voilà à la côte pour y faire une expédition de noix de Kola. La fameuse barre de Cotonou est presque nulle depuis quarante-huit heures et du haut du warf, on voit très bien au fond de l'eau les requins et les tortues. J'ai vu captiver au harpon une raie pesant vingt kilos. Une pêche d'un autre genre a été faite : un boy noir a éprouvé le besoin de prendre un bain de pied au bord de la plage ; il a été délicatement cueilli et enlevé par un requin et n'a pas reparu.

Dans deux mois ce sera mon tour de prendre le paquebot et de vous donner de vive voix tous les détails qui vous intéresseront. J'emporterai une ménagerie complète : trois serpents, des pigeons sauvages, des perruches, des rats palmistes, des chats-tigres et un singe, et j'espère qu'une bonne partie de ce petit monde arrivera sans encombre. J'aurai aussi à vous faire voir une collection complète de bibelots, flèches, chaussures, bijoux, poteries, fétiches, tissus et armes de fabrication indigène dont je réserverai quelques échantillons pour le musée du Havre.

Bordeaux, 28 Mars 1899.

Bien arrivé après une magnifique traversée. Le golfe de Gascogne

Digitized by Google

était comme un lac, mais à bord tout le monde est pincé par l'influenza, sauf moi. Depuis Ténériffe, il fait un froid glacial et à Bordeaux nous trouvons de la glace. Nous nous sommes régalés d'huîtres et de sardines fraîches. C'est égal, il fait rudement froid et le beau soleil d'Afrique me manque. Je ne moisirai pas ici et compte filer directement sur le Havre, après un léger arrêt à Paris.

Rectification (3e trimestre 1898) page 382, ligne 6 :

Croiriez-vous.....pas contents.

L'appréciation que j'ai porté, lors de mon arrivée à Kotonou, sur le personnel du warf, m'avait été dictée par un blanc qui n'était certes pas de leurs amis à ce moment-là, et je l'ignorais. Je me fais un devoir de rectifier cette erreur, car je n'ai eu qu'à me louer de ces Messieurs dans les rapports cordiaux que j'ai toujours eus avec eux chaque fois que j'ai passé à Kotonou. J'y ai toujours été reçu de la façon la plus charmante.

Digitized by Google

BROUSSAIS

Digitized by Google

BROUSSAIS (François-Joseph-Victor)

★ 1772, 17 Décembre, Saint-Malo. — † 17 Novembre, Vitry, près Paris

Professeur a la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie Royale de Médecine
Membre de l'Académie des Sciences Morales et Politiques
Inspecteur Général du Service de Santé des Armées
Commandeur de la Légion d'Honneur

Digitized by Google

BROUSSAIS

par le Dr Jules ROGER

Membre résidant

I

« Il est des hommes qui, dans le cours de leur vie, ont su exciter dans l'esprit de leurs contemporains une telle faveur, un tel enthousiasme, je dirai même un tel fanatisme, que, si l'on veut en parler avec impartialité, il faut attendre que le temps ait calmé cette première effervescence, qu'il ait refroidi ces passions tumultueuses. »

Notre tâche ne semble-t-elle pas encore, aujourd'hui, plus aisée qu'à l'heure où Dubois, d'Amiens, écrivait ces belles paroles. Il y a beau jour, en effet, que le nom de Broussais n'évoque plus qu'un souvenir, et nul ne viendra, pour soulever la gloire de son nom, apporter une parole violente ou passionnée. Plus on s'éloigne de certains hommes, mieux l'histoire peut les juger, et c'est leur honneur et leur véritable titre de gloire de laisser à leur biographe assez de faits et d'idées personnelles pour qu'on puisse encore parler d'eux, après un demi-siècle écoulé, et prouver à tous qu'ils ont laissé des travaux qui affirment la rare distinction de leur intelligence. Leurs erreurs ou leurs exagérations ne sauraient l'infirmer; c'est ce que nous allons essayer de prouver dans cette étude sur BROUSSAIS (François-Joseph-Victor).

Digitized by Google

II

On montre encore à Saint-Malo, près du marché, la maison dans laquelle naquit Broussais, le 17 décembre 1772.

C'est à Pleurtuit, sur le bord de la mer, que s'écoula l'enfance de *Franchin*, diminutif de François. Il fut soumis, là, à un rude apprentissage. Son père, homme d'un caractère grave et austère, exerçait la médecine dans cette contrée. Il visitait ses malades dans la journée et, quand le soir était venu, il plaçait son jeune fils sur un cheval et l'envoyait porter à ses malades les médicaments qu'il leur avait prescrits. Franchin trouvait cela tout simple et il chevauchait intrépidement la nuit à travers les bruyères et les landes, s'inquiétant peu des légendes de loup-garou.

Son enfance un peu rude sut toutefois jouir de quelque douceur qui laisse pour toujours d'ineffaçables souvenirs grâce à sa mère, femme vive, impressionnable, aimable et spirituelle. Il n'oublia pas davantage une tante religieuse, sœur de son père, qui avait bercé son enfance avec les vieilles chansons du pays.

Il fut aussi témoin de scènes de famille qui, sur une vive imagination comme la sienne, ne furent pas sans laisser de pénibles souvenirs.

« Un jour, un frère de sa mère, homme d'un caractère sombre et violent, allait se porter à des voies de fait envers son aïeule : son jeune cœur en frémit, il s'arme d'un bâton et se jette intrépidement entre la mère et ce fils dénaturé. Ce sublime spectacle d'un enfant à peine âgé de six ans qui brave ainsi sa colère, arrête ce furieux; il n'ose passer sur le corps de ce généreux enfant et se retire. »

C'est au collège de Dinan qu'il fut envoyé à l'âge de douze ans pour faire ses humanités; il y resta huit ans. Ses études furent couronnées de succès, et doué d'une heureuse mémoire et d'un goût prononcé pour les classiques latins, il sut se former ainsi à l'art d'écrire « avec pureté, parfois avec une véritable véhémence ». C'est donc à tort que Peisse lui reproche d'avoir manqué d'éducation littéraire.

Digitized by Google

Ce fut un écolier au caractère bouillant et emporté, provoquant, querelleur; mais son cœur n'en était pas moins essentiellement bon et généreux. Ce fut le trait de toute sa vie. Il fut, nous le verrons, violent, sarcastique, injuste même dans sa chaire de professeur; mais dans la vie privée, c'était un homme simple, bon, indulgent et affable.

Il était homme lorsqu'éclata le grand drame de la Révolution, dont ses parents avaient salué avec enthousiasme l'avénement et dont ils furent si tragiquement les victimes. Il terminait sa philosophie lorsque l'Assemblée législative décréta la fameuse levée en masse de 1792. Il fut incorporé dans la compagnie franche de Dinan, et Broussais se distingua parmi les plus braves et les plus impétueux, valeur confirmée par le grade de sergent.

« La compagnie franche de Dinan eut à prendre part aux douloureux événements de la guerre civile en Bretagne. Dans une rencontre elle fut surprise et battue. Fuyant devant une force supérieure, le sergent Broussais voit un de ses camarades, blessé, tomber à côté de lui. Au risque d'être pris lui-même et fusillé immédiatement, Broussais s'arrête, charge son compagnon sur ses épaules et reprend sa fuite nécessairement ralentie par son lourd mais précieux fardeau. On tire sur lui, son chapeau est percé d'une balle. Il a le bonheur d'échapper sans blessure, et il dépose son compagnon en un lieu de sûreté. Le malheureux était mort. Le dévouement du courageux sergent n'en était pas moins un acte du plus glorieux héroïsme. »

Atteint d'une maladie grave, il dut revenir au foyer paternel. Il y retrouva ses parents déjà âgés. Il était leur fils unique. Ils le conjurèrent d'embrasser la profession médicale, héréditaire dans sa famille (son bisaïeul avait été médecin, son père l'était, et son grand-père pharmacien); il se rendit à leurs instances.

Il commença ses études médicales à l'hôpital de Saint-Malo, puis il se rendit à Brest, où il fut bientôt pourvu du titre d'élève chirurgien de la marine.

D'abord chirurgien à bord d'un bâtiment marchand, il ne tarda pas à se faire recevoir chirurgien de seconde classe, car la vie des camps ne l'empêcha jamais de poursuivre ses études

Digitized by Google

et c'est là un trait de sa ferme volonté. Il passa alors sur la corvette l'*Hirondelle*, puis sur le corsaire le *Bougainville*.

« Entre les hardis aventuriers qui, dans les guerres maritimes parcouraient le vaste Océan, sous la protection de ces patentes que le code des nations appelle des *lettres de marque*, ceux de Saint-Malo se sont toujours distingués par l'intrépidité de leurs équipages et l'habileté de leurs commandants. A la suite d'une course favorisée faite à bord du *Bougainville*, la part du butin du chirurgien-major s'élevait à 14.000 francs, somme considérable pour ces temps-là. »

Broussais se trouva riche, il résolut de venir à Paris pour compléter ses études (1799).

Ce fut, pendant son temps de service, comme chirurgien de marine, que survint cet événement terrible qui laissa pour toujours dans son esprit le plus cruel des souvenirs.

Broussais était en rade de Brest, prêt à partir sur la frégate la *Renommée*, lorsqu'il reçut du maire de Saint-Malo une lettre qui débutait ainsi : « Citoyen, frémis en recevant cette lettre ! ». Elle lui annonçait, en effet, un affreux malheur. Grâce à la connivence d'une domestique infidèle, la demeure de ses parents avait été envahie par les chouans; son père avait essayé vainement de se défendre. Il avait été égorgé ainsi que sa femme. Leur corps avait été mutilé, la maison dévastée, puis incendiée.

Broussais supporta cette épreuve avec courage, mais il en conserva un souvenir déchirant et un ressentiment implacable contre un parti qui, s'il n'avait pas armé ces assassins, avait du moins servi de prétexte à leur attentat.

On rapporte qu'un jour se promenant dans son pays avec l'un de ses amis, celui-ci lui fit remarquer une femme assez âgée qui venait vers eux; Broussais reconnut celle qui avait introduit les assassins dans la maison de ses parents; il pâlit affreusement et fut pris de mouvements convulsifs.

De 1795 à 1798, Broussais resta chargé d'un service important à l'hôpital de Brest. En 1799, il vint à Paris pour compléter son éducation médicale et descendit dans un petit hôtel de la rue de Cluny.

Broussais passe quatre années à Paris; il a pour maîtres :

Digitized by Google

Chaussier, Hallé, Sabatier, Boyer, Corvisart, Bichat, presque du même âge; le maître a vingt-huit ans, le disciple vingt-sept.

En l'an XI, le 5 frimaire, il soutient sa thèse inaugurale sur la *Fièvre hectique* « considérée comme dépendante d'une lésion *d'action* des différents systèmes, *sans vice organique*, affirmation qui, plus tard, dut paraître fort étrange et en contradiction flagrante avec les principes qui ont donné tant d'éclat à son nom ».

Reçu docteur, il alla s'établir dans la rue du Bouloy, pour y exercer la médecine. Il n'était pas destiné à s'y faire un nom, soit comme savant, soit comme praticien. Il devait exercer sur un champ plus vaste et plus périlleux. Il écouta les conseils de Desgenettes, médecin de l'armée d'Orient qui jouissait alors d'un grand crédit; il reçoit un brevet et est envoyé à l'armée des côtes de l'Océan, 17 brumaire an XIII. Vers la fin du mois, il entrait en fonction avec le grade d'aide-major, au camp d'Utrecht.

C'est en cette qualité qu'il parcourut la Belgique et la Hollande; puis, avec la grande armée, il quitta Boulogne pour aller prendre part à la guerre d'Allemagne, tantôt attaché aux ambulances et assistant ainsi aux grandes batailles comme celle d'Austerlitz, tantôt aux hôpitaux, et travaillant toujours et partout pour la science.

Et de fait, où le médecin peut-il trouver une plus ample moisson que dans la guerre? Il l'a dit lui-même. Elle entraîne à sa suite toutes les misères humaines, et ces misères engendrent toutes les maladies.

On a parlé de l'influence des climats. mais le médecin militaire les connaît toutes. « Broussais va passer des hôpitaux d'Utrecht dans ceux de Mayence; puis il s'arrêtera en Bohême, pour, de là, aller en Moravie; puis il ira en Dalmatie, puis dans les gorges du Frioul; puis il ira vivre dans cette péninsule espagnole qui, à elle seule, résume tous les climats du monde, depuis la molle Andalousie jusqu'au rigoureux plateau de Castille ».

Constitutions atmosphériques, constitutions médicales, influence des excès ou des privations, toutes causes de maladies que le médecin militaire est mieux à même d'observer

Digitized by Google

que tout autre, et dont Broussais avec son génie observateur saura tirer un immense profit.

Ce fut vraiment là que Broussais amassa « à la fois les matériaux d'un grand ouvrage et les éléments d'une grande révolution scientifique ».

Les six années consécutives que Broussais passa en Espagne et dans les conditions particulières où la guerre était faite, plus d'hôpitaux, plus de services importants à organiser ou à suivre, un ciel de feu, une terre dévastée, et partout des guérillas, n'étaient pas, ce semble favorables pour poursuivre des études sérieuses; et pourtant Broussais sut encore se livrer à de nombreuses recherches scientifiques. « Outre sa *lettre*, datée de Xérès de la Fontera, sur *le service des armées*, il trouva moyen de composer deux mémoires importants : l'un sur *la circulation capillaire*, tendant à mieux faire connaître les fonctions du foie, de la rate et des glandes lymphatiques; l'autre sur *les particularités de la circulation* avant et après la naissance ».

Quelques biographes ont affirmé que Napoléon, pendant cette guerre d'Espagne, aurait distingué Broussais parmi tous les médecins militaires, et qu'il l'aurait choisi, à raison de son mérite, pour le mettre à la tête de tout le service médical de l'expédition.

C'est une erreur. M. Fée était sur les lieux; or il affirme que le médecin en chef de cette armée était M. Gorey, et lorsque le corps expéditionnaire qui s'empara de l'Andalousie devint distinct, M. Brassier fut appelé aux fonctions de médecin en chef de l'armée du Midi; voilà la vérité.

Pour justifier cette assertion, M. Fée ajoute : « Lorsque je vis Broussais pour la première fois à Xérès, il avait trente-neuf ans; quoiqu'il eut la réputation d'un homme de mérite, personne ne soupçonnait qu'il dut être un jour l'une de nos gloires nationales. Il vivait avec ses camarades sans recevoir et même sans attendre aucun témoignage de satisfaction du gouvernement impérial, qui lui donna cependant, en 1812, la décoration *éphémère de la Réunion*.

» Au milieu des préoccupations de la guerre, ajoute encore M. Fée, Broussais pratiquait l'ouverture des corps de presque tous les malades qu'il perdait, examinait soigneusement les

Digitized by Google

grandes cavités, les viscères abdominaux et l'encéphale; lui-même faisait les autopsies ; c'était le feu de la science qui l'animait; l'empressement, je dirais presque l'avidité avec laquelle il cherchait à lire dans les débris humains la confirmation ou le démenti de son diagnostic, donnait à ses traits une expression indéfinissable, que des personnes étrangères à la médecine auraient pu prendre pour de la cruauté, ce qui n'était autre que le génie de l'observation éclairant une belle intelligence ».

Mais l'Empire allait s'écrouler; les débris de notre armée durent repasser les Pyrénées, et Broussais revint à Paris en 1814. Il fut nommé second professeur au Val-de-Grâce, et dès cette même année, il ouvrit un cours de médecine pratique. Un peu plus tard il fut nommé médecin en chef et remplaça Desgenettes, nommé inspecteur général de la médecine militaire.

Son amphithéâtre de la rue du Four ne tarda pas à devenir trop petit, il se transporta à l'École pratique, puis dans la rue des Grès. Le succès dépassa ses espérances. Et pourtant ce n'était ni « par la beauté de ses paroles, ni par le charme de sa diction » qu'il attirait à lui. « Broussais n'a jamais fait une leçon d'abondance; il était obligé de s'aider de notes, il s'exprimait avec une certaine difficulté, et ses cours étaient rétribués..... Mais il avait une conviction profonde, des mouvements passionnés; on sentait le feu de ses inspirations. Tantôt il s'arrêtait pour donner cours à son impatience, à sa colère; tantôt à son ironie et à ses sarcasmes. C'étaient de violentes apostrophes, des mouvements d'indignation qui débordaient son âme; sa voix puissante faisait retentir les murs de son amphithéâtre, et ceux qui n'avaient pu trouver place n'avaient que plus de désir d'entendre ce hardi novateur.

« Parfois, à l'issue de ses leçons, on le voyait s'arrêter sur la place de l'École, entouré d'un grouped'élèves fanatisés; il semblait menacer du geste cet orgueilleux édifice, apostrophant ses professeurs, tonnant à la fois contre leurs fausses doctrines, leur pourpre et leur hermine! On aurait cru voir un philosophe du Portique ou plutôt un tribun de la science. Que fallait-il de plus pour exciter les sympathies de cette ardente jeunesse de la Restauration qui courait partout où elle croyait entrevoir des tentatives d'opposition? »

Digitized by Google

Lorsque, dit Lecadre, j'arrivai à Paris à la fin de 1825, pour moi, comme pour tous les hommes de mon âge, Broussais était un oracle.

« Rue des Grès, dans une sorte de magasin en planches, bien enfumé, éclairé à peine par quelques quinquets, est un grand nombre de bancs envahis de bonne heure par des gens, jeunes pour la plupart, auxquels se joignent d'autres d'un âge plus mûr. Au bas de l'estrade est une table recouverte d'un tapis vert, sur laquelle se trouve une lampe, et d'un côté de la table, en face des auditeurs, un fauteuil entouré à droite et à gauche de plusieurs chaises. A sept heures, lorsque quelque signe précurseur annonce l'arrivée du bouillant réformateur, les bancs, si bruyants auparavant, deviennent tout à coup silencieux, et de chaleureux applaudissements ont lieu lorsqu'il franchit le seuil de la porte. Il s'avance enveloppé dans un lourd vêtement, généralement de couleur bleue, ayant sur la tête une toque noire recouvrant des cheveux grisonnants, qui commençaient à n'être plus abondants.

» Broussais s'assied. On ne peut dire qu'il soit précisément éloquent, il lit ses leçons et son débit est parfois embarrassé. Mais lorsque dans le cours de sa lecture, il lui arrive, ce qui a lieu à tout instant, que certaines propositions émises par lui ont eu à subir de nombreuses contradictions, il abandonne alors son cahier, sa voix s'élève et devient sonore, on l'entend souvent hors de l'enceinte; ses yeux s'animent, on en voit sortir, par-dessus ses lunettes à verres azurés qui restent toujours accrochées sur le cartilage du nez, le feu du génie et de la conviction. Ce n'est plus alors un simple professeur dictant ses leçons, c'est un maître, c'est un tribun, c'est un dictateur qui entraîne les volontés, qui commande l'enthousiasme. »

Un jour, à la fin d'une de ses leçons, il s'écria : « Le messie de la science est arrivé, et les aveugles et les malheureux ne l'aperçoivent pas ». Un tonnerre d'applaudissements accueillit ces paroles. C'était toujours au milieu d'une de ces sorties, ajoute Lecadre, qu'il levait la séance.

Oui, ses succès furent dus, pour une partie, à cette lutte de l'esprit moderne contre l'esprit ancien, et en mettant pour ainsi dire sa doctrine sous la protection des idées et des passions politiques, il leur assura pour un moment le triomphe.

Digitized by Google

Mais là n'était pas seulement la cause de ses succès : il les dut à des idées géniales dont nous discuterons la valeur, qui dénotaient l'intelligence d'élite; mais il les dut encore à sa personne même!

Recevons encore une fois ici le témoignage de M. Fée, professeur à Strasbourg : « Broussais, dit-il, était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, sa tête avait une beauté peu commune; quand il s'animait, ses yeux lançaient des éclairs et sa physionomie habituellement calme, pouvait, dans certains moments, devenir sombre et menaçante. Sa bouche s'ouvrait dédaigneusement lorsqu'il parlait d'adversaires indignes de lui, mais elle était charmante quand il s'adressait à des amis; cette mobilité d'expression se retrouvait dans le son de sa voix, éclatante comme la tempête s'il cédait à l'emportement, puis, douce et caressante s'il fallait persuader; il employait avec succès l'ironie, et le trait acéré du sarcasme perçait à jour ses adversaires, lorsqu'il daignait la leur lancer.

» Les ressources de son esprit se montraient inépuisables, sa dialectique était pressante et son jugement rapide; il aimait les comparaisons et donnait à son style quelque chose de la vigueur de sa propre constitution. »

Son caractère était grand et son cœur généreux, dit un de ses biographes; il s'est peint lui-même dans plusieurs endroits de ses ouvrages : « Je ne suis point haineux, a-t-il dit, quoique par instant vif et même un peu colère ». La haine n'entrait point dans son âme; ce sentiment n'appartient qu'aux médiocrités. Il ne s'emportait pas contre les personnes, mais contre les mauvais systèmes, les mauvais livres, les réputations fausses et usurpées; et encore sa colère ne durait pas longtemps.

« Je ne me flatte point, disait-il, d'être pris pour un génie, mais un jour viendra que je serai jugé avec plus d'impartialité que je ne puis l'être aujourd'hui, et ma mémoire n'en souffrira pas ». Et Broussais ne s'est point bercé d'une vaine illusion.

Broussais n'était pas moins suivi à l'hôpital. A sept heures du matin, en été, à huit heures, en hiver, Broussais arrivait dans les salles militaires où l'attendait un grand nombre d'élèves, et même de praticiens, la plupart étrangers. Avec une

Digitized by Google

grande clarté, avec un grand soin, il interrogeait ses malades, les palpait et les auscultait avec beaucoup d'attention, se servant avec une lumineuse adresse, lorsque cela était nécessaire, du stéthoscope inventé par son rival. Afin d'éclairer son diagnostic, aucun détail n'était laissé dans l'oubli, car il avait dit : « Ce n'est point dans les livres, mais au lit du malade qu'il faut vérifier les faits ; mais c'était surtout à l'amphithéâtre qu'il était superbe, lorsque l'autopsie venait confirmer la vérité de son diagnostic. « Où sont-ils, s'écriait-il d'une voix tonnante, ces ontologistes enragés, qu'ils viennent et que j'assiste à leur confusion ».

Broussais venait d'inaugurer, en 1836, l'enseignement de la phrénologie, et sa forte constitution semblait lui promettre de longs jours, lorsqu'il fut atteint d'une grave lésion organique dont l'origine et la cause restèrent fort obscures. On parla même d'empoisonnement, ce qui fut démenti par l'autopsie.

Longtemps il se fit illusion et ne suspendit point ses travaux. En octobre 1838, il lut à l'Académie des sciences morales et politiques un mémoire d'une grande étendue sur *l'individualité* ; mais chaque jour la maladie s'aggravait. Il se fit transporter au village de Vitry, près Paris. Il y passa les six jours qui précédèrent sa mort. Dans la journée du 16 novembre, les douleurs étaient devenues intolérables ; elles lui arrachaient des cris perçants. Vers la onzième heure du soir, il se leva tout d'un coup sur son séant, ouvrit les bras qu'il éleva en l'air en agitant les mains, sa figure avait un air d'effroi et d'horreur difficile à peindre ; il se sentait mourir. Une demi-heure après, il rendit un dernier soupir.

« Il tenait un journal de sa maladie, dont il connaissait toute la gravité et dont il suivait la marche sur lui-même avec plus de sagacité et de sang-froid qu'il n'en eut mis à l'étudier sur un autre. Malgré son extrême faiblesse, il ne cessa pas de travailler ; il dictait encore un mémoire quelques jours avant d'expirer.

» Sa vie avait été un long combat, et il semble qu'un homme de cette trempe ne devait point se résigner et attendre paisiblement la mort ; il semble qu'à ce dernier acte de la vie il devait encore résister, opposer en quelque sorte la force à la

Digitized by Google

force, et jeter sa poignée de poussière contre cette inexorable et fatale puissance qui l'entraînait au tombeau! »

Une foule innombrable suivit son convoi; les élèves traînèrent le char funèbre; on lui fit traverser les grandes lignes de Paris. A ceux qui demandaient d'où venait ce grand concours de peuple, il suffisait de répondre : *C'est Broussais.*

Le ministre de la guerre écrivit à sa veuve : « Votre illustre époux laisse parmi ses collègues un vide immense, et dans l'armée un souvenir qui ne périra pas ».

La vie si agitée, si militante de Broussais, n'avait pas été pour lui sans résultats personnellement utiles. Sa carrière professionnelle fut des plus brillantes à partir de 1816. Sa carrière littéraire dut aussi lui être infiniment profitable, car le succès de ses ouvrages fut immense. Sa carrière publique ne lui laissa pas davantage à désirer : il était Commandeur de la Légion d'honneur, professeur à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie des sciences morales et politiques et de l'Académie royale de médecine, inspecteur-général du service de santé des armées, etc.

Nous nous sommes attachés à rappeler à grands traits la vie de ce médecin illustre, il semble que nous serions incomplets si nous n'ajoutions à cette notice biographique une page tout entière de la main de Broussais.

Il n'est nul homme ici-bas qui, à un moment de sa vie, ne se soit arrêté devant ces problèmes : Y a-t-il ou non une intelligence au sein de ce vaste univers? Si Dieu existe, est-il dictinct et agissant ou plongé dans un repos éternel? Est-il à la fois le créateur et le suprême ordonnateur des mondes? Qu'est-ce que l'âme humaine? Est-elle ou non distincte de l'organisation? Est-elle immortelle et responsable? Quelle est la destinée de l'homme? Qu'est-ce que le libre-arbitre, la volonté, la conscience?

Quelle réponse donner à ces redoutables énigmes qui reviennent si souvent dans le cours de la vie, à l'heure de l'injustice, de la douleur et de la maladie. Sans doute elles pèsent plus ou moins, suivant la nature de chacun, suivant le développement de l'intelligence, mais elles ne sauraient échapper à ceux que le génie a touché et qui, par l'étendue de leur esprit, ne connaissent pas d'horizon.

Digitized by Google

Broussais moins que d'autres y échappa et il a laissé cet écrit :

Ceci est pour mes amis et mes seuls amis.

Développement de mon opinion et expression de ma foi.

« Je sens, comme beaucoup d'autres, qu'une intelligence a tout coordonné ; je cherche si j'en peux conclure qu'elle a tout créé, mais je ne le puis pas, parce que l'expérience ne me fournit point la représentation d'une création absolue ; je n'en conçois que de relatives, et ce ne sont que des modifications de ce qui existe, dont la seule cause appréciable pour moi est dans les molécules ou atomes et dans les impondérables qui font varier leurs activités ; mais je ne sais ce que c'est que les impondérables, ni en quoi les atomes en diffèrent, parce que le dernier mot sur ces choses n'a été dit ni par les physiciens ni par les chimistes, et que je crains de me représenter des chimères.

» Ainsi, sur tous les points, j'avoue n'avoir que des connaissances incomplètes dans mes facultés intellectuelles ou mon intellect, et je reste avec le sentiment d'une intelligence coordonnatrice, que je n'ose pas appeler créatrice, quoiqu'elle doive l'être (ces derniers mots ajoutés en surcharge à la marge) ; mais je ne sens pas le besoin de lui adresser un culte extérieur autre que celui d'exercer, par l'observation, le raisonnement, l'intelligence pour l'enrichir de nouveaux faits, et les sentiments supérieurs, parce qu'ils aboutissent au plus grand bien de l'homme forcé de vivre avec ses semblables, c'est-à-dire, social. Je crois aussi que ce culte exige que les premiers besoins soient satisfaits, sans nuire aux autres hommes, soit dans la même satisfaction, soit dans celle des sentiments supérieurs, et un de mes sentiments me pousse à les seconder de tout mon pouvoir dans cette double satisfaction, parce que j'y trouve le plus doux et le plus pur de mes plaisirs. J'applique cela aux animaux voisins de nous.

» Telle est ma foi, et je ne crois pas pouvoir en changer, car toutes les personnifications anthropomorphiques d'une cause générale pour l'univers, et d'une cause particulière pour l'homme, m'ont toujours inspiré une répugnance invincible que je me suis en vain efforcé de méconnaître et de vaincre pendant longtemps.

Digitized by Google

» Je ne crains rien et n'espère rien pour une autre vie, parce que je ne saurais me la représenter.

» Je ne crains pas d'exprimer mon opinion, ni d'exposer ma profession de foi, parce que je suis convaincu qu'elle ne détruira le bonheur de personne. Ceux-là seuls adopteront mes opinions qui étaient organisés pour les avoir, et je n'aurai été pour eux qu'une occasion de les formuler. Les gens nés pour l'anthropomorphisme n'en seront point changés. Les personnes affectueuses et bienveillantes qui trouvent leur bonheur dans cet anthropomorphisme me plaindront; et celles qui sont en même temps dominées par l'anthropomorphisme et la méchanceté m'anathémiseront, pendant que les athées par constitution se moqueront de moi. Tout cela m'est indifférent, parce que je ne suis point haineux, quoique, par instant, vif et même un peu colère; mais plus je vis, plus l'intelligence réprouve ces mouvements qu'elle condamne : c'est parce que je l'ai beaucoup exercée à cela.

» Avant d'avoir les représentations que j'ai des faits chimiques et physiques sur la causalité accessible, ma répugnance pour l'anthropomorphisme existait déjà, et j'étais aussi déiste que je le suis. On avait beau me dire : « La nature ne peut s'être faite elle-même, donc une puissance intelligente l'a faite. — Je répondais : oui, mais je ne puis me faire une idée de cette puissance ». — Dès que je sus par la chirurgie que du pus accumulé à la surface du cerveau détruisait nos facultés, et que l'évacuation du pus leur permettait de reparaître, je ne fus plus maître de les concevoir autrement que comme des actes d'un cerveau vivant, quoique je ne susse ni ce que c'est qu'un cerveau, ni ce que c'est que la vie. Ainsi les études anatomiques, physiques et chimiques ne m'ont rendu ni plus ni moins croyant, c'est-à-dire capable de me figurer, avec conviction, un Dieu opérant comme un homme multiplié et une âme faisant mouvoir un homme, parce que cette âme me paraissait un cerveau agissant et rien de plus, sans que je puisse dire comment il agissait.

» Beaucoup d'autres hommes sont comme moi; le sentiment ne suffit donc pas pour prouver les faits extérieurs à toutes les intelligences parce qu'il ne démontre rien que sa propre existence. On l'a en soi, c'est chose sûre, putsqu'on le sent, mais on ne l'a que pour agir sur l'extérieur, et cet exté-

Digitized by Google

rieur n'est montré que par l'intelligence d'après les formules des sens. Si l'on croit sur un autre extérieur, on se trompe, on ne peut voir que celui-là. Telle est ma croyance. »

Nous écrivons une biographie, toutes discussions philosophiques sortiraient de ce cadre; nous voulons toutefois faire deux remarques :

Ces pages dénotent une nature droite et loyale; et leur sincérité est de toute évidence. Le caractère de Broussais n'en ressentira aucune atteinte. Qu'il nous soit néanmoins permis de relever cette phrase : « Je ne crains et n'espère rien d'une autre vie, parce que je saurais me la représenter ». Pourquoi Broussais n'a-t-il pas dit aussi : je ne saurais admettre l'existence d'une intelligence coordonnatrice et créatrice, car je ne saurais me la représenter; et pourtant il l'admet et il est, hélas! de toute évidence qu'une telle chose est impossible à l'homme. Se refusera-t-on à admettre l'existence de Dieu parce qu'il est non moins impossible à l'homme de se le « représenter ». Voilà des contradictions que les plus belles intelligences ne savent pas toujours éviter. Foi en Dieu, foi au Néant, voilà pour l'humanité le terrible dilemme; et jamais, jamais elle ne l'évitera. Elle ne pourra jamais que croire, jamais l'homme, ici-bas, ne pourra aller au delà.

III

« Le monde allait entrer dans un nouveau siècle; le dix-neuvième allait s'ouvrir, et sous quels auspices! » L'astronomie, la physique, la chimie, l'histoire naturelle allaient explorer « des contrées réputées jusque-là inaccessibles » et préparer par des faits nouveaux dont s'enorgueillit, et à juste titre, notre époque, ce mouvement scientifique moderne si fécond en résultats.

Dans la médecine, Pinel et Bichat s'efforçaient alors de prendre part à ce grand renouveau. Au sein de l'école de santé, on comptait de grandes illustrations médicales : Chaussier enseignait la physiologie; Hallé, l'hygiène; Sabatier, la médecine opératoire; Boyer, Dupuytren, la chirurgie; Corvisart, la clinique interne.

Digitized by Google

A l'école de ces grands maîtres, Broussais passa quatre années. Le 5 frimaire an XI, il soutenait sa thèse inaugurale. Il traitait de la *fièvre hectique ;* et admettait l'essentialité des fièvres, il était ontologiste. Il se contredira plus tard, car les principes qu'il a défendus et qui ont donné tant d'éclat à son nom, étaient en opposition flagrante avec ceux qu'il soutint alors. Toutefois, sur certains points, Broussais est resté conforme à ses premières idées, il est toujours resté vitaliste. « En 1829, il publia un ouvrage pour prouver que toute maladie est vitale dans son principe, et qu'on est malade avant que les tissus soient altérés »; remarque d'une profonde justesse et d'une haute portée de philosophie médicale.

Grâce à la protection de Desgenettes, Broussais va quitter la rue du Bouloy pour devenir médecin des armées impériales. Il entrait dans sa voie.

Quelles étaient alors ses idées médicales? « J'étais parti, dit-il, imbu de la doctrine de Pinel sur les fièvres, c'est-à-dire, ne les rapportant que d'une manière très vague et très générale aux altérations des organes; j'en suis revenu avec la conviction que cette doctrine était fausse, l'observation m'avait inspiré d'autres idées ».

« La fièvre hectique avait été l'objet des recherches de toute sa vie. Attaché à l'hôpital d'Udine, il est frappé du grand nombre de jeunes malades qui lui arrivent, pâles, silencieux, amaigris, perdant chaque jour leurs forces. Chez les uns, il trouve une fièvre hectique bien prononcée; chez d'autres, il n'y a pas de mouvement fébrile appréciable. »

Il poursuit avec persévérance l'étude de ces intéressants malades et constate l'existence de ces nombreuses *Phlegmasies chroniques* qui vont devenir pour lui la base d'un des plus beaux ouvrages qui soient sortis de la main d'un médecin. « C'était l'œuvre d'un praticien consommé. Il aurait pu mettre le sceau à la réputation d'un autre, il commençait la sienne ».

Ce livre ne fut pas apprécié, lors de sa publication, comme il aurait dû l'être. Broussais s'estima heureux de trouver un libraire qui voulut bien lui en donner 800 fr.

Le grand mérite de ce livre a été, non pas de marquer le début d'une grande guerre contre l'essentialité des fièvres, mais surtout de ramener les médecins à l'observation des

Digitized by Google

organes malades et à la thérapeutique, l'une et l'autre trop négligées jusqu'alors.

Dans cet excellent ouvrage, Broussais a rendu à la science un immense service ; il est venu dire aux médecins de son temps : Si vous voulez faire avancer la science, interrogez les cadavres, voyez quel est après la mort l'état des organes, et vous saurez ainsi ce qu'on doit faire pendant la vie.

Pour comprendre ces paroles qui, aujourd'hui paraissent étranges, il faut se reporter à l'époque où elles furent écrites. L'observation rigoureuse des faits, l'expérimentation faisaient alors leur premier pas. Depuis de longs siècles, on vivait trop de cet esprit d'argutie, de chicanes, né de la philosophie scolastique et de l'abus du syllogisme. Dieu sait aussi ce que furent dans ce passé les thèses de l'école de Paris (1) où l'argumentation était parfois d'une grotesque puérilité; on allait quitter ces errements, et Broussais, avec la pénétration, la sagacité de son esprit observateur, son indépendance, ouvrait une voie nouvelle qui, depuis, a été si féconde.

Ce fut là l'œuvre maîtresse de Broussais, celle qui fit beaucoup de bien, sans beaucoup de bruit, et qui contribua à donner un réel essort au mouvement scientifique. Cette œuvre est encore admirée et mérite de l'être; seule elle eut suffi pour que Broussais laissa un nom estimé dans la science.

Il se lança plus tard dans des dissertations médicales qui firent beaucoup de bruit, mais finalement peu de bien. Elles ont vécu ce qu'à vécu leur auteur; elles ont mis à nu le tempérament, la tournure d'esprit de Broussais; mais encore une fois, l'histoire n'a plus à les enregistrer que comme une épisode et non comme un progrès sérieux.

Quelles étaient donc les idées de Broussais? Quel but poursuivait-il? Haller avait fait ressortir la propriété qu'a la fibre musculaire de s'irriter et de se contracter. Cette irritabilité qui, selon Broussais, était restée stérile dans la science, devint le point de départ de sa doctrine, le phénomène fondamental dont il fit dériver toutes les fonctions organiques; par l'irritation il voulut expliquer tous les désordres de l'économie, et

(1) Voir notre ouvrage : *Médecins, Chirurgiens et Barbiers*, Paris, Steinheil, 1894

Digitized by Google

sur ce système reposa sa physiologie, sa pathologie, sa thérapeutique, et même sa philosophie.

Broussais a voulu ériger en principe un système conçu *à priori*. C'est là l'écueil de tous les théoriciens qui, passionnés par leur concept, ne s'aperçoivent pas ou ne se rendent pas compte que la science n'a pas encore assez progressé pour qu'une théorie solide puisse être mise en avant. Pas plus hier qu'aujourd'hui, nous ne pouvons mettre en avant une théorie générale de la médecine; mais nous avons quelques théories partielles qui, approfondies, nous amèneront un jour à des idées plus générales, et nous ferons alors de la véritable science. Celle-ci, malgré les progrès sérieux faits depuis un siècle, vit encore dans l'attente de ce jour où une théorie générale pourra s'imposer, et il n'est guère près de luire; mais cela ne découragera pas les esprits aventureux qui se passionneront encore d'un certain idéal scientifique. Toutefois reconnaissons que l'heure semblait propice à une nouvelle éclosion de systématisation, lorsqu'apparut Broussais.

La *Nosographie philosophique*, cette application exagérée de la méthode analytique à l'étude des maladies, ce système où le solidisme règne à peu près exclusivement, commençait à vieillir.

D'un autre côté, l'école de Pinel, dite de la Salpêtrière, l'école philosophique avait pour antagoniste celle de Corvisart ou de la Charité, l'école hippocratique ou de l'observation. Celle-ci était restée fidèle aux doctrines du médecin de Cos, de Stall, de Cullen; elle était à la fois humoriste, solidiste et vitaliste, et elle s'occupait avec ardeur d'anatomie pathologique; mais toutes les théories médicales régnantes offraient des lacunes et laissaient à désirer aux esprits les plus sérieux; il suffisait d'un homme audacieux pour entraîner les masses incertaines dans leur évolution, et Broussais apparut.

Avant d'aller plus loin, il nous paraît intéressant de rappeler ici un épisode de sa vie.

De faits secondaires, de prime abord insignifiants, découlent parfois des conséquences imprévues. Broussais, de retour à Paris en 1814, lança sa fameuse doctrine de la médecine physiologique qui fut, dit Mignet, peut-être due, pour une partie au moins, à un incident personnel. Voici le fait :

Digitized by Google

Pendant que Broussais était à Nimègue, il avait été saisi par une fièvre grave. Il reçut la visite et les conseils de deux médecins de ses amis. L'un recommanda les cordiaux et le quinquina pour échapper à une fièvre adynamique; l'autre pensa qu'il fallait recourir aux purgatifs pour combattre une fièvre putride. Embarrassé entre ces deux avis et ces deux traitements contradictoires, Broussais n'en fit aucun. Se voyant en danger, il quitta son lit avec une fièvre brûlante et s'assit presque nu devant son secrétaire pour mettre ordre à ses papiers. C'était au mois de janvier et les rues de la ville étaient couvertes de glace. Pendant le temps que Broussais resta devant son bureau, les ardeurs de la fièvre s'apaisèrent, un sentiment de fraîcheur et de bien-être pénétra dans tout son corps. Frappé d'un résultat si imprévu, Broussais, pour qui tout était objet de réflexion, changea son imprudence en expérience. Devenu téméraire par esprit d'observation, il ouvrit la fenêtre et respira longtemps l'air froid du dehors. Il s'en trouva mieux; et il conclut qu'une boisson rafraîchissante serait aussi salutaire à son estomac brûlant que l'air glacé l'avait été pour sa poitrine embrasée, et il s'inonda de limonade. En moins de quarante-huit heures, il était guéri. Ce fait le frappa beaucoup et ne fut pas sans influence sur sa thérapeutique future, mais resta sans conséquence pour ses idées doctrinales.

Etablir un *nouveau système* en médecine, une théorie générale que lui et ses partisans désignèrent sous le nom *théorie de l'irritation*; tel fut donc le but de Broussais. Pour lui, l'irritation, c'est le grand agent vital, c'est ce qui détermine toutes les fonctions de la vie. Si l'irritation se maintient dans de justes limites, les fonctions s'exécutent librement et harmoniquement : c'est là la santé, l'état normal. Si l'irritation est en moins, il y a faiblesse; si elle est en plus, il y a inflammation.

Toute maladie commence par excès ou par défaut d'irritation. L'excès est plus fréquent que le défaut.

Nulle différence essentielle entre les maladies. Leurs dissemblances sont fondées sur le degré d'irritation, excès ou défaut, et aussi sur les sympathies particulières qui existent entre l'organe primitivement lésé et les autres organes. En conséquence, le médecin doit s'occuper surtout de la recherche de l'organe ou de l'appareil organique primitivement lésé. Or,

Digitized by Google

comme dit Broussais, c'est l'estomac ou l'un des points du tube digestif qui est souvent la cause initiale; on comprend pourquoi la gastrite et la gastro-entérite ont joué un si grand rôle dans la *pathologie physiologique.*

Plus de causes spécifiques, plus de virus, ils n'ont point d'existence réelle, ce sont de pures créations des ontologistes des temps passés.

Kergaradec, dans son étude sur Broussais, cite le fait suivant qui prouve jusqu'où ses adeptes poussaient la conséquence de ces doctrines; l'issue en est terrible :

« Un étudiant en médecine, bon et honnête jeune homme, se laissa persuader, sur la parole du maître, que le virus syphilitique était une chimère. Il voulut le prouver par une expérience directe et personnelle. En conséquence, il s'inocula au bras du pus d'un bubon, recueilli sur la pointe d'une lancette. Un chancre se déclara. Irritation locale, pensa l'imprudent expérimentateur, et que des antiphlogistiques employés localement auront bientôt dissipé! Vain espoir! l'ulcère de mauvaise nature prenait de l'accroissement. Alors le malheureux ne crut plus à une affection locale, mais nous ne pûmes rétablir sa confiance en l'efficacité d'un traitement éprouvé par plusieurs siècles de succès! Sa tête s'égara; il se vit, dans l'avenir, voué à toutes les horreurs d'une syphilis constitutionnelle. Il se donna la mort pour se soustraire au sort que son imagination lui représentait comme inévitable. »

La médecine nouvelle se réduisait en quelque sorte aux trois points suivants : une maladie (l'inflammation); une indication (débiliter); un traitement (sangsues, eau de gomme, diète). Tous les auteurs anciens devenaient inutiles; il fallait les brûler, car ils professaient des principes dangereux ou faux. Aussi vit-on des élèves, à la sortie d'une leçon de Broussais, arrêtés à lire des annonces de librairie, s'écrier avec un ton emphatique : *Bouquins!* et ils s'éloignèrent.

Sur quoi se fondait Broussais pour étayer sa doctrine? « Sur de prétendues conditions *organiques* qu'il n'avait jamais vues, et que personne n'avait pu voir, qu'il décrivait avec complaisance, auxquelles il revenait sans cesse, et qui étaient de pures abstractions, constituant ainsi l'*ontologie* la plus flagrante. C'était tantôt une *accélération* ou un *ralentissement* des mouve-

Digitized by Google

ments moléculaires; tantôt une *condensation* ou un *relâchement* de trois ordres de fibres! D'où l'irritation, la subirritation, l'abirritation! L'on arrivait ainsi à cette étrange conclusion que l'irritation qui préside ainsi aux fonctions d'un organe, (l'acte digestif, par exemple) est la même que celle qui produit l'inflammation (la gastrite). Elle n'en différerait que par le mode ou le degré.

Cette théorie n'était, au fond, « qu'un prétendu rationalisme systématisé, correspondant de tout point au méthodisme des anciens ». C'était le retour au dualisme pathologique professé dans l'antiquité par Thémistocle (de Laodicée), Thessalies (de Tralles), etc.; et dans les temps modernes par Sylvius, Hecquet, Brown, etc.; pure hypothèse qui n'a abouti qu'aux conclusions pratiques les plus opposées.

Qui ne sait, par exemple, que si, d'après Brown, 97 malades sur 100 sont *asthéniques*, pour Broussais, la proportion est diamétralement opposée? De telle sorte que, suivant le premier, c'est aux *toniques* qu'il faut avoir recours; tandis qu'avec Broussais, c'est aux débilitants qu'il faut donner la préférence. Voilà où mène la systématisation!

Broussais crut attacher sa gloire à la doctrine de l'irritation, il se trompa étrangement; elle ne résista pas à des critiques serrées, à la stricte observation des faits, et le bruyant novateur, le tribun médical assista lui-même à sa défaite; peu à peu il se vit abandonné.

Les abstractions ne peuvent guère vivre à côté des faits sans trahir leur côté faible. Les résultats cliniques n'avaient pas répondu aux fastueuses promesses du théoricien. Les disciples les plus brillants de la nouvelle école manifestèrent hautement eux-mêmes leurs dissidences en plusieurs points; ce fut l'aurore de la débâcle de la médecine physiologique qui, je le répète, n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir.

Le coup d'Etat de 1823 le chassa de l'école; telle fut alors la politique de la Restauration.

Mais il se vit, en 1830, rappelé et pourvu de la chaire de *pathologie générale*; les auditeurs n'étaient plus là, l'opposition n'avait plus de raison d'être, et le silence et le vide se firent autour du bruyant orateur, et nulle chaire pourtant ne semblait mieux lui convenir. N'est-ce pas, en effet, dans le pro-

Digitized by Google

gramme de la pathologie générale qu'on peut aborder toutes les théories, tous les systèmes, en déterminer les bases, en sonder les profondeurs? « Son désappointement fut cruel. Le chagrin qu'il en éprouvait se trahissait sur sa belle figure ».

Broussais, nature ardente et énergique, voulut ressaisir la popularité qui lui échappait, il lui fallait la lutte, la résistance. Bien que comblé d'honneurs et de distinctions, il voulut de nouveau agiter les esprits, et désespérant d'y parvenir, il se jeta dans une science qu'en d'autres temps il avait lui-même attaquée et condamnée : la *phrénologie*.

Mais, avant de le suivre dans cette dernière étape de sa vie, arrêtons-nous quelques instants sur certaines doctrines où on l'avait déjà vu préluder dans son livre *De l'irritation et de la folie*. Broussais allait aborder l'examen du principe des facultés intellectuelles.

C'était en 1828; mais Broussais allait trouver à ses opinions des opposants formidables. Des hommes d'un incomparable talent, écrivains de premier ordre, habiles surtout dans l'art de manier la parole, avaient établi une nouvelle école en philosophie, ils se posaient comme des réformateurs, et la jeunesse les écoutait. Elle avait salué leur retour dans leur chaire par de longs applaudissements.

Cette nouvelle philosophie s'attaquait ouvertement aux doctrines sensualistes du dix-huitième siècle. Elle venait de soulever ces graves questions, éternel problème pour l'humanité : Dieu, l'âme, la destinée de l'homme, la conscience, le libre-arbitre.

Nous n'avons pas à entrer dans le débat de la question qui mit aux prises, théologiens, philosophes, médecins même, nous n'avons ici qu'une tâche: rapporter les opinions de Broussais. Sa réponse était simple : « Ne savez-vous pas, disait-il, que toutes les facultés intellectuelles sont attachées à l'encéphale, qu'elles naissent, se perfectionnent, s'altèrent, s'amoindrissent et se détruisent avec ce grand instrument matériel? Ne voyez-vous pas, reprenait-il, que ces facultés sont graduées, fractionnées, inégales, variables comme les organes qui les accomplissent? donc elles ne peuvent dépendre d'un Tout invisible, identique et toujours *sibi constans*. Il y a plus, continuait Broussais, suspendez pendant un moment l'action des agents

Digitized by Google

extérieurs sur l'homme, et vous anéantirez toute action nerveuse, vous ferez disparaître avec la vie ce qu'il vous plaît d'appeler pompeusement la seule partie noble et sublime de notre être, l'âme, l'immatériel! »

En s'appuyant sur les rapports entre le développement et le dépérissement des facultés intellectuelles, Broussais ne faisait que remettre en avant la vieille et éternelle objection des matérialistes de tous âges.

« Erreur commune à tous ceux qui n'ont point su analyser l'entendement humain; ce n'est pas le *moi*, en effet, ce n'est pas l'esprit indivisible de sa nature qui tombe ainsi en ruines avec le corps; ce sont des facultés secondaires, c'est la sensibilité avec tous ses modes, c'est la mémoire, ce sont les passions, mais tout cela n'est pas le *moi*; les passions agitent le *moi*, elles l'entraînent, elles l'aveuglent, mais elles ne le constituent pas.

» L'intelligence elle-même ne doit pas être confondue avec le *moi*; elle l'éclaire, elle le guide, mais le *moi* en est tellement distinct qu'il a la conscience de toutes ses incertitudes et de toutes ses faiblesses; il sent parfois que ce flambeau va s'éteindre ou qu'il va l'entraîner dans les abîmes de la démence! »

Broussais ne voulait rien entendre, il traitait toutes ces distinctions de « subtilités »; sa philosophie était celle du dix-huitième siècle, il n'en voulait pas sortir.

Broussais cédait ici plus à la pente naturelle de son esprit qu'à des convictions nées de fortes études et de longues réflexions. Broussais avait peu d'érudition, même en médecine, et quant à l'histoire de la philosophie, il l'ignorait à peu près complètement. A combien de savants de nos jours ne pourrait s'appliquer une telle remarque? Comme Broussais, ils cèdent plus à la pente naturelle de leur esprit qu'aux convictions nées de fortes études philosophiques.

Ce fut deux ans après l'apparition de son *Traité de l'irritation et de la folie*, où Broussais attaquait les philosophes spiritualistes, qu'il fut nommé professeur de *pathologie générale*, et vit son amphithéâtre devenir presque désert. C'est alors, nous l'avons dit, qu'il voulut reconquérir cette popularité qui lui échappait, en inaugurant l'enseignement de la *localisation* des

Digitized by Google

facultés intellectuelles. Il se jeta alors dans cette science qui fit, elle aussi, plus de bruit que de bien : la *phrénologie.*

En 1807, apparut à Paris un docteur allemand d'une faconde inépuisable et d'une présomption sans limite. Le docteur Gall se donnait comme ayant fait la découverte d'une véritable *carte craniologique* où chaque département révélait le penchant bon ou mauvais de chaque individu, où chaque faculté avait ses limites et ses frontières distinctes; et pour connaître la valeur d'un homme, il suffisait d'explorer la surface de son crâne, on y trouvait la raison de ses crimes ou de ses vertus, de ses bassesses ou de ses grandeurs. Broussais se fit le défenseur d'aussi étranges affirmations.

« Ses leçons attirèrent un grand concours d'élèves et de gens du monde; il put se croire un moment revenu aux premiers jours de sa gloire; le vaste amphithéâtre de la Faculté, naguère si calme et si désert, était encombré d'auditeurs; Broussais avait repris toutes ses allures de tribun; sa voix dominait cette foule bruyante et compacte. C'est qu'aussi il y avait là un attrait particulier : on avait fait courir le bruit que Broussais, dans ce cours de phrénologie, se proposait d'attaquer ouvertement, et avec une hardiesse jusque-là inconnue, les deux grands dogmes de toute société humaine : le spiritualisme de l'âme et l'existence de Dieu! On promettait en son nom des doctrines incendiaires, et le gouvernement, disait-on, interviendrait ». Il en eut fallu moins pour attirer la foule. Les portes de l'amphithéâtre étaient assiégées longtemps avant l'heure de ses leçons et il s'y passait des scènes bruyantes qu'il raconte ainsi lui-même :

« A ma première leçon, afflux immense; à la deuxième, pire encore; à la troisième, bien pire encore; les portes sont brisées comme si elles étaient de verres; plus, rupture de la grille d'enceinte réservée, qui n'est pas de bois comme celle de mes poules, mais de bel et bon fer; enfin, pression telle que je risque d'étouffer pour arriver à ma chaire ». Broussais exultait.

La police intervint, son cours fut suspendu. On transigea. L'autorité lui permit de continuer son cours dans un local loué par les auditeurs, sous cette réserve qu'il déclarerait qu'il croyait en Dieu, « non du fond du cœur, comme le com-

Digitized by Google

mun des hommes, mais comme le doit faire un savant par la partie antérieure de son cerveau!

» Quant à l'âme, il se montra plus récalcitrant; il déclara qu'il ne prenait nullement l'engagement de la protéger contre les inductions de la phrénologie! » Il put alors continuer son cours, mais la foule n'y vint plus.

Un polémiste pareil ne pouvait se contenter de ses ouvrages didactiques, il lui fallait un périodique où chaque jour il pouvait venir défendre sa doctrine. Il fonda les *Annales de la médecine physiologique* qui durèrent treize ans, trois ans de plus que la persévérance de ses abonnés, dit Kergaradec.

« Broussais y développa un grand talent d'écrivain, se montrant redoutable dans ses arguments, prompt dans ses répliques, habile dans la dialectique, toujours abondant, vigoureux, clair, facile, méthodique et souvent très brillant; de tous les ouvrages qu'il publia, son journal est peut-être le plus étonnant. »

L'histoire ne pourra contester à Broussais, d'avoir entrepris, avec la vive conscience de la nécessité et de l'importance de l'œuvre, une critique régulière des principes de la médecine, considérée comme science et comme art, et d'avoir essayé d'élever l'édifice médical sur une base rationnelle. Pour y arriver pleinement « il lui manqua surtout l'intelligence philosophique, et il arriva de là que son plan d'investigation, qu'il avait conçu vaguement dans sa grandeur par une sorte d'instinct, se réduisit trop souvent, dans l'exécution, aux mesquines proportions d'une hostilité tracassière et passionnée contre tout ce qui ne s'ajustait pas à la courte mesure de son propre système. Il rapetissait ainsi sa mission réformatrice en la concentrant dans cet étroit horizon ».

Si ces critiques sont vraies, il faut affirmer que Broussais n'hésita pas à proclamer « hautement qu'on ne saurait rien en médecine tant qu'on ignorerait le grand art d'*explorer* les organes et d'*interpréter* les symptômes, ce qu'on ne faisait guère avant lui, et c'est vers ce double but, qu'usant de sa force, pour ne pas dire de sa violence, il a poussé ou plutôt précipité les esprits; c'est en ce sens qu'il est resté le promoteur de tous les progrès accomplis de nos jours en médecine; c'est à lui qu'il faut en rapporter l'honneur ». Voilà sa gloire la plus pure, et elle lui restera.

Digitized by Google

Une cérémonie mémorable devait un jour consacrer la mémoire de cet homme éminent dont « l'esprit plein de hardiesse, d'intelligence et de conjectures, eut une âme ardente et fougueuse, inégale, emportée, mais pourtant sans haine et sans fiel ». Il attaquait les systèmes, mais sut toujours respecter les hommes.

Une statue lui fut élevée à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, le 21 août 1841. Pariset fut chargé de prononcer le discours d'inauguration, et il termina par ces paroles : « Broussais était déiste et animiste; et il m'est doux de le proclamer à haute voix, à la face d'un public auquel on avait inculqué d'autres idées. Oui, je le répète, Broussais est mort dans ces sentiments d'autant plus respectables qu'ils ont été le fruit d'une méditation approfondie et d'un long travail de l'esprit. Cet ami des hommes et de la vérité a jugé qu'il devait, en faveur de la morale, consacrer par son témoignage le double dogme qui la sanctifie; ne méconnaissant pas que l'homme n'a de prix sur la terre et ne peut aspirer à une solide et vraie gloire que par la vérité et surtout par la vertu. »

Historien, nous devons consigner cette autre parole de Mignet : « Il se présenta, dit-il, comme le restaurateur de l'école expérimentale et analytique de Bacon, de Locke, de Condillac, de Tracy, et comme le continuateur des travaux de Cabanis. Engagé dans ces voies, il s'y avança plus loin que tout le monde. A ses yeux l'homme physique est l'homme tout entier. Broussais ne reconnaît pas en lui un principe spirituel distinct de l'élément matériel. C'est par ses nerfs qu'il sent, c'est dans ses viscères que se forment ses instincts et ses passions, c'est dans son cerveau que s'élabore sa pensée, c'est dans son organisme que réside sa personnalité. Mais ces appareils matériels ne sont pas seulement le siège de ces phénomènes, ils en sont la cause. Ainsi la sensibilité est un produit nerveux, la passion est un acte viscéral, l'intelligence est une sécrétion cérébrale, et le *moi* est une propriété générale de la matière ».

Ces affirmations de Mignet sont corroborées par certaines pages de son *Traité de l'irritation et de la folie*. Elles semblent toutefois en contradiction avec d'autres affirmations. En reconnaissant, comme il l'a fait, un souverain auteur à l'Univers, Broussais n'aurait-il pas dû s'apercevoir que le corps ne peut pas plus se passer que le monde d'un ordonnateur spiri-

Digitized by Google

tuel. Broussais, nous l'avons dit, manquait d'érudition, il n'avait fait aucune étude philosophique, ainsi s'expliquent en partie ces contradictions.

Il céda, ce fut l'écueil de toute sa vie, et dont il ne sut pas se garder, beaucoup plus à la pente naturelle de son esprit fougueux, intempérant, irréfléchi, qu'à des convictions nées de fortes études et de longues et sages réflexions. Et c'est là le jugement que peut porter l'histoire sur cet homme éminent et qui a rendu d'immenses services à la science et à son pays.

Digitized by Google

A PROPOS
de
LA PRINCESSE DE CLÈVES
de Madame de LA FAYETTE

Étude sur la Société française au XVIIe Siècle

par M. Robert LEROI
Membre résidant

Au cours des vacances dernières, séjournant en Charente, j'eus la bonne fortune de visiter à Verteuil la demeure seigneuriale de la famille de la Rochefoucauld. Dans la splendide collection de tableaux qui orne cette demeure, un portrait signé de Nattier attira mes regard, celui d'une duchesse d'Estissac. Comme dans presque tous les portraits de Nattier, c'est le même type féminin qui revit sur cette toile : de toutes les nobles et honnêtes dames qui ont posé devant lui on a envie de dire, comme Chérubin en parlant de sa chère comtesse : « Qu'elle est belle! mais qu'elle est imposante! » Toutes elles sont réellement belles; elles ont, pour le regard de l'homme, l'éternelle séduction de la femme à qui la nature a donné la grâce et l'élégance; mais il y a loin de ce type féminin à celui qui sera plus tard à la mode dans l'art du XIXe siècle, surtout à la suite de l'époque romantique : Rien de vaporeux dans ces images; aucune prétention à l'être éthéré qui ne se rattache au sol terrestre que par des liens en quelque sorte immatériels; aucune trace de cette sveltesse, assurément fort poétique, mais moins humaine qu'angélique; au contraire, un air de robuste santé, un *en bon point*, — en trois mots, comme on

Digitized by Google

disait alors, — qui n'a pas honte de faire penser plutôt à la Vénus de Milo qu'à la gracilité des sylphes ou des fées; un je ne sais quoi de solide enfin, qui rappelle franchement que la plus belle moitié du genre humain partage avec l'autre le fâcheux destin d'appartenir à la terre, au lieu d'être ici bas comme de frêles apparitions et de pures créatures de rêve.

La solidité! C'est comme la marque générale de tout le grand siècle. Solide. l'architecture à laquelle nous devons le Château de Versailles et la colonnade du Louvre! Solide, la composition des œuvres de sculpture et de peinture avec un Puget, un Lesueur, ou un Poussin! Solide, la décoration des jardins dessinés par Le Nôtre! Solide encore l'apparence de toutes les œuvres littéraires qui ont fait la gloire de cette époque, depuis une comédie comme *le Misanthrope* jusqu'à un sermon de Bourdaloue en passant par une tragédie comme *Polyeucte* ou *Athalie* ou l'*Art poétique* de cet excellent Nicolas Boileau-Despréaux! Solides, les principes sur lesquels s'appuie le goût; Pascal nous peint en ces termes un grave magistrat qui écoute un sermon : « renforçant l'égalité, la *solidité* de la raison par l'ardeur de la charité! » Et, pour en finir avec cette litanie, solide la beauté des femmes qui ont inspiré Nattier, et solide, c'est à ce mot que je voulais en venir, le mérite des trois femmes qui me paraissent résumer les qualités essentielles de leur sexe dans la seconde moitié du XVIIe siècle en France; ces trois femmes sont : la duchesse d'Orléans, Henriette-Anne d'Angleterre, celle que Bossuet a si éloquemment pleurée; la marquise de Sévigné, et l'amie de la divine marquise, madame de La Fayette.

I

Parlons d'abord d'Henriette d'Angleterre. — « Le matin elle fleurissait, — avec quelle grâce, vous le savez! — le soir nous la vîmes séchée. »

Cette admirable métaphore évoque aux yeux de la postérité la figure charmante qui nous représente dans son expression la plus aimable la jeune cour, cette cour du roi Louis XIV qui continua l'œuvre si heureuse de l'hôtel de Rambouillet, en dépit de l'influence passagère qu'ont exercée sur la société du

Digitized by Google

temps les maladroites imitations de l'hôtel avec les *précieuses ridicules*, leurs réduits, leurs ruelles et leurs alcôves.

Je ne veux retenir ici que quelques-uns des traits avec lesquels Bossuet a composé la physionomie morale de son héroïne. Que nous dit-il dans les fameux passages de sa fameuse harangue :

« Elle connaissait si bien la beauté des ouvrages de l'esprit, que l'on croyait avoir atteint la perfection quand on avait su plaire à Madame. »

Plus loin :

« Elle étudiait ses défauts : elle aimait qu'on lui en fît des leçons sincères..... »

« C'était le dessein d'avancer dans cette étude de la sagesse qui la tenait si attachée à la lecture de l'histoire, qu'on appelle avec raison la sage conseillère des princes..... »

Et ce dernier trait qu'on a retenu le plus volontiers, car il est d'une constante application aux femmes qui se distinguent par leurs goûts sérieux :

« Là notre admirable princesse étudiait les devoirs de ceux dont la vie compose l'histoire; elle y perdait insensiblement le goût des romans et de leurs fades héros; et, soigneuse de se former sur le vrai, elle méprisait ces froides et dangereuses fictions. Ainsi, sous un visage riant, sous cet air de jeunesse qui semblait ne promettre que des jeux, elle cachait un sens et un sérieux, dont ceux qui traitaient avec elle étaient surpris. »

Après cela, nous glisserons, si vous le voulez bien, sur les insinuations plus ou moins bienveillantes auxquelles la conduite d'Henriette a pu donner lieu; sur les *légèretés* qu'on a pu lui reprocher, sur le goût trop vif qu'elle avait inspiré au jeune roi et qu'elle-même semblait avoir pour lui, et enfin sur les tragiques circonstances de sa mort prématurée, dont on a cherché la cause dans un empoisonnement sur lequel la chronique s'est exercée sans que l'histoire soit en état de faire la lumière.

II

De la marquise de Sévigné, je ne vous ferai pas l'injure de vous dire pourquoi je me sens très embarrassé au moment de

Digitized by Google

vous entretenir à son sujet. Y a-t-il, en effet, un auteur classique plus goûté, et plus justement goûté parmi nos Françaises?

Je veux simplement vous demander, à propos d'elle, en faisant appel à vos souvenirs, s'il est possible de rencontrer une nature plus saine, plus droite, où les plus heureuses facultés se trouvent en plus juste équilibre. Je ne voudrais pas me donner le ridicule de découvrir ici son esprit et les grâces incomparables de son style; je sais pourtant que tous les dieux ou toutes les déesses ont leurs athées et leurs profanateurs, et je note qu'il s'est rencontré des gens grincheux pour se plaindre de l'ordinaire perfection de cette correspondance sans rivale. Je les renvoie dos à dos, chargés de tout votre mépris, avec ces mauvais plaisants qui, pour avoir souffert des exigences insupportables de telle ou telle belle-mère, se déclarent agacés à la longue des gémissements et des plaintes dont les lettres de la marquise envoyaient l'écho à sa fille mariée si loin d'elle. Il faut vraiment plaindre ceux qui restent insensibles au charme de ce style comme à la sincérité d'une douleur qui se renouvelle à toutes les pages sans jamais lasser.

Là surtout est l'intérêt dramatique de cette correspondance. Ailleurs cet intérêt varie avec les mille impressions de cette nature si mobile et vraiment française.

Française, la marquise l'est au suprême degré par son enjouement et sa gaîté qui ne recule pas même devant la gaillardise. Quand elle a ses papillons noirs, quand elle est envahie par ses pensées *gris-brun*, comme elle dit, elle laisse son fils appliquer le bon remède, et le bon remède, c'est une lecture de Rabelais, du Rabelais expurgé, cela va sans dire, mais du Rabelais tout de même. Elle aura pour lignée, toujours bien accueillie dans notre littérature ou sur notre théâtre, ces femmes comme la duchesse du *Monde où l'on s'ennuie* ou telle autre du répertoire de Dumas fils dont les propos manquent si peu de sel qu'ils sont parfois ce qu'on entend d'un peu plus par l'adjectif salés. Mais bah! il y a des grâces d'état pour les honnêtes femmes, et on leur passe volontiers de telles privautés.

Elle a un autre défaut, un défaut que je vais lui pardonner, sans craindre de me démentir après ce que je louais tout à l'heure avec Bossuet chez Henriette d'Angleterre : elle lit des romans, les plus extravagants, les plus fades, les plus roma-

Digitized by Google

nesques enfin, ceux de Gomberville lui-même et de la Calprenède lui-même, et ce serait tout à fait impardonnable, si elle ne s'en accusait pas de si bonne grâce, et si nous ne savions nous-mêmes tous tant que nous sommes où prendre le courage et le droit de le lui reprocher, ou l'autorité suffisante pour le faire. Si nous en étions tentés, nous n'aurions qu'à nous remémorer un fait édifiant, rapporté je ne sais plus où par M. Caro, je crois bien que c'est à propos de George Sand. Il nous apprend que l'austère Guizot lui-même, quand il recevait la *Revue des Deux-Mondes*, commençait toujours par le roman en train, il est vrai que dans ce temps-là il y avait des chances pour qu'il fût signé George Sand, mais il n'était pas toujours moins extravagant ni moins romanesque enfin pour cela.

Française, il me semble que Mme de Sévigné l'est enfin par deux qualités qui sont bien et qui restent chez nous des signes d'élection malgré toutes les modifications introduites par les mœurs nouvelles.

Elle réussit d'abord dans cette gageure, être une femme-auteur, une femme-écrivain, tout en conservant aux yeux des Français le charme de son sexe et en évitant le ridicule qui s'attache fatalement dans le pays de Molière à la race des bas-bleus.

Et de même elle lit, elle lit beaucoup. Elle pourrait dire comme l'autre :

J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi.

Mais là encore elle évite avec un tact vraiment exquis le ridicule fâcheux de l'affectation et du pédantisme; elle a été sous de bons maîtres; latin, italien, elle en remontrerait à plus d'un bachelier de nos jours; les doctes ouvrages de théologie ou de morale ne lui font pas peur; elle voudrait faire de Nicole un bouillon pour l'avaler; elle est versée dans Descartes et dans Pascal; mais ces lectures un peu fortes ne la font jamais tomber dans cette sorte de snobisme intellectuel dont sa fille n'a pas toujours eu le bon esprit de se préserver.

Et sans rien ajouter sur le compte de la marquise, puisqu'aussi bien on a tout dit sur elle, et depuis longtemps, je passe à son illustre amie, notre quasi-compatriote, Mme de La Fayette, très louée par ceux-ci, moins vantée par ceux-là; parmi ceux-ci, M. Anatole France, parmi ceux-là, M. Brune-

Digitized by Google

tière, — il faut croire qu'ils étaient destinés à ne se rencontrer jamais dans le même camp, — Mme de La Fayette qui garde, après tout, la gloire d'avoir créé en France le seul genre de roman, en face duquel les plus rigoristes se sentent désarmés, je veux dire, le roman d'analyse. Il est bien naturel que dans notre siècle où Benjamin Constant et Stendhal ont eu d'heureux successeurs, les lettrés s'accordent pour faire un cas particulier de la femme d'élite à qui nous devons cet ouvrage délicieux qui s'appelle *la Princesse de Clèves*.

C'est par une rapide analyse de ce roman que je voudrais terminer cette étude.

IV

Je ne recommanderais pas la lecture de la *Princesse de Clèves* aux amateurs de péripéties variées, d'intrigues surchargées comme dans les romans-feuilletons ou les drames du bon M. d'Ennery. L'action est simple et ténue comme dans une tragédie de Racine, de ce divin Racine qui a livré la formule de son art avec cette définition si humble dans les termes et si fière dans son véritable sens ! — faire quelque chose de rien, — le poète étant, à sa manière, un créateur, lui aussi, comme le bon Dieu qui tira le monde du néant et le fit sortir du chaos. Aussi bien ce roman est-il une noble tragédie, à la façon de *Bérénice*, une tragédie en quatre actes.

Premier acte. — Nous sommes à la cour du roi de France Henri II. Admettons Henri II; prêtons-nous à cette transposition arbitraire. Après tout, peu nous importe; l'auteur n'arrive pas à nous donner le change; nous avons tôt fait de démasquer sa supercherie; ce sont les âmes de son temps qui vont nous être dépeintes, ou plutôt, ce sont les âmes de tous les temps, en ce qu'elles ont de meilleur; c'est l'âme humaine comme chez Racine et les maîtres de ce temps-là.

Tout est brillant à cette cour, au sein des fêtes qui en font un séjour enchanté; mais voici paraître un astre dont tous les yeux sont éblouis; c'est Mlle de Chartres que sa mère introduit dans le monde pour songer à son établissement.

Digitized by Google

Cette mère a pris le plus grand soin de l'éducation de son enfant.

Sans rien perdre de son autorité, elle a réussi à faire d'elle son amie et sa confidente. Comme toutes les mères elle est ambitieuse; elle hausse son ambition jusqu'à rêver une alliance avec un prince de la famille royale. Elle est déçue de ce côté; il lui faut se rabattre sur un autre parti; le prince de Clèves s'est mis sur les rangs et sa demande est agréée. Le prince a reçu le coup de foudre; il n'a pu voir Mlle de Chartres sans l'aimer; mais elle, quoique flattée de cet hommage, ne le paie point de retour. Elle l'épouse pourtant. Elle ignore l'amour; mais elle espère que le mariage le fera naître; en tout cas, elle est sûre de sa vertu; elle estime son mari et ne craint rien pour l'avenir.

La désillusion du prince est cruelle quand il est éclairé sur les véritables sentiments de sa femme, et sa tristesse s'exprime dans cette page touchante :

« Est-il possible, lui disait-il, que je puisse n'être pas heu-
» reux en vous épousant? Cependant il est vrai que je ne le
» suis pas. Vous n'avez pour moi qu'une sorte de bonté qui ne
» me peut satisfaire; vous n'avez ni impatience, ni inquiétude,
» ni chagrin; vous n'êtes pas plus touchée de ma passion que
» vous le seriez d'un attachement qui ne serait fondé que sur
» les avantages de votre fortune, et non pas sur les charmes
» de votre personne. Il y a de l'injustice à vous plaindre,
» lui répondit-elle; je ne sais ce que vous pouvez souhaiter au-
» delà de ce que je fais, et il me semble que la bienséance ne
» permet pas que j'en fasse davantage. Il est vrai, lui répli-
» qua-t-il, que vous me donnez de certaines apparences dont
» je serais content, s'il y avait quelque chose au-delà; mais au
» lieu que la bienséance vous retienne, c'est elle seule qui vous
» fait faire ce que vous faites. Je ne touche ni votre inclination,
» ni votre cœur, et ma présence ne vous donne ni de plaisir,
» ni de trouble. Vous ne sauriez douter, reprit-elle, que je
» n'aie de la joie de vous voir, et je rougis si souvent en vous
» voyant, que vous ne sauriez douter aussi que votre vue ne
» me donne du trouble. Je ne me trompe pas à votre rou-
» geur, répondit-il; c'est un sentiment de modestie, et non
» pas un mouvement de votre cœur, et je n'en tire que l'avan-
» tage que j'en dois tirer. »

Digitized by Google

Bientôt va paraître le héros vainqueur, celui dont la vue portera le trouble dans ce cœur qui ne s'est pas encore éveillé à la passion.

Ce héros irrésistible est le duc de Nemours : c'est un cavalier tellement accompli qu'il tourne la tête même aux reines. La reine d'Angleterre est à marier; le roi de France songe pour elle à Nemours. Celui-ci vient à Paris pour s'entrenir avec le roi. La rencontre fatale entre le duc et la princesse se produit au cours d'un festin et d'un bal donnés à la cour.

« Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être » pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout » ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmen- » tait encore l'air brillant qui était dans sa personne; mais il » était difficile aussi de voir madame de Clèves, pour la pre- » mière fois, sans avoir un grand étonnement.

» M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté que, » lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne » put s'empêcher de donner des marques de son admiration. » Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un » murmure de louanges. Le roi et les reines se souvinrent » qu'ils ne s'étaient jamais vus, et trouvèrent quelque chose » de singulier de les voir danser ensemble sans se connaître. » Ils les appelèrent quand ils eurent fini, sans leur donner le » loisir de parler à personne, et leur demandèrent s'ils » n'avaient pas bien envie de savoir qui ils étaient, et s'ils ne » s'en doutaient point. Pour moi, madame, dit M. de Nemours, » je n'ai pas d'incertitude; mais, comme madame de Clèves » n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis que celles » que j'ai pour la reconnaître, je voudrais bien que votre » Majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom. Je crois, dit » madame la dauphine, qu'elle le sait aussi bien que vous » savez le sien. Je vous assure, madame, reprit madame de » Clèves qui paraissait un peu embarrassée, que je ne devine » pas si bien que vous pensez. Vous devinez fort bien, répon- » dit madame la dauphine; et il y a même quelque chose » d'obligeant pour M. de Nemours à ne vouloir pas avouer que » vous le connaissez sans jamais l'avoir vu. La reine les inter- » rompit, pour faire continuer le bal : M. de Nemours prit la » reine-dauphine. Cette princesse était d'une parfaite beauté, » et avait paru telle aux yeux de M. de Nemours avant qu'il

Digitized by Google

» allât en Flandre; mais, de tout le soir, il ne put admirer que
» madame de Clèves. »

Ce second coup de foudre a des effets un peu différents du premier. La princesse est aimée soudain; mais cette fois elle aime aussi.

La passion de Nemours se traduit par la dureté qu'il témoigne aux femmes qui lui veulent quelque bien; c'est bien là le superbe égoïsme du cœur tout entier à un objet exclusif; elle se trahit aussi par la nouvelle conduite qu'il tient en recherchant l'isolement autant qu'il aimait auparavant à paraître.

A son insu, la princesse trahit la sienne en dissimulant, à sa mère, pour la première fois de sa vie, ses sentiments les plus secrets, et bientôt elle s'aperçoit elle-même des progrès de ces sentiments nouveaux. Peu à peu elle subit l'ascendant de cet étranger; elle a appris qu'il lui déplairait de savoir qu'en son absence elle va au bal; pour lui complaire elle s'abstiendra des divertissements mondains qui donnent un aliment sinon à sa jalousie, du moins à son déplaisir. Mais c'est bien de jalousie qu'il s'agit; elle-même se sent mordue au cœur par l'âpreté de ce sentiment quand un malentendu lui fait croire que la personne chérie par Nemours n'est sans doute pas elle-même, mais la séduisante dauphine. Elle a déjà tant de peine à comprimer ce qu'elle ressent que son trouble n'échappe pas à sa mère, et celle-ci, avant de mourir, la fait venir près de son lit pour lui donner, à l'heure des adieux solennels, de graves conseils au sujet des dangers qu'elle court. Voici ces touchantes exhortations :

« Il faut nous quitter, ma fille, lui dit-elle, en lui tendant la
» main; le péril où je vous laisse, et le besoin que vous avez de
» moi, augmente le déplaisir que j'ai de vous quitter. Vous
» avez de l'inclination pour M. de Nemours; je ne vous
» demande point de me l'avouer : je ne suis plus en état de me
» servir de votre sincérité pour vous conduire. Il y a déjà
» longtemps que je me suis aperçue de cette inclination; mais
» je ne vous en ai pas voulu parler d'abord, de peur de vous
» en faire apercevoir vous-même. Vous ne la connaissez que
» trop présentement, vous êtes sur le bord du précipice : il
» faut de grands efforts et de grandes violences pour vous
» retenir. Songez ce que vous devez à votre mari, songez ce

Digitized by Google

» que vous vous devez à vous-même, et pensez que vous allez
» perdre cette réputation que vous vous êtes acquise, et que je
» vous ai tant souhaitée. Ayez de la force et du courage, ma
» fille; retirez-vous de la cour, obligez votre mari de vous
» emmener, ne craignez point de prendre des partis trop
» rudes ou trop difficiles; quelque affreux qu'ils vous paraissent
» d'abord, ils seront plus doux dans la suite que les malheurs
» d'une galanterie. Si d'autres raisons que celles de la vertu ou
» de votre devoir vous pouvaient obliger à ce que je souhaite,
» je vous dirais que, si quelque chose était capable de troubler
» le bonheur que j'espère en sortant de ce monde, ce serait de
» vous voir tomber comme les autres femmes; mais, si ce mal-
» heur doit vous arriver, je reçois la mort avec joie, pour
» n'en être pas le témoin. »

Deuxième acte. — Et le mari, pendant ce temps-là, que devient-il? Le mari est de la trempe de ces personnages qui commencent à abonder dans la littérature contemporaine et qui, en cas d'infortune conjugale, sont prêts à la plus chrétienne mansuétude et inclinent au pardon. Il en informe sa femme, sans savoir qu'il a tout lieu de craindre pour son bonheur, et une boutade qui lui échappe renseigne amplement la princesse à cet égard. Ne sourions pas; le prince est vraiment une grande âme, qui sait vraiment aimer puisqu'il est désintéressé. D'ailleurs il ne peut douter que sa compagne ne soit au-dessus de certaines défaillances; il pourrait pardonner si elle lui avouait qu'elle en préfère un autre : car l'aveu précéderait la faute.

La princesse sera-t-elle forcée d'avouer? Pour cela, il faut que les progrès de son inclination aillent en augmentant; et voici qu'elle apprend le renoncement héroïque de Nemours. Celui-ci est tout à sa chère princesse; adieu les combinaisons diplomatiques qui tournaient autour de son union avec la reine Elisabeth; il reste en France pour vivre aux côtés de l adorée, dans l'ombre, silencieusement, mais près d'elle.

Elle sait bien en faveur de qui le duc se décide à ce renoncement; le discours qui lui en donne la nouvelle est comme un poison, le mot est dans le livre, qui s'introduit dans ses veines pour y porter la flamme; et voici maintenant que l'auteur de cet immense sacrifice vient lui rendre visite dans son deuil

Digitized by Google

après la mort de Mme de Chartres et la trouve seule. C'est, comme disait Sarcey, la scène à faire.

Ces deux êtres sont attirés l'un vers l'autre par un aimant irrésistible. Mais ils sont de la trempe des Pauline et des Sévère ; ils savent se commander; et rien n'est délicieux, égal dans le délicieux à l'entrevue de Pauline et de Sévère dans le *Polyeucte* de Corneille, comme cette entrevue où le respectueux le dispute au galant. Écoutez le langage de Nemours :

« Il y a des personnes à qui on n'ose donner d'autres marques » de la passion qu'on a pour elles que par les choses qui ne les » regardent point; et, n'osant leur faire paraître qu'on les » aime, on voudrait du moins qu'elles vissent que l'on ne veut » être aimé de personne. L'on voudrait qu'elles sussent qu'il n'y » a point de beauté, dans quelque rang qu'elle pût être, que » l'on ne regardât avec indifférence, et qu'il n'y a point de cou- » ronne que l'on voulut acheter au prix de ne les voir jamais. » Les femmes jugent d'ordinaire de la passion qu'on a pour elles, » continua-t-il, par le soin qu'on prend de leur plaire et de les » chercher; mais ce n'est pas une chose difficile, pour peu » qu'elles soient aimables; ce qui est difficile, c'est de ne pas » s'abandonner au plaisir de les suivre, c'est de les éviter, par » la peur de laisser paraître au public, et même à elles-mêmes, » les sentimens que l'on a pour elles. Et, ce qui marque » encore un véritable attachement, c'est de devenir entière- » ment opposé à ce que l'on était, et de n'avoir plus d'ambition » ni de plaisir, après avoir été toute sa vie occupé de l'un » et de l'autre. »

La princesse est incapable de céder; mais le danger devient trop grand pour ne pas donner des alarmes à sa conscience scrupuleuse; elle est même sur le point de tout dire à son mari; l'aveu est déjà prêt à jaillir de ses lèvres.

Un épisode charmant du livre nous montre le chemin fait par les deux amants l'un vers l'autre. Au cours d'une autre visite où sa dame est très entourée, Nemours ose dérober un portrait d'elle qui traîne sur une table; elle le voit et le laisse faire; il a vu qu'il était surpris et pardonné. Dès lors il va s'enhardir de plus en plus.

C'est au cours d'un autre épisode qu'il devient certain de sa félicité. La passion de la princesse éclate enfin, non seulement

Digitized by Google

aux yeux d'elle-même et de Nemours, mais aux yeux d'un autre soupirant, amoureux transi, Guise, aussi noble dans son déboire amoureux que l'infortuné Antiochus dans la *Bérénice* de Racine.

« M. de Nemours, par la crainte de blesser le roi, recula brusquement, et porta son cheval contre un pilier du manège » avec tant de violence que la secousse le fit chanceler. On » courut à lui, et on le crut considérablement blessé. Mme de » Clèves le crut encore plus blessé que les autres. L'intérêt » qu'elle y prenait lui donna une appréhension et un trouble » qu'elle ne songea pas à cacher; elle s'approcha de lui avec » les reines, et avec un visage si changé, qu'un homme moins » intéressé que le chevalier de Guise s'en fût aperçu : aussi le » remarqua-t-il aisément, et il eut bien plus d'attention à l'état » où était Mme de Clèves qu'à celui où était M. de Nemours. Le » coup que ce prince s'était donné lui donna un si grand » éblouissement qu'il demeura quelque temps la tête penchée » sur ceux qui le soutenaient. Quand il la releva, il vit d'abord » Mme de Clèves; il connut sur son visage la pitié qu'elle avait » de lui, et il la regarda d'une sorte qui pût lui faire juger com- » bien il en était touché. »

Elle s'est donc enfin trahie. Au trouble qu'elle en ressent vient s'en ajouter un autre. Si Nemours n'était qu'un séducteur, s'il n'était pas l'être accompli qu'elle veut voir en lui. Ici se place un quiproquo sur lequel je passe rapidement. Une lettre dérobée à Nemours peut lui faire croire un instant que son amant est un perfide, et cette inquiétude lui cause de trop vives douleurs pour qu'elle puisse s'abuser sur l'étendue du mal qui est en elle.

Troisième acte. — A ce mal il faut un remède, elle est décidée à fuir la présence de l'enchanteur qui lui fait oublier ses devoirs; elle prie son mari de lui permettre de se retirer à la campagne. Elle va dans son château de Coulommiers; mais la demande était trop étrange pour ne pas éveiller les inquiétudes du prince; celui-ci la force à s'expliquer sur la cause de cette résolution soudaine; c'est la nuit dans un pavillon isolé au fond du parc; Nemours qui les a suivis et a osé s'introduire dans l'ombre entend le sincère aveu fait par la princesse qui toutefois refuse de livrer le nom de l'heureux amant. Mais a-t-il

Digitized by Google

besoin d'entendre ce nom? Tout ne lui dit-il pas que cet amant c'est lui; et la joie dont tout son être est inondé déborde au point qu'il ne peut la garder pour lui; il commet la faute de livrer au vidame de Chartres, qui n'aura rien de plus pressé que de le confier à d'autres, un secret qui n'est pas à lui seul.

Le prince, fidèle à ses principes, ne peut accabler sa femme de reproches; il souffre seulement d'ignorer le nom, le fameux nom; il veut savoir, il sait bientôt; il fait comme Mithridate, — tous les jaloux se ressemblent, — il tend un piège à Monime, pardon, à la princesse, et elle est obligée de lui confesser que c'est bien Nemours qui a son cœur.

Chose admirable, à peine sait-il la vérité qui le torture, que, loin de s'abandonner aux transports furieux des âmes vulgaires, il s'incline sous le coup de la fatalité. Il reconnaît, pourrait-on dire, les droits de la passion, droits supérieurs à toutes les conventions, à toutes les règles, à tous les devoirs humains; c'est une thèse bien audacieuse qui verra le jour avec la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau, qui reparaîtra dans les premiers romans de George Sand, et que nos romanciers modernes n'ont eu garde d'omettre à leur tour; mais cette thèse, extravagante, insolente et révoltante ailleurs, nous l'admettons ici à cause de la générosité qui brille dans les sentiments de ces trois êtres; leur vertu à la Corneille nous fait passer sur l'audace et l'immoralité de la doctrine qui se dégage de cette page.

Quatrième acte. — Cependant, le vidame de Chartres n'a pu garder pour lui le secret de Nemours, et l'indiscrétion commise revient aux oreilles des principaux intéressés. Je glisse encore sur cet épisode pour aller au plus pressé. Nous approchons du dénoûment; comme dans toute tragédie bien faite, comme dans celles de Racine, la crise morale est arrivée à son degré le plus aigu. Le prince est magnanime, mais il aime trop pour ne pas souffrir les pires tortures. Obligé de rester à Blois avec la cour pendant que sa femme est retirée de nouveau au château de Coulommiers, il ne peut s'empêcher d'envoyer un gentilhomme dont il est sûr pour, je ne dis pas, surveiller la princesse, mais s'informer, regarder et savoir.....

C'est qu'il aime, le pauvre prince, et avant son départ, il n'a pu retenir le cri de sa douleur qui retentit dans cette plainte véhémente :

Digitized by Google

« N'en doutez pas, madame, répliqua M. de Clèves, vous » vous êtes trompée, vous avez attendu de moi des choses » aussi impossibles que celles que j'attendais de vous. Com- » ment pouviez-vous espérer que je conservasse de la raison? » Vous aviez donc oublié que je vous aimais éperdûment, et » que j'étais votre mari : l'un des deux peut porter aux extré- » mités; que ne peuvent point les deux ensemble? Eh, que ne » font-ils point aussi! continua-t-il. Je n'ai que des sentimens » violens et incertains dont je ne suis pas le maître. Je ne me » trouve plus digne de vous; vous ne me paraissez plus digne » de moi. Je vous adore, je vous hais; je vous offense, je vous » demande pardon; je vous admire, j'ai honte de vous admi- » rer. Enfin il n'y a plus en moi ni de calme ni de raison. Je » ne sais comment j'ai pu vivre depuis que vous me parlâtes à » Coulommiers, et depuis le jour que vous apprîtes de madame » la dauphine que l'on savait votre aventure. Je ne saurais » démêler par où elle a été sue, ni ce qui se passa entre M. de » Nemours et vous sur ce sujet: vous ne me l'expliquerez jamais, » et je ne vous demande point de l'expliquer, je vous demande » seulement de vous souvenir que vous m'avez rendu le plus » malheureux homme du monde. »

Or le messager envoyé à Coulommiers par le prince est dupe d'apparences trompeuses. Il a vu Nemours s'introduire la nuit et pénétrer dans le pavillon que vous savez et où se trouvait la princesse. Il ne peut savoir que le duc ne s'y est pas rencontré cependant avec la princesse, car celle-ci s'est retirée dans d'autres appartements qui communiquent avec le pavillon dès qu'elle s'est doutée de la présence de son amant.

Enfin vient le dénoûment. L'horrible message apporté par son fidèle gentilhomme a jeté le prince dans un désespoir sans remède. Il va mourir; la princesse accourt auprès de lui; il accable alors de reproches celle qu'il croit une perfide, mais elle peut le désabuser à peu près complètement avant sa mort.

« Elle lui parla avec tant d'assurance, et la vérité se persuade » si aisément, lors même qu'elle n'est pas vraisemblable, que » M. de Clèves fut presque convaincu de son innocence. Je ne » sais, lui dit-il, si je me dois laisser aller à vous croire, je me » sens si proche de la mort que je ne veux rien voir de ce qui » pourrait me faire regretter la vie. Vous m'avez éclairci trop » tard; mais ce me sera toujours un soulagement d'empor-

Digitized by Google

» ter la pensée que vous êtes digne de l'estime que j'ai eue
» pour vous. Je vous prie que je puisse encore avoir la conso-
» lation de croire que ma mémoire vous sera chère, et que, s'il
» eût dépendu de vous, vous eussiez eu pour moi les sentimens
» que vous avez pour un autre. Il voulut continuer; mais une
» faiblesse lui ôta la parole. Mme de Clèves fit venir les méde-
» cins : ils le trouvèrent presque sans vie. Il languit néan-
» moins encore quelques jours, et mourut enfin avec une
» constance admirable. »

Si le résumé que je viens de faire inspire à quelques-unes d'entre vous qui ne connaîtraient pas encore ce chef-d'œuvre l'envie de le parcourir, je leur laisse, sans vouloir le déflorer, le plaisir de parcourir l'épilogue. Je serais bien surpris si la poésie de cet épilogue n'arrivait pas à les captiver : j'en indique seulement ici les lignes principales.

La princesse s'abîme dans ses remords après la fin tragique de son mari. Quoique touchée infiniment par la délicatesse de la passion que le duc lui témoigne, elle résiste à cette passion, au cours de l'entrevue suprême qu'ils ont tous les deux. Elle partira; elle refuse d'être à un autre après les événements qui se sont passés; elle fait un voyage; à son retour elle séjourne tantôt au couvent, tantôt dans son chez elle, mais sans voir le monde. Elle meurt jeune encore; et le duc? le temps et l'absence, dit Mme de La Fayette, ralentirent sa douleur et éteignirent sa passion.

Et la morale de l'histoire est dans le mot qui échappe à la princesse au cours de sa dernière entrevue avec le duc : « Les passions peuvent me conduire; mais elles ne sauraient m'aveugler ».

V

Je me suis attardé, sans trop de scrupule, à l'analyse de la *Princesse de Clèves* parce que cette œuvre, mieux que toute autre, semble faire revivre devant nous ce passé fastueux et charmant. Nous pouvons maintenant dire adieu au XVIIe siècle, au grand siècle. L'impression que je veux garder moi-même et que je serais heureux d'avoir gravée dans vos esprits lui est

Digitized by Google

toute favorable. C'est avec une émotion respectueuse que nous voyons repasser dans nos mémoires ces êtres de choix, ces femmes parfaites en qui s'est incarné pour la première fois l'idéal de la femme française, aux jours parfois radieux de notre histoire, à une époque où la société française a brillé du plus vif et du plus pur éclat. Douées de facultés supérieures, éprises d'un idéal relevé, ces femmes laissent derrière elles comme un rayon de poésie qui manquera peut-être à celles que l'on rencontre au XVIIIe siècle. Peut-être le XVIIIe siècle sera-t-il plus brillant encore; peut-être la vie de société atteindra-t-elle sous Louis XV à sa perfection; peut-être l'esprit français jettera-t-il dans les salons de cette époque des feux nouveaux plus vifs et plus étincelants. Le XVIIe siècle, le siècle de Mme de Rambouillet, d'Henriette d'Angleterre, de Mme de Sévigné et de Mme de La Fayette garderait encore cette supériorité d'avoir montré, grâce à un rare et bien précieux accord de la raison et de l'imagination, grâce à un parfait équilibre des facultés les plus hautes, grâce à la fusion harmonieuse d'éléments qui, à d'autres époques, sont en lutte et se font tort mutuellement, il garderait, dis-je, cette supériorité d'avoir montré le modèle de la femme aux goûts délicats, amie des lettres et des arts, toujours retenue dans la voie droite par un sûr instinct qui est le secret de sa santé intellectuelle et morale.

Et qu'on n'aille pas sourire de ce type féminin. Ce serait le méconnaître que de lui refuser, avec sa dignité et sa noblesse, ou à cause de cette dignité et de cette noblesse, l'intérêt et la vie. Le temps n'est plus des exagérations romantiques qui visaient à tourner en ridicule tout ce qui rappelait le siècle de Louis XIV, ses pompes et ses œuvres, pompes solennelles et œuvres guindées, froides et incolores. Sous le vernis des grandes manières il est aisé à l'historien de retrouver la nature simple et franche, sous l'écorce et sous l'apparence la réalité vivante; elles ont vécu, elles ont aimé, souffert, ri et pleuré ces nobles dames du noble siècle, et voilà pourquoi leur souvenir nous fait rêver et nous émeut. Voilà pourquoi aussi nous préférons décidément aux vers ironiques de Musset, spirituellement tournés mais injustes, sur *Trois marches de marbre rose*, les beaux vers, tendres et mélancoliques, que le chef du romantisme, Victor Hugo, a laissé couler de sa plume et de son cœur dans les *Voix*

Digitized by Google

intérieures pour célébrer ce siècle qui continue à s'appeler, comme le voulait Voltaire, le siècle de Louis XIV :

. . . . . .
Et je vous dis alors : « Ce château dans son ombre,
A contenu l'amour, frais comme en votre cœur,
Et la gloire et le rire, et les fêtes sans nombre,
Et toute cette joie aujourd'hui le rend sombre
Comme un vase noircit rouillé par sa liqueur.

Dans cet antre, où la mousse a recouvert la dalle,
Venait, les yeux baissés et le sein palpitant,
Ou la belle Caussade ou la jeune Candale,
Qui, d'un royal amant conquête féodale,
En entrant disait Sire et Louis en sortant.

. . . . . .

O temps évanouis! ô splendeurs éclipsées!
O soleils disparus derrière l'horizon!

Malgré mon envie de ne rien ajouter aux vers du maître des maîtres, je tenterai un rapprochement pour compléter cette rapide esquisse; je voudrais vous rappeler une création récente d'un jeune maître qui a si vite grandi en renommée, M. Edmond Rostan, cette Roxane où l'on peut voir comme le symbole de la femme française au grand siècle; Roxane dont il dessine d'abord assez ironiquement la silhouette de précieuse à la mode, rivale des Barthénoïdes, des Urimédontes, des Cassandales et des Félixéries, une de ces belles personnes que maître Cyrano apostrophe si plaisamment :

Inspirez-nous des vers; mais ne les jugez-pas.

Une de ces lectrices enragées des romans interminables de Baro, — *notre Baro, ma chère,* — qui s'imagine longtemps qu'elle serait incapable d'aimer Christian si par malheur il était lui-même incapable de *délabyrinther un peu ses sentiments,* mais qui, au contact de la passion brûlante du suppléant d'amour, sent peu à peu s'éveiller dans son âme un sentiment vrai, et devient véritablement femme, d'abord par le malheur, quand le Christian qu'elle aime toujours tombe frappé sous ses yeux, et plus tard, quand elle apprend à mieux lire dans son cœur, en découvrant que le seul être qu'elle aimait, c'est celui qu'elle a perdu deux fois, l'amant sublime qui parlait si bien, et qui pourtant s'est tu pendant quatorze années.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES ROIS DE MER

par M. G.-D. QUOIST

Membre résidant

I

Las du pays ingrat où chevauchait Odin,
Partis des fjords dont l'onde en hiver se fait glace,
Géants hideux, brutaux, dont la voix seule glace,
Les Normands s'en allaient en quête de butin.

Sans crainte de la mort, des flots et du destin,
Par les sunds ils cinglaient, hardis, vibrants d'audace;
Sous leurs voiles de cuir, livrés au vent fugace,
Le hasard les portait au rivage lointain.

Les scaldes de leurs chants les poussaient aux tûries;
Implorant Walhalla d'un hymne aux Walkyries
Ils promettaient le monde aux blonds rois de la mer!

Vers les pays fleuris portant leur rêve avide,
Confiants, ils voguaient sur le chemin amer,
Sûrs d'attérir un jour dans leur barque rapide.

(*Les Normands*, sonnet I.)

Digitized by Google

LE CHAMPION

En soulevant la pierre, à l'ombre du palais
De Half le Norvégien, la pierre dont douze hommes
De moyenne stature ont foulé les remblais;
Douze hommes dont chacun peut porter lourdes sommes,
Qui tous frémirent sous son poids lourd, colossal;
Douze hommes forts, hardis, aux muscles en saillie,
Aux pectoraux bombés, au verbe martial,
Douze vaillants enfants de la Scandinavie;
En levant seul la pierre, âpre éclat de granit,
Le Danois, aux clameurs de la foule païenne,
S'est rendu digne ainsi de chanter le bardit,
Il peut, dès lors, cingler, sous sa rigide antenne,
Vers la mer libre au loin du froid septentrion,
Aller vaincre là-bas, aux pays de ses rêves,
Combattre, conquérir, car il est *champion!*
Lors sa haine s'avive, ignorante des trêves.

Devant lui, le barbare, ardant sa lance au but
D'une main prompte et sûre, habile aux jeux des armes,
Femmes, enfants, toujours trouveront le salut :
Ils les respectera dans leurs cris et leurs larmes.

. . . . . .

Lui, si robuste et fort, redoutable géant,
Lui le grand champion, ballotté sur les ondes,
Dans les brouillards épais ou le vaste ouragan,
Il ne devra jamais par les lames profondes
Chercher le sûr abri contre le froid embrun
Dont les vents violents échevellent l'écume;
Cependant qu'à sa barque ils ont rompu soudain
Rames, voiles, sabords, et qu'au seul mât s'allume
Un feu mystérieux qui jette la terreur
Dans l'âme du guerrier réduit à l'impuissance :
Les pieds dans l'eau qui flue en clapotis d'horreur
Il verra s'amollir, s'émousser sa vaillance.....

Il ne tremblera que pour son vaisseau brisé
Qu'inonde le déluge incessant de l'orage :

Digitized by Google

— Dans un élan stoïque, à l'humide baiser
De l'ouragan, il tend sa face que la rage
Crispe et tord de dédain. Il se rit des éclairs,
Hurle aux bruits de la foudre et brave la tempête,
Ses cheveux blonds épars, teints de lueurs d'ors clairs
S'épandent sur son dos, nimbant sa fière tête.

Comme il est beau cet homme, ainsi, mourant, perdu!..
Il ne croit pas mourir! A-t-il quelque espérance?
— Le Paradis d'Odin aurait-il répandu,
Pour lui, sur cette route où passe sa souffrance,
Le charme captivant de ses félicités?
Il ne craint pas la mort!...
Lors les grandes prouesses
Des scaldes vont surgir en ses sens agités :
Il redira leurs chants, leurs hymnes d'allégresses,
Lors il entreverra le sacré Walhalla!
... Aux cieux sombres voici de blanches chevauchées ..
Messagères d'Odin venant de l'Au-delà ...
. . . . . .

Des compagnons mourants, les plaintives jonchées
Encombrent le navire, et l'ouragan mugit
De ses harpes de mort le glas des agonies,
Cependant qu'aux cieux noirs court le sabbat maudit
Le nuage argenté portant les Walkyries .....
Mais Thôr se fait clément, et les vents assoupis
N'ont plus qu'un léger souffle où l'onde furieuse
Met des bruits orageux; et le glauque tapis
De la mer s'est fleuri de moisson précieuse :
Elle vient d'engloutir rois de mer et vaisseaux!
Niord a son tribut, sa rage est satisfaite.
— Ondes apaisez-vous, et voletez oiseaux!
Voguez esquifs légers, la glanaison est faite,
Vous qu'épargna la faulx du dieu géant des mers;
Portez les compagnons sur le champ des pirates,
Vers les pays fleuris où courts sont les hivers
Où les richesses sont immenses et béates!

Digitized by Google

II

LE SCALDE

Soudain le kongakong a mis cap au midi.
Debout sur le château qui couronne la poupe,
Le gouvernail en main, à haute voix il dit
Un adieu, le dernier, aux guerriers de sa troupe
Qui viennent de périr, dont les tristes débris
Sont flottants, ballottés, emportés par les lames.
— Il retrace des uns les exploits inouïs,
Des autres le sang-froid dans de sinistres drames.
Puis, le scalde les plaint : « Au paradis d'Odin,
« Hélas! ils n'iront point goûter biens ineffables,
« Larges félicités sans triste lendemain,
« Combats perpétuels et plaisirs délectables,
« Sans combattre, ils sont morts! » . . . . . .
. . . . . .
. . . . . Le dragon menaçant
Qui surmonte la proue a penché sa crinière :
Sous l'effort des rameurs, la barque obéissant
Au mouvement donné s'abandonne légère
Et s'élance bientôt loin de ce lieu de mort,
A sa suite entraînant sur la route des cygnes
Les esquifs que la mer en furie à Niord
N'a point livrés, brisés, dans ses rages malignes.

Le kongakong a pris sa place, il s'est assis.
Sur sa face de fer passe encore du poème
Qu'il vient d'improviser sur les guerriers occis
L'émotion qui l'a, dans ce long chant suprême,
Etreint, et fait vibrer son cœur de hauts élans.
Lui, le chef orgueilleux, le chef inexorable,
Regrette ses guerriers en des accents troublants,
Non parce qu'ils sont morts de façon admirable,
Mais parce que leurs rangs se trouvent clairsemés,
C'est le souci qui ride ainsi son front de glace :
Il regrette ces morts non qu'il les ait aimés,
Leur souvenir déjà dans son cerveau s'efface.

Digitized by Google

Des conquérants il a l'égoïste regret,
Le froid regret, cruel, qui met presque des larmes
Dans ses yeux bleus troublés, qui déchire d'un trait
La pâleur de son front : Le succès de ses armes
Importe davantage à son ardent orgueil.
— Il se relève encore. Il se tourne en arrière.
Il compte du regard, en ce noir jour de deuil,
Sur les flots apaisés, inondés de lumière,
Sous le soleil ardent, sous les cieux bleus calmés,
Le nombre des esquifs, des guerriers les phalanges.
Il suppute l'effort que, presque désarmés,
Ses vaisseaux vont pouvoir fournir dans les étranges
Et durs chocs qu'il prévoit en conquérant adroit.
Son regard inquiet erre sur l'escadrille :
Il y voit ses guerriers trempés, transis de froid,
Ayant peine à ramer sous leur triste guenille.
— Il y voit certains bancs dégarnis de rameurs
Et ses bons rois de mer décimés : Quelques barques
Ont peine à suivre encor l'élan des écumeurs.
— Avec quelle amertume il se fait ces remarques,
Avec quel désespoir, il compte ses vaisseaux !...
Sa flottille est réduite en nombre comme en hommes.
— Doit-il continuer à braver les assauts
Des ouragans futurs aux célestes rogommes ?
— Ne va-t-il pas courir au-devant d'insuccès ?
Lorsqu'il débarquera sur la rive entrevue,
— Vaincra-t-il au combat l'ennemi désormais ?
Le spectacle qui s'offre à sa perçante vue
Amollit son courage : Il a des pleurs aux yeux !...
— Si la Norne était là, ses phrases opportunes
L'auraient tôt renseigné sur les projets des Dieux.
En vain il interroge avec espoir les runes,
Dont sa lame est gravée à la garde d'airain,
Dont est couverte au fer son invincible lance ;
Les runes dont les traits, d'un oracle certain,
Guident ses actions, le renseignent d'avance
Sur des exploits futurs, sur des succès d'éclat.
— Rien en elles ne donne à ce guerrier poète
La belle illusion de la mort au combat :
Penché sur son épée, en vain son œil s'arrête

Digitized by Google

Sur chaque signe inscrit ; c'est en vain qu'il relit
Les mots mystérieux, les phrases consacrées,
Leur sens est toujours même : Hélas ! ce qu'il prédit
Ne le rassure point. — Des superbes contrées
Vers lesquelles il tend ne verra-t-il les bords ?
Doit-il lutter encor contre le vent, l'orage ?
Doit-il tenter bientôt d'inutiles efforts ?
Idi peut le jeter dans un nouveau naufrage !...
— Son bras retombe inerte ; il s'affaisse un instant...
Il adresse à Frigga le chant sacré des Ases ;
Il appelle sur lui le regard bienveillant
De l'épouse d'Odin, dans de muettes phrases.
— Va-t-il donc en arrière oser s'en retourner ?
— Peut-être songe-t-il à fuir la destinée,
Pour trouver au pays le calme, et là borner,
Dans le travail des champs, hors la mer déchaînée,
Toute l'ambition qu'il a de conquérir,
Tout l'amour du combat ? Sa hâte de combattre,
Sa soif de sang versé, sa haine vont fléchir
Sous les coups du destin qui paraissent l'abattre.
Non ce ne sera point !.....
Son bouclier au bras,
Sa longue lance en main, le kongakong excite
Du geste et de la voix, en poussant des hourras,
Ses rameurs clairsemés. Une fièvre subite,
Un élan insensé l'anime : « Marchons donc ! »
Hurle-t-il de la poupe étroite de sa barque,
Frappant son bouclier sur le robuste tronc
Qui du fond de l'esquif d'arrière à l'avant s'arque,
« Qu'Idi nous soit clément, avant que Hrimfaxi
» N'ait sur nous secoué sa crinière de givre.
» Des pirates le champ nous entr'ouvre d'ici
» Ses vastes horizons ! L'aurore aux tons de cuivre
» Nous retrouvera loin de ces flots incléments
» Sur la mer apaisée ; et l'onde toujours même
» Nous sera favorable avec l'aide des vents.
» Allons vers les pays où sans cesse l'on aime,
» Où, sous l'ardent soleil aux cieux souvent d'azur,
» La nature est splendide et vite épanouïe ;
» Où les oiseaux légers gazouillent leur chant pur,
» Dans les bois revêtus de verdure inouïe,

Digitized by Google

» Aux accompagnements de ruisseaux cristallins
» Susurrant sous la mousse une chanson limpide ;
» Où les champs cultivés jusqu'aux bords des chemins
» Etendent leurs moissons qu'un léger souffle ride
» Comme une mer d'or fin, comme un lac endormi ;
» Les pays où la vie à tous est plus facile
» Qu'en nos sites glacés, sous notre ciel ami ;
» Les pays où richesse, amour, bonheur, asile,
» Existent pour quiconque a su s'en emparer,
» Pour quiconque est tenace et vibrant de courage,
» Pour quiconque e t assez fort pour s'aventurer.
» Allons vers les pays qu'en un troublant mirage,
» En rêve j'entrevois au milieu de l'espoir
» Que me suscite encore une mort évitée.
» Allons sans hésiter aborder au terroir
» Où désormais, vainqueurs, notre flotte abritée
» Pourra reprendre en paix force et solidité.
» Allons nous emparer de ces terres fécondes
» Qui joignent aux trésors de leur fertilité
» Ceux d'un climat clément sur les sols et les ondes !
» — Tout ce que nous refuse un pays appauvri
» Nous allons le trouver ; il nous faudra le prendre,
» Lors heureux nous serons : la gloire aura souri
» Aux combattants fameux qui ne savent se rendre,
» Qui luttent sans merci par soif de conquérir,
» Aux hardis rois de mer, aux fils d'Odin l'Auguste,
» Qui, hormis la victoire, aiment autant mourir
» Que de capituler si leur sort est injuste !... »

Dès que le kongakong eut fini de parler,
Les hommes ranimés, acclamant le poète,
Comme des fauves blonds se mirent à hurler ;
Et bientôt la flottille, hélas ! bien incomplète,
S'ébranla d'un élan qui la mit vers le soir,
Avant que le soleil eût peint l'apothéose
D'un coucher inouï sur la mer en miroir,
En face d'une terre au lointain contour rose.

. . . . . .

Digitized by Google

Sous la froide bruine et trempés des embruns,
Le hasard les conduit à la rive embaumée,
Sous des cieux plus cléments, vers la verte ramée,
Avant le crépuscule imprégné de parfums.

Le soleil envermeille éclatant les tons bruns
Du long profil lointain d'une côte embrumée,
Qui surgit attirante à cette affreuse armée
Dont l'escadre frémit d'âpres désirs communs.

Et marins et guerriers, sous la voile légère,
Ils saluèrent tous cette terre étrangère
Dont ils voulaient goûter le charme et les douceurs.

Au bras le bouclier, de leur lance brandie,
Ils menacent déjà les puissants possesseurs
De ces sols cultivés qu'ils feront Normandie.

(*Les Normands*, sonnet IV).

Digitized by Google

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DE L'ANNÉE 1899

pour Janvier, Février et Mars

par M. A. DUMÉNIL

Membre correspondant

Janvier

Moyenne thermométrique : + 5°42, supérieure de 2°8 à la normale ; les minima ont varié de : + 9° le 22, à — 4°3 le 29 ; les maxima de : + 11° les 12 et 13, puis + 11°2 le 21, à + 1°2 les 25 et 31 ; et les moyennes quotidiennes de + 9°85 le 21, à — 0°80 le 25. Le temps très doux tous les jours, sans exception jusqu'au 24 inclus, a donné une moyenne de température de + 7°.

Moyennes barométriques quotidiennes au-dessous de 741$^{m}/^{m}$: le 2 ; id au-dessous de 750$^{m}/^{m}$: le 1er ; id entre 750 et 760$^{m}/^{m}$: les 3, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 16, 19, 20, 21, 22, 30 et 31 ; id entre 760 et 770$^{m}/^{m}$: les 4, 7, 14, 15, 17, 18, 23, 28 et 29 ; id au-dessus de 770$^{m}/^{m}$: les 5, 6, 24, 25, 26 et 27.

Variations barométriques très fréquentes : baisse de 11$^{m}/^{m}$ du 1er au 2, id de 11$^{m}/^{m}$ du 6 au 7, id de 9$^{m}/^{m}$ du 8 au 9 ; id de 12$^{m}/^{m}$ du 15 au 16, id de 8$^{m}/^{m}$ du 20 au 21, id de 8$^{m}/^{m}$ du 28 au 29, id de 7$^{m}/^{m}$ du 30 au 31. Hausse de 11$^{m}/^{m}$ le 2, id de 20$^{m}/^{m}$ du 2 au 3, id de 10$^{m}/^{m}$ du 4 au 5, id de 8$^{m}/^{m}$ du 10 au 11, id de 12$^{m}/^{m}$ du 12 au 13, id de 9$^{m}/^{m}$ du 13 au 14, id de 14$^{m}/^{m}$ du 16 au 17, id de 7 le 17, id de 13$^{m}/^{m}$ du 22 au 23, id de 7$^{m}/^{m}$ le 23, id de 15$^{m}/^{m}$ du 23 au 24, id de 9$^{m}/^{m}$ du 24 au 25.

Ce mois d'hiver a été très pluvieux, doux, avec fortes averses de pluie et de grêle, des éclairs, du tonnerre, et des chutes de la foudre dans la région avoisinante, et des perturbations atmosphériques considérables ; les violentes tempêtes du S. O., O. et N. O. des 2 et 12, ont découvert beaucoup de toitures en ardoises et en chaume, des hangars et bâtiments de ferme ont été bouleversés par la violence du vent. Période de beau temps, avec gelées à partir du 25 ; cette série de gelées va faire le plus grand bien aux blés et au colza, en interrompant la végétation qui jusqu'à cette date était toujours très active.

Digitized by Google

Le premier chant de la grive a été entendu le matin du 20.

L'évaporation de l'eau s'est élevée à 14m/m en 31 jours,

Depuis 1886, on ne trouve qu'un mois de Janvier aussi doux que celui-ci, c'est celui de l'année 1890 ; la température moyenne était encore plus élevée de 1°.

Février

Moyenne thermométrique : + 5°68, supérieure de 2° à la moyenne normale ; les minima ont varié de : — 4°8 le 4, à + 11°5 le 10 ; les maxima de : + 0°5 le 1er, à + 17° le 10 ; et les moyennes quotidiennes de — 1°75 le 1er, à + 14°25 le 10.

Pendant la période de douceur entre le 7 et le 22, la température moyenne de cette quinzaine a été de + 8°8.

Moyennes barométriques quotidiennes au-dessous de 750m/m : le 2 ; id entre 750 et 760m/m : les 1er, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14 ; entre 760 et 770m/m : les 3, 4, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21 ; dito de 770m/m et au-dessus : 22, 23, 24, 25, 26, 27 et 28.

Variations barométriques : baisse de 12m/m du 4 au 5, id de 7m/m du 11 au 12. Hausse de 15m/m du 2 au 3, id de 7m/m du 13 au 14, id de 6m/m du 15 au 16, id de 7m/m du 26 au 27, id de 8m/m du 27 au 28.

La série de gelées des derniers jours de Janvier s'est continuée encore jusqu'au 4, avec une nouvelle reprise le 22 et tous les jours suivants. Période de pluie, grèle, neige, et forts vents, entre le 2 et le 14. Beau ensuite tous les jours, avec plusieurs journées de ciel pur. Temps doux du 7 au 22 ; pendant ce temps-là la végétation prenait un essor assez rapide, les petites feuilles vertes se sont écloses aux groseillers, les gros bourgeons verts à feuilles des lilas étaient très gonflés, les bourgeons à fleurs des poiriers commençaient à se développer, les perce-neige jaunes étaient fleuris le 26.

La lumière zodiacale était très brillante à l'occident pendant les belles soirées de ce mois.

L'évaporation a atteint 30m/m en 28 jours.

La hauteur d'eau pluviale, de 21m/m3, est inférieure à la normale de 21m/m.

Les vents sont dominants du S. O. et du S. S. E.

Digitized by Google

Mars

La moyenne thermométrique : + 5°46, est inférieure de 0°74 à la normale; la moyenne des minima : + 1°66 est la plus basse de cette première période de l'hiver de 1899 ; les minima ont varié de : — 4° et — 4°3 les 22 et 23, à 10° le 29; les maxima de : + 2°5 le 21, à + 17° le 27 ; et les moyennes quotidiennes de : — 25° les 21 et 22, à — 12° le 29 ; le minimum du 23 Mars — 4°3, est égal à celui du 29 Janvier ; ce sont les deux minima les plus bas depuis le commencement de l'année.

Moyennes barométriques quotidiennes au-dessous de 750$^{m}/^{m}$: le 9 ; id entre 750 et 760$^{m}/^{m}$: les 7, 8. 20, 21, 22, 23 ; id entre 760 et 770$^{m}/^{m}$: les 3, 4, 5, 6, 10, 18, 19, 24, 26, 28, 29 ; id entre 770 et 780$^{m}/^{m}$: les 2, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 25, 30 et 31 ; id au-dessus de 780$^{m}/^{m}$: le 1er.

Variations barométriques : baisse de 8$^{m}/^{m}$ du 1er au 2, id de 14$^{m}/^{m}$ du 2 au 3, id de 10$^{m}/^{m}$ du 5 au 6, id de 8$^{m}/^{m}$ le 6, id de 15$^{m}/^{m}$ du 8 au 9, id de 8$^{m}/^{m}$ du 17 au 18, id de 7$^{m}/^{m}$ du 19 au 20. Hausse de 10$^{m}/^{m}$ le 9, id de 28$^{m}/^{m}$ du 9 au 10, id de 11$^{m}/^{m}$ le 10, id de 17$^{m}/^{m}$ du 10 au 11, id de 12$^{m}/^{m}$ du 23 au 24.

Le caractère météorologique de ce mois est particulièrement remarquable par la rareté de la pluie, il n'y a qu'un seul jour, le 9, où la hauteur d'eau a atteint 4$^{m}/^{m}$ seulement, 2$^{m}/^{m}$ par le brouillard du 31 et 2$^{m}/^{m}$ par la fonte des neiges ; il n'a pour ainsi dire pas plu depuis le 14 Février. Par ses brouillards épais, par ses nombreuses gelées et ses chutes de neige abondante, ses fortes pressions barométriques, et contrairement à ce qui se passe d'habitude en Mars, c'est son air très calme, puisqu'il n'y a eu que 3 jours seulement de vents un peu forts. On ne s'est aperçu d'aucune manifestation d'électricité atmosphérique depuis le 16 Janvier dernier.

Période de beau temps entre le 9 et le 22 ; mais froide du 19 au 25. Les gelées de ce mois ont retardé la marche de la végétation qui avait gagné une certaine avance jusqu'au 23 Février. on a constaté l'éclosion des feuilles aux lilas, aux cassis, et haies d'épines ; le 25, premières fleurs au colza et poiriers en espalier, le 30; on a vu de nombreux papillons pendant la belle journée du 15, et entendu les premiers cris des crapauds le 18.

Plusieurs bandes d'oies, de retour de l'hivernage, ont passé les 14 et 15, allant vers le N. E. L'évaporation n'a atteint que 28 $^{m}/^{m}$ en 31 jours, elle était de 30$^{m}/^{m}$ en 28 jours de Février. La lumière zodiacale était très brillante pendant les belles soirées des 1er, 2, 3, 5, 6, 7, 9, 10 et 28.

Digitized by Google

JOURS du Mois	Chutes de pluie	Hauteur d'eau en millimètres	Chutes de grêle	Chutes de neige	Epaisseur de neige en millimètres	Gelée blanche	Gelée à glace	Brouillards	Orages	Ciel pur	Nuageux	Couvert	Direction du Vent
1er	1	22m/m	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S.
2	1	2	1	—	—	—	—	—	1	—	—	1	N. O
3	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. O.
4	1	1 5	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	O.
5	1	0.	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	O.
6	1	0.	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	S.
7	1	1.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. O.
8	—	—	—	—	—	—	-	1		—	1	—	S.
9	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S.
10	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
11	1	13.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
12	1	10.	1	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. O.
13	1	16.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. O.
14	1	0.	—	—	—	—	—	—	-		1	—	O.
15	1	9.5	—	—	—	—	—	—	—	-	—	1	S. O.
16	1	10.	1	—	—	—	—	—	1	—	—	1	O.
17	1	9.	—	—	—	—	—	—		—	1	—	N. O.
18	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. O.
19	1	5.	—	—	—	-	—	—	—	—	—	1	S. O.
20	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. O.
21	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. O.
22	1	0.	—	—	—	—		—	—	—	—	1	S. O.
23	1	2.5	1	1	0	—	—	—	—	—	1	—	N.
24	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N.
25	—	—	—	—	—	-	1	—	—	—	1	—	N. E.
26	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	—	N. E.
27	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	N. E.
28	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	—	N. E.
29	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	N. E.
30	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	E.
31	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	E.
Totaux et Moyennes	19	101m/m5	4	1	0	—	7	4	2	2	13	16	S. O.

Digitized by Google

THERMOMÈTRE			Moy. barométrique au niveau de la mer à 0°	Observations principales
ima	Maxima	Moyennes		
·4	+ 7°4	+ 3°90	743m/m2	Doux. Pluie, forts vents S. **Eclairs** le soir.
.	6.6	5.30	740.4	» Pluie, grêle, **tonnerre**, forts vents N.-O.
.3	7.3	5.30	760.7	» Forts vents N.-O. le matin.
.2	10.2	6.70	767.5	» Pluie, brouillard.
.2	9.	8.60	773.	» Pluie fine, brouillard.
.2	8.6	6.40	770.3	» »
.3	9.5	7.40	762.8	» Pluie.
.8	9.	6.90	759.8	» Brouillard matinée.
.3	9.4	7.35	754.2	» Beau.
.4	9.2	7.80	750.4	» Forts vents S.-O. matin, gouttes le soir ; **lumière** zodiacale.
.	7.	5.	754.8	» Pluie, forts vents S.-O. le soir et la nuit.
.3	11.	7.65	753.4	» Pluie, grêle, **tempête** violente S.-O. le soir et la nuit.
.4	11.1	7.75	760.2	» Pluie, forts vents S.-O.
.8	8.3	7.55	764.4	» Pluie le matin, **auréole** lunaire.
.3	10.4	4.35	763.7	» Pluie, forts vents S.-O.
.4	10.2	7.30	755.	» Pluie, grêle, éclairs, **tonnerre**, forts vents O.
.5	6.3	4.90	766.	» Pluie, forts vents N.-O. soir et la nuit, **auréole** lunaire.
.	10.2	7.10	764.3	» Pluie, forts vents S.-O. matin ; le soir : **Halo** lunaire.
.8	10.	8.90	760.1	» Pluie soir et la nuit, forts vents S.-O.
.5	10.8	8.65	760.8	» Pluie, forts vents S.-O. l'après midi ; le soir : **auréole** lunaire.
.5	11.2	9.85	755.6	» Forts vents S.-O. ; le soir : **auréole** lunaire.
.	10.6	9.80	755.8	» Forts vents S.-O. le matin, gouttes l'après midi, **Halo** lunaire.
.7	8.	5.85	762.8	» Pluie, grêle, neige, le soir et la nuit.
.7	5.8	3.75	773.2	» Beau ; soir : auréole lunaire.
.8	1.2	— 0.80	772.1	Beau.
.4	2.	— 0.20	778.5	Beau.
.2	2.4	— 0.40	775.8	Beau.
.4	2.2	— 0.60	768.	Beau. Le soir : lumière zodiacale.
.3	3.7	— 0.30	762.8	Beau. Le soir : lumière zodiacale.
.4	4.	+ 1.80	760.	Beau.
.8	1.2	0.60	754.3	Beau. Le soir : lumière zodiacale.
5°3	+ 7°54	+ 5°42	761m/m4	Moyenne barométrique : 761m/m4, inf. de 0m/m6 à la normale. Minimum » 735m/m, le 2 à 7 h. du matin. Maximum » 779m/m, le 25, entre 10 h. du matin et 11 h. du soir.

Digitized by Google

Observations Météorologiques

JOURS du Mois	Chutes de pluie	Hauteur d'eau en millimètres	Chutes de grêle	Chutes de neige	Epaisseur de neige en millimètres	Gelée blanche	Gelée à glace	Brouillards
1er	1	22m/m	—	—	—	—	—	—
2	1	2	1	—	—	—	—	—
3	—	—	—	—	—	—	—	—
4	1	1 5	—	—	—	—	—	—
5	1	0.	—	—	—	—	—	—
6	1	0.	—	—	—	—	—	—
7	1	1.	—	—	—	—	—	—
8	—	—	—	—	—	—	—	—
9	—	—	—	—	—	—	—	—
10	1	0.	—	—	—	—	—	—
11	1	13.	—	—	—	—	—	—
12	1	10.	1	—	—	—	—	—
13	1	16.	—	—	—	—	—	—
14	1	0.	—	—	—	—	—	—
15	1	9.5	—	—	—	—	—	—
16	1	10.	1	—	—	—	—	—
17	1	9.	—	—	—	—	—	—
18	1	0.	—	—	—	—	—	—
19	1	5.	—	—	—	—	—	—
20	1	0.	—	—	—	—	—	—
21	—	—	—	—	—	—	—	—
22	1	0.	—	—	—	—	—	—
23	1	2.5	1	1	0	—	—	—
24	—	—	—	—	—	—	—	—
25	—	—	—	—	—	—	—	—
26	—	—	—	—	—	—	—	—
27	—	—	—	—	—	—	—	—
28	—	—	—	—	—	—	—	—
29	—	—	—	—	—	—	—	—
30	—	—	—	—	—	—	—	—
31	—	—	—	—	—	—	—	—
Totaux et Moy								

Digitized by Google

ıcipales

naire.

uit. **Froid.**

rts vents S.-O.

soir et nuit.

près midi, soir **auréole** lunaire.

ıre.

ıre.

et la nuit,

i. Beau l'après-midi.

ire.

ıe : 762m/m1 in la normale.
748m/m le matin.
783m/m le soir.

Digitized by Google

Observations météorologiques du mois de Février 18

JOURS du Mois	Chutes de pluie	Hauteur d'eau en millimètres	Chutes de grêle	Chutes de neige	Epaisseur de neige en millimètres	Gelée blanche	Gelée à glace	Brouillards	Orages	Ciel pur	Ciel nuageux	Ciel couvert	Direction des Vents
1er	—	m/m	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	S.
2	—	—	—	1	0m/m	—	1	—	—	—	1	—	N.
3	—	—	—	1	10	—	1	—	—	—	1	—	N.
4	1	0.	1	1	0	—	1	—	—	—	1	—	S.
5	1	4.	1	1	0	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
6	1	2.5	—	—	—		—	—	—	—	—	1	S.
7	1	0.	—	—	—	—	—		—	—	1	—	S. O.
8	1	0.3	—	—	—	—	—	—	—		—	1	S. O.
9	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
10	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S.
11	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
12	1	9.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
13	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
14	1	5.5	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. O.
15	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	S.
16	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. O.
17	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	—	S.
18	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	S.
19	—	—	—	—	—	—	—	1	—		—	1	S.
20	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	S. E.
21	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. E.
22	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	—	S. E.
23	—	—	—			—	1	—	—	1	—	—	S. E.
24	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	S. E.
25	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	—	E.
26	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	—	E.
27	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	—	N. E.
28	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	—	N. E.
29	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
30	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Totaux et Moyennes	8	21m/m3	2	4	10m/m	2	11	3	—	7	17	4	S. O. S. S.E.

Digitized by Google

THERMOMÈTRE na	Maxima	Moyennes	Moy. barométrique au niveau de la mer à 0°	Observations principales
	+0°5	— 1°75	750m/m2	Beau, **Halo** solaire partiel ; **auréole** lunaire.
2	3.	— 0.60	745.8	Beau ; neige le soir et la nuit.
7	2.7	+ 0.50	760.4	Beau ; neige le matin.
8	3.	— 0.90	762.8	Pluie, neige, grêle, verglas soir et la nuit. **Froid.**
	7.7	+ 3.85	754.4	Pluie, neige, grêle, verglas matin. Forts vents S.-O.
	6.5	4.25	755.6	Pluie.
5	11.5	7.50	754.5	Doux. Pluie le matin, beau le jour.
5	12.7	10.10	753.6	» Pluie, forts vents S.-O.
	14.6	12.30	755.1	» Gouttes matinée.
5	17.	14.25	756.6	» Beau, forts vents S.-O.
3	13.7	11.15	754.4	» »
2	10.	8.10	752.8	» Pluie, et forts vents S.-O. soir et nuit.
	12.	9.50	750.4	» Beau, forts vents S.O.
2	8.	7.10	755.6	» Pluie.
	10.	7.50	760.4	» Brouillard matinée, beau après midi, soir **auréole** lunaire.
2	10.	8.10	764.2	» Beau ; soir **auréole** lunaire.
5	12.	7.75	764.8	» »
3	12.	7.65	766.3	» Beau ; soir : **Halo** lunaire.
3	9.	7.65	769.	» Brouillard tout le jour et la nuit,
3	8.2	6.75	767.5	» Brouillard jusqu'à midi. Beau l'après-midi.
3	9.2	6.50	769.5	Beau, forts vents S.-E. Froid.
5	8.8	4.15	770.6	» »
3	9.8	5.03	770.7	Beau.
	9.7	5.35	771.3	Beau ; le soir : **Halo lunaire.**
7	6.	2.65	771.3	Beau.
	6.2	1.60	772.2	Beau.
»	6.	1.25	777.2	Beau.
4	7.	1.80	782.5	Beau.
	—	—	—	
	—	—	—	
65	+ 8°81	+ 5°68	762m/m1	Moyenne barométrique : 762m/m1 inférieure de 1m/m6 à la normale. Minimum » 748m/m le 2 de 6 h. à 11 h. du matin. Maximum » 783m/m le 28, à 2 h. et à 9 h. du soir.

Digitized by Google

JOURS du Mois	Chutes de pluie	Hauteur d'eau en millimètres	Chutes de grêle	Chutes de neige	Épaisseur de neige en millimètres	Gelée blanche	Gelée à glace	Brouillards	Orages	Ciel pur	Ciel nuageux	Ciel couvert	Direction du Vent
1er	—	—	—	—	—	—	1	1	—	—	1	—	N. O.
2	—	—	—	—	—	—	1	1	—	—	1	—	N. O.
3	—	—	—	—	—	—	1	1	—	—	1	—	N.
4	1	0m/m	1	—	—	—	—	1	—	—	1	—	N. O.
5	1	0.	1	1	0m/m	—	1	—	—	—	1	—	N. E.
6	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	S.
7	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	O.
8	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
9	1	4.	1	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
10	—	—	—	—	—	—	1	1	—	—	1	—	O.
11	—	—	—	—	—	—	1	1	—	—	1	—	N. O.
12	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	N.
13	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	N. E.
14	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	—	N. E.
15	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	—	N. E.
16	—	—	—	—	—	1	—	1	—	1	—	—	N. E.
17	—	—	—	—	—	1	—	1	—	1	—	—	N. E.
18	—	—	—	—	—	1	—	1	—	—	—	1	N. E.
19	—	—	—	1	0.	—	1	—	—	—	1	—	N.
20	—	—	—	1	20.	—	1	—	—	—	1	—	N.
21	—	—	—	1	160.	—	1	—	—	—	—	1	S.
22	—	20.	—	1	50.	—	1	—	—	—	1	—	N.
23	—	2.	—	1	30.	—	1	—	—	—	1	—	N.
24	—	2.	—	1	20.	—	1	—	—	—	1	—	N.
25	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	S. O.
26	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
27	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	S. O.
28	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
29	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
30	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	O.
31	1	12.	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	N. O.
Totaux et Moyennes	7	30m/m	3	7	280m/m	5	16	12	—	4	22	5	N. N.E. S.O. N.

Digitized by Google

na	THERMOMÈTRE Maxima	Moyennes	Moy. barométrique au niveau de la mer à 0°	Observations principales
	+ 9°8	+ 4.40	782m/m	Brouillard très épais matin. Beau l'après-midi.
2	10.2	5.20	776.6	Brouillard matin. Beau l'après-midi.
3	7.8	3.50	767.5	Brouillard très épais matinée. Beau l'après-midi.
	7.8	3.90	761.7	Brouillard matin. Pluie, grêle le soir et la nuit.
2	6.3	3.75	768.3	Pluie, grêle, neige matin.
7	5.	1.15	763.7	Beau ; le soir la lumière zodiacale est très brillante.
5	9.3	4.40	757.3	Beau.
2	10.	6.60	753.7	Pluie matin. Beau le jour.
3	8.8	6.80	745.2	Pluie, grêle matin. Beau l'après-midi.
1	10.5	5.85	764.2	Brouillard matinée. Beau l'après-midi.
	12.	6.50	773.6	Brouillard matin. Beau le jour.
5	8.2	6.90	777.	Brouillard et ciel couvert tout le jour.
1	10.6	7.90	777.8	Beau. Brouillard le soir et la nuit.
	12.4	7.20	776.5	Beau.
5	16.	9.20	773.8	Beau.
3	14.8	8.80	773.6	Beau ; brouillard matin.
5	10.4	6.50	772.	» »
	7.8	5.40	766.2	Beau, brouillard tout le jour.
	5.2	2.50	763.8	**Froid.** Neige matinée.
	4.4	2.50	758.	**Très froid.** Neige soir et la nuit.
	2.5	- 0.25	758.	**Froid.** Neige abondante matinée, soir et nuit.
	3.5	— 0.25	757.	**Froid.** Neige matinée, soir et la nuit.
	4.	— 0.15	758.8	» Neige soir et nuit.
	3.5	+ 0.25	766.	» Neige pendant la journée.
	6.	1.75	771.6	Beau ; **Halo** solaire partiel, à 4 h. 20; soir : **auréole lunaire.**
	10.4	6.20	769.	Beau ; **Halo** sol. part. vents un peu forts ; soir : **Halo** lunaire.
	17.	9.40	766.4	Beau.
	15.5	11.25	767.5	Beau ; le soir : **Lumière** zodiacale.
	14.	12.	769.1	Gouttes le matin ; vents un peu forts de l'O. le matin.
	12.2	10.10	773.1	Gouttes matin, assez beau le jour.
	11.2	10.10	770.2	Pluie fine, brouillard, vents un peu forts du N.-O.
5	+ 9°26	+ 5°46	767m/m	Moyenne barométrique : 767m/m, supérieure de 6m/m à la normale. Minimum » 741m/m, le 9, à 6 h. 30 du matin Maximum » 783m/m, le 1er à 10 h. du matin.

Digitized by Google

Digitized by Google

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Séance du 13 Janvier 1899

Présidence de M. N. RIDENT, Président.

Sont présents : MM. André, Barrey, Créchet, abbé Dubois, Follin, Gillet, Glaneur, Leroi, Jean Mack, Alphonse Martin, Millard, Quoist, Rident, Dr Jules Roger, Rouget-Marseille et Thériot.

Excusé : M. Houdry.

En ouvrant la séance, M. le Président souhaite, en quelques mots, la bienvenue à nos nouveaux collègues présents à cette réunion, MM. André et Quoist.

Puis M. Rident communique une lettre adressée par madame Capelle, laquelle remercie la Société d'avoir bien voulu envoyer une couronne à son cher mari, et en outre des quelques paroles prononcées sur sa tombe par le Président de notre Association.

M. le Président ajoute que nous avons perdu en M. Capelle un des membres les plus sympathiques de la Société; cette mort est d'autant plus pénible qu'elle est venue frapper notre collègue à la fleur de l'âge.

L'Assemblée décide de reproduire dans notre *Recueil* les traits de notre regretté collègue, et d'insérer les paroles dites sur sa tombe par notre Président, et le remarquable discours, qui renferme des renseignements précis sur la vie de M. Capelle, prononcé au cimetière au nom du barreau du Havre par M. Le Minihy de la Villehervé, notre secrétaire-général.

M. le Président dépose sur le bureau un certain nombre de documents et communique la correspondance reçue au siège social depuis la séance de décembre. Nous notons notamment :

1° Une lettre de M. J. Acher, juge, qui, à cause de son prochain départ du Havre, adresse sa démission de membre de la Société.

M. le Président ne peut, en présence du motif invoqué par

Digitized by Google

M. Acher, qu'enregistrer cette démission, et exprimer à notre collègue les regrets que nous cause son départ;

2° Quelques lettres de personnes et de membres de la Société acceptant de faire partie des commissions d'examen des concours;

3° Une lettre de démission de notre sympathique collègue M. Neveu, venant de quitter le Havre pour se fixer à Fécamp. M. Neveu exprime le désir d'être admis en qualité de membre correspondant avec service du *Recueil*, conformément à la décision récemment prise par la Société.

Se faisant l'interprète de la Société, M. le Président regrette le départ de M. Neveu qui prive notre Compagnie d'un de ses membres les plus dévoués, et l'Assemblée vote par acclamation l admission de M. Neveu comme membre correspondant;

4° Une lettre de M. G. Buchard, faisant parvenir en sa qualité d'ancien lauréat de nos concours, un exemplaire d'un ouvrage qu'il vient de publier ayant pour titre : *French Ports, charges.*

M. le Président charge notre Sécrétaire de faire parvenir au donateur les remercîments de la Société;

5° Enfin, une lettre du Directeur de la Société *The Missouri Botanical Garden* nous accusant réception de notre lettre l'informant que la Société a consenti l'échange des publications de la Compagnie qu'il dirige et de notre *Recueil*, et nous remerciant du bienveillant accueil réservé à sa demande.

Il est procédé aux votes sur l'admission de trois nouveaux membres.

Les scrutins étant favorables, M. le Président annonce que MM. de France, Blanche et Hoffgaard, sont admis en qualité de membres résidants.

M. Rident lit ensuite quelques extraits de lettres adressées par M. G. Thierry, membre correspondant. Ces extraits nous initient aux mœurs et coutumes des naturels du Dahomey.

M. le docteur Jules Roger termine la lecture de son étude intitulée : *Les stations balnéaires maritimes de la Normandie.*

Pour répondre au désir exprimé par M. le Ministre de l'ins-

Digitized by Google

truction publique (participation de la Société à l'Exposition de 1900) et satisfaire à la mission que lui a confiée la Société, M. Barrey présente à l'Assemblée le travail qu'il a effectué. Notre collègue s'est surtout attaché à faire en quelques pages l'historique de la Société; à indiquer son fonctionnement, sa marche et les résultats acquis, et enfin à signaler les travaux d'un certain nombre d'anciens membres de notre Association.

Ce travail paraît être favorablement accueilli par l'Assemblée; mais M. Le Minihy de la Villehervé demande s'il ne serait pas possible de l'étendre quelque peu en le complétant par l'insertion des études les plus importantes publiées dans nos *Recueils*, et en mentionnant les personnalités les plus marquantes qui ont fait partie de la Société depuis sa fondation. Notre Secrétaire-général pense que ces renseignements ne seraient pas déplacés dans l'étude qu'a faite M. Barrey, et que, d'un autre côté, ils répondraient à une partie du questionnaire du Ministère.

M. Barrey dit qu'il avait eu tout d'abord l'intention de préparer son travail dans le sens que vient d'indiquer M. Le Minihy, mais que la circulaire ministérielle ne réclamant que l'indication des principaux travaux publiés par la Société, il n'avait pas cru pouvoir, seul, se livrer à une sélection. Au surplus, M. Barrey ne demande pas mieux que d'entrer dans les vues qui viennent d'être présentées, mais il serait heureux que la Société voulut bien désigner deux de ses membres pour l'aider dans la tâche à accomplir.

MM. Alphonse Martin et Jean Mack sont désignés à cet effet.

Par suite du décès de M. Capelle, de l'empêchement de M. le docteur Henri Fauvel et du départ de M. Neveu, M. le Président dit qu'il y a lieu de compléter les commissions d'examen des 4e et 5e sujets du concours.

L'Assemblée désigne M. Houdry pour faire partie de la commission du 4e sujet, et MM. Lefranc et docteur Fauvel pour celle du 5e sujet.

La séance est levée à 10 heures 45.

Le Secrétaire,

Jean Mack.

Digitized by Google

Séance du 10 Fevrier 1899

Présidence de M. N. RIDENT, Président

Sont présents : MM. Barrey, Alfred Brunet, Créchet, d'Alissac, abbé Dubois, Gillet, Houdry, Lefranc, Le Menuet de la Juganière, Le Minihy de la Villehervé, Robert Leroi, Levarey, Jean Mack, Alphonse Martin, Millard, Quoist, Revel, Rident, Rouget-Marseille, Thillard et Thériot.

M. l'abbé Dubois, doyen de Fauville, frère de notre collègue M. l'abbé Dubois, assiste à la séance.

M. le docteur Jules Roger s'excuse de ne pouvoir assister à cette séance, et envoie pour la bibliothèque un petit volume intitulé : *Étude sur l'amour psycho-physiologique.*

Après avoir communiqué à l'Assemblée la correspondance reçue au secrétariat de la Société depuis la dernière réunion, et déposé sur le bureau divers documents, notamment les ouvrages adressés par les Sociétés correspondantes et la collection de la *Revue des revues* des années 1897-98 offerte par notre Secrétaire-général M. Le Minihy, auquel des remercîments sont votés, M. le Président nous informe que le 37e Congrès des Sociétés savantes s'ouvrira à Toulouse le mardi 4 avril prochain et prendra fin le 7 du même mois.

En conformité de la circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, les noms des délégués devront être envoyés au Ministère avant le 1er mars. M. le Président prie donc les sociétaires qui auraient l'intention de prendre part aux travaux de ce Congrès, de bien vouloir en informer notre Secrétaire avant la date indiquée.

La parole est ensuite donnée à M. Robert Leroi qui veut bien nous lire son étude, éminemment littéraire, sur *la Société française au* XVIIe *siècle à propos de la Princesse de Clèves*, de Mme de La Fayette.

Applaudie par l'Assemblée, cette étude, inspirée à notre Vice-Président par le chef-d'œuvre de notre quasi-compatriote, sera insérée dans notre *Recueil* suivant le vote qui vient d'être émis.

M. l'abbé Dubois, aidé par son frère M. le doyen de Fauville,

Digitized by Google

se livre à l'expérience de phonographie portée au n° 3 de l'ordre du jour de cette séance.

Tout d'abord, nous entendons plusieurs morceaux de chant, d'harmonie, etc., que répète parfaitement le merveilleux instrument appelé *phonographe*; nous notons entr'autres : le *Noël*, d'Adam; le *Crucifié*, de Faure; la *Marche lorraine*; le *Défilé de la Garde républicaine*; *Le Clairon*, de Déroulède, etc.; puis notre collègue dit une des belles poésies de Victor Hugo, *Le soldat de l'an II*. Cette poésie, enregistrée par le phonographe, nous est ensuite récitée fidèlement par l'appareil.

M. le Président remercie MM. Dubois de leur intéressante expérience, et propose à l'Assemblée de nommer M. l'abbé Dubois, doyen de Fauville, membre correspondant de la Société Havraise d'Études diverses. L'Assemblée ratifie cette proposition, et notre nouveau collègue remercie.

M. Rouget-Marseille donne ensuite lecture d'un travail intitulé : *Considérations sur la femme fonctionnaire et employée de bureau.*

Conformément à un article du règlement intérieur de la Société récemment adopté, et aux termes duquel les travaux lus en séance devront être soumis au vote secret de l'Assemblée en vue de décider si elle entend en autoriser immédiatement l'impression ou si, au contraire, elle désire en renvoyer, au préalable, l'examen à une commission, M. le Président ouvre le scrutin dont le résultat indique le renvoi à une commission de l'étude de notre honorable collègue. Cette commission, qui devra donner son avis lors de la prochaine réunion, est composée de MM. Millard, abbé Dubois et Le Minihy de la Villehervé.

Après avoir réparti entre différents membres un certain nombre de volumes parvenus au siège social, M. le Président déclare la séance levée.

Le Secrétaire,

Jean Mack.

Digitized by Google

Séance du 10 Mars 1899

Présidence de M. R. LEROI, Vice-Président

Sont présents : MM. d'Alissac, Barrey, Alfred Brunet, Chamard, Créchet, Dupuis, Dr H. Fauvel, Glaneur, Hoffgaard, Houdry, Le Minihy de la Villehervé, R. Leroi, Alphonse Martin, Millard, Quoist, Dr Jules Roger, Rouget-Marseille et Thériot.

En l'absence de M. Mack, qui s'est fait excuser, M. Barrey est prié de rédiger le procès-verbal de la séance. Il donne lecture de celui de la précédente séance.

M. le Président fait observer qu'il a été omis de passer au vote secret au sujet de l'impression de l'étude qu'il a lue à la Société, et prie les membres présents de bien vouloir procéder au vote conformément à notre nouveau règlement.

Le scrutin clos, la Société s'est prononcée pour l'impression.

M. le Président donne lecture d'une lettre émanant de M. Rouget-Marseille où cet honorable membre se plaint de la procédure suivie à son égard lors de la lecture de son travail sur le *Féminisme*, en février dernier.

Après une courte explication de M. le Président et un échange d'observations de la part de plusieurs membres, notamment de MM. Houdry et Le Minihy, l'incident est clos et le procès-verbal adopté.

M. le Président fait part de la récente nomination de notre Président, M. Rident, à la dignité d'officier de l'Instruction publique. La Société, est heureuse de voir ainsi justement récompenser le dévouement dont M. Rident a donné maintes preuves en faveur de l'instruction populaire et charge son Bureau de lui en exprimer sa satisfaction.

M. le Président rappelle à la Société la grande perte que le pays vient de faire en la personne du Président de la République, M. Félix Faure. A cette perte la Société s'associe d'autant plus vivement que le regretté Président était le doyen de ses membres actifs. Élu le 22 avril 1870 sur la présentation de MM. Lecadre et Terrien-Poncel, M. Félix Faure n'avait jamais cessé de s'intéresser au développement de la Société et d'en

Digitized by Google

encourager les tendances. Si la confiance de ses concitoyens ne lui permit pas toujours de prendre une part active à nos travaux, il resta de cœur avec nous, n'oubliant pas ses débuts il y a 29 ans lorsqu'il venait au milieu de nous, simple citoyen, nous entretenir des avantages commerciaux auxquels la France pouvait prétendre dans les provinces littorales de la mer Noire. Si notre Société s'intéressa à son tour à celui de ses membres qu'une perpétuelle ascension devait conduire au rang suprême, si elle prit une part de toutes ses joies, une part de toutes ses douleurs, ce fut aussi avec une véritable stupeur, avec une sincère émotion qu'elle apprit la mort imprévue de M. Félix Faure. Le Bureau se fit en cette occasion l'interprète de la Société entière en faisant parvenir à Mme Félix Faure l'adresse ci-dessous et en priant MM. Rident et Mack d'accompagner à sa demeure dernière la mortelle dépouille du plus ancien de ses membres.

A Madame Félix Faure, Élysée, Paris.

Madame,

La Société Havraise d'Études diverses, douloureusement émue de la perte cruelle que vous venez de faire en la personne du regretté Président de la République, a l'honneur de vous prier, Madame, de vouloir bien agréer l'expression de ses plus vifs sentiments de condoléance.

Elle adresse également à la mémoire de l'éminent Citoyen, premier Magistrat de la République française, si prématurément ravi par une mort implacable, un témoignage de profond respect.

La Société ne peut oublier qu'elle a eu le grand honneur de compter M. Félix Faure, votre illustre Époux, au nombre de ses Membres actifs de 1875 à 1890, et ensuite comme Membre d'honneur.

Veuillez agréer, Madame, l'assurance de mes sentiments les plus distingués et les plus respectueux.

Rob. Leroi.

M. le Président, à propos de l'étude de M. le docteur Roger sur les *stations balnéaires de la Normandie*, demande à la Société si elle entend passer au vote pour l'impression. Les avis paraissant être assez partagés, cette question est renvoyée à un mois.

M. le Président donne ensuite lecture de diverses communications et fait part du refus de M. le docteur Fauvel de faire partie de la Commission chargée de l'examen de la 5e question

Digitized by Google

du Concours. M. Dupuis est nommé en remplacement de M. le docteur Fauvel.

M. Houdry demande communication du manuscrit de la 4e question. Satisfaction lui sera donnée.

L'ordre du jour appelle la lecture du Rapport de M. Créchet sur les travaux de 1898.

La tâche de M. Créchet peut compter comme une des plus difficiles, nous ne dirons pas des plus ingrates, qui se puisse voir. Être rapporteur-général, ce n'est pas, comme de mauvaises langues l'ont soutenu, être contraint de lire les quatre fascicules de notre *Recueil*, ce dont l'on se serait dispensé sans cela ; il ne suffit pas de parcourir indifféremment 500 à 600 pages et de laisser ensuite courir sa plume négligemment pendant quelque temps en poussant un *ouf* de satisfaction la corvée terminée. Nous ne parlons pas évidemment d'un fait quelconque mais bien d'une hypothèse. Loin de nous l'idée que jamais rapporteur ait compris ainsi sa mission. C'est invraisemblable. Nous ne traçons que l'état d'âme, c'est ainsi que l'on dit maintenant, du rapporteur par persuasion. Être rapporteur-général c'est, par essence, faire ressortir ce que des travaux contiennent de meilleur, de plus juste, de mieux dit. C'est aussi, grande pierre d'achoppement, signaler discrètement, effleurer si l'on veut, certains passages, certaines œuvres où la hardiesse de la pensée s'est trouvée en désaccord avec la réalité. Mais sans doute les travaux jusqu'alors analysés par M. Créchet dans la première partie de son rapport étaient-ils parfaits, sans doute dans leur structure aucune fissure n'était-elle visible puisque M. Créchet a fait pleuvoir sur ceux de nos membres qui ont retenu l'an dernier l'attention de la Société une pluie de fleurs venant agréablement distraire nos pensées un peu perturbées par de précédentes discussions. La musique adoucit les mœurs. Messieurs, je vous demande de ne pas la laisser plus longtemps solitaire et d'y joindre nos rapports de fin d'année. Mais peut-être cette influence pacificatrice ne s'exerce-t-elle qu'en raison des rapporteurs, car si mes souvenirs sont fidèles.... Mais point d'histoire rétrospective.

Pour notre part, Messieurs, nous aurions mauvaise grâce à trouver le procédé trop flatteur puisque votre secrétaire intérimaire a recueilli un peu de cette manne enchanteresse. Et ce

Digitized by Google

bon, ce fraternel procédé dont nous sommes reconnaissants infiniment à M. Créchet, arrête sur notre plume, non pas une critique, il ne peut y avoir critique dans une manière de faire de sa part, mais une appréciation. Il nous a paru que les citations — indispensables sans doute pour donner une nette perception de la valeur d'une étude — étaient, et un peu nombreuses, et un peu longues. Mais c'est là l'unique reproche — et combien léger — que nous puissions faire à l'excellente étude du Rapporteur-général. M. Créchet, dans son exorde, s'excuse à la Société de l'insuffisance de sa préparation et demande l'indulgence pour son travail. Vraiment la modestie est grande et nous l'estimons d'autant mieux que M. Créchet — ceci est une indiscrétion — a pu juger par ses lectures des rapports présentés à la Société depuis son origine, que peu de travaux similaires ont à l'égal du sien, autant de recherches, de travail et de labeur à leur actif. Rarement il nous a été donné d'entendre un travail de ce genre aussi bien appuyé, aussi documenté, aussi consciencieusement édifié et, ajoutons, puisque c'est l'opinion générale, d'une facture aussi ferme et aussi large. Et puisque ce rapport est le premier travail que les occupations de M. Créchet lui aient permis de donner à la Société, qu'il me pardonne — sa modestie dût-elle en souffrir — de lui citer ces deux vers du grand poète normand qui sont à lui justement appliquées :

> Ses pareils à deux fois ne se font pas connaître
> Et pour des coups d'essai veulent des coups de maître.

Vu l'heure avancée de la soirée, la seconde partie de ce Rapport est renvoyée à la séance d'avril avec la suite de l'ordre du jour.

Le scrutin est ouvert pour l'impression de la partie du Rapport lue à la Société. Voté.

La séance est levée à 10 heures 30.

Le Secrétaire par intérim,

A. Barrey.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

	Pages
Membres du Bureau	5
Membres résidants	5
Membres honoraires	7
Membres correspondants	8
Sociétés correspondantes	12
Lettres du Dahomey, par M. Georges THIERRY	17
Broussais, par M. le Dr Jules Roger	37
A propos de la Princesse de Clèves, de Madame de La Fayette, étude sur la Société française au XVIIe siècle, par M. Robert LEROI	65
Les Rois de Mer, par M. G.-D. QUOIST	85
Observations météorologiques de l'année 1899 (janvier, février, mars), par M. A. DUMÉNIL	91
Procès-verbaux des Séances	101

Havre — Imprimerie MICAUX, rue Jules-Lecesne, 20.

Digitized by Google

Digitized by Google

RECUEIL

DES

PUBLICATIONS

DE LA

SOCIÉTÉ HAVRAISE D'ÉTUDES DIVERSES

DE LA 66me ANNÉE

1899

DEUXIÈME TRIMESTRE

LE HAVRE

IMPRIMERIE H. MICAUX

1899

Digitized by Google

NOTA

La responsabilité des opinions et assertions émises dans les Ouvrages publiés n'est pas acceptée par la Société et reste à leurs auteurs.

Digitized by Google

UN SALON AU XVIIIME SIÈCLE

LA MARQUISE DE LAMBERT

par M. Robert LEROI

Membre résidant.

I

Sainte-Beuve a dit : « Celui qui entreprendrait de parler des Salons au XVIIIe siècle, devrait commencer par celui de la marquise de Lambert. » Je suis trop respectueux des lumières et de l'autorité du maître critique pour ne pas prendre à bien cet avis profitable ; c'est donc par la marquise de Lambert que j'entamerai quelques études sur les Salons au XVIIIe siècle, et je n'ai pas eu de peine à en apercevoir la nécessité.

Avec la marquise nous voyons pour la première fois le rôle, conscient ou non, mais très efficace et certain, que la femme va jouer dans la société française. Cette influence sociale, on l'a démêlée à propos de l'hôtel de Rambouillet, mais ici la nuance est nouvelle, la différence est nettement tranchée. Oui, la marquise de Rambouillet avait agi heureusement sur les mœurs de son époque ; elle avait su refouler la grossièreté qui régnait alors ; elle avait aidé aux progrès de l'*urbanité* ; elle avait développé le goût de la conversation ; elle travaillait ainsi à produire dans notre pays ce type de l'honnête homme, comme on l'entendait alors, et dans toute l'acception de ce terme. L'honnête homme, c'est l'homme qui a

Digitized by Google

des sentiments droits et élevés, cela va sans dire, et l'Alceste du *Misanthrope* en est l'image idéale ; mais c'est aussi l'homme bien élevé, l'homme de bonne compagnie, l'homme aux belles et fines manières, l'homme du monde enfin, comme on s'est habitué à dire chez nous, et comme on dit encore, en dépit du sens ironique que certains voudraient attacher à ce terme, parce que la chose vient parfois à cadrer assez mal avec le débraillé des allures démocratiques. Et l'honnête homme ainsi entendu, un autre personnage du *Misanthrope* Philinte, nous en offre encore, si l'on veut, la représentation parfaite.

Mais cette modification apportée dans les mœurs *ne touche que l'individu* et dans l'individu sa tenue, son *habitus corporis* ; elle ne préjuge en aucune façon ses sentiments dans les matières philosophiques, religieuses et politiques. Il ne s'agit là que de la politesse dans les rapports mondains. C'est beaucoup assurément, car nous finissons toujours par prendre les sentiments de notre allure et de notre tenue. Les bonnes habitudes dans notre maintien ont comme leur contre-coup dans notre for intérieur; à cet égard, la boutade fameuse n'était déjà pas si paradoxale qui voulait qu'on mesurât le degré de civilisation d'un peuple à la consommation de savon que ses habitants pouvaient faire.

A l'hôtel de Rambouillet avait succédé la cour; c'est elle qui donne le ton, et c'était plus que jamais le bon ton, du moins dans la période brillante du règne; l'éclat de cette cour fut si grand que toutes les cours étrangères la prirent pour modèle; le *Roi-Soleil* a réellement ébloui tous les monarques d'Europe, et les imitations du Louvre et de Versailles se multiplièrent en Angleterre et en Allemagne dans le palais des princes et des roitelets. Ce fut alors que la France put conquérir, suivant la belle expression de Renan, l'*audience du monde,* et il est à souhaiter que nous ne venions pas à la perdre, et qu'ainsi continue à briller par toute la terre le rayonnement de l'esprit et du génie de notre race.

Cette audience, nous allons la conserver au XVIIIe siècle pour d'autres motifs. Ce n'est plus seulement le goût littéraire et artistique, ce ne sont plus seulement les belles et bonnes manières, les qualités de tenue qui vont nous la mériter ; ce sont des idées nouvelles, idées très hardies dans toutes les

Digitized by Google

matières, matières de politique, de religion et de philosophie, qui vont attirer l'attention sur notre pays, sur nos écrivains et sur nos penseurs.

Or vous savez comment cette influence des Montesquieu, des Voltaire, des Diderot et des d'Alembert s'est exercée et s'est propagée. Elle n'est pas due exclusivement à l'action de leurs livres. Aujourd'hui c'est par la lecture que se produirait cette action ; la propagande se ferait par les articles de revues ou de journaux, ou par les réunions publiques. Au XVIIIe siècle elle se fit par l'intermédiaire des Salons. C'est le grand monde, c'est la bonne société, c'est l'élite aristocratique qui s'éprend de ces écrits et de ces écrivains. La grande foule continue à végéter, elle est trop ignorante, comme elle le sera longtemps encore, hélas ! pour lire, trop peu éclairée pour comprendre, elle ne viendra que peu à peu à l'intelligence des nouveautés réformatrices ou révolutionnaires ; elle mène toujours sa vie régulière et monotone, attachée et soumise à toutes les vieilles traditions. C'est la surface qui s'agite ; ce sont les plus riches et les mieux nés qui s'engouent ou s'entichent de Montesquieu ou de Rousseau. Voilà pourquoi nous ne pourrons pas faire cette étude sans nous occuper des œuvres considérables de ces esprits novateurs et audacieux. Voilà pourquoi aussi, dès le début, nous rencontrons cette influence avec le premier Salon important, celui de la marquise de Lambert. On ne peut s'occuper de lui sans parler de deux écrivains intéressants qui en ont été les hôtes assidus, Fontenelle et Lamotte-Houdar ; ils en étaient l'ornement et la gloire, ils en ont été l'âme. Or Fontenelle et Lamotte-Houdar, dont le mérite est très relatif comme écrivains, tiennent pourtant une grande place dans notre histoire littéraire, parce qu'ils sont, avec deux autres écrivains de ce temps-là, Bayle et l'abbé de St-Pierre, les véritables précurseurs du mouvement philosophique du XVIIIe siècle.

Je vous avoue en conséquence que j'aurais laissé de côté l'hôtel de la marquise de Lambert assez volontiers s'il ne fallait y voir qu'une réunion mondaine et le centre des élégances parisiennes pendant une assez longue période. Toutefois cette réunion a été trop élégante et trop brillante pour que je ne vous en dise pas d'abord quelques mots.

Digitized by Google

II

Madame de Lambert était née en 1647 ; sa mère, Madame de Courcelles, devint veuve de bonne heure et mena une existence légère ; il est charitable de n'aller pas puiser dans les mémoires contemporains qui nous en diraient trop long sur son compte ; elle se remaria avec le spirituel Bachaumont, le collaborateur du joyeux Chapelle dans son *Voyage en Provence.*

Bachaumont était un parfait épicurien qui, avec les autres épicuriens de ce temps-là comme Chapelle et Saint-Evremond, fait bande à part au XVIIe siècle. Ils ne sont alors qu'une toute petite poignée ; les destinées de l'esprit français semblent assurées pour jamais. On discute interminablement entre jansénistes et molinistes sur des matières théologiques ; on ne se doute pas que l'ennemi est aux portes ; l'ennemi sera bientôt installé dans la place et on ne le délogera plus. C'est un excellent exemple de l'imprévoyance des sociétés en voie d'évolution qui sont parfois si loin de se douter des changements à la veille de s'accomplir.

Bachaumont n'avait rien des qualités qui font les pères de famille ; il sut pourtant diriger assez bien l'éducation de sa belle-fille ; grâce à lui elle fit beaucoup de lectures ; elle lut surtout les moralistes et nous verrons qu'il lui en est resté quelque chose.

A dix-neuf ans elle épouse un officier, le marquis de Lambert, qui descendait de gentilshommes ayant eux-mêmes servi brillamment dans les armées du roi. Notre marquis se distingua, lui aussi ; en récompense de la vaillance qu'il avait déployée à la prise de Luxembourg, il reçut le gouvernement de la place et de tout le pays environnant. Sa femme vint l'y rejoindre ; il semblait appelé à de plus grands honneurs, et pouvait déjà rêver au bâton de maréchal quand il fut emporté par un mal subit.

Il laissait à sa femme deux enfants, un fils et une fille, et par dessus le marché une fortune fort embarrassée. Mais la veuve sut se tirer d'affaire, et se trouva finalement, au bout de vingt ans de procès, en possession d'un bien considérable

Digitized by Google

auquel se joignait une pension de 6,000 livres octroyée par le roi.

Quant au soin qu'elle prit de l'éducation de ses enfants, je n'en veux pour preuve que les deux écrits que celle-ci lui inspira : les *Avis d'une mère à son fils et les Avis d'une mère à sa fille.* — Les sages avis donnés à son fils furent suivis on ne peut mieux. Ce fils avait embrassé la carrière des armes ; il s'était fait remarquer à la bataille de Denain ; il parvint au grade de lieutenant général. Il avait conçu pour une aimable personne, Mlle de Rochefort, mariée au comte de Loc-Maria, un sentiment romanesque. Il attendit respectueusement la mort du comte et vit enfin sa flamme couronnée, comme on eût dit alors, mais la beauté pour laquelle il soupirait était devenue une beauté mûre. Voilà pourtant ce que c'est que d'écouter trop docilement les conseils d'une maman vertueuse. Vous savez que dans une pièce récente du Théâtre-Antoine, le héros et l'héroïne de M. Georges Ancey, après s'être attendus de longues années, renoncent à s'épouser quand ils en ont enfin les moyens. Laissez-moi préférer la délicatesse du ci-devant marquis de Lambert à la sécheresse égoïste des personnages que notre scène exibe maintenant.

La fille de la marquise de Lambert fut également digne des excellentes leçons qu'elle reçut. Elle épousa en 1703 le comte de St-Aulaire, fils du poète octogénaire qui faisait les délices de la petite cour de Sceaux, où régnait la duchesse du Maine. Madame de St-Aulaire sut traverser les sensibles années de la Régence en vivant dans le plus grand monde sans donner prise à la médisance, et elle tint dignement sa place dans le Salon de sa mère.

Venons à l'histoire même de ce Salon.

Vous connaissez à Paris les bâtiments de la Bibliothèque Nationale, et vous avez certainement remarqué rue Vivienne la partie la plus ancienne et la plus architecturale de ces bâtiments. C'était jadis l'hôtel de Nevers, célèbre au temps de la cabale de Phèdre, le chef-d'œuvre de Racine, et il avait été aussi le palais Mazarin. Le duc de Nevers avait cédé en viager une partie de l'hôtel à Madame de Lambert ; deux fois on voulut la déloger, deux fois elle refusa de quitter la place. La seconde fois, c'était au moment du système de Law. L'hôtel avait été vendu au fameux banquier qui n'arriva pas à faire

Digitized by Google

déguerpir la marquise pour installer chez elle les dépendances de sa banque.

C'est donc dans une des plus belles demeures du vieux Paris que vers les premières années du XVIIIe siècle, la marquise ouvrit son salon. Son plus récent historien, M. Emmanuel de Broglie, nous donne à ce propos les détails suivants :

« Elle choisit le *mardi* et le *mercredi* comme jours de réception, et se mit à donner régulièrement à dîner les deux » jours de la semaine. Le mardi, c'était le grand monde, les » grands seigneurs et les belles dames auxquels se joignaient » les amis particuliers de la maîtresse du lieu. Le mercredi » était, au contraire, le jour des gens de lettres, des artistes, » qui y tenaient le haut du pavé, et parmi lèsquels se glissaient les gens du monde qui préféraient l'esprit aux grands » noms et aux manières de la cour. Cette classification qui » paraît étrange, même pour l'époque, ne semble pas avoir » soulevé alors la moindre réclamation. Il est vrai qu'elle était » loin d'être rigoureuse, et que l'on était souvent à la fois des » mardis et des mercredis, tandis qu'elle offrait aux deux » sortes d'habitués l'avantage d'avoir chacune un jour à elle, » où on se savait entre soi et où l'on parlait de ses affaires. »

Etait-ce une bonne chose que la constitution de ce salon ? On a pu plaisanter la marquise qui faisait revivre la préciosité d'antan, celle des samedis de Mademoiselle de Scudéry, et sans remonter à la Chamble bleue de l'incomparable Arthénice; ce sera toujours une matière inépuisable d'épigrammes et de satires pour nos Français nés malins que ces réunions mondaines « avec leur papotage littéraire, les dissertations sur les ouvrages nouveaux, les commérages académiques et les intrigues pour les élections. » Madame de Lambert n'est pas restée à l'abri de ces railleries plus que les femmes d'élite qui l'ont précédée ou que celles qui ont pu la suivre ; on forgea des expressions piquantes pour médire d'elle, elle eut cet honneur, elle reçut en quelque sorte cette consécration dans le Tout-Paris d'alors, d'enrichir le jargon de la conversation courante, sa demeure fut surnommée le Palais *lambertin*, et ses amis la secte ou la faction *lambertine*.

Elle fut blâmée par tel de ses amis, un certain M. de la Rivière, dont nous avons les lettres publiées en 1751 et qui font de lui

Digitized by Google

un assez bon type. Ce La Rivière n'est pas un inconnu pour les lecteurs de Madame de Sévigné. Il était devenu le gendre de Bussy-Rabutin en se faisant passer pour gentilhomme, lui fils d'un simple paysan. Au lendemain du mariage, il y avait eu procès sur le chapitre, et notre La Rivière était devenu un homme à la mode. Paris a toujours été reconnaissant aux gens qui font du bruit de vouloir bien faire ce bruit pour fournir un aliment à sa curiosité....

Connaissez mieux Paris puisque vous en parlez,

dit un personnage du *Menteur*.

Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.

Madame de Lambert s'était liée avec ce beau sire..., mais quand le diable devient vieux, vous savez ce qu'il se fait. La Rivière, sur le tard, se plonge dans l'austérité janséniste, et le personnage très rigoriste et très gourmé, juge avec la sévérité que voici son ancienne amie dont les goûts ne cadrent plus avec ses propres penchants :

« Elle était née, dit-il, avec beaucoup d'esprit; elle le culti-
» vait par une lecture assidue, mais le plus beau fleuron de sa
» couronne était une noble et lumineuse simplicité, dont, à
» soixante ans, elle s'avisa de se dédire; elle se livra au public,
» elle s'associa à Messieurs de l'Académie, elle établit chez eux
» un *bureau d'esprit*. Je n'oubliai rien pour lui sauver le ridicule
» attaché à la profession de bel esprit, surtout parmi les fem-
» mes; je ne pus la persuader. Comme je suis né simple par
» goût, et peut-être par nécessité, je ne voulus point paraître
» complice d'un tel travers, et je pris congé d'elle. »

Le bon apôtre, en vérité! Appréciez encore la délicatesse de ses expressions qui ne fleurent pas précisément l'atticisme dans cet autre passage :

« Tout d'un coup, dit-il, il lui prit une tranchée de bel esprit,
» elle ne voulut plus voir que des personnes d'érudition; elle
» les brigua, elle les mendia, elle en forma chez elle un bureau..
» Elle donnait deux repas par semaine à Messieurs de l'Aca-
» démie; ils s'assemblaient ensuite pour faire devant elle des
» dissertations où elle n'entendait rien... J'ai été vingt-quatre
» ans sans entrer chez elle, sans perdre ni son estime ni son
» amitié ; elle venait me voir et m'écrivait quelquefois; mes

Digitized by Google

» réponses ne tendaient qu'à la mettre en garde contre les » philosophes qui font un peu trop valoir la philosophie. »

On voit percer ici le bout de l'oreille... Ce sont les philosophes qui gênent surtout, — plus que le bel esprit, — M. de la Rivière devenu janséniste. Nous reviendrons tout à l'heure aux philosophes et au poison qu'ils pouvaient distiller chez la marquise. Demandons-nous si ce retour offensif du bel esprit était en lui-même un si grand malheur.

III

Pour répondre à cette question, il suffit de faire un retour sur les dernières années du siècle de Louis XIV. Un filet assez fangeux de grossièreté, legs de la vieille grossièreté combattue par l'hôtel de Rambouillet, n'a cessé de circuler sous la belle apparence du grand siècle. Ouvrez les moralistes et les historiens; vous verrez comme la fin du règne de Louis XIV fut sombre. Aux victoires avaient succédé les revers; à la bonne administration une politique violente et injuste, des fautes punies par la détresse financière et les défaites de nos troupes; à mesure que le vieux roi s'enfonce dans les pratiques de la dévotion, la licence se met à déborder, et rien n'est plus saisissant que le contraste entre l'austérité qu'affecte désormais Louis XIV, dominé par quelques moines, et les allures des courtisans qui ne sont plus ceux de la belle époque. Tout a baissé de niveau, les talents des ministres ou des capitaines, comme le caractère des individus. Sans doute, il ne faut pas croire toujours St-Simon sur parole. C'est un passionné qui exagère tout et dont les rapports doivent être contrôlés; mais enfin il y a des faits évidents; il y a les scandales qu'on réussit à étouffer plus ou moins; il y a les crimes imputés au futur Régent; il y a la Brinvilliers et l'affaire des empoisonnements. Je ne veux m'adresser qu'à deux témoins dont le rapport ne peut être suspect, La Bruyère et Fénelon. Rappelez-vous, dans le chapitre de la cour, — où il y a en somme l'apologie de la cour vers 1688, — des passages significatifs qui ouvrent un jour sur la décomposition graduelle de ce monde raffiné.

Digitized by Google

Parmi les vices qui affligeaient cette bonne âme de La Bruyère, il en est un que vous n'hésiterez pas à flétrir avec lui, puisqu'on mène au Havre, avec une ardeur si louable, le bon combat contre l'*alcoolisme*. Voici un texte qui d'avance est sûr de trouver chez vous de l'écho :

« L'on parle, dit l'auteur des *Caractères*, d'une région, entendez la cour — où les vieillards sont galants, polis et civils, — entendez la génération qui a été formée par les leçons de l'incomparable Arthénice et de ses pareilles ; — les jeunes gens, au contraire, durs, féroces, — on croirait entendre parler de nos modernes arrivistes et des petits *Struggle-for-lifers* ; — sans mœurs, ni politesse ; ils se trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir — est-ce assez l'horrible petit monstre que notre Daudet a mis en scène dans son roman de la *Petite Paroisse ?* — ils leur préfèrent, ajoute La Bruyère, des repas, des viandes et des amours ridicules ; — on n'invente pas ces sortes de détails dans la satire ; c'est évidemment observé de près et *vécu*, comme on dit aujourd'hui. — Celui-là, chez eux, est sobre et modéré, qui ne s'enivre que de vin : l'usage trop fréquent qu'ils en font le leur a rendu insipide. Ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint, par des eaux-de-vie et par toutes les liqueurs les plus violentes, — décidément il serait bon de communiquer ce texte aux promoteurs de la Ligue ; — il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau forte. » C'est ainsi encore que de nos jours on a inventé des raffinements dans l'horrible pour satisfaire cette non moins horrible passion.

Un autre vice dont gémissait La Bruyère est celui du jeu. On rapporte que le jour de Noël, en 1678, madame de Montespan perdit 700,000 — je dis sept cent mille — écus à la bassette. Madame de Montmorency écrit de son côté : « Elle fait des coups au lansquenet qui peuvent aller à un million ; elle gronde, et le roi aussi, quand on ne les tient pas. » Comme vous le voyez, dans ce temps-là, c'était déjà la princesse qui payait, ou plutôt la favorite du monarque, du moins quand il lui arrivait de perdre. C'est ainsi encore que madame de Sévigné reprochait à sa fille de se ruiner au jeu pour tenir son rang en province, et l'honnête La Bruyère de s'écrier : « Je permets à un fripon de jouer un grand jeu, je le défends à un honnête homme. »

Digitized by Google

« L'on dit du jeu qu'il égale les conditions, s'écrie-t-il ailleurs; si l'on m'oppose que c'est la pratique de tout l'Occident, je réponds que c'est peut-être aussi l'une des choses qui nous rendent barbare à l'autre partie du monde. » Renvoyé aux membres de notre Jury sur la question de la spéculation à terme.

Il tonne plus loin contre les brelans publics et les brelandiers.

La passion du jeu était tellement entrée dans les mœurs que d'honnêtes femmes avaient leurs maisons ouvertes à ceux qui payaient pour y entrer; on avait à choisir des dés, des cartes et de tous les jeux. Pour confirmer son dire sur ce point, on peut ajouter que les joueurs laissaient sur les tables de jeu, quelque riche que fût leur hôte, une partie du gain pour payer les cartes.

C'est quand il songeait à de tels désordres dont l'exemple était donné par le duc d'Orléans, le duc de Vendôme et les princes de la maison de Condé, que La Bruyère se sentait indigné contre les grands. « Le peuple, disait-il, est grossier; mais chez les grands se cache une sève maligne et corrompue sous l'écorce de la politesse. Le peuple n'a guère d'esprit, et les grands n'ont point d'âme. Et il allait jusqu'à dire, lui, le styliste délicat, le raffiné s'il en fut : « Faut-il opter? Je ne balance pas, je veux être peuple. »

Prenez maintenant Fénelon et son sermon pour la fête de l'Epiphanie, prêché dans l'église des missions étrangères en 1685 en présence des ambassadeurs de Siam. Quel douloureux contraste pour une âme sensible, enthousiaste, comme celle de cet apôtre, entre le sublime désintéressement des missionnaires qui vont porter au loin la vérité au péril de leur vie, entre ces missionnaires que Victor Hugo a exaltés de son côté dans la plus belle pièce des *Châtiments*, et ces progrès du luxe accompagnés de la corruption et de la perversité ! Quelle profonde analyse, bien digne de nous faire réfléchir, à notre époque témoin des mêmes raffinements et de leur suite naturelle, dans cette page sur les hommes que Fénelon nous montre. »

« Gâtés jusqu'à la moelle des os, — ce sont les propres termes » de l'orateur chrétien — par les ébranlements et les enchante-

Digitized by Google

» ments des plaisirs violents et raffinés, ne trouvant plus
» qu'une douceur fade dans les consolations d'une vie inno-
» cente; ils tombent dans les langueurs mortelles de l'ennui,
» dès qu'il ne sont plus animés par les fureurs de quelque
» passion. »

Sur un autre point, Fénelon aperçoit le mal dont son cœur de prêtre a lieu d'être affligé. Il le signale avec une clairvoyance qui fait de lui un véritable prophète. Il est un des premiers à dénoncer les progrès menaçants de l'incrédulité, et ce n'est pas d'ailleurs ce que nous trouverons chez la marquise de Lambert qui sera de nature à porter remède à ce mal. « Un bruit sourd
» d'impiété, dit-il, vient frapper nos oreilles, et nous en avons
» le cœur déchiré. Après s'être corrompus dans ce qu'ils con-
» naissent, ils blasphèment enfin ce qu'ils ignorent. Prodige
» réservé à nos jours! l'instruction augmente et la foi
» diminue! »

IV

On le voit, c'en était fait désormais de cette belle unité intellectuelle et morale qui avait été le caractère essentiel de la Société française au XVIIe siècle. Pour ce qui est du déclin de la politesse dans le monde, le salon de la marquise va marquer une réaction salutaire; mais le remède aux progrès de l'impiété ce n'est pas précisément à une compagnie dont l'oracle ou l'idole est Fontenelle, qu'il conviendra de le demander.

Examinons, si vous le voulez bien, ces deux points chacun à son tour. Et, sur le premier point, venons aux réunions du mardi.

Je prendrai d'abord parmi les gens du monde, habitués du mardi, quelques figures qui peuvent servir à peindre ces réunions et à donner une idée du ton qui y régnait. Amusons-nous à piquer ou à épingler quelques noms dans le tas.

Voici d'abord l'aimable Saint-Aulaire, un Anacréon aux cheveux blancs, qui apportait au mardi les grâces fanées, mais charmantes encore, d'un vieux courtisan nourri dans le meilleur monde. D'Alembert nous a laissé de lui ce portrait :

Digitized by Google

« M. de Saint-Aulaire était dans cette société le lien mutuel » de ces deux classes d'hommes, — les gens du monde et les » gens de lettres, — il était leur interprète commun... Il parlait » également bien leur langage, et il eût été difficile de dire à » laquelle des deux classes il appartenait le plus. Son talent » pour la poésie, jusque-là muet et timide, fut mis en action, » et pour ainsi dire, en valeur par les talents qui l'environ- » naient. Il osait lire à ces juges éclairés des vers qui lui » coûtaient moins que les leurs, sans en être plus négligés, et » dont le tour élégant et noble obtenait tous les suffrages. Il » passa dans cette maison aimable plus de trente années. »

J'ajoute que, d'après une légende, il avait une passion toute platonique pour la marquise. On alla même jusqu'à dire qu'ils étaient mariés en secret. Vous en croirez ce que vous voudrez ; il avait 80 ans et elle 60.

Voici maintenant un autre survivant de la vieille cour, l'abbé de Choisy, jadis moins que sérieux, mais qui s'était bien rangé. Il venait de faire un voyage, alors célèbre, en Extrême-Orient, et il s'occupait à écrire une histoire de France, une histoire de l'Eglise et à traduire les Psaumes.

Quelqu'un qui était un peu gêné dans ce salon, c'est le nommé Chaulieu, disciple et imitateur de Bachaumont, beau-père de la marquise. En revanche, le mardi goûtait fort le chevalier d'Aydie et un esprit très sérieux, le mathématicien Mairan, émule de Fontenelle, qui, comme lui, vécut près de cent ans, et qui joignait à une science solide une parfaite bonne grâce.

Je ne veux pas quitter le clan masculin sans citer le précepteur du duc de Chartres, Monganet, dont l'esprit emportait la pièce. Sa situation secondaire ne lui semblait pas répondre à son mérite ; il était dégoûté, misanthrope, était célèbre pour ses vapeurs et pour la réponse qu'il fit un jour à quelqu'un qui lui demandait en quoi consistait ce mal indéfinissable : « C'est, répondit-il vivement, une terrible maladie, elle fait voir les hommes comme ils sont. »

Du côté des femmes, les noms sont un peu plus rares. Pour être de ces réunions, il fallait braver le ridicule qui suit dans le pays de Molière toute femme faisant ouvertement profession d'aimer les lettres et le bel esprit. Quelques belles dames pour-

Digitized by Google

tant avaient hardiment sauté le pas et fréquentaient au palais Lambertin. C'était la duchesse de Nevers, qui avait tout l'esprit des Mortemart ; c'était l'adorable madame de Caylus, celle qui arrivait, à force de grâce et d'esprit, à désennuyer un moment le vieux roi; ou encore mademoiselle de Launay, et cette madame de Loc-Maria que finit par épouser le fils de madame de Lambert.

A ces femmes du monde il faut joindre quelques femmes de lettres. Parmi ces bas-bleus du temps, je note madame des Fontaines, auteur de romans parfaitement oubliés aujourd'hui, mais que tout ce beau monde dévorait alors et que Voltaire daigna louer lui-même; et avec elle une petite-nièce de Corneille, mademoiselle Bernard, qui lisait des vers agréables et des tragédies cornéliennes qui le semblaient beaucoup moins, bien qu'elle eût, paraît-il, Fontenelle pour collaborateur, — ou à cause de cette collaboration. Vous vous rappelez la mordante épigramme de Racine qui prétendait faire remonter l'origine des sifflets à l'*Aspar* du sieur de Fontenelle.

En résumé, on causait beaucoup et de tout, à ces fameux mardis. On n'y jouait pas; au lieu de s'y ruiner au jeu, on se ruinait seulement en frais de conversation et de bel esprit.

Passons aux réunions du mercredi.

C'est à elles que la marquise accordait toutes ses préférences. Un jour, discutant avec son mardi une question de casuistique sentimentale, et se trouvant seule de son opinion, elle termina la discussion en lançant à ses adversaires cette singulière apostrophe dont ils voulurent bien ne pas se blesser : « Vous êtes tous des ignorants et des imbéciles; je proposerai la question à mon mercredi et je gage qu'il pensera comme moi. » Mairan, dont je vous parlais tout-à-l'heure, se chargea de venger sur le champ les non-intellectuels ainsi molestés par une fine riposte; il se pencha vers la marquise et lui dit en souriant : « En diriez-vous bien autant à votre mercredi? » C'est un peu le même cas que celui de M. Thiers s'oubliant un jour à dire au roi Louis-Philippe que lui, Thiers, était plus intelligent que le roi : « La preuve que vous avez tort, répliqua le monarque, c'est que c'est vous qui le dites. »

Quels étaient donc les héros de ces terribles mercredis? Avant de venir à Fontenelle et à Lamotte, passons les principaux en

Digitized by Google

revue. C'était d'abord un éminent avocat, M. de Sacy, qui avait de qui tenir, et qui soutenait son nom en traduisant avec goût les lettres de Pline le Jeune. A cette époque, où la querelle des Anciens et des Modernes battait son plein, il osait, dans ce salon où les Anciens étaient si fort malmenés, avouer ses préférences pour Homère, Virgile et Cicéron.

Un des plus brillants causeurs était un professeur au collège de France, l'helléniste Massieu, défenseur d'Homère lui aussi, du reste aveugle comme le vieux poète, aveugle comme son contradicteur Lamotte, et discutant sans fin avec ce dernier sur cette beauté littéraire qui leur tenait lieu de lumière. Brillant causeur aussi, mais dans un autre genre, l'abbé de Pons, un petit bossu qui riait le premier de sa difformité, et qui avait fait cette réponse amusante à quelqu'un qui lui parlait sans le connaître : « Monsieur, je ne suis pas le bossu que vous cherchez. » Malin et méchant, pour ne pas faire mentir le proverbe, Pons s'acharnait en particulier sur cette bonne madame Dacier qui avait cent fois raison d'aimer et de chérir les illustres anciens qu'elle et son mari avaient traduits et commentés, mais qu'elle avait le plus grand tort de ne pas défendre toujours avec les meilleurs arguments et en observant les règles de la courtoisie.

Je glisse sur une foule de savants et d'académiciens pour venir à un point assez piquant qui a été mis dernièrement en lumière par M. Monval, l'archiviste de la Comédie Française, à propos de la publication de lettres de la célèbre comédienne Adrienne Lecouvreur.

En effet, la marquise de Lambert était si accueillante que sa porte était également ouverte non seulement aux artistes, aux compositeurs et aux peintres, mais aussi aux acteurs qui avaient su se distinguer dans leur art. Le vieux Baron, qui était remonté sur la scène après une longue retraite, — il jouait déjà du temps de Corneille vieilli, — y rencontrait la jeune et radieuse Adrienne. Celle-ci y disait, comme elle savait dire, les vers du divin Racine. C'était le temps où le goût pour Corneille allait en diminuant et Vauvenargues n'était pas loin, qui mit délibérément l'auteur d'*Andromaque* au-dessus de l'auteur de *Cinna*.

Adrienne, reçue chez madame de Lambert, excitait bien des jalousies ; mais elle s'en moquait, comme dans le billet que voici :

Digitized by Google

« Vous connaissez la vie dissipée de Paris et les devoirs in-
» dispensables de mon état. Je passe mes jours à faire les trois
» quarts au moins de ce qui me déplaît; des connaissances
» nouvelles, mais qu'il m'est impossible d'éviter tant que je
» serai liée où je suis, m'empêchent de cultiver les anciennes
» ou de m'occuper chez moi selon mon gré.

» C'est une mode établie de dîner ou de souper avec moi
» parce que quelques duchesses m'ont fait cet honneur.

» Il est des personnes dont les bontés me charment et me
» suffiraient, mais auxquelles je ne puis me livrer parce que je
» suis au public et qu'il faut absolument ou répondre à toutes
» celles qui ont envie de me connaître, ou passer pour imper-
» tinente.

» Quelque soin que j'y apporte, je ne laisse pas de mécon-
» tenter. Si ma pauvre santé qui est faible, comme vous savez,
» me fait refuser ou manquer à une *partie de dames* que je n'au-
» rai jamais vues, qui ne se soucient de moi que par curiosité,
» ou, si je l'ose dire, par air; car il en entre dans tout : « Vrai-
» ment, dit l'une, elle fait la merveilleuse. » Une autre ajoute :
» « C'est que nous ne sommes pas titrées. » Si je suis sérieuse
» parce que l'on ne peut pas être fort gaie au milieu de beaucoup
» de gens qu'on ne connaît pas : « C'est donc là cette fille qui a
» tant d'esprit, dit quelqu'un de la compagnie. » Ne voyez-vous
» pas qu'elle nous dédaigne, dit un autre, et qu'il faut savoir
» du grec pour lui plaire? Elle va chez madame de Lambert,
» dit un autre, cela ne vous dit-il pas le mot de l'énigme? »

V

Si j'avais pour dessein de faire ici un historique complet de l'hôtel, il me faudrait mentionner encore bien des noms, et les deux plus illustres, ceux de Le Sage et de Montesquieu. Mais il est temps, je crois, de remplir ma promesse du début et de venir aux deux coryphées de la société Lambertine, c'est à savoir : Fontenelle et Lamotte-Houdar; ce sera le meilleur moyen aussi de montrer, à propos de ce fameux salon, les transformations morales dont j'ai parlé.

« On aime, dit M. Emmanuel de Broglie, à se représenter de

Digitized by Google

chaque côté de la cheminée du salon de madame de Lambert ces deux figures si dissemblables, ces deux hommes si différents en tout, qui furent cependant liés d'une amitié sans nuage... « Le plus beau trait de ma vie, disait Fontenelle de Lamothe, c'est de n'en avoir pas été jaloux. » Ils devaient former le plus piquant contraste. D'une part, c'est Fontenelle avec sa figure sèche mais piquante, ses yeux vifs, pleins d'ironie et de railleuse bonhomie, sa voix toujours modérée et ses inflexions toujours malicieuses; Fontenelle, l'esprit le plus aimable et le plus ouvert, mais aussi le plus superficiel qui mérite si bien le charmant quatrain de Voltaire :

Avec Quinault il badinait,
Avec Mairan il raisonnait,
D'une main légère il prenait
Le compas, la plume et la lyre.

De l'autre côté, pour faire pendant, représentez-vous Lamotte avec sa grande figure expressive, malgré ses yeux éteints, ses gestes brusques, sa voix chaude et bruyante, sa toilette négligée, son air de poète inspiré, sa galanterie précieuse auprès des femmes et cet air de douceur, de parfaite bonne compagnie que tous les contemporains, amis ou ennemis lui reconnaissent. »

Le tableau est bien tracé, il me semble, et bien enlevé, mais il me semble aussi qu'il faudrait le corriger ou le modifier dans certains traits. Le contraste dont nous parle ici M. Emmanuel de Broglie est tout apparent et, en quelque sorte, purement extérieur. Les deux idoles du salon, qui régnaient aussi bien les mardis que les mercredis, s'entendaient on ne peut mieux, mais c'est qu'ils étaient faits au fond pour s'entendre; car ils ont été, même à leur insu, les collaborateurs d'une œuvre commune dont je vous ai parlé en commençant; ils ont préparé les voies au grand mouvement philosophique qui devait tout emporter. Les deux autres précurseurs de ce mouvement, je les ai déjà nommés aussi, ce sont Bayle et l'abbé de Saint-Pierre; Bayle, l'auteur de cet énorme dictionnaire qui est déjà une encyclopédie, où les encyclopédistes ont puisé toutes leurs armes pour combattre la superstition et le fanatisme, Bayle, qui avait composé ce dictionnaire dans un esprit essentielle ment sceptique, et dont Voltaire dira plus tard :

Bayle en sait plus qu'eux tous, je vais le consulter;

Digitized by Google

et l'abbé de Saint-Pierre, ce rêveur, cet utopiste, dont la chimère est la paix perpétuelle, et qui par là est le précurseur, lui aussi, des encyclopédistes qui exprimeront ou étaleront bientôt leur amour de l'humanité, et par exemple du baron d'Holbach, auteur de cette page si caractéristique :

« La justice m'ordonne de montrer de la bienveillance à tout » homme qui se présente à mes regards, parce que j'exige des » sentiments de bonté des êtres plus inconnus parmi lesquels » le sort peut me jeter. Le Chinois, le Mahométan, le Tartare, » ont droit à ma justice, à mon assistance, à mon humanité, » parce que, comme homme, j'exigerais leur secours si je me » trouvais moi-même transporté dans leur pays.

» L'homme vraiment humain et juste est fait pour s'intéresser » au bonheur et au malheur de tout être de son espèce. Une » âme vraiment grande embrasse, dans son affection, le genre » humain entier, et désirerait de voir tous les hommes heu- » reux. »

Si vous me demandez maintenant en quoi Lamotte-Houdar fut un précurseur des philosophes du XVIIIe siècle, je vous répondrai avec tous les historiens de notre littérature. Sans doute, Lamotte fut un médiocre écrivain et un poète plus médiocre encore ; on se rappelle la mordante épigramme de Voltaire dans le *Temple du goût :*

Mes vers sont durs, dit-il, mais forts de chose...

Il y a longtemps qu'on ne lit plus tout le fatras qu'il a composé, ses œuvres lyriques ont partagé le sort de ses œuvres dramatiques, y compris cette tragédie, *Inès de Castro,* qui eut tant de succès à son apparition, et sa réputation a failli sombrer dans le ridicule à cause du rôle qu'il joua dans la *Querelle des Anciens et des Modernes.*

Vous savez autour de qui et autour de quoi on se battait lors de cette fameuse querelle qui eut plusieurs phases. Dans cette dernière phase il s'agissait surtout d'Homère. Lamotte avait réveillé la querelle assoupie en publiant une traduction de l'*Iliade,* de l'*Iliade* réduite à 12 chants, abrégée et expurgée, et il avait inséré en tête de cette traduction une préface, un discours sur Homère où il débitait toutes les sottises possibles et imaginables. Madame Dacier se fâcha ; elle eut tort de se départir de la civilité avec un contradicteur qui mettait les

Digitized by Google

rieurs de son côté grâce à sa modération et à sa courtoisie; mais enfin les théories de Lamotte étaient tout ce qu'il y a de plus extravagant. Pourtant il y a quelque chose à retenir de tous ces jugements si étranges et parfois si absurdes qu'il porte sur un poète qu'il ne comprenait pas, dans sa parfaite ignorance de l'esprit critique qui est l'orgueil et qui reste l'honneur de notre époque. Ce quelque chose, c'est tout simplement l'*Idée de Progrès;* car cette idée était impliquée dans la position de la question même, et l'honneur de l'avoir accréditée revient à celui qui fut avec Fontenelle le champion le plus en vue des modernes.

Au fond de leur raisonnement, il y avait ceci : Puisque nous valons mieux que les anciens en fait de lumières scientifiques, puisque la suite des temps a fait avancer la civilisation grâce à une série d'étapes jusqu'au point où nous sommes, pourquoi, supérieurs aux anciens dans tant d'ordres de choses, ne leur serions-nous pas fatalement et nécessairement supérieurs même dans les lettres et dans les arts? Là-dessus la discussion est ouverte : Jean-Jacques tiendra tête à ses anciens amis, les encyclopédistes, en soutenant que ce que nous appelons la civilisation n'est qu'un vain mot quand il s'agit de progrès moral; il voudra prétendre qu'on valait mieux au bon vieux temps que de nos jours; il fera le procès des mœurs nouvelles; il soutiendra à ce propos de purs paradoxes, selon moi, et selon Voltaire qui s'est écrié où vous savez :

> Regrettera qui veut le bon vieux temps
> Et les beaux jours de Saturne et de Rhée.

Pour ce qui est du progrès littéraire, la question semble plus facile à trancher, et le simple bon sens nous indique que le siècle de Périclès ou celui d'Auguste, ou celui de Louis XIV, ne sont pas nécessairement au-dessous des siècles où les progrès des sciences se sont accentués. Mais si téméraire, si absurde même que soit la thèse favorite de Lamotte, on voit quel germe fécond elle renfermait; c'est l'idée de progrès qui prenait ainsi naissance par hasard, au beau milieu d'une querelle littéraire où elle était peu attendue, et cette idée est si grande qu'on ne peut omettre de la signaler au passage; car enfin la foi dans le progrès est peut-être décevante; c'est peut-être une superstition de l'esprit moderne qui se croit affranchi de toutes les supers-

Digitized by Google

titions ; mais c'est bien cette foi-là qui a été un levier puissant avec lequel les agitateurs de la foule, depuis plus d'un siècle, ont cherché à déraciner tous les excès et tous les abus et à édifier le nouvel asile de la société humaine.

VI

Quant à Fontenelle, mon quatrième précurseur du mouvement philosophique, ses leçons et ses œuvres ont une portée bien plus considérable que celles de son émule dans le salon de madame de Lambert. — C'est bien l'homme de lettres du XVIIIe siècle par excellence, dit M. Emmanuel de Broglie, *tout esprit, sans âme...*

Ce manque d'âme, je ne sais pas si c'est tout à fait la marque de ces grands hommes. Il y a plus que de la raison, il y a de l'âme aussi dans Montesquieu, par exemple, quand il s'élève avec tant de force dans l'Esprit des Lois contre l'intolérance religieuse, dans sa Très humble remontrance d'un Juif aux inquisiteurs d'Espagne et de Portugal. De l'âme, il y en a aussi chez Voltaire, moins que n'en a voulu voir Victor Hugo, plus que n'en mettent certains critiques d'aujourd'hui qui se font les échos des rancunes politiques ou religieuses ; mais enfin je ne demande pas qu'on en reconnaisse à Fontenelle ; je me rappelle son mot tant de fois cité, si cruel et d'un égoïsme si révoltant : « Si j'avais la main pleine de vérités, je la tiendrais fermée... » J'aime mieux Sully-Prudhomme :

> Je compris mon erreur, et qu'aux temps où nous sommes
> Nul ne peut se flatter de se passer des hommes
> Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés...

Fontenelle n'a point d'âme, c'est entendu ; mais il reste Fontenelle, c'est-à-dire un formidable adversaire du vieil esprit dogmatique et traditionnel !

Sifflé comme auteur tragique, détestable comme auteur de pastorales galantes et fades, justement raillé comme bel esprit par La Bruyère dans le portrait de Cydias, Fontenelle s'est révélé comme prosateur un excellent écrivain, et comme penseur un esprit des plus redoutables et des plus hardis. Pour

Digitized by Google

bien se le représenter dans le salon de la marquise, il faut se rappeler ce qu'il avait écrit et ce qu'il écrivait encore. — A cet égard il y a de lui trois œuvres capitales — c'est l'*Histoire des Oracles*, la *Pluralité des Mondes*, et les *Eloges Académiques* qu'il rédigea comme secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

Rien de perfide comme son *Histoire des Oracles* où, comme on dit, il n'a pas l'air d'y toucher. Ecoutez là-dessus M. Emile Fagnet, ce chef-d'œuvre de malicieuse analyse :

« Fontenelle nous donne son livre comme inspiré par le zèle » chrétien le plus pur, et par une horreur pour le paganisme » que certains chrétiens ont eu l'imprudence de ne pas pousser » aussi loin que Fontenelle. Ils ont cru qu'ils pouvaient tirer » avantage de deux choses : de ce que certains oracles païens » avaient annoncé l'avènement du christianisme, et de ce que, » le Christ venu, les oracles avaient cessé. De ces deux choses, » la seconde est fausse, les oracles ayant continué de sévir, » quoique avec moins de véhémence, pendant 400 ans après » Jésus-Christ ; et la première blesse infiniment l'auteur qui » n'aime pas que les vérités de la foi aient un appui dans les » instruments de l'idolâtrie. Les chrétiens, flattés d'être annon- » cés par la bouche même de leurs ennemis, ont supposé que » les oracles étaient inspirés par les *démons*, c'est-à-dire par les » anges déchus, à qui Dieu a permis quelquefois de dire la » vérité. C'est une erreur. Mille exemples prouvent que les » oracles n'étaient qu'une jonglerie assez grossière, et Fon- » tenelle énumère religieusement tous ces ridicules artifices, » dans le dessein de montrer, non pas tant, soyez-en sûrs, » qu'une des preuves au moins dont se soutient le christianisme » est ruineuse, et que parmi les prophéties, celles qui sont » d'origine païenne sont vaines et ridicules, — que de prouver » combien le paganisme est abominable. — Il n'y a rien *d'édi-* » *fiant* au monde comme ce petit livre. »

Les entretiens avec une marquise sur la *Pluralité des Mondes* ne sont pas seulement une petite leçon de cosmographie à l'usage des belles dames. Ecoutez encore M. Fagnet, avec son ton de pince-sans-rire :

« Fontenelle est bon apôtre encore avec sa précaution de » dire qu'il met dans les mondes qui ne sont pas la terre des » habitants qui ne sont pas des hommes. C'est précisément

Digitized by Google

» cela qui forme une difficulté nouvelle dont la philosophie
» libre penseuse va s'emparer. Des habitants dans toutes les
» planètes? — Très probablement. — Semblables à nous? —
» Assurément non! — Qui ont une autre nature, une autre
» complexion, d'autres sens! — Plus que nous? — Il est
» possible. — Et alors le monde est pour eux tout différent, et
» l'âme tout autre ? — Sans doute. — Et notre vérité à nous,
» vérité philosophique, vérité scientifique, vérité morale, qu'est-
» elle donc? — Une vérité relative, une vérité de ver de terre
» qui ne vaut pas qu'on en soit fier... — Ni qu'on y tienne? —
» Que voulez-vous? »

Enfin, il a tant été dit que les *Eloges Académiques* composés par Fontenelle comme secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences sont un chef-d'œuvre, qu'on voudrait qu'ils ne le fussent point tout à fait pour pouvoir dire quelque chose de nouveau, ajoute M. Fagnet, et j'en dirai moi seulement ceci : Quelle souplesse d'esprit il fallut à Fontenelle, créateur de ce genre illustré depuis par Flourens, Mignet et Jules Simon, chacun dans son genre, pour rédiger avec intelligence ces 69 éloges, passer de celui de Malebranche à celui de Cassini, parler avec une même compétence de Vauban et de Newton!

Mais surtout quel chemin il fait faire ici au progrès des lumières, suivant la vieille expression, à la vulgarisation scientifique, comme on dit maintenant! Avant lui les *Eloges* s'écrivaient en latin; il les rédige, lui, en français, dans le français de l'époque si lumineux et si net, qui passe toutes les idées au crible et qui les dépose si claires et si pures dans les esprits.

VII

Je ne veux pas chercher ailleurs ma conclusion. Je la vois et je la prends dans le caractère que je viens de donner à l'œuvre et à l'esprit de Fontenelle. Puisqu'il est, avec Lamotte, l'idole du salon de la marquise, il me semble que le succès et l'éclat de ce salon marquent une étape dans l'évolution de la femme française. Le temps n'est plus où la femme se désintéresse des questions positives; elle passe de la docilité indifférente ou de

Digitized by Google

la soumission superstitieuse à la curiosité de plus en plus éveillée, à l'intelligence vive et souple des matières les plus arides ou les plus graves, quitte à verser presque fatalement dans l'indépendance plus ou moins affichée. Déjà les savants du XVIIe siècle avaient attiré quelques femmes; des femmes comme Madame de Grignan ou Madame de la Sablière s'occupaient de Descartes et de ses tourbillons, ou de l'astrolabe; Molière eut beau se moquer des *Femmes Savantes*; ce sont les Femmes Savantes qui vont occuper la scène, et pour plaire à la divine Emilie, à madame du Châtelet, le littérateur Voltaire, Voltaire lui-même, étudiera la physique.

Digitized by Google

LE PERCEPTEUR

par M. ROUGET-MARSEILLE

Membre résidant

En France, les fonctionnaires de l'Etat ne sont pas suffisamment appréciés du public, par le motif que leurs attributions ne sont pas assez connues. Très souvent, l'on ne se rend même pas un compte réel de l'importance des fonctions qui leur sont dévolues et l'on est toujours porté à les décrier plutôt qu'à apprécier leur abnégation et leur dévouement. Certes, il ne suffit pas d'être fonctionnaire pour devenir un homme impeccable, mais aussi, d'un autre côté ne nous paraît-il ni juste, ni rationnel, de juger une corporation tout entière sur les défauts et les travers d'une partie de ses Membres. On ne tient pas assez compte que les fonctionnaires sont enserrés dans un réseau inextricable de réglements dont il ne leur est pas permis de sortir, malgré toute la bonne volonté dont ils puissent être capables. L'Administration française que, dit-on, l'Europe nous envie, aurait cependant besoin d'être améliorée dans beaucoup de ses parties et il serait nécessaire que partout elle fût mise en harmonie avec les principes d'une civilisation aussi éclairée que démocratique. Il paraît essentiel de renoncer à des errements qui n'ont plus de raison d'être à une époque où tout marche à la vapeur et à l'électricité. Le temps est véritablement de l'argent et il est nécessaire de restreindre autant que possible les pas et les démarches de toutes les personnes qui peuvent avoir des rapports obligatoires ou facultatifs avec nos diverses administrations. Il existe de très nombreuses catégories de fonctionnaires en France. Nous dirons même beaucoup trop, car il serait possible d'opérer des réunions d'attributions qui en diminueraient le nombre, et cela à la

Digitized by Google

grande satisfaction du public, obligé de courir de bureau en bureau pour effectuer ou régulariser des opérations souvent sans grande importance. Nous émettons le vœu que cette réforme spéciale soit étudiée promptement par nos législateurs du Parlement et du Sénat.

Parmi les diverses catégories de fonctionnaires, nous allons tout d'abord en choisir une et essayer d'en esquisser la silhouette générale en laissant de côté les détails fastidieux des si nombreuses circulaires qui la régissent. Cette tâche quelque peu aride nous sera facilitée par le sentiment que nous accomplirons une œuvre utile et présentant quelques points intéressants pour tous ceux qui aiment à connaître les rouages spéciaux de notre administration financière.

Nous allons donc parler du *Percepteur des Contributions directes*. Ce nom évoque presque toujours des souvenirs personnels, car, à quelque catégorie de citoyens que l'on appartienne, on a toujours eu, à un moment donné, affaire au Percepteur.

Tout d'abord, qu'est-ce qu'un Percepteur, quelles sont ses attributions; comment se recrute-t-il et enfin quel rôle en réalité joue-t-il dans la société ? Ce sont des questions assez complexes et qui cependant n'ont pas frappé l'attention d'un homme de grande valeur de notre siècle, né en 1801 et décédé en 1881. Nous voulons parler de Littré, le savant français auteur du si remarquable Dictionnaire de la langue française. En effet nous ouvrons le volume à la page 1053 et nous ne trouvons au mot *Percepteur* que deux lignes d'un laconisme étonnant.

Percepteur (*pèr-sé-pteur*) *s. m.* préposé au recouvrement des impositions, des deniers publics, étym. lat. *perceptorem*, de *perceptum* supin de *percipère*, recevoir.

Nous allons essayer de combler la lacune laissée dans son ouvrage par l'illustre savant.

Jadis, sous les régimes qui ont précédé la Révolution de 1789, alors que l'on était courbé sous la législation de la *Capitation*, de la *Taille*, des *Vingtièmes*, etc., la situation du percepteur était peu honorable et par conséquent peu recherchée par tout homme ayant souci de l'estime de ses concitoyens. Les charges publiques étaient réparties si inégalement et d'autre part, la quantité de privilèges et d'exemptions dont jouissaient certaines classes de la nation française, rendaient la perception des

Digitized by Google

impôts odieuse à ceux qui la subissaient. Il en résultait plus que des froissements entre les redevables et les *Collecteurs* de l'impôt. Ces derniers, choisis parmi les personnes de moralité douteuse commettaient toutes sortes d'exactions et ne reculaient devant aucun moyen inique ou arbitraire pour amener un peu d'argent dans les Caisses de l'Etat. Une hostilité latente existait entre le *Collecteur* et le redevable, ce dernier outré des gains illicites encaissés par le représentant véreux du pouvoir et le tenant complètement en objet d'aversion générale. C'est avec intention que nous mentionnons qu'il ne rentrait qu'un peu d'argent dans les Caisses de l'Etat, car les taxes nombreuses qui grevaient la population des campagnes et le commerce des villes étaient adjugées à des *fermiers généraux* qui les prenaient à forfait et trouvaient moyen de s'approprier la plus grande partie de l'impôt. Ils déployaient un luxe scandaleux et dans les moments de disette du Trésor royal, plusieurs eurent l'audace de se servir du produit de leurs vols pour acheter des charges au Parlement et des titres de noblesse. L'oppression était si évidente que sans remonter à l'édit du 5 janvier 1634 qui avait prononcé la pénalité de mort contre les Collecteurs trop rapaces, il y a lieu de se souvenir qu'en 1761, un réglement royal avait déclaré obligatoire pour tout habitant désigné par le pouvoir la charge de recevoir les impôts. Le rôle des collecteurs de l'impôt était devenu si vil et si odieux que l'on ne trouvait plus que des compétiteurs succombant sous le mépris public et ce fait restreignait considérablement la rentrée de l'impôt. Or, de par le règlement de 1761, le Gouverneur de la province pouvait obliger une personne honnête et considérée à remplir l'emploi de Collecteur de l'impôt. Grâce à ce système quelque peu arbitraire, on était arrivé à relever dans une proportion remarquée la considération des agents du fisc, tombée précédemment au dernier degré du mépris général.

Quelques années après la Révolution, le système de recouvrement de l'impôt fut modifié et l'on renonça au mode adopté dans chaque commune de l'adjudication de la *Collecte* au meilleur enchérisseur, qui avait été sanctionné à tort par la loi du 3 frimaire an 7, et l'arrêté du 16 thermidor an 8. Les lois du 7 ventose an 10 et du 5 ventose an 12, suivies plus tard par l'ordonnance royale du 30 mai 1814, régularisèrent le service de l'impôt et l'on arriva à établir dans la suite une répartition de

Digitized by Google

taxes à peu près en rapport avec la situation réelle des débiteurs. Les privilèges et les exemptions ayant cessé d'exister, le rôle des agents de recouvrement devenait moins odieux et peu à peu la prévention qui s'attachait jadis à la fonction de *Collecteur* de l'impôt disparut en grande partie. Les nouveaux Percepteurs n'exerçant leur emploi qu'en vertu de règlements exactement déterminés et ayant une place honorable dans la hiérarchie des fonctionnaires, purent espérer jouir entièrement de la considération publique. Le pouvoir améliora de plus en plus cette partie si importante des services de l'Etat et la situation des Percepteurs fut réglée très sérieusement par l'ordonnance royale du 31 octobre 1839. Depuis cette époque, de nombreux décrets, entre autres ceux des 15 novembre 1857, 13 avril 1861 et 14 avril 1894, ont modifié un peu les détails, sinon le fond, de l'organisation des perceptions, qui fonctionne actuellement dans les conditions les plus normales et les plus honorables.

Personne n'ignore qu'actuellement les emplois de Percepteurs des Contributions directes sont sollicités par des hommes de toute condition sociale, aussi bien par des officiers, magistrats, professeurs, maires, que par des sous-préfets, préfets, même d'anciens sénateurs et anciens députés. Cette recherche est la meilleure preuve que le Contribuable ne rend pas le Percepteur responsable des impôts parfois lourds, qu'il est chargé de recouvrer. Nous pouvons assurer que maintenant le Percepteur est un agent de l'État très considéré, ayant une réputation d'intégrité et d'honorabilité absolument justifiée.

Les perceptions sont divisées en cinq classes, dont une qualifiée *hors classe* est entièrement à la disposition du Ministre des finances, pour récompenser les services exceptionnels rendus à l'Etat. Dans certains cas, principalement dans les perceptions de ville, en raison de l'ouverture ininterrompue des bureaux, les Percepteurs sont autorisés à se faire suppléer temporairement par des fondés de pouvoirs agréés par les chefs de services. Ces fondés de pouvoirs exercent à l'égard des Contribuables, les fonctions du Percepteur dans toute leur intégralité. Une des particularités de l'emploi de Percepteur est le mode de son recrutement. Tout d'abord, par la voie de concours régionaux, il y a la nomination de Percepteurs surnuméraires qui font un stage de trois à quatre ans chez un Percepteur titulaire et sont ensuite nommés à des emplois de 4e classe, pour

Digitized by Google

arriver ensuite par échelons d'avancements périodiques à la 1re classe de la fonction, puis il y a ensuite les candidats comptant un minimum de sept ans de services militaires ou civils rétribués directement par l'Etat, les agents des services de l'Algérie et de toutes les colonies françaises, les sous-officiers présentés en exécution de la loi du 18 mars 1889, et enfin, quoique non rétribués par l'Etat, du moment où ils peuvent justifier de sept ans de services, les Maires, les Receveurs municipaux spéciaux, les employés de préfectures, de sous-préfectures, de trésorerie générale et de recette particulière des finances. Cette multitude de candidatures n'est pas sans engendrer des abus et il n'est pas rare malheureusement de voir bien souvent des candidats très méritants, mais sans protection, se voir préférer des hommes dont les influences ont été plus fortes que les droits réels. Mais ce fait est inhérent à toute organisation humaine et nous ne pouvons pas espérer voir la perfectibilité régner en maîtresse dans l'Administration des finances, puisqu'elle n'existe nulle part. Que de fois le Ministre des Finances n'a-t-il pas été critiqué lors de la nomination d'emblée à des postes de 1re classe et de hors-classe de candidats venant du Ministère de l'Intérieur ou du Parlement. Mais sans méconnaître combien le fait est déplorable au point de vue de l'avancement hiérarchique, il y a lieu de considérer qu'un gouvernement républicain aussi bien qu'un gouvernement monarchique doit avoir à sa disposition des postes destinés à récompenser soit des actions d'éclat, soit des services particuliers rendus dans des fonctions où malgré toute leur intelligence et leur dévouement, les représentants de l'Etat ont cessé de plaire. Il ne serait pas juste qu'ils fussent des victimes perpétuelles des fantaisies électorales ou politiques.

Arrivons maintenant à l'exercice des fonctions de Percepteur; l'occupation est multiple et provient de la grande quantité de taxes qui grèvent le contribuable français. Dans une nation civilisée, on veut avoir tous les agréments, tous les plaisirs, toutes les jouissances. Chaque ville, chaque bourgade veut avoir de grandes et belles routes, de nombreux chemins vicinaux et ruraux. On veut une belle mairie ou un splendide Hôtel de Ville, on veut de vastes et spacieuses écoles, entourées de jolis logements pour les instituteurs et institutrices. Il faut des squares, des promenades, des boulevards, que ne veut-on

Digitized by Google

pas encore? L'éclairage *à giorno* au gaz, à l'électricité, la sécurité dans les rues et partant une nombreuse police ou force armée. L'eau doit couler à flots dans les ruisseaux et les fontaines publiques doivent être répandues partout. Tout cela s'obtient, mais hélas ! au prix d'impôts nombreux et qui enserrent le contribuable dans un filet à mailles touffues. C'est la conséquence absolue et inévitable du progrès et de la civilisation. Nos populations supportent vaillamment toutes les charges votées par les législateurs et qui seraient bénignes pour une nation aussi riche que la France, s'il n'y avait pas à assurer aussi celles qui résultent de désastreuses guerres et enfin celles nécessitées impitoyablement par le souci de notre défense nationale.

Il résulte donc de cet énoncé que le *Percepteur* est un personnage très important dans l'organisation financière du pays. Il y a lieu de reconnaître qu'il s'occupe généralement de son emploi avec zèle et activité. Nous allons en juger par la multiplicité de ses fonctions. Il coopère à toutes les opérations de la Caisse nationale des retraites, ainsi qu'à celles des assurances en cas de décès et d'accidents. Il est l'intermédiaire obligeant entre le public et les divers chefs des grandes administrations. Le Percepteur recouvre les impôts foncier, personnel et mobilier, portes et fenêtres et patentes. Il recouvre les taxes spéciales de main-morte, des mines, des poids et mesures, des alcoomètres, des chevaux et voitures, des billards, des vélocipèdes, des cercles, des droits de visite des pharmacies, drogueries et des appareils à vapeur, des fabriques et dépôts d'eaux minérales. Il reçoit aussi les créances dues au département, les droits universitaires pour brevets de l'Enseignement primaire et supérieur, etc., et, enfin il est entièrement chargé du service si difficile et si délicat du recouvrement des condamnations pécuniaires. C'est là où il faut apporter tant de ménagements afin de pouvoir concilier les exigences du Trésor avec la situation obérée de tant de débiteurs. Le Percepteur est maître des poursuites et doit exercer avec prudence les droits si puissants de l'Etat, en fait de privilèges. Il peut faire saisir et vendre le mobilier des malheureux qui ne peuvent payer ce qu'ils doivent en temps voulu, et prérogative extrême, il a le droit de requérir l'incarcération pour le paiement des amendes et condamnations pécuniaires. C'est une législation redoutable

Digitized by Google

qui disparaîtra plus tard de nos lois, espérons-le, mais du fait qu'elle existe, elle doit être exécutée par les Comptables du Trésor sans exagération, mais aussi sans faiblesse. Le Percepteur remplit cette tâche délicate à la satisfaction générale.

Le Percepteur a pour mission de conseiller le contribuable et de le guider dans les réclamations qu'il peut avoir à faire pour impositions abusives ou exagérées. Il doit surtout guider les malheureux redevables que des circonstances indépendantes de leur volonté ont pu mettre dans la triste alternative de ne pouvoir payer leur dette. Il doit les encourager à la patience et leur rappeler qu'il y a des crédits spéciaux mis à la disposition des Préfets pour remises et modération.

Le Percepteur étant en continuelles relations avec le contribuable, a pour mission particulière de faire aimer le gouvernement encore plus que de le faire respecter. C'est là le *Credo* du véritable fonctionnaire, et il y a lieu de constater que d'une façon générale le Percepteur le suit rigoureusement. Certes, il y a quelques exceptions et parfois pourrait-on signaler de l'excès de zèle ou un défaut de complaisance, mais nous osons l'affirmer, ce ne sont que de rares exceptions et qui font mieux ressortir les qualités générales de ces fonctionnaires d'élite. Le contribuable a droit à tous les égards et il doit toujours trouver chez le fonctionnaire financier, non la raideur et l'arrogance, mais au contraire une aménité spéciale qui atténue quelque peu l'ennui personnel qu'il ressent toujours en payant l'impôt.

Lorsque le Percepteur est en même temps Receveur municipal ou Receveur d'établissements hospitaliers, ses fonctions sont encore plus compliquées, car il est chargé d'assurer la rentrée des si nombreux produits qui forment le budget des communes, etc. (Prestations, droits de voirie, taxes sur les chiens, redevances des eaux, des trottoirs, etc.) Il est en relations continuelles avec les Maires et Adjoints, et il importe qu'il montre le plus grand tact en même temps que beaucoup de fermeté. S'il est vrai qu'étant pécuniairement responsable de sa gestion, le Percepteur soit parfois tenu de se montrer rigoureux, il ne doit cependant ni molester, ni froisser le redevable et le tracasser par des poursuites abusives. Il ne doit employer les mesures de rigueur qu'avec le plus grand discernement, et après avoir usé de tous les moyens de persuasion.

Digitized by Google

Le Percepteur possède en réalité une grande influence, et il ne doit l'employer que pour le bien de l'État et l'intérêt général des contribuables.

Le Percepteur est encore chargé d'un service important. Il coopère au paiement de toutes les dépenses de l'État et du Département : Traitements des fonctionnaires, travaux divers, pensions civiles, militaires, rentes nominatives et au porteur. C'est là surtout qu'il y a lieu de montrer son obligeance envers les illettrés et toutes personnes désireuses d'obtenir des renseignements. De cette communauté de relations entre le Percepteur et les contribuables, il résulte très souvent une réelle camaraderie, une amitié sérieuse, et ce n'est pas là une des moindres consolations du fonctionnaire de la finance, dont la vie publique est souvent remplie de plus de déboires que de satisfactions. On ne saurait contester que la carrière du Percepteur est pleine d'ennuis. Quelque légitime que soit la dette, on aime peu à payer l'impôt, et bien des fois, le contribuable aigri par la perte de ses récoltes, par de mauvaises affaires commerciales ou industrielles, parfois même mécontent de la forme gouvernementale, se laisse aller à des récriminations exagérées, à des acrimonies profondes, et en fait rejaillir le désagréable effet et le contre-coup sur le Percepteur. Il accable ce fonctionnaire de protestations frisant l'impertinence et parfois d'invectives injurieuses. Eh bien ! il est nécessaire que le Percepteur se montre calme et ne réponde au contribuable que par un langage mesuré, afin de ne pas exciter davantage le mécontentement de ce redevable trop aigri. Telle est, du reste, la conduite de la grande majorité des membres de cette administration financière. Presque partout, le Percepteur a su se faire estimer de ses chefs ainsi que des contribuables, et les municipalités lui adressent des éloges mérités. Il n'est pas de fête où l'on ne trouve le Percepteur : Concours agricoles, de gymnastique, de musique ou autres, banquets et fêtes populaires. C'est donc une preuve qu'il a trouvé la considération générale, et un gouvernement doit être fier, car lorsque l'on honore ses fonctionnaires, c'est lui-même qui est honoré dans leur personne.

Le Percepteur a la bourse facile pour les œuvres de bienfaisance et on ne peut que lui en adresser des félicitations. Le Percepteur ne fait jamais de politique. Il ne remplit que ses

Digitized by Google

obligations professionnelles, et c'est justement parce qu'il s'éloigne toujours de cette arène dangereuse qu'il peut trouver le calme et la dignité nécessaires pour l'accomplissement de son devoir journalier. Du moment où il réussit à mériter l'estime de ses chefs et à se faire aimer de ceux qui l'approchent, il a obtenu ainsi la satisfaction du devoir accompli. C'est la récompense la plus précieuse qu'un fonctionnaire puisse désirer.

Digitized by Google

Digitized by Google

SUR LE CHEMIN DE LA VIE

par M. Jules CARRARA

Lauréat du Concours Folloppe de 1898.

LA CORDE D'OR

I

COMME LES CYGNES...

O toi qui sèmes sur ma route
Les roses blanches du bonheur,
Mon cœur ne bat que pour ton cœur
Et mon âme t'appartient toute.

Vois : au-dessous de l'horizon
Sont descendus les derniers voiles,
Et voici les claires étoiles
Qui s'allument sur la maison.

Ce sera la calme demeure
Où, sous les ombrages épais,
Notre amour vivra dans la paix
Sa première et sa dernière heure.

Oh ! n'est-ce pas qu'il sera doux
De te répéter et d'entendre
Dans ta bouche l'aveu si tendre
Qu'à voix basse on dit à genoux :

Digitized by Google

Je t'aime !... ce mot que mon âme
Te murmure matin et soir,
Plein du frais parfum de l'espoir,
De la pure ardeur de la flamme.

Viens, mon doux ange, et veuille Dieu
Que notre terrestre voyage
Se fasse sans vent ni nuage,
Sous un ciel favorable et bleu,

Et que nous passions, forts et dignes,
A travers l'humaine rumeur,
Comme on voit sur un lac dormeur
Glisser un blanc couple de cygnes.

II

Ton amour m'est plus doux que les plus douces choses,
Plus doux que le parfum des roses,
Plus doux qu'à son lever l'aurore au teint vermeil,
Plus doux que le zéphyre aux caresses sans nombre,
Plus doux que les regards de la reine de l'ombre
Qui veille sur notre sommeil.

Ton amour est plus fort que les plus fortes chaînes,
Plus fort que les rocs, que les chênes,
Et que l'aigle qui plane à la cime des monts,
Plus fort que la douleur, plus fort que la mort même,
Car il n'est pas pour nous de détresse suprême,
Tant qu'ici-bas nous nous aimons.

Ton amour est mon bien, ma foi, mon espérance ;
Ton amour est mon assurance ;
Il est de mon bonheur le gage essentiel ;
Car il est le seul guide intègre et salutaire
Qui sache, en me gardant des écueils de la terre,
Me montrer le chemin du ciel.

Digitized by Google

III

« O Mort ! où est ton aiguillon ? »

Le printemps passera ; les roses
Iront rejoindre les lilas
Dans l'abîme où vont toutes choses...

Notre amour ne passera pas.

Sur les radieuses étoiles
Qui nous regardent dans le ciel
La nuit sombre étendra ses voiles...

Mais notre amour est éternel.

Sur la mer où, pris en plein rêve,
Tant de vaisseaux sombrent au port,
Notre amour voguera sans trêve...

Car il est plus fort que la mort.

IV

JOLI MOIS DE MAI

— De ton manteau d'or et d'azur vêtu,
Joli mois de Mai, que m'apportes-tu ?

— Voici le muguet, voici l'anémone,
Voici les lilas, voici le jasmin,
Voici du printemps l'odorante aumône...

— Joli mois de Mai, passe ton chemin !

— C'est vrai ; ma couronne est à peine éclose,
Et plus d'une fleur manque au rendez-vous.
Attends un instant que je me repose,
Et bientôt je vais t'apporter la rose ;
Dieu n'a pas créé de parfum plus doux.

— Joli mois de Mai, je veux autre chose.

Digitized by Google

— Prends ce rossignol, sylphe aérien,
De l'amour profond image fidèle ;
Prends ce papillon, gracieux vaurien,
Ce merle siffleur, épicurien ;
Prends ce rouge-gorge ou cette hirondelle.

— Joli mois de Mai, tout cela n'est rien.

— Poète, viens voir la forêt qui pousse
Et les frais zéphyrs dans l'ombre tapis.
Dans ce clair-obscur tout rayon s'émousse ;
Les oiseaux rêveurs ont la voix plus douce,
Et la mousse étend son moelleux tapis...

— Joli mois de Mai, le diable ait ta mousse !

— Poète, à tes pieds j'ai mis mon trésor ;
J'ai pillé pour toi le mont et la plaine ;
Mais rien ne te plaît, ni le soleil d'or,
Ni la fleur, ni l'aile au léger essor,
Ni la forêt sombre et de chansons pleine...

— Joli mois de Mai, cherche, cherche encor !

— Poète exigeant, si ton cœur préfère
Une jeune enfant dont le cœur soit tien,
La voici ; j'ai mis mon âme à la faire.

— Joli mois de Mai, voilà mon affaire !
Sache que l'amour est mon plus grand bien,
Et que sans l'amour le reste n'est rien.

V

INVOCATION

Depuis le jour splendide où vous avez permis,
Seigneur, qu'à ma jeunesse obscure et sans amis
Un peu de clarté fût donnée ;
Depuis que vous avez élargi la prison
Où, saignante d'un mal atroce et sans raison,
Mon âme pleurait enchaînée ;

Digitized by Google

Depuis que votre main, si douce aux malheureux,
A délivré mon front du fardeau douloureux
Qui l'inclinait trop vers la terre ;
Depuis que, me penchant sur l'ombre et l'infini,
Grâce à ce pur flambeau dont vous m'avez béni,
Je n'y trouve plus de mystère ;

Depuis que je comprends combien vous avez fait
L'âme humaine profonde et le monde parfait
En les créant à votre image ;
Depuis qu'à la hauteur immense où vous planez,
J'ai vu combien nos fronts doivent être inclinés
Pour vous rendre un meilleur hommage ;

Depuis ce jour, Seigneur, où votre auguste main,
S'entr'ouvrant pour bénir, a mis sur mon chemin
L'ombre adorable d'une femme,
Depuis ce jour, mon Dieu, j'aime, et je sens mon cœur
Se fondre au souffle ardent de l'idéal vainqueur,
Comme l'airain fond sous la flamme.

J'aime, et c'est cet amour aveugle en qui je crois
Qui m'a jeté tremblant au pied de votre croix,
Et sur mon front pâle et sévère
A posé quelques-uns de ces rayons charmants
Qui mirent tant de gloire et d'éblouissements
Dans la sombre nuit du Calvaire.

J'aime, et par cette voix qui répond à ma voix,
Mon âme, libre enfin des tourments d'autrefois,
Ne se sent pas moins consolée
Que les petits oiseaux et que les fleurs des champs
Qui jusqu'à vous, avec leurs parfums et leurs chants,
Font monter leur prière ailée.

Humble avec ces petits, clément avec ces doux,
Mon aile, faible encor, n'a d'essor que vers vous,
Lente au but prescrit, mais fidèle,
Sachant ce que l'oiseau sait en sortant du nid,
Qu'il ne peut s'envoler dans l'azur infini
De son premier battement d'aile.

Digitized by Google

Vous qui savez, Seigneur, et qui l'avez permis,
Vous qui savez lequel de vos anges a mis
Sa main sur ma tête inclinée ;
Vous qui savez lequel jusqu'à vous m'a porté,
Laissant de votre espoir et de votre clarté
Mon âme tout illuminée ;

Oh ! Seigneur, je me jette à vos pieds en pleurant,
Et c'est avec la voix dont on parle en mourant,
Voix sacrée, austère et suprême,
Que je viens vous prier d'étendre votre main
Sur celle qui veut faire avec moi son chemin,
Sur celle qui m'aime et que j'aime !

Fragile, prenez-la dans vos grands bras puissants,
Avec une voix tendre et des mots caressants,
Comme en ont si souvent les mères,
Et dites-lui : « Voici, ma fille, je te mets
Dans un banquet splendide exempt à tout jamais
De fiel et de coupes amères.

Pour le rêve idéal que ton cœur a formé,
Tu vivras bienheureuse avec ton bien-aimé,
Ceinte des plus splendides voiles,
Et tu seras dans un Eden vierge de pleurs,
T'enivrant de parfums, tes pieds foulant des fleurs,
Ton front perdu dans les étoiles.

Et lorsque tous vos jours vous seront mesurés,
Sans quitter le festin vous vous endormirez
Pour de plus exquises délices,
Comme dorment les fleurs qui, lasses de fleurir,
Ne sachant pas comment l'air fait pour bien mourir,
Ne font que pencher leurs calices. »

Vous lui direz cela, Dieu très-bon, n'est-ce pas ?
Et moi, dont l'ombre reste attachée à ses pas,
J'ai ce seul espoir dont j'espère,
J'ai ce seul rayon d'or, splendide et réchauffant,
Que, vous ayant prié comme prie un enfant,
Vous m'exaucerez comme un père.

Digitized by Google

VI

Le deuil est entré dans mon âme ;
Mon cœur filial a saigné,
Et je ne suis pas résigné
A ce coup que ma raison blâme.

O mère aimée ! en t'en allant
Tu m'as pris un peu de moi-même,
Car la mort de ceux que l'on aime
Fait mourir comme un poison lent.

Mais dans le petit cimetière
Où tu reposes pour jamais,
Ta tendresse, ô toi qui m'aimais !
N'a pas disparu tout entière.

Là-bas, sous un ciel azuré
Fait pour l'amour, elle est entrée
Au cœur d'une femme adorée
En qui je la retrouverai.

O toi que j'aime ! non, ma mère
N'est pas morte ; elle vit en toi,
En toi que j'aime, et c'est pourquoi
Son absence m'est moins amère.

Son départ n'est pas sans retour,
Sa douceur ne m'est pas ravie ;
Elle m'a fait naître à la vie ;
Toi, tu m'as fait naître à l'amour.

VII

O toi qui m'aimes, toi ma compagne fidèle,
Toi qui couves chacun de mes battements d'aile
De ton doux regard maternel ;
Toi qui m'as pris tout jeune et qui m'as mis dans l'âme
Ce souffle impérissable et cette ardente flamme
Qui font un amour éternel ;

Digitized by Google

Toi qui, sachant combien l'espoir est nécessaire
A ceux que le malheur tient sous sa rude serre,
As dit tout bas un jour à mon cœur d'espérer ;
Toi qui, sachant souffrir sans plainte ton martyre,
Cherches de tous les yeux les miens pour leur sourire,
De tous les bras ouverts les miens pour y pleurer ;

O toi qui vers le ciel consolant et splendide
As dirigé l'essor de mon âme candide
Et mis en terre mes genoux ;
Toi qui m'as dit le nom et la gloire infinie
De Celui qui nous aime et t'a souvent bénie,
De Jésus immolé pour nous ;

Toi qui, longtemps vouée à la souffrance immonde,
Sachant que le bonheur est plus haut que ce monde,
As voulu m'en donner le gage essentiel ;
Toi qui, baisant mon front, l'as rendu moins austère,
Toi qui, m'ayant frayé mon chemin sur la terre,
As voulu m'entr'ouvrir un sillon dans le ciel ;

Oh ! ne perds pas ma main qui s'attache à la tienne !
Notre amour est le seul rameau qui nous soutienne,
Car ici-bas Dieu nous bénit
Ainsi que les petits oiseaux dont l'aile ouverte
Dans toute la forêt n'a qu'une branche verte,
Celle où se balance leur nid.

Aussi loin que le vent du destin nous emmène,
Et quoi que nous devions à la vengeance humaine
D'espérance déçue et de rêves défunts,
Oh ! revenons toujours sous la calme feuillée,
Sur le rameau pensif où l'âme émerveillée
Entend parler d'amour les chants et les parfums !

Et comme nous savons mieux que tout ce qui chante
Combien le ciel qui brille a de grâce touchante
Et combien Dieu l'a fait profond ;
Comme, sachant qu'il est l'éternelle harmonie,
Nous pouvons implorer sa clémence infinie
Mieux que les oiseaux ne le font ;

Digitized by Google

Ouvrons notre envergure assez haut dans l'espace
Pour que nul souffle amer de l'orage qui passe
A notre essor épris d'azur ne fasse affront ;
Et lorsqu'il le faudra, sachons jusqu'à la terre
Ramener humblement notre aile solitaire
Et dans la fange impure abaisser notre front.

Il est doux de se perdre avec la bien-aimée
Dans l'éblouissement d'une sphère embaumée
    Que nulle ombre ne vient ternir ;
Mais s'il est ici-bas quelque âme douloureuse,
D'un peu de nos bonheurs sachons la rendre heureuse,
    Car il est plus doux de bénir.

Lorsque Jésus passa sur la terre étonnée,
Il avait de rayons la face illuminée,
Le ciel pour diadème à son front surhumain ;
Ses yeux bleus se miraient dans les yeux bleus des anges;
Mais il avait aux pieds nos hontes et nos fanges,
Et tous les réprouvés s'attachaient à sa main.

VIII

PROMENADE

Mets ta main dans la mienne et viens dans la campagne.
Couple espiègle et rieur que l'amour accompagne,
Nous irons au hasard, et nous admirerons
Tout ce que la nature, au-dessus de nos fronts,
Inépuisable en ses largesses infinies,
Epanchera d'accords, de rayons, d'harmonies.
C'est le printemps splendide et doux à notre cœur.
Partout la voix de Dieu chante un hymne vainqueur,
Et du plus haut des monts au plus humble brin d'herbe,
L'univers apparaît magnifique et superbe.
Pourtant, sans toi, mon âme et mon unique bien,
Toute clarté n'est qu'ombre et le monde n'est rien,
Dans la fleur qui s'entr'ouvre au revers de la route
Et qu'un parfum trahit, je te retrouve toute.

Digitized by Google

Pour que je les contemple, il faut que dans les cieux
Mes yeux voient resplendir l'azur clair de tes yeux,
Et les petits oiseaux ne peuvent rien me dire,
S'ils ignorent l'écho musical de ton rire.
Oui, l'étoile là-haut brille, et sais-tu pourquoi ?
C'est que je te chéris, c'est que je pense à toi,
C'est que le souffle de ma vie est ton haleine,
C'est que de ton amour mon âme est toute pleine,
C'est que rien dans mon cœur ne battrait plus jamais,
Si tu ne m'étais chère et si tu ne m'aimais.

IX

CHANSON

Quand je veux être ébloui,
Je regarde dans l'espace
Le soleil épanoui
Comme une fleur d'or qui passe.

Quand je veux être charmé,
C'est devant la pâquerette
Dont le gazon est semé,
Astre d'or, que je m'arrête.

Si j'ai besoin de chansons,
Je sais des forêts lointaines
Où fauvettes et pinsons
En gazouillent par centaines.

S'il s'agit de frais bouquets,
J'ai la modeste églantine
Et les narcisses coquets
Que le papillon butine.

Mais si je veux à la fois
Goûter au fond de mon âme
Tout ce que donnent les bois,
Les parfums, les champs, la flamme,

Digitized by Google

Alors mes yeux et mes vers,
Alors mon âme affamée,
Alors mes bras grands ouverts
Vont à toi, ma bien-aimée !

X

PRIÈRE

Seigneur ! puisqu'ici-bas toute vie est trop brève
Pour qu'il nous soit donné d'établir notre rêve
Sur un fondement sûr ;
Puisqu'il faut qu'un abîme éternel de souffrance
Ne nous laisse pas même un rayon d'espérance
Dans un ciel sans azur ;

Puisqu'il n'est des bonheurs humains nul qui ne passe,
Et puisque le destin, comme un vautour rapace,
Déchire notre cœur ;
Puisque nos morts chéris ne sont pas tous sous terre ;
Puisque tout n'est qu'injure, illusion, mystère,
Fantôme du bonheur ;

O Seigneur ! montre-nous, au-delà de ce monde,
Le rocher immuable où l'avenir se fonde,
Plus loin que le trépas !
Accorde sur la route obscure où tu les mènes
Un asile éternel aux tendresses humaines,
A ce qui ne meurt pas !

XI

Oui, l'exil recommence et le vide se creuse,
O toi ma vie entière, ô toi mon amoureuse,
Toi ma joie ineffable et mon seul horizon !
Voici que de nouveau s'entr'ouvre la maison

Digitized by Google

Où tes jours sont perdus dans un désert sans borne,
Où l'ennui sur ton front étend son voile morne,
Où rien ne te sourit de tout ce que tu vois,
Où nul écho d'amour ne répond à ta voix.
O pauvre chère aimée ! ô mon âme ! ô ma vie !...
Regarde cependant : mon amour t'a suivie.
Il a prévu combien ton cœur serait en deuil,
Et pour te recevoir, à genoux sur le seuil,
Il t'aura dit tout bas, de sa voix bien connue :
O toi que j'aime, en ton exil sois bienvenue !
Quelqu'un t'aime, quelqu'un est à toi pour toujours !
Quelqu'un t'a consacré tout ce qu'il a de jours,
D'amour, de dévouement, de force, de tendresse,
Quelqu'un dont l'avenir est à toi, qui t'adresse
Son salut du matin, sa prière du soir,
Ses larmes, ses baisers, ses soupirs, son espoir.
Oh ! non, tu n'es pas seule ! Oh ! non, tu n'es pas veuve !
Quels que soient les poisons dont le destin t'abreuve,
Quelqu'un qui t'aime est là pour les boire avec toi,
Pour partager ta peine, et ta joie, et ta foi,
Pour faire de ta vie une coupe limpide
D'où le temps ne pourra jamais, lent ou rapide,
Pour ton cœur d'ange épris d'un bonheur sans retour,
Tirer un seul parfum qui ne soit de l'amour.

XII

L'âpre exil, qui meurtrit le cœur comme une lame,
Recommence pour nous.
Seul avec ma douleur, je pense à toi chère âme,
Et je prie à genoux.

O Seigneur ! prends pitié de nos deux destinées,
Et ne te lasse pas
De ranimer les fleurs que nous avons glanées
Sous chacun de nos pas !

Digitized by Google

Ta suprême bonté le long de notre route
A semé les parfums ;
Notre âme se souvient et te rend grâce toute
De nos bonheurs défunts.

O Seigneur ! prends pitié de notre cœur qui saigne
Du deuil où tu le mets ;
La porte du bonheur s'est entr'ouverte... oh ! daigne
Ne la fermer jamais !

Celle qui loin de moi retrouve sa nuit sombre
Et sa coupe de fiel,
Oh ! veuille de son front écarter toute l'ombre.
Qu'elle ôte de mon ciel !

Puisqu'il le faut, qu'elle aille et que seul je demeure,
Sans comprendre pourquoi ;
Mais laisse-moi l'aimer jusqu'à ce que je meure,
Oh ! Seigneur, laisse-moi !

Elle est douce à mon cœur plus que la douceur même.
Seigneur, tu voudras bien
Permettre, en permettant que jusqu'au bout je l'aime,
Son bonheur et le mien.

Et toi qui pars, oh ! va... nos âmes seront fortes,
Notre cœur sera grand ;
Tout au fond de ton cœur tout entier tu m'emportes,
Comme un trésor qu'on prend.

Le sort a beau m'ôter de plus d'une manière
Mon plus précieux bien,
Tout au fond de mon cœur tu restes tout entière,
Comme un ange gardien.

Donne un baiser, mon ange, et pars, puisque c'est l'heure,
Puisqu'il nous faut souffrir.
Laisse au pays natal ton bien-aimé qui pleure
Et qui voudrait mourir ;

Mourir, si pour toujours ton doux regard sincère
Lui devait être ôté ;
Mourir, s'il ne sentait son amour nécessaire
A ta félicité.

Digitized by Google

XIII

Va ! tu me gardes tout entier !
Nous suivons le même sentier,
La même humble et discrète voie ;
Nous avons les mêmes douleurs ;
Mes pleurs coulent avec tes pleurs ;
Ma joie éclôt avec ta joie.

Va ! quelle que soit la maison,
Si lointain que soit l'horizon
Où le vent du destin t'emporte,
Mes pas y préviendront tes pas ;
En arrivant, tu me verras
Couché sur le seuil de la porte.

Va ! ne redoute aucun danger,
Ni le pain de l'hôte étranger,
Ni les regrets, ni les alarmes,
Puisque tu ne saurais souffrir
Sans voir mes bras pour toi s'ouvrir
Et mes pleurs mêlés à tes larmes.

XIV

Voici qu'à l'horizon lointain
Dieu ramène l'or du matin.

Dans les replis de ses longs voiles
La Nuit emporte les étoiles,

Et le soleil à l'orient
Monte, superbe et souriant.

Dans la splendeur éparse, immense,
Tout naît, tout devient, tout commence.

Dans l'air vibrent mille frissons ;
Tous les nids sont pleins de chansons.

Digitized by Google

L'Amour, maître de toutes choses,
Fait palpiter le sein des roses.

Il remplit les cœurs de vingt ans
De poésie et de printemps.

Amour, ô suprême merveille !
Voici que l'an nouveau s'éveille.

Dirige chacun de ses pas,
Et ne nous abandonne pas.

Apporte à ma pauvre exilée
Un peu de ta douceur ailée.

Dans son cœur, lorsque vient le soir,
Fais resplendir l'étoile Espoir.

Endors-la dans de beaux mensonges
Derrière la porte des songes,

Et si ce n'est entre mes bras,
Amour, ne la réveille pas.

XV

Celui qui t'aime est seul, mais ta pensée en lui
Est comme un astre d'or dont il est ébloui.
Songe à celui qui t'aime, ô douce fiancée !
Et jusqu'à lui parfois laisse aller ta pensée ;
Car, pareille au zéphyr qui, passant sur les fleurs,
En parfums dans l'azur emporte leurs douleurs,
Lorsque je sens sur moi descendre ta tendresse,
C'est ainsi qu'une main très douce qui caresse,
Et qui soudain disperse aux quatre vents des cieux
Les soupirs de mon cœur, les larmes de mes yeux.
Oh ! le cher souvenir que celui de l'absente !
Comme un baume subtil et doux, sans qu'on le sente,
Il pénètre dans l'âme et l'emplit d'un émoi
Qu'à toute heure, en tout lieu, ton amour met en moi.

Digitized by Google

A mon tour, je voudrais, pour toi qui m'es si chère,
Être cette clarté, qui fait que l'on espère,
Cette étoile fidèle aux fond des cieux pensifs,
Ce phare protecteur qui montre les récifs
Et qui, fût-on battu du plus cruel orage,
Fait retrouver la terre et sauve du naufrage.
Je voudrais que ton cœur pût sentir que ma main
Ne te quittera pas tout le long du chemin,
Que je serai pour toi la boussole et le pôle,
Que ta tête aura pour s'appuyer mon épaule,
Et que te donneront toujours pour t'apaiser
Mes yeux une caresse et ma lèvre un baiser.

XVI

PRINTEMPS, RÉVEILLE-TOI !

Printemps, réveille-toi !... Mais qu'importe à mon âme ?
Tout ce que j'aime est loin de moi.
Sous ton pâle soleil sans chaleur et sans flamme,
Mon âme est triste et sait pourquoi.

Printemps, réveille-toi !... Sur les tapis de mousse
Fais courir les ruisseaux joyeux...
A mon cœur éploré nulle douceur n'est douce :
Ce que j'aime est loin de mes yeux.

Printemps, réveille-toi !... Souffle en l'esprit des hommes
La foi vive et les grands espoirs...
Si tu le sais, dis-moi, mon âme, où nous en sommes :
Mon ciel se tend de voiles noirs.

Printemps, réveille-toi !... Console ce qui pleure,
Rouvre ce qui va se fermer,
Et pour nos cœurs trop pleins d'amour, ramène l'heure
Où nous pourrons encore aimer !

Digitized by Google

XVII

Je veux qu'un mot d'amour monte jusqu'à ton âme
En ce jour, le plus beau que mon âme ait connu,
Lorsqu'au devant de moi le bonheur est venu
Et que s'ouvrit le ciel dans tes doux yeux de femme.

Je t'aime !... c'est le mot que mon cœur tout entier,
Puisant dans sa tendresse, inspire à ma parole ;
C'est le mot que je dis à l'oiseau qui s'envole,
Et que l'oiseau répète aux buissons du sentier.

Je t'aime !... c'est le mot que m'apporte l'aurore
Et que l'étoile brode au voile de la nuit ;
Ma lèvre le confie au zéphyr qui s'enfuit ;
La brise qui revient me le murmure encore.

Je t'aime !... A ton amour j'ai lié mon destin ;
Je puise en tes yeux purs la joie et l'espérance ;
Par toi je puis braver l'épreuve et la souffrance,
Et ma force est plus grande et le but moins lointain.

Oh ! aime-moi toujours, et que ce jour qui passe,
Ce jour qui m'a donné mon unique soutien,
Retrouve jusqu'au bout, fidèle, près du tien,
Mon cœur toujours épris, mon âme jamais lasse !

XVIII

Non, ne t'attriste pas de ce que le temps passe,
Car le temps ne peut rien sur nous.
A ma lèvre, de ta lèvre en fleur jamais lasse,
Les baisers sont toujours plus doux.
Plus doux sont à mes yeux tes yeux, claires étoiles,
Astres dans mon obscurité ;
Plus doux est à mon cœur ton cœur, miroir sans voiles
Où tout le ciel est reflété.

Digitized by Google

Ma pensée, à jamais unie à ta pensée,
Suit de loin chacun de tes pas,
Et je t'aime comme on aime une fiancée
Aux beaux jours des premiers lilas.
Pour toi mon âme abonde en hymnes de louanges,
Mon cœur en soupirs amoureux,
Et je rêve de toi comme on rêve des anges
Au pur séjour des bienheureux.
Non, ne t'attriste pas ! Si les jours ont une aile
Plus rapide que les autans,
Notre amour porte en lui la jeunesse éternelle
Qui ne compte que des printemps.

XIX

ANNIVERSAIRE

Aujourd'hui, ma douce colombe,
Ton âme et ton cœur palpitant
Se sont envolés sur la tombe
De celui que nous aimions tant.

Pleine de larmes, ta pensée,
Lorsque revient ce jour fatal,
Comme une hirondelle blessée,
S'en retourne au pays natal.

Va, toi que j'aime, en ce lieu sombre
Où nos morts dorment à jamais.
Tes yeux n'y reverront point l'ombre
De celui qu'avec toi j'aimais ;

Mais ma tendresse y sera toute ;
Mon cœur, tout à toi, sans retour,
A répandu là, goutte à goutte,
Le baume de son pur amour.

Digitized by Google

Pour que la pierre austère et roide
Où ton front ira se poser
Soit pour toi moins dure et moins froide,
J'ai mis sur elle un doux baiser.

Il est pour vous deux ; va l'y prendre,
Et quand tu te relèveras,
Je serai là, fidèle et tendre,
Pour te recevoir dans mes bras.

XX

CLOCHES DE PAQUES

Le laboureur, seul dans les champs,
Entend des cloches et des chants
Qui viennent du fond de l'espace.
C'est aujourd'hui le jour de Dieu :
Salue, homme, dans le ciel bleu,
La foule des anges qui passe !

Et toi que je chéris, entends
Les voix si douces du printemps,
Le chant des oiseaux à l'aurore,
Le silence auguste du soir,
Te dire, ô toi, mon seul espoir,
Que je t'aime comme on adore !

XXI

Donnez, au nom du Christ en qui toute âme espère,
Du Sauveur tout-puissant qu'on adore à genoux !
Donnez, au nom du Dieu qui se donna pour nous,
Au nom de ces enfants qu'il aimait comme un père !

Digitized by Google

Donnez! S'il était là, sur leurs fronts triomphants
Où l'innocence rit, radieuse et sans voile,
Il poserait lui-même une brillante étoile...
Donnez, pour que le Christ le rende à vos enfants !

XXII

LES MAGES

O Rois Mages, ô vous qui venez d'Orient,
Vous les premiers sur qui se lève en souriant
L'astre que l'univers adore ;
Vous qui venez des lieux berceau du genre humain,
Vous qu'un flambeau du ciel guide sur le chemin
D'une plus radieuse aurore ;

L'aveugle obscurité s'appesantit sur vous ;
Vos discours sont plus vains que les discours des fous,
Et votre ignorance est profonde,
Et toutes vos splendeurs ne sont que de la nuit
Près de cette fenêtre endormie où reluit
La divine clarté du monde.

O toi qui viens de naître, ô doux petit enfant,
Toi qui vivras sacré, pur, humble et triomphant,
Toi qui sauveras ce qui pèche,
Toi qui réveilleras le plus profond sommeil,
Ta lumière, ô Jésus ! est notre seul soleil,
Et notre berceau, c'est ta crèche.

Par toi nous sommes nés et notre cœur est fort ;
Par toi nous pouvons vivre et nous bravons la mort ;
Par toi notre âme se redresse
Vers des sommets plus hauts que les plus hauts des monts,
Et par toi notre cœur pour ceux que nous aimons,
Trouve des trésors de tendresse.

Digitized by Google

XXIII

LA VIOLETTE

I

Humble sœur des humbles lilas,
La violette, sombre ou blême,
Restera l'éternel emblème
De la vertu qu'on ne voit pas.

Son parfum aime le mystère ;
Il est chaste, immatériel,
Et l'on dirait l'âme du ciel
Qui s'épanouit sur la terre.

II

Si j'étais oiseau, j'aimerais
Non la rose ou le lis superbe,
Mais, humble et discrète, dans l'herbe,
La violette des forêts.

Tendre elle doit être, et fidèle,
Prompte à chérir, lente à blâmer...
Les fleurs ont leur façon d'aimer ;
C'est leur parfum qui la révèle.

XXIV

A UN JEUNE HOMME RICHE

Jeune homme, si ton cœur n'a pas un peu d'amour,
L'aurore de tes jours est une fin de jour,
Triste comme la nuit qui tombe ;
C'est une lampe d'or qu'on met sous le boisseau ;
Ta vie est un trépas qui marche, et ton berceau
N'est qu'une forme de ta tombe.

Digitized by Google

Jeune homme, si ton cœur n'a pas un peu d'amour,
Ta carrière est comme un voyage sans retour
Ou dont on revient la main vide.
De qui n'a pas aimé rien ne demeurera ;
Sa mémoire est semblable au vent du Sahara
Perdu dans le désert aride.

Jeune homme, si ton cœur n'a pas un peu d'amour,
Ta vie est ici-bas pareille au carrefour
Où l'homme se trompe de route,
Ou comme un vase d'or plein d'un subtil poison
Qui consume le corps en tuant la raison,
Jour après jour, goutte après goutte.

Pauvres, donnez au riche un peu de votre amour !
Faites au fortuné l'aumône à votre tour,
Selon votre humaine ressource.
Donnez ce qui ne craint ni rouille ni trépas,
Donnez du seul trésor qui ne s'épuise pas,
Car Dieu lui-même en est la source !

XXV

ÉCRIT SOUS UNE TÊTE DE CHRIST

Aimons-le ! Tout son sang a coulé sur la terre.
Tout l'amour de nos cœurs est l'onde salutaire
Que nul ne peut lui refuser.
Nos tendresses pour lui seront universelles ;
Ses blessures encor saignantes sont de celles
Que l'on ferme avec un baiser.

Digitized by Google

XXVI

CONSOLATIONS POUR LA MORT D'UN PÈRE

I

Donc, il s'en est allé, celui qu'on aimait tant !
Il est parti serein, calme, presque content,
Les yeux clos, les lèvres fermées,
Et sa joie eût été complète, s'il eût su
Comment faire pour disparaître inaperçu
De celles qu'il avait aimées.

Doux père !... S'il eût su comment vous éloigner,
Il serait bien mort seul, et pour vous épargner
L'horreur du cadavre livide,
Il aurait pris son vol nuitamment, clandestin,
Et vous eussiez pu voir, en entrant, le matin,
Sa chambre ouverte et son lit vide.

Mais ce n'est point ainsi qu'on s'en va. Le devoir
Veut qu'on ait le linceul blanc avec le drap noir
Et tous les appareils funèbres,
Comme si, lorsqu'il entre en la maison de Dieu,
L'homme, au lieu d'un manteau tissu d'or et de bleu,
Ceignait un voile de ténèbres.

Oh ! que l'homme est étrange, et que nous avons tort
D'attrister le sépulcre et d'enlaidir la mort
Avec nos cortèges moroses !
L'homme juste devrait entrer dans son sommeil
Entouré de parfums, de chants, en plein soleil,
Et le front couronné de roses.

II

Pleure avec moi, mes seuls amours,
L'homme intègre qui fut ton père.
Vous voilà séparés... Espère !
Ce ne sera pas pour toujours.

Digitized by Google

Quand tout finit, tout recommence ;
Les formes seules ont changé.
L'amour terrestre, dégagé
Du corps, devient céleste, immense.

Nous autres, sur ces purs sommets
Jamais nous ne nous reposâmes ;
Mais l'amour dont s'aiment deux âmes
Est plus intime que jamais.

Pour toi sa tendresse est parfaite ;
Pour lui ton amour est plus pur ;
Et c'est pour cela que l'azur
Prend pour son âme un air de fête.

Sois heureuse !... Il est si joyeux
De voir le Seigneur face à face !
Devant ce bonheur tout s'efface,
Quand un juste a fermé les yeux.

Ton père est au ciel !... Sur la terre,
Où toute voile a son écueil,
Reste pour consoler ton deuil
Un enfant humble et solitaire.

Toujours, lorsque tu le voudras,
Tu pourras, fuyant la tempête,
Sur son cœur reposer ta tête
Et t'endormir entre ses bras.

O Seigneur, roi des destinées !
O toi qui fais naître et mourir !
Pour la garder, pour la chérir,
Laisse-moi de longues années !

III

Comme l'aigle qui plane à la cime des monts,
Ton père, de là-haut, voit que nous nous aimons ;
Le Seigneur a dû le lui dire,
Et l'âme de ce juste a répondu : C'est bien !
Et lorsqu'il sent mon cœur battre à côté du tien,
Il nous approuve d'un sourire.

Digitized by Google

Voilà ce que nous ont laissé ses cheveux blancs,
Et ce qu'auraient écrit ses pauvres doigts tremblants
Sur ton front pâli qui se penche,
Si la Mort, pour remplir quelque dessein profond,
En même temps que toi n'eût penché sur son front
Sa grande ombre sévère et blanche.

S'il eût pu nous parler et que j'eusse été là,
Près de lui, dont le cœur au mien se révéla,
Ensemble inclinés sur sa couche,
Pendant qu'il s'en allait, vieillard sublime et doux,
Nous eussions recueilli ces seuls mots : Aimez-vous!
Les derniers tombés de sa bouche.

Oh! je crois qu'il l'eût dit, je crois qu'il l'eût voulu!
Et maintenant il sait comment il a fallu
Que tu fusses ma bien-aimée.
Ton père et notre Dieu consentent; c'est pourquoi
Je dis que le Seigneur étend toujours sur toi
Sa grande main jamais fermée.

XXVII

SUR UNE MORTE DE VINGT ANS

I

Le poète, penché sur l'abîme où tout sombre,
Où s'amoncellent les douleurs,
Au milieu de la nuit entend une voix d'ombre
Qui lui crie à travers ses pleurs :

« Homme, ne chante plus, ta lyre est inutile ;
Cesse d'adorer à genoux.
Tes chants ne peuvent rien sur la Mort, ce reptile
Qui sans cesse se glisse en nous.

Parce que, souriant aux belles fiancées,
Un poète aura sur leurs pas
Répandu la moisson des strophes cadencées,
Crois-tu qu'elles ne mourront pas?

Digitized by Google

L'ouragan se déchaîne, et tu ne peux, poète,
Tarir son souffle empoisonneur.
Penche ton front pensif sur ta lyre muette ;
Tes chants ne portent plus bonheur. »

II

Pourtant, lorsque j'ai pris ma lyre
Pour chanter celle qui n'est plus,
Nul frisson n'est venu me dire
Que mes chants seraient superflus.

Parce que le parfum des roses
En elle à leur grâce était joint,
J'ai cru qu'elle était de ces choses
Divines qui ne passent point.

Les poètes font de ces rêves.
Pauvres fous ! ils ne pensent pas
Que les floraisons les plus brèves
Sont celles des frêles lilas.

Leur âme simple et coutumière
Des songes d'or qu'elle poursuit,
Ne peut croire que la lumière
S'éteigne à jamais dans nuit.

Mais le vent souffle sur la flamme
Et jette à terre le flambeau....
Qui peut dire où s'envole l'âme,
Quand le corps descend au tombeau?

III

Ah ! le réveil est rude ! Il faut qu'on s'habitue
A cette horrible absence, à ce vide qui tue,
A ce silence sans raison ;
Il faut ne plus la voir, il faut ne plus l'entendre,
N'avoir plus son regard et son sourire tendre
Dont s'illuminait la maison.

Digitized by Google

Il faut, lorsque la nuit descend, quand l'heure sonne
De ce repos que Dieu ne refuse à personne
Après le devoir accompli,
Ne plus trouver sa main aux caresses sans nombre,
Ses cheveux d'or, ses yeux qui n'avaient pas une ombre,
Son front qui n'avait pas un pli.

O Seigneur ! se peut-il qu'ainsi tu nous rudoies,
Et que de l'édifice immense de nos joies
Il ne demeure rien debout?
Se peut-il que notre âme ainsi se désespère,
Que tu fasses mourir la femme après le père,
Et que tu nous reprennes tout?

Car ils sont tout pour nous, ces chéris de notre âme ;
Nos destins et les leurs ont une même trame,
Les mêmes invisibles nœuds,
Si bien que, quand ta main implacable les frappe,
C'est de leur sein blessé notre sang qui s'échappe,
C'est nous que tu brises en eux.

Ah! si tu veux, prends-nous tout le reste du monde,
Prends-nous la profondeur de l'azur et de l'onde,
La forêt, la plaine et les monts,
Prends l'astre, prends la fleur, prends l'aile et le nuage,
Mais laisse-nous nos chers compagnons de voyage,
Laisse-nous ceux que nous aimons!

IV

Je regarde et la vois encore.
Dans son impassible sommeil,
Elle apparaît comme l'aurore
D'un jour d'été plein de soleil.

Elle a passé dans notre vie
Comme une fraîche vision,
D'aube précédée et suivie,
A la fois étoile et rayon

Digitized by Google

Ce que Dieu nous a pris en elle,
C'est, dans un chaste et pur contour,
Un peu de la grâce éternelle
Qui chante aux lèvres de l'amour.

C'est un peu de ce divin charme
Qui fait qu'en regardant les cieux,
Nous sentons parfois une larme
Très douce germer dans nos yeux.

Lorsque ta main l'a ressaisie,
Dieu, ce que tu nous as ôté,
C'est un peu de la Poésie
Et de l'idéale Beauté.

Est-il donc possible, ô mystère !
Que ce corps si pur et si beau
Qui touchait à peine à la terre
L'ait prise à jamais pour tombeau !

V

Vous restez seul, ami, dans votre maison vide.
Du fragile écheveau que le destin dévide
Les fils se brisent un à un,
Et vos illusions retombent éplorées,
Comme un morne bouquet de fleurs décolorées
Dont chaque jour ôte un parfum.

On vous prend vos trésors... Restez fort, calme et digne.
La conscience dit qu'il faut qu'on se résigne
A cette inexorable loi.
Toute épreuve ici-bas a sa secrète cause :
Dieu ne fait pas tomber une feuille de rose
Sans dire à l'infini pourquoi.

Si vous voyez grandir sur vous l'ombre funeste,
Ne vous révoltez pas, car un trésor vous reste,
Joyau que rien ne peut ternir :
Dieu, dont l'immensité confond notre ignorance,
Dieu qui nous prend l'amour, le bonheur, l'espérance,
Ne nous prend pas le souvenir.

Digitized by Google

Conservez du passé la mémoire fidèle.
Pauvre chère envolée !... Oh ! souvenez-vous d'elle !
Qu'elle veille à votre chevet !
Et quand vous dormirez, dans vos heures de trève,
Puissiez-vous voir éclore au fond de votre rêve
Le doux sourire qu'elle avait !

Comme une onde qui va, calme et vierge d'écume,
Ses jours se sont enfuis sans laisser d'amertume
Au fond du calice rompu.
D'aucun remords rongeur son ombre n'est suivie ;
Elle a pris et donné tout ensemble à la vie
Toute la clarté qu'elle a pu.

Comme elle était venue elle s'en est allée ;
L'infini l'a reprise intacte, immaculée,
Ame pure et corps gracieux.
Dans le bosquet céleste où votre ange repose,
Dieu ne l'a pas changée en sa métamorphose :
Fleur sur la terre, étoile aux cieux !

LA CORDE D'AIRAIN

A DES FILS INGRATS

I

O temps de Juvénal ! O temps de Jérémie !
Vous dont on croyait l'âme à jamais endormie
Sur son sépulcral oreiller ;
Vous dont la grande voix est maintenant muette,
Toi, le prophète amer, toi, le sanglant poète,
Allez-vous donc vous réveiller ?

Digitized by Google

Où sont donc les Césars ? Où sont les Babylones ?
De quels palais faut-il secouer les colonnes
Pour en écraser les tyrans ?
Sur quel sceptre orgueilleux, sur quels superbes dômes
Faut-il faire éclater la foudre des Sodomes,
L'âpre nue aux feux dévorants ?

Quel Néron doit te rendre un compte de ses vices ?
Sur quel Caligula faut-il que tu sévisses,
O vieux poète souverain ?
Sur quel front vil faut-il que ton mépris retombe,
Pour te faire arracher au sommeil de la tombe
Ta lyre aux murmures d'airain ?

II

Retourne dans ta nuit, ô vieux poète austère !
Laisse ton front rêveur dans l'ombre de la terre,
Dans l'éternelle paix des morts !
Garde dans ton sépulcre, ô douloureux prophète,
Cette immobilité que le trépas t'a faite
Et dont on jouit sans remords !

Ne vous réveillez pas !... Il suffit que je sente
L'écho majestueux de votre voix puissante,
Semblable au tonnerre lointain,
Si profonde, qu'après vingt siècles de silence,
Je crois la retrouver au nid qui se balance
Dans les souffles purs du matin.

O Nature ! attentif à tout ce que tu crées,
Le poète comprend les syllabes sacrées
De ton vaste balbutiement.
De la mer orageuse au vent léger qui passe,
Il écoute avec foi tous les bruits de l'espace,
Parce qu'il sait que rien n'y ment.

Parle, nous t'écoutons, ô notre bonne Mère !
Dis-nous ce qui parfois te fait trouver amère

Digitized by Google

La caresse de tes enfants.
Nous attendons, craintifs, tes saintes réprimandes,
Et nous serons soumis à ce que tu demandes,
Soumis à ce que tu défends.

III

— Mes fils, qu'avez-vous fait de votre âme immortelle ?
S'il vous en reste encore, à quoi donc vous sert-elle ?
A quoi la faites-vous rêver ?
Je l'ai cherchée au fond de vos demeures saintes ;
Vos temples m'ont ouvert leurs secrètes enceintes ;
Mais je n'ai pas pu l'y trouver.

Vos autels sont déserts ; la multitude errante
Qui porte aux pieds du Christ sa houle indifférente
Ne suffit point à les peupler.
Le Martyr, qui du haut de sa croix vous contemple,
Sait que, lorsque vos flots se pressent dans son temple,
Ce n'est point pour le contempler.

Mes fils, où sont vos cœurs, lorsqu'au pied du Calvaire
Vous venez, aux grands jours, le visage sévère,
Prosterner votre repentir ?
Où sont vos cœurs, mes fils, dans cet encens qui fume,
Dans ces gerbes de fleurs dont votre main parfume
Le front pur du divin Martyr ?

Quelle est la voix qui parle au fond de vos cantiques ?
Quelle âme monte au sein des églises gothiques
Avec l'âme de l'encensoir ?
Voici qu'avec le siècle une erreur meurtrière,
O mes fils ! vous a fait oublier la prière
Qu'on doit dire matin et soir ;

Ces simples mots d'amour et d'humble gratitude
Que l'on entend au fond de toute solitude,
Que le vent murmure aux roseaux,
Qu'on retrouve au réveil des fleurs dans la vallée,
Et qui montent, le soir, dans la brume étoilée,
Lorsque s'endorment les oiseaux.

Digitized by Google

IV

Mes fils, qu'avez-vous fait de votre âme profonde,
De cette âme sacrée où l'avenir se fonde,
Où l'esprit de Dieu se mêla ?
Je l'ai cherchée au sein du foyer domestique ;
J'ai remué la cendre et la poussière antique ;
Mais votre âme n'était pas là.

Vos âtres sont éteints, vos demeures sont vides ;
Car ce n'est point, mes fils, à vos faces livides,
Ce n'est point à vos fronts tremblants
Que vos pères iront chercher la pure flamme
Qui pourrait rendre un peu d'espérance à leur âme
Et d'aurore à leurs cheveux blancs.

Après avoir franchi leur temps et leur espace,
Ils ne tressaillent plus lorsque le printemps passe ;
Leur ombre n'a plus de flambeaux ;
Mais ils restent, pensifs, dans leurs maisons fermées,
Prisons que vous pourriez rendre encore embaumées,
Et dont vous faites des tombeaux.

Où sont vos cœurs, mes fils, lorsqu'à vos tristes mères
Vous donnez sans amour vos baisers éphémères,
Comme un bien qu'on regretterait ?
O saint frémissement des lèvres maternelles !
Le premier qu'ici-bas nos âmes ont en elles,
Et le dernier qui disparaît !

Où sont dans vos yeux secs les larmes obstinées
Qu'on répand à genoux pendant bien des années
Sur la tombe où tout se finit ?
Oh ! refuser vos cœurs à l'humble cimetière,
Quand la famille ailée est en deuil tout entière
Pour un oiseau qui manque au nid !

V

Mes fils, qu'avez-vous fait de votre âme stoïque ?
Sait-on parmi vos rangs être encore héroïque ?

Digitized by Google

Mort ! martyre ! où sont vos vainqueurs ?
Où sont pour les champs clos les consciences sûres ?
La Patrie en son sein a d'atroces blessures,
Mais je n'en vois point dans vos cœurs !

Où sont les vieux héros, tes enfants, ô Victoire !
Quel gouffre a dévoré ces géants de l'histoire
Au cœur immense, au front serein ?
La foule d'aujourd'hui, la foule aux yeux obliques,
Qui met leurs torses fiers sur les places publiques,
N'en a que de marbre ou d'airain.

Oh ! si, dans ces honneurs divins que vous leur faites,
Ils pouvaient deviner les tragiques défaites
Dont souffre le vieux sol natal,
Ils auraient sous le bronze altier l'âme meurtrie,
Et ces héros vengeurs, pour sauver la patrie,
Descendraient de leur piédestal !

L'heure est de relever les têtes abattues.
Vous faites bien de fondre au passé des statues,
De dire à ces vaillants : Merci !
Il vaudrait mieux créer l'avenir à leur taille,
Assurer la victoire à la grande bataille,
Pour qu'on vous sculpte en marbre aussi.

Certe, il est beau d'avoir derrière soi des hommes
A qui nous devons tous d'être ce que nous sommes,
Fiers par eux, par eux triomphants ;
Mais ce qui nous ferait encore plus prospères,
C'est, mieux que les honneurs prodigués à vos pères,
Ceux que vous rendraient vos enfants.

VI

Mes fils, qu'avez-vous fait de votre âme idéale,
De ce souffle divin que la nature exhale,
Dont toute vie est un reflet ?
Je l'ai cherchée au fond de tout ce qui demeure,
Dans Avril qui sourit, dans Novembre qui pleure...
Ce n'est point encor là qu'elle est.

Digitized by Google

Non, les bois pleins de nids n'ont point votre pensée ;
Ce n'est point le vent frais du soir qui l'a bercée,
A l'heure où s'apaisent les maux.
Vous n'avez rien laissé de votre âme aux bruyères,
Et vous ne savez plus confondre vos prières
Aux voix du vent dans les ormeaux.

Rien de vous n'est resté dans la calme vallée
Où le ruisseau distrait laisse son eau perlée
Fuir le long des étroits sentiers.
Pour vous, les aigles fiers sont comme les reptiles ;
La Nature s'épanche en bienfaits inutiles,
Et n'a rien dont vous palpitiez.

Pourtant, Dieu qui me fit m'avait faite bien belle !
Le voile virginal de l'antique Cybèle
Frissonne toujours sur mon front.
Les siècles qui m'ont vue effeuiller ma couronne
Savent de quels parfums l'avenir environne
L'aube des siècles qui viendront.

Ils savent mes trésors et ma force diverse.
Ils ont vu les torrents de splendeurs que je verse
De l'astre énorme au vermisseau.
Que fait à la forêt une feuille qui tombe ?
La vieille éternité, qu'on croit près de la tombe,
N'est encore qu'à son berceau.

Tout ne meurt ici-bas qu'afin que tout renaisse.
J'ai pour gloire à mon front l'éternelle jeunesse,
En mon cœur l'éternel amour.
Hier cheveux trop blonds, demain têtes trop blanches,
La crèche et le cercueil bercés aux mêmes branches,
Vous n'avez jamais qu'un seul jour.

La coupe du devoir n'est qu'à moitié remplie.
Plus d'un s'en va, laissant sa tâche inaccomplie
Et le monde oublier son nom.
Au festin de la terre, où la vie est si belle,
Combien quittent leur place avant qu'on les rappelle !....
Où Dieu dit oui, l'homme dit non. »

Digitized by Google

VII

Le Poète écoutait ces voix de la Nature,
Qui vont du Créateur à toute créature
Et que plus d'un ne comprend pas.
Quoique rebelle aussi, son âme était amère
De voir combien de fils résistent à leur Mère,
Quand elle leur ouvre ses bras.

Puisqu'à toute splendeur une nuit est mêlée,
Il a voulu, voyant la famille ébranlée,
La foi morte et l'honneur vénal,
Essayer à sa main ce fouet que Jérémie,
Par dessus la Judée et Sion endormie,
Tend dans l'espace à Juvénal.

ÉCRIT POUR LE 350e ANNIVERSAIRE DE LA RÉFORMATION

I

Réformation?... Oui, nous en avons besoin!

Lorsque Luther, enfant, découvrit dans un coin
Du cloître obscur d'Erfurt la Bible, et qu'en ce livre
Il comprit ce que c'est qu'aimer l'homme et que vivre;
Quand il eut vu comment, tout saignant sur la croix,
Christ, rempli de pardon, dit à l'homme : « Aime et crois! »
Comment sa plaie au flanc, qu'on avait faite immonde,
Devint sublime et put ensemencer le monde,
Comment sur son front d'ombre, au haut du Golgotha,
Chaque épine enfoncée en étoile éclata;
Lorsque cette lumière, étincelle de flamme,
Se fut épanouie, ardente, dans son âme,
Alors Luther leva le bras vers le ciel bleu
Et, fermant le Saint Livre, il cria : « Christ et Dieu! »
Dieu, la Bible, le Christ et la grande Nature!
Hommes, sachez ceci : le reste est imposture.

Digitized by Google

Tout ce qui vient de l'homme est impur ; il ne faut
Admettre dans son cœur que ce qui vient d'en haut.
Quand Christ dit : « Aimez-vous ! », qui suppose qu'il mente ?
Non, Dieu n'a pas besoin que l'homme le commente.
Parler au cœur suffit. L'homme est décidément
Pour les langues d'en haut un mauvais truchement.
Quel secret connaît-il ? Quel ange l'initie ?
Jéhovah seul est Dieu, le Christ seul est Messie.
Horreur ! le Crucifix dans le sang est trempé !...
Oui, Wycleff fait erreur ; oui, Jean Huss s'est trompé !
Oui, Servet à Genève et Lollard à Cologne,
Hommes, vous ont fait faire une triste besogne,
Et vos bûchers, garnis de potences de fer,
Ressemblent à la gueule ouverte de l'enfer !
O fille de l'erreur et sœur de l'ignorance,
Spectre couvert d'opprobre et d'ombre, Intolérance,
Ah ! buveuse de sang, comme ta vieille main
A trop longtemps serré la gorge au genre humain !
Oh ! de quel cœur navré, de quel regard sévère
Christ dut te voir passer du haut de son Calvaire,
Et comme ces grands mots : Aimez ! Croyez ! Priez !
Ont dans l'âme de l'homme été vite oubliés !
Oui, Luther ; Léon dix avait tort ; oui, ce pape
Etait de ceux qu'il faut que le feu d'en haut frappe ;
Oui, les vœux, oui, la messe, oui, le culte des saints
Avaient enfreint, ô Dieu ! tes suprêmes desseins ;
Oui, ce pape t'avait vendu pour une somme
Pour laquelle il n'eût pas vendu peut-être un homme ;
Oui, cet impie osa rire quand tu grondas ;
Il fut Caïn, il fut Néron, il fut Judas !
Mais qu'aurais-tu pensé de Jean Calvin, auguste,
Faisant brûler Servet au nom du Dieu très juste,
Et, pour dissiper l'ombre au front du Christ pâli,
Construire le bûcher où monta Gentili ?
Quand Brutus fait tuer son fils, pour se distraire,
Calvin, qui vaut Brutus, peut bien brûler son frère.
Brûler un homme !... au fait, qu'est-ce qu'un peu de feu,
Si cela peut servir à la gloire de Dieu ?
Un bûcher bien garni dégage une fumée
Acre, que le Très-Haut doit trouver embaumée.

Digitized by Google

Cela vaut bien l'encens, et surtout cela fait
Sur la foule qui passe un salutaire effet.
Ce spectacle est moral, sain et patriotique.
— Monsieur, qui brûle-t-on ici? — Un hérétique.
— Ah! fort bien... et quel crime avait-il donc commis?
— Il avait refusé d'être de nos amis.
— Pourtant, cette raison... — Nous n'en avons pas d'autre!

Et c'est ainsi qu'on fait d'un martyr un apôtre.

II

Ah! ta Bible, Luther, vois ce qu'ils en ont fait!

Ces hommes ont trouvé le vieux Verbe imparfait.
Ils ont substitué, tristes énergumènes,
Aux paroles de Dieu leurs paroles humaines.
Comme ils t'ont mal compris, ô sublime Martyr!
O Jésus mort pour eux, comme ils t'ont fait mentir!
Vois-les sur ton front d'or poser leurs pieds d'argile!
Vois comme à soi chacun tire ton Evangile!
Vois-les tous assombrir le mystère divin!
Vois Bucer, vois Muntzer, vois Zwingle, vois Calvin,
Calvin maudissant l'art, Storch bannissant les lettres,
Tous voulant avant Dieu dans l'Eglise être maîtres,
Tous s'en allant, criant qu'ils ont la Vérité,
Et répandant l'erreur chacun de son côté!
La Vérité? désert, cul-de-sac, puits, impasse!
La Vérité? pauvresse auprès de qui l'on passe,
Qu'on foule aux pieds, qu'on laisse à son pavé brutal,
Et qu'ensuite l'on fait porter à l'hôpital!
Savants, docteurs, prêcheurs, cerveaux pleins de folie,
C'est sous vos in-quarto qu'elle est ensevelie!
Insensés, qui pensiez qu'on éclaire la nuit
Avec un peu plus d'ombre et d'erreur et de bruit!
Cent in-quarto sur soi valent cent pieds sous terre.
Quand le supralapsaire et le sacramentaire,
Quand l'exaltation avec le cauchemar,
Wesley plus Whitefield, Harmensen plus Gomar,
Quand Muntzer-Gédéon et quand Wycleff-Etoile
Vous ont l'un après l'autre enfermé dans leur toile,

Digitized by Google

Quand Knox et ses pamphlets, Mennon et ses traités
Sont jusqu'à l'infini l'un sur l'autre montés,
Quand ils ont ajouté, tour de Babel immense,
La démence à l'erreur, l'erreur à la démence,
Après tant de discours, de cris et de combats,
La Bible, qui devrait être en haut, est en bas.
Elle est en bas ; pourtant elle n'est pas la base.
Ce vague et monstrueux édifice l'écrase.
L'homme sera toujours titan. Pour trouver Dieu,
Il piétine Saint-Jean, il piétine Mathieu,
Il prend Luc, il prend Marc, les met dans sa cornue,
Et si la Vérité n'en sort pas toute nue,
Il s'étonne que Dieu désobéisse. Puis,
Sachant qu'on perd son temps à chercher dans les puits
La Vérité, qui doit s'y noyer, il entasse
Critique sur docteur, savant sur savantasse,
Babel sur Sinaï, Pélion sur Ossa,
Il grimpe enfin si haut, que Dieu reste en deçà,
Et, pendant qu'on le cherche en dehors de sa sphère,
Dieu dit que l'homme aurait bien autre chose à faire,
Et pense, en fin de tout, qu'il est prétentieux
Qu'on ose, ver de terre, escalader les cieux.
Homme, sur toi la nuit est irrémédiable.
Dieu garde son secret, quand tu serais le diable.
Tu peux sonder le ciel, tu peux porter tes pas
Du zénith au nadir, tu ne trouveras pas.
Sois secte, sois église, aie un fétiche, adore,
Sois Platon, sois Plotin, sois Knox, sois Isidore,
Sois quaker, wesleyen, mennonite, mormon ;
Cherche Dieu dans Erasme, au désert, au sermon ;
Après Leibniz et Kant compulse Pythagore ;
Sois thaumaturge et fais parler la mandragore ;
Passe du conformiste au presbytérien,
Tu trouveras ceci : Dieu Tout et l'Homme Rien.

Voilà ce qu'on a fait, Luther, de ta parole.
Quand tu partis, après avoir joué ton rôle,
Dit ton mot, et fait voir aux hommes le chemin,
Les trois quarts t'ont tourné le dos le lendemain.
Storch, Zwingle, Carlostadt, Bucer, Œcolampade
Ont de te renier fait l'allègre escapade.

Digitized by Google

Ils repoussent du pied ton œuvre de géant,
S'en vont, tête baissée, aboutir au néant,
Et l'on trouve, après cent controverses subtiles,
Que Wittemberg et la Wartburg sont inutiles.
Pour le grand doute humain qu'en est-il résulté?
Plus d'erreur insondable et plus d'obscurité.
Ils s'en vont à tâtons, criant dans la nuit noire :
« Je suis la route et la lumière ! » — Lequel croire?
Tu contredis Muntzer, Calvin te contredit.
Les uns t'ont méprisé, les autres t'ont maudit.
Du monde de la foi tous se sont crus les pôles
Et devant ton génie ont haussé les épaules.
Ton œuvre en a souffert. Le divin châtiment,
Hommes, n'est pas de ceux qu'on brave impunément.
Dieu dit : « Je bénirai l'homme, s'il croit et m'aime. »
Or, ce n'est pas en Dieu qu'il croit, c'est en lui-même.
Oui, l'erreur est tenace, oui, le progrès est lent.
Comme un dormeur qui marche et qui va, chancelant,
Heurter sa tête aux murs et ses pieds à la tombe,
L'homme, croyant franchir le gouffre Doute, y tombe.
Dieu fait clarté sur l'homme et l'homme ombre sur Dieu.
L'homme a fait noir ce ciel que Christ avait fait bleu.
L'homme a tué la foi, qu'à l'homme il faut vivante.
Oui, l'homme a souffleté Jéhovah, et s'en vante !
C'est en son nom qu'il a proscrit, qu'il a maudit.
Dire son fait à Dieu, comme ça vous grandit !
L'homme étant très petit, Dieu très grand, il importe
Qu'on puisse mettre un peu ce colosse à la porte.
Quand ils n'ont, le génie étant malencontreux,
Plus de dieux à bannir, ils s'exilent entre eux ;
Et l'on a Dante, on a Tacite, on a Voltaire.
Et c'est encore, ô Dieu ! profaner ton mystère ;
Car tu penses, ta voix dicte, leur main écrit.

III

Eh bien, revenons-en à ceci : Dieu, le Christ,
La Nature, et laissons, énergumène sombre,
Sur ces trois grands soleils l'homme faire de l'ombre.
Un seul livre : la Bible ; un seul devoir : le Bien.
Tout ce que l'homme peut dire au-delà n'est rien.

Digitized by Google

Plus d'imposteurs, de faux voyants, de faux prophètes.
Non, vous ne savez pas, hommes, ce que vous faites !
Vous éclaboussez Dieu d'outrages variés.
Ah ! si vous le pouviez, comme vous le tueriez !
Comme tu voudrais, homme, exterminer la race
De cet être venu d'en haut qui t'embarrasse !
Certes, pour que Dieu puisse, après tout ton effort,
Persister dans une âme, il faut qu'il soit bien fort !
C'est vraiment un étrange et plaisant phénomène
Qu'il reste encore un peu de Dieu dans l'âme humaine,
Quand tous les dogmes, tous les cultes, les traités,
Les peut-être, les oui, les non, s'y sont heurtés.
Donc, oublions cela ; retournons à la source.
N'ayons pas d'autre but et pas d'autre ressource
Qu'aimer Dieu, que prier simplement à genoux
Christ, doux intercesseur qui parle à Dieu pour nous.
Celui qui croit en Dieu ne peut pas croire en l'homme.
Qu'importe à qui croit bien de quel nom Dieu se nomme ?
Que Dieu soit, cela lui suffit. Le choix est vain
Entre le Dieu de Zwingle et le Dieu de Calvin.
Dieu n'a pas d'à peu près, Dieu n'a pas de contraire.
De toute lutte il sort ceci : haïr son frère.
Il faut l'aimer ; il faut, en lui tendant la main,
Aider l'ascension lente du genre humain.
Homme, au Livre divin il est temps que tu lises.
Donc, plus de dogmes, plus de sectes, plus d'églises !
Une Église, un seul Temple immense ouvert à tous !
En haut, Dieu, grave ; en bas, Jésus, sublime et doux,
Entourant de ses bras les hommes, foule énorme...

Oui, voici l'hérésie, et voilà la réforme !

LA VENGEANCE DU FAKIR

Poème

I

L'anachorète indou, dans la forêt sacrée,
Plein d'un respect profond pour ce que Brahma crée,

Digitized by Google

Cherche, debout au pied d'un baobab géant,
Pour quelle fin le monde est sorti du néant.
Le vieil anachorète est comme une statue
De silence, d'horreur et d'ombre revêtue.
Immobile et les bras en croix, depuis longtemps
Il ne tressaille plus au retour du printemps.
L'oiseau mélodieux et la fleur embaumée
Ignorent le chemin de son âme fermée,
Et la brise qui passe en soupirs musicaux
Dans son cœur endurci ne trouve plus d'échos.
Avec la fixité morne de sa paupière,
Le vieil ascète semble un colosse de pierre.
Ses yeux caves, remplis de rêve, sans regards,
Sont dans leur profondeur horriblement hagards,
Et l'on sent bien qu'ils n'ont plus même la ressource
Des larmes ; la douleur en a tari la source.
Depuis qu'il attend l'heure où l'esprit saint d'Indra
Pour un autre avatar dans son corps descendra,
Le vieux fakir, rêvant sa pieuse folie,
Est comme une ruine humaine ensevelie.
Autour de lui, le cours éternel des saisons
Accumule l'essor des vertes frondaisons.
Il a laissé couvrir ses jambes dénudées
Par une invasion exquise d'orchidées ;
Les lianes, avec leurs grands bras familiers,
Enroulent à son cou leurs splendides colliers ;
Pour rendre quelque vie à sa lèvre séchée,
La fleur du népenthès sur son front s'est penchée,
Et son urne féconde y fait, de temps en temps,
Couler un nectar frais comme un jour de printemps.
Tout ce que la nature a de tendres caresses,
D'oiseaux harmonieux, de fleurs enchanteresses,
Autour de lui s'épanche en flots éblouissants.
Les fauves des forêts lui sont reconnaissants,
Sachant bien que contre eux jamais sa main prudente
N'a fait siffler dans l'air une flèche stridente,
Le jour, ils font silence, et, quand descend le soir,
Autour du baobab ils viennent tous s'asseoir,
Hyènes, léopards, lions, tigres des jongles,
Et surveillent l'ascète en se rongeant les ongles.

Digitized by Google

Les singes, devenus graves et sérieux,
Ont, en le contemplant, des airs mystérieux,
Et, pour le mieux garder, les serpents impassibles
Enroulent à son corps leurs longs anneaux flexibles.
On sent que ce vieil homme est aimé. La forêt
Prend à sa sainte extase un visible intérêt;
Car voilà que finit la deux centième année
Depuis qu'il commença sa prière obstinée.
Le baobab était encore tout petit
Lorsqu'en rêve à ses pieds le fakir s'engloutit;
Et c'est pour les forêts qui couvrent le Bengale
Une faveur céleste, immense, sans égale,
De savoir que Vichnou trois fois saint leur donna
Un fakir pour chercher son divin Nirvâna

II

Pouravaras était le roi de la contrée.
Il aimait Ourvasi, pour l'avoir rencontrée
Au retour d'une chasse au tigre, un soir d'été.
Ayant senti son cœur se prendre à sa beauté,
Il l'avait fait conduire à son palais, confuse,
Et, n'étant pas un prince à qui l'on se refuse
Et qui laisse s'enfuir l'oiseau qu'il a choisi,
Pouravaras s'était fait aimer d'Ourvasi.

Pouravaras était un prince magnifique,
Au dedans généreux, au dehors pacifique.
Il était jeune, ayant trente ans; il était beau
Et noble, ayant chez lui dix rajahs au tombeau.
Sa capitale était immense, avec des dômes
Etincelants, à faire oublier vingt Sodomes;
On se perdait dans ses innombrables détours;
Et son palais était une forêt de tours,
De flèches, d'arcs géants, de piliers, de coupoles,
De colosses portant des nains sur leurs épaules,
D'idoles aux cent bras monstrueux, d'éléphants
Jouant avec des fleurs et des petits enfants.
Paros et le Dokkhan n'auraient pas pu suffire
A paver son palais de marbre et de porphyre.
L'Altaï lui donnait ses mines d'or; Krichna
N'avait pas de joyaux dont son front ne s'ornât;

Digitized by Google

Et quand Pouravaras sortait en grand costume,
En plein soleil, suivant sa royale coutume,
Ses sujets éblouis doutaient, s'émerveillant,
Qui, de l'astre ou du prince, était le plus brillant.
Pouravaras était ce comble : un ver de terre
Devant lequel il faut se plier et se taire.
Pouravaras était ce prodige : quelqu'un
Qui, sachant que l'homme a des maux, n'en souffre aucun.
Du reste, il s'estimait heureux. La conscience
De son bonheur était sa plus belle science
Et la seule ici-bas qui pût faire oublier
Qu'il fallait devant lui se taire et se plier.
Car, bien qu'il fût aimé plus qu'aucun de ses pères,
Il savait ce que sait le tigre en ses repaires :
Qu'obéissance au prince est force pour l'Etat,
Et n'admettait jamais que nul lui résistât.
Un jour, ayant donné son cœur hors de sa caste,
Un prêtre, quoiqu'il fût toujours demeuré chaste,
Le prévint que les dieux l'en puniraient : « Tu crois? »
Lui dit-il; et sur l'heure il le fit mettre en croix.
Il pensait en effet qu'il faut que l'homme sente
Que la droite des dieux et des rois est puissante.
Il honorait très fort Brahma, Vichnou, Siva,
La Trinité qui fit le monde et le sauva.
Il ne pouvait souffrir les parjures, les traîtres;
Mais il doutait un peu de la vertu des prêtres,
Croyant avec raison qu'il n'est pas de milieu
Entre ce néant, l'homme, et cet infini, Dieu.

III

Fille de la gazelle et sœur de l'antilope,
Ame charmante sous une exquise enveloppe,
Dans un seul sentiment croyant tout résumer,
Ourvasi ne savait qu'une science : aimer.
Son âge était celui de la fleur matinale
Entr'ouvrant au soleil sa robe virginale.
Ses grands yeux noirs, brillants comme le jais poli,
Troublaient dans les buissons l'oiseau sénégali;
Ses longs cheveux étaient sombres comme les voiles
Où la nuit brode en or la splendeur des étoiles.

Digitized by Google

Deux colibris n'auraient pu tenir dans sa main.
Elle ne laissait pas aux détours du chemin
Plus de traces que n'en peut laisser l'oiseau-mouche.
Les fruits letchis étaient moins roses que sa bouche,
Et les vignes d'Iran n'avaient pas de liqueur
Qui pût enivrer plus que l'amour de son cœur.
Elle était un trésor; et, quant à sa famille,
Elle aimait trop les fleurs pour n'être pas leur fille;
Elle en venait; son rêve était d'y retourner;
En attendant, sa joie était de s'en orner.
Elle adorait aussi les oiseaux; plus d'une aile
Mettait à la poursuivre une ardeur maternelle,
Et sans doute il fallut que, pour qu'elle naquît,
Un parfum s'emparât d'une aile et la conquît.
Or, telle qu'elle était, divinement jolie,
Le roi Pouravaras l'aimait à la folie.
Les dix rajahs dont il était fils ou neveu
Le laissaient insensible et l'embarrassaient peu.
Ne croyant pas qu'aimer Ourvasi fût descendre,
Il n'imaginait point faire injure à leur cendre,
Et trouvait qu'après tout des fleurs et des oiseaux
Valent bien dix rajahs dont on n'a que les os.

IV

Un jour, Pouravaras fut pris de fantaisie
D'aller dans la forêt rêver de poésie
Et d'amour, Ourvasi rêvant à ses côtés.
Le soleil du matin inondait de clartés
La grande forêt vierge, où l'œil qui la contemple
Croit que les hauts troncs noirs sont les piliers d'un temple,
Où, venant de la terre obscure et du ciel bleu,
Mille voix, mille échos semblent parler de Dieu.
Cette majesté calme et ce profond mystère
Font que l'homme médite et sent qu'il doit se taire.
Ourvasi se taisait. Pouravaras, songeur,
Oubliait d'admirer son exquise rougeur,
Et tous deux pensaient moins à leur amour sacrée
Qu'à Siva qui détruit ou qu'à Brahma qui crée.
On eût dit que dans l'air l'âme de la forêt
Voltigeait, invisible, et qu'on la respirait.

Digitized by Google

L'enivrante senteur des fleurs qui s'évapore,
Perfide, envahissait l'âme par chaque pore,
Et l'on était sous la menace d'un danger
Tel que celui qui vient des fleurs de l'oranger.
Comme pour célébrer leurs chastes fiançailles,
Des flots d'encens sortaient de toutes les broussailles;
On les voyait monter parmi l'air alourdi,
Comme une vapeur âcre; et quand il fut midi,
Quand le soleil torride eut surchauffé la terre,
Quand il eut répandu dans la forêt austère
Tout l'arome énervant qui des fleurs peut sortir,
Pouravaras sentit son front s'appesantir,
Ourvasi sur ses yeux eut comme un voile sombre,
Et tous deux, chancelants, vinrent tomber à l'ombre
D'un nopal gigantesque étoilé de fleurs d'or,
Ne sachant si c'était le sommeil ou la mort.

V

Ils restèrent ainsi jusqu'au soir. La nature
Ne voulait pas sans doute être leur sépulture;
La nuit les réveilla. La forêt autour d'eux
Assombrissait déjà ses sentiers hasardeux
Et semait la terreur avec l'incertitude.
Ils sentirent alors l'horrible inquiétude
D'être seuls, au milieu de l'ignoré, tremblants
Sous le poids d'on ne sait quels doutes accablants,
De la nuit, de la peur, de la route perdue,
Sombre main du trépas sur leur tête étendue.
Alors, comme il fallait retrouver le chemin,
Pouravaras saisit Ourvasi par la main,
Et, muets, assaillis d'effrois de toute espèce,
Ils marchèrent, ayant autour d'eux l'ombre épaisse.
O caprices d'un jour durement expiés!
Les ronces à ras sol leur déchiraient les pieds;
Les ronces à mi-corps rendaient leurs mains sanglantes;
Les ronces à leur cou se faisaient étranglantes.
La nuit les étouffait. La forêt autour d'eux
Accumulait le noir, le cruel, le hideux,
Oubliant qu'elle était embaumée et fleurie,
Et, vierge le matin, se changeait en furie.

Digitized by Google

Pouravaras allait comme un tigre. Ourvasi,
Epuisée, au milieu du corps l'avait saisi,
Et se laissait traîner, n'ayant plus de courage.
Pouravaras hurlait, avec des cris de rage,
Si bien que les lions devaient se demander
Qui donc, n'étant pas eux, savait comme eux gronder.
Enfin, ayant laissé toute l'ombre en arrière,
Pouravaras parvint au bord d'une clairière
Où quelques rayons d'or descendaient du ciel bleu.
Un baobab géant se dressait au milieu,
Et, spectacle terrible, on distinguait, dans l'ombre,
Immobiles au pied de cet arbre, un grand nombre
De profils effrayants de fauves qui dormaient.
Des yeux d'or et de feu dans la nuit s'allumaient;
Ils étaient tous en cercle autour du tronc énorme;
Et quand Pouravaras fut plus près, une forme
Faite de rêve, d'ombre et d'effroi se fit voir
Dans un fouillis sans nom, amas sauvage et noir.
C'était une statue étrange, à face humaine,
Avec les bras en croix comme un énergumène.
Pouravaras comprit sans doute : il s'approcha.

Mais, soudain, le troupeau des fauves se fâcha,
Et jeta dans la nuit un grondement sonore.
Mais, en prince qu'il faut qu'un tigre même honore,
Pouravaras, dressant sa taille et sans effroi,
Cria plus haut qu'eux tous : « Silence! je suis roi!...
Hyènes! léopards! lions! tigres des jongles!
Baissez vos fronts! cachez vos dents! rentrez vos ongles!
Calmez vos flancs nerveux! fermez votre œil luisant,
Vous dis-je, et laissez-moi tranquille! Allez-vous-en!... »

Et le troupeau dompté s'en alla. La statue
Dormait profondément, car elle s'était tue.
Alors Pouravaras vint, et lui dit de près :

« Fakir, supposais-tu que moi, j'interromprais
Ton extase trois fois sacrée, et que ta suite
De fauves fût aussi facile à mettre en fuite?
Tu me sembles avoir oublié, loin de moi,
Que tu n'es qu'un pauvre homme et que je suis le roi.

Digitized by Google

Il paraît que voilà deux cents ans que tu songes,
Fakir, à je ne sais quels stupides mensonges,
Et que, du fond de ton suicide odieux,
Ta fange rejaillit au visage des dieux !
Je n'aime pas cela, moi ; j'ai d'autres idées
Que mes nobles aïeux, et je les crois fondées.
Je crois que l'homme est l'homme, et qu'il est criminel
A l'homme de prétendre égaler l'Eternel.
Or, vous autres fakirs, que le monde vénère,
De votre front ridé, plusieurs fois centenaire,
Vous prétendez atteindre au trône de Brahma ..
J'en ai déjà puni plus d'un qui blasphéma ;
Ainsi, prends garde à toi, fakir !... Je te pardonne,
A la condition que ta bouche me donne
Le moyen de sortir de ta forêt. Voici
Trois heures que je n'ai pas un autre souci.
Fakir, sauve ton roi ! Sauve ma bien-aimée !
Parle ! »

Rien ne sortit de la bouche fermée,
Et le fakir resta muet. Pouravaras
Cria, plein de colère :

« Homme, tu parleras !
Ou tu verras, malgré le nom dont on te nomme,
Que je suis plus qu'un prince, et que tu n'es qu'un homme !
Parle ! »

L'autre garda son silence de mort.
Alors, comme un jaguar qu'une vipère mord,
Pouravaras bondit contre l'anachorète,
Et, sans entendre un cri qui lui disait : « Arrête ! »
Lui prit un de ses bras en croix, et commença
A le tirer à lui... Soudain, le bras cassa,
Le fakir étant sec et dur comme le marbre.
Puis, ce fut une plainte étrange au pied de l'arbre,
Venant d'on ne sait quelle immense profondeur,
Comme si le fakir, dans sa morne roideur,
Eût souffert de ce bras rompu. Blême de rage,
Le roi n'entendit rien, et, pour dernier outrage,
Il lui lança son bras à la face, en hurlant :
« A toi, fakir, à toi, vieux squelette insolent !

Digitized by Google

Et si jamais que'qu'un de tes tigres s'informe
Qui fut assez impie, ô carcasse difforme !
Pour faire leur fakir manchot, tu répondras
Que c'est Pouravaras qui t'a cassé le bras ! »

VI

Tout-à-coup retentit au profond de l'espace
Un grondement pareil à l'ouragan qui passe.
Ce fut dans les taillis un galop furibond,
Et soudain un lion géant tomba d'un bond
Près du fakir, ayant le vent dans sa crinière.
Ses yeux étincelaient d'une étrange manière.
On entendait rugir, sonores, essoufflants,
Des râles de fureur qui secouaient ses flancs
Et qui ne parlaient pas d'espoir ni d'indulgence.
Pouravaras comprit que c'était la vengeance
Et recula, saisi d'un indicible émoi.
Et le lion rugit :

« Prince, le roi, c'est moi !
Les rois d'ici, c'est nous, les lions, qui les sommes.
Etant lion, ayant souffert, je hais les hommes.
C'est mon droit. Or, venant ici nous envahir,
Tu viens de me donner raison de te haïr.
Le scélérat, c'est toi ! C'est toi, le misérable !
Roi, ce vieillard était pieux et vénérable
Au point qu'il était saint, et que nous, les lions,
Par respect, à ses pieds, nous nous agenouillions ;
Car c'est l'immaculé Nirvâna qu'il médite.
Il allait être Dieu, sans toi ! Ta main maudite
L'a fait du seuil divin du néant revenir ;
C'est un crime, et je suis venu pour te punir ! »

Comme un oiseau blessé, sans un battement d'aile,
Ourvasi semblait morte. Etant allé près d'elle,
Le lion, gravement, calme, et sans la blesser,
L'emporta dans sa gueule et revint la placer
Au pied du baobab et du fakir, dans l'herbe.
Puis, secouant trois fois sa crinière superbe,

Digitized by Google

Il cria :

« Venge-toi, fakir ! »

Alors, pendant
Que Pouravaras, fou, jetait un cri strident,
On vit, parmi les fleurs et la frondaison verte,
Le bras droit du fakir avec sa main ouverte
S'abaisser lentement jusqu'au cou d'Ourvasi,
Où cinq ongles hideux et noirs l'ayant saisi
S'enfoncèrent ainsi que des crocs de panthère.
Puis le bras, soulevant le corps loin de la terre,
Se redressa, rigide, et fut comme un gibet
D'où l'on ne sait quelle ombre humaine retombait...

Digitized by Google

Digitized by Google

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DE L'ANNÉE 1899

pour Avril, Mai et Juin

par M. A. DUMÉNIL

Membre correspondant

Avril

Ce mois a été pluvieux et froid, et peu de soleil; il n'y a eu guère qu'un jour un peu doux : le 28. Parmi les 20 jours de pluie, il y a eu 7 jours de gouttes insignifiantes, la hauteur d'eau : 93m/m5 est supérieure de 56m/m à la moyenne normale.

La moyenne thermométrique : + 9°10 est inférieure de 0°36 à la normale; les minima ont varié de : + 1° le 23, à + 10° le 29; les maxima de : + 9° le 11, à + 17°6 le 28; et les moyennes quotidiennes de + 5°90 le 12, à + 13°60 le 28.

Moyennes barométriques quotidiennes au-dessous de 750m/m : les 13, 14 et 15; entre 750 et 760m/m : les 7, 8, 10, 11, 12, 16, 24, 25 et 26; entre 760 et 770m/m : les 1er, 2, 3, 4, 6, 9, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 25, 28, 29 et 30; au-dessus de 770m/m : le 5.

Les variations barométriques ont été très fréquentes et très accentuées; baisse de 11m/m du 5 au 6; id de 15m/m du 6 au 7; id de 6m/m du 9 au 10; id de 26m/m du 12 au 13; id de 10m/m du 20 au 21; id de 19m/m du 23 au 24. Hausse de 5m/m du 4 au 5; id de 9m/m du 7 au 8; id de 6m/m le 11; id de 12m/m du 14 au 15; id de 14m/m du 15 au 16; id de 12m/m du 16 au 17; id de 8m/m du 17 au 18; id de 14m/m du 21 au 22; id de 10m/m le 26; id de 13m/m du 26 au 27; id de 8m/m le 30.

Les vents ont été très fréquents de O. N. O., froids, et quelques-uns, quoique soufflant du S.S.O., ont été également froids.

La première *Hirondelle* de *cheminée* a été vue le 12 et le 13; celles de *fenêtres :* le 19, dès 6 heures du matin, au moment où le toit des maisons était couvert d'une épaisse couche de gelée blanche ; malgré ce froid anormal, ces dernières sont arrivées en avance de 8 jours en moyenne, et les deux espèces ont été très rares jusqu'au 28. Le réveil des coassements des grenouilles

Digitized by Google

de mares a été entendu pendant quelques instants le soir du 28. Depuis le 15 Mars on n'a point revu de papillons; c'est jusqu'alors le seul jour de ce printemps froid, qu'ils se soient montrés. On a noté, sortie du bétail au pâturage de seigle en vert : le 1er ; floraison des poiriers, groseillers, colza : le 3 ; des cerisiers : le 18; des fraisiers, pommiers hâtifs : le 27; feuilles aux lilas : le 10; aux hêtres : le 28; les ormes qui, chaque année, depuis 1893, montraient leurs feuilles avant les hêtres, sont en retard, cette année, ce qui paraît assez inexplicable. Epis de seigle : le 27.

L'évaporation de ce mois n'a été que de 35m/m en 30 jours, c'est la plus faible enregistrée depuis 1893.

Mai

La moyenne thermométrique : + 11°30, est inférieure à la normale de 1°81; et encore aussi légèrement au-dessous de celle du mois de Mai de l'année dernière, qui fut pourtant un mois très froid et très pluvieux. Les mois de Mai se refroidissent depuis 1895, qui avait une moyenne de + 13°57; en 1896 : + 11°90; en 1897 : + 11°20; en 1898 : + 11°45; et en 1899 : + 11°30. Les minima thermométriques ont varié de : + 1°8 le 5, à + 12° le 20; les maxima : de + 11°2 le 3, à + 21°8 le 19; et les moyennes quotidiennes : de + 6°75 le 4, à + 15°50 le 18. On retrouve un mois de Mai encore plus froid que celui de cette année, c'est en 1894; moyenne : + 11°.

Moyennes barométriques quotidiennes entre 750 et 760m/m : les 13, 14, 15, 16, 24 et 25; entre 760 et 770m/m : les 1er, 2, 3, 4, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 26; id de 770m/m et au-dessus : les 5, 6, 27, 28, 29, 30 et 31. Variations id : baisse de 6m/m le 1er ; id de 8m/m5 du 1er au 2; id de 9m/m du 7 au 8; id de 10m/m du 13 au 14; id de 7m/m du 14 au 15; id de 7m/m du 23 au 24. Hausse de 9m/m du 3 au 4; id de 12m/m du 15 au 16; id de 11m/m du 24 au 25; id de 8m/m5 le 25; id de 12m/m du 25 au 26; id de 7m/m du 26 au 27.

La période de pluies de 15 jours, entre le 12 et le 27, a donné une hauteur d'eau de 73m/m8 au dessus de la normale; ce mois a été froid presque tous les jours et surtout les nuits; la persistance de ce froid anormal pour cette saison, a rendu les grenouilles de mares absolument muettes pendant presque toutes

Digitized by Google

les soirées, depuis leurs premiers et très faibles cris de la soirée du 28 Avril.

Les premiers Martinets vus le 5, n'ont presque pas été vus non plus, à l'exception des 10, 11, 18, 19, 30 et 31. Les Hirondelles de fenêtres ne sont encore jusqu'alors qu'en très petite quantité.

Floraison des lilas de couleur : le 3; des lilas blancs : le 6; des aubépines rouges et blanches : le 22; premières feuilles à la vigne en espalier : le 1er; id aux ormes : le 1er.

L'évaporation n'a atteint que 47m/m en 31 jours; elle a été faible.

Juin

La moyenne thermométrique : + 16°60, est égale à la normale; les minima ont varié de : + 15° le 7, à + 6°4 le 15; les maxima de : + 27° le 4, à + 15°5 le 9; et les moyennes quotidiennes de : + 20° les 2 et 4, à + 11°80 le 14.

Moyennes barométriques quotidiennes au-dessous de 750m/m : le 20; id entre 750 et 760m/m : les 18, 19, 21, 22 et 23; id entre 760 et 770 : les 1er, 2, 3, 4, 6, 7, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 24, 25, 28, 29 et 30; id de 770 et au-dessus : les 5, 8, 9, 26, 27.

Peu de variations barométriques : baisse de 11m/m du 18 au 19; id de 11m/m du 27 au 28. Hausse de 8m/m du 22 au 23; id de 10m/m du 23 au 24.

La hauteur d'eau : 42m/m en 8 jours, de chutes de pluie, compris 4 jours de gouttes, est inférieure de 32m/m3 à la normale.

Ce mois a été beau et sec, avec un air très calme, sauf un vent un peu fort du N. E. le 9. Les soirées et les nuits ont été froides avec quelques gelées blanches matinales entre le 8 et le 17.

Les premiers épis de blé ont été vus le 8; la floraison du blé s'est accomplie dans des conditions atmosphériques très favorables.

On a commencé à faucher les foins et les trèfles le 20.

Les Hirondelles et les Martinets sont peu nombreux; la même remarque en a été faite l'année dernière, ces deux derniers printemps ayant été froids.

L'évaporation a atteint 67m/m en 30 jours.

Les taches du soleil ont été en augmentation pendant ce mois.

Digitized by Google

Observations météorologiques du mois d'Avril

JOURS du Mois	Chutes de pluie	Hauteur d'eau en millimètres	Chutes de grêle	Chutes de neige	Épaisseur de neige en millimètres	Gelée blanche	Gelée à glace	Brouillards	Orages	Ciel pur	Ciel nuageux	Ciel couvert	Direction des vents
1er	1	0m/m	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	N. O.
2	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	O.
3	1	0.	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	O.
4	1	1.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
5	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
6	1	4.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
7	1	5.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
8	1	0.	1	1	0m/m	—	—	—	1		1	—	N. O.
9	1	4.	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	O.
10	1	15.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	O.
11	1	0,5	1	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N.
12	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	N. O.
13	1	30.	1	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S.
14	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
15	1	2.	1	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
16	1	1.	—	—	—	—	—	—	1	—	1	—	O.
17	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. O.
18	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	N.
19	—	—	—	—	—	1	—	1	—		1	—	N. E.
20	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	N.
21	1	10.	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	S.
22	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. E.
23	—	—	—	—		—	1	—	—	—	1	—	S.
24	1	10	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	N. O.
25	1	4.	1	—	—	—	—	1	—	—	1	—	N. O.
26	1	6.	1	—	—	—	—	—	—	—	—	1	O.
27	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
28	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	S. O.
29	1	1.	—	—	—	—	—	—	—	—	1		S.
30	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N.
Totaux et Moyennes	20	93m/m5	6	1	0m/m	4	2	6	3	—	23	7	O. N.

Digitized by Google

à Yébleron (Seine-Inférieure), par A. Duménil.

ERMOMÈTRE Maxima	ERMOMÈTRE Moyennes	Moy. barométrique au niveau de la mer à 0°	Observations principales
+ 11°14	+ 10°	769m/m3	Brouillard très épais le matin ; gouttes le soir.
15.5	12.25	767.7	Brouillard le matin ; id le soir. Beau l'après-midi.
11.3	9.75	768.2	Brouillard, gouttes matinée. Beau l'après-midi.
14.	11.10	770.	Beau, matinée ; pluie l'après-midi et le soir.
13.5	10.	772.4	Beau, matinée ; gouttes le soir.
13.6	11.10	766.6	Pluie, forts vents O. soir et nuit.
13.8	10.50	752.1	Pluie ; Tempête O., soir et la nuit.
9.7	7.85	756.5	Pluie, grêle, neige, forts vents N.-O. ; **éclairs, Tonnerre.**
10.5	7.10	763.3	Pluie ; forts vents O. soir et la nuit.
10.8	9.	757.8	Pluie, forts vents O.
9.	7.60	758.	Pluie, grêle ; Forts vents N. N.-O.
10.	5.90	758.7	Beau, **Halo** solaire partiel matin ; **Hirondelles** de cheminée.
9.7	6.75	740.5	Pluie, grêle ; Tempêtes soir et la nuit.
10.4	7.50	741.1	Pluie, forts vents S.-O. le matin.
10.5	7.25	747.3	Pluie, grêle matinée ; le soir : **Halo** lunaire.
12.	7.75	755.6	Beau ; le soir : **Eclairs**. Pluie la nuit. **Tonnerre** au N. à 10 h. soir.
12.	7.90	763.	Beau.
13.3	7.90	765.9	Beau ; **Halo** solaire partiel.
13.	8.	768.5	Beau, léger brouillard le matin. **Hirondelles** de fenêtres.
13.7	8.35	767.8	Beau. **Halo** solaire.
12.	9.90	760.2	Pluie toute l'après-midi et le soir. **Froid, Tonnerre** la nuit.
10.	7.60	769.7	Beau ; **auréole** lunaire. **Froid.**
12.4	6.70	769.8	Beau. **Halos** solaires matinée et après-midi ; **auréole** lunaire.
12.4	10.10	758.	Pluie l'après-midi et la nuit. **Froid.**
12.2	10.20	755.2	Pluie, grêle, forts vents. **Froid.**
12.	9.10	756.6	Pluie, grêle, tempête O. la nuit et le matin. **Froid.**
15.	11.	762.9	Beau.
17.6	13.60	762.4	Léger brouillard le matin.
13.3	11.65	760.6	Pluie, un peu de soleil vers 5 heures du soir.
11.4	9.80	767.8	Gouttes le matin. Beau l'après-midi.
+12 °55	+ 9°10	761m/m1	Moyenne barométrique : 761m/m1 inférieure de 1m/m à la normale. Minimum » 734m/m le 13 à 9 h. du sori. Maximum » 774m/m le 5, à 2 du soir.

Digitized by Google

JOURS du Mois	Chutes de pluie	Hauteur d'eau en millimètres	Chutes de grêle	Chutes de neige	Épaisseur de neige en millimètres	Gelée blanche	Gelée à glace	Brouillards	Orages	Ciel pur	Ciel nuageux	Ciel couvert	Direction du Vent
1er	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	S.
2	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
3	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	N. E.
4	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	N. E.
5	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	N. E.
6	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	N. E.
7	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. E.
8	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. E.
9	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N.
10	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	E.
11	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	1	—	S. O.
12	1	5m/m	1	—	—	—	—	—	1	—	1	—	S.
13	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
14	1	22.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	N.
15	1	17.	1	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
16	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
17	1	2.5	—	—	—	—	—	—	1	—	1	—	S. O.
18	1	0.	—	—	—	—	—	—	1	—	1	—	S. O.
19	1	5.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
20	1	1.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
21	1	22.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. O.
22	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
23	1	1.5	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. [illegible]
24	1	25.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. [illegible]
25	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	N.
26	1	4.5	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N.
27	1	1.5	1	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. [illegible]
28	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. [illegible]
29	—	0.	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	N. [illegible]
30	—	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. [illegible]
31	—	12.	—	—	—	1	—	—	—	1	—	—	S. [illegible]
Totaux et Moyennes	15	107m/m	3	—	—	6	1	1	4	1	26	4	N. [illegible] S. [illegible]

Digitized by Google

ERMOMÈTRE Maxima	Moyennes	Moy. barométrique au niveau de la mer à 0°	Observations principales
+15°	+ 8°60	767m/m9	Beau; **Halo** solaire partiel matinée et après-midi.
14.8	11.40	762.7	Beau.
11.2	9.	763.8	Beau, brouillard matin.
11.5	6.75	769.5	Beau; **Froid.**
12.5	7.15	772.2	Beau; **Froid.**
13.	8.25	772.	Beau, forts vents N.-E. **Froid.**
13.6	9.80	769.	Beau, forts vents N.-E. **Froid.**
14.	11.	763.4	Beau. **Froid.**
15.3	11.65	760.4	Beau.
20.2	13.10	761.4	Beau.
20.4	14.45	762.7	Beau; **Tonnerre** au S. l'après-midi.
15.7	12.	762.4	**Orages** matinée et après-midi. Pluie, grêle.
16.2	12.50	759.3	Beau.
13.5	11.10	752.1	Pluie toute la journée et la nuit.
14.8	11.20	750.8	Pluie, grêle. **Froid.**
15.	11.10	759.5	Gouttes l'après-midi; **auréole** lunaire. **Froid.**
16.3	12.65	762.8	Pluie, **tonnerre, Halo** solaire partiel; **Froid.**
21.8	15.50	762.2	Pluie l'après-midi, **tonnerre**; **Halo** solaire partiel.
20.	15.25	764.3	Pluie le soir et la nuit; **Halo** solaire partiel.
16.	14.	761.7	Pluie, forts vents matinée.
15.6	13.20	763.6	Pluie, forts vents.
16.4	13.80	765.	Pluie fine matin, beau l'après-midi.
18.	13.60	764.	Pluie soir et la nuit; **nuit** froide.
15.6	12.40	755.	Pluie; **nuit** froide.
11.8	10.30	759.3	Pluie matin, nuit froide.
12.	9.	765.5	Pluie nuit et matinée; **Halo** solaire partiel. **Froid.**
11.6	8.40	770.	Pluie, grêle matinée; **Froid.**
12.8	9.30	773.4	Beau. **Halo** solaire partiel. **Froid.**
14.	9.10	773.	Beau, glace le matin. **Froid.**
16.	12.60	772.7	Beau.
21.2	14.10	771.6	Très beau; la température se relève.
+15°35	+11°30	764m/m3	Moyenne barométrique : 764m/m3, égale à la normale. Minimum » 748m/m, le 15 à 6 h. du matin. Maximum » 774m/m, le 28 a 9 h. du soir.

Digitized by Google

Observations Météorologiques du Mois de Juin 18

JOURS du Mois	Chutes de pluie	Hauteur d'eau en millimètres	Chutes de grêle	Chutes de neige	Epaisseur de neige en millimètres	Gelée blanche	Gelée à glace	Brouillards	Orages	Ciel pur	Nuageux	Couvert	Direction du Vent
1er	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	S. E
2	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S.
3	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
4	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. E.
5	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. E.
6	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	1	—	S. E.
7	1	1m/m5	—	—	—	—	—	—	1	—	1	—	N. E.
8	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. E.
9	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. E.
10	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. E.
11	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	N. E.
12	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	N. E.
13	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	N. E.
14	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. E.
15	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	N. E.
16	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	N. E.
17	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. E.
18	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
19	1	5.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S.
20	1	0.5	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S.
21	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N.
22	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	N.
23	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N.
24	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. O.
25	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. O.
26	1	0.	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	N. O.
27	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	N.
28	1	25.	1	—	—	—	—	—	1	—	1	—	S.
29	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
30	1	10.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
Totaux et Moyennes	8	42m/m	1	—	—	3	—	4	3	1	28	1	N. E

Digitized by Google

THERMOMÈTRE			Moy. barométrique au niveau de la mer à 0°	Observations principales
	Maxima	Moyennes		
	+24°3	+17.50	768m/m8	Très beau.
	26.8	20.	767.5	Très beau et chaud.
	26.	19.50	768.3	Très beau et chaud.
	27.	20.	769.3	Très beau et chaud.
	25.	19.	770.2	Beau.
	26.5	19.75	769.6	Beau ; **Tonnerre** l'après-midi. **Eclairs** le soir.
	24.	19.50	769.	**Orages** S.-O. le matin. Pluie ; beau l'après-midi.
	17.4	14.40	771.4	Beau ; **soirée** froide.
5	15.5	12.50	771.5	Beau ; **soirée** froide.
5	16.4	13.	769.8	Beau ; soirée très froide.
6	18.8	12.70	768.4	Beau ; **gelée** blanche.
6	21.4	15.10	766.1	Brouillard le matin. Beau.
6	17.	13.40	764.6	Brouillard le matin. Beau. **Soirée** froide.
6	16.	11.80	764.	Beau. Soirée très froide.
6	18.3	12.35	765.6	Beau ; **gelée** blanche. **Soirée** froide.
6	20.6	14.	764.8	Beau ; **gelée** blanche. **Soirée** froide.
6	22.1	16.20	764.	Beau.
5	25.3	17.90	759.9	Beau ; **Halo** solaire partiel matinée ; gouttes soir et nuit.
5	22.3	17.40	753.8	Beau ; pluie soir et la nuit.
6	22.2	18.50	748.9	Quelques gouttes de pluie.
	21.	16.50	752.	Beau ; **Halo** lunaire le soir.
6	18.8	16.30	754.6	Gouttes.
6	19.8	16.30	759.	Beau.
6	21.6	17.50	763.3	Beau.
	19.2	15.10	768.9	Beau ; grande tache solaire.
6	23.4	18.60	771.	Brouillard, gouttes matin. Beau le jour.
5	25.	19.75	770.	Brouillard matin. Beau le jour.
6	26.	19.90	762.5	**Orages** le soir. Pluie et grêlons.
	20.3	17.15	761.7	Beau.
6	21.2	16.70	763.	Beau, **Halo** solaire l'après-midi. Pluie le soir et la nuit.
3	+21°67	+16°60	764m/m8	Moyenne barométrique : 764m/m8, supér. de 1m/m5 à la normale. Minimum » 748m/m5, le 20, à 9 h. mat. et à 6 h. soir. Maximum » 772m/m, 8 et 9 10 h. mat. et 2 h. s. chac. des 2 jours

Digitized by Google

Digitized by Google

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Séance du 12 Avril 1899

Présidence de M. LEROI, Vice-Président.

Sont présents : MM. André, Barrey, Créchet, d'Alissac, abbé Dubois, Dupuis, Dr Henri Fauvel, Gillet, Lamy, Le Minihy de la Villehervé, Leroi, Jean Mack, Alphonse Martin, Quoist, Dr Jules Roger, Rouget-Marseille et Thériot.

Excusé : M. Houdry.

M. le Président dépose sur le bureau un certain nombre de documents et communique à l'Assemblée quelques lettres parvenues au siège social depuis la réunion du mois dernier.

Nous remarquons notamment :

1° Une lettre de notre collègue, M. Thouret, priant notre Président de se faire son interprète auprès de la Société pour la remercier de la sympathie qu'elle a bien voulu lui témoigner en lui facilitant un tirage à part de son recueil de poésies. M. Thouret remet, pour la bibliothèque, 5 exemplaires de cet ouvrage intitulé : *Bluettes et Rêveries ;*

2° Une lettre dans laquelle M. V. Edou rappelle les titres de Léon Gautier et déclare qu'il lui a paru « que cette très honorable illustration de l'un de nos concitoyens devait être signalée à l'attention de la Société Havraise d'Études diverses, afin qu'elle examine s'il n'y aurait pas lieu de graver le nom de Léon Gautier en notre Hôtel de Ville, au tableau qui garde le souvenir des hommes auxquels le Havre s'enorgueillit d'avoir donné naissance ». M. Edou termine en déclarant qu'il serait heureux d'apprendre que la Société veut bien faire auprès de l'Administration municipale les démarches nécessaires pour réaliser cet hommage à la mémoire de Léon Gautier.

Après cette communication, M. le Président demande que la Société veuille bien décider qu'une démarche soit faite auprès de la Municipalité et du Conseil municipal de notre ville en vue d'obtenir l'autorisation de graver sur le tableau des Illustra-

Digitized by Google

tions havraises le nom de Léon Gautier, dont la mort fut signalée à notre Association par M. le Président. La Société avait, à ce moment, demandé à un de ses membres, ancien élève de ce savant, de rédiger une notice nécrologique; mais le départ du Havre de ce collègue nous empêcha de rendre hommage, par ce moyen, à notre illustre concitoyen.

La Société accepte la proposition qui vient de lui être soumise et charge le Bureau de faire les démarches dans le sens indiqué ci-dessus. Il devra également remercier M. Edou de sa communication et lui faire connaître la décision prise par la Société.

M. Créchet qui, en raison de l'heure avancée, avait dû suspendre, lors de la dernière séance, la lecture de son rapport sur les travaux de l'année 1898, la reprend à cette réunion.

Cette partie de l'important travail auquel s'est livré notre collègue, n'est pas moins intéressante que celle communiquée précédemment. M. Créchet signale, examine sans parti pris, critique quelquefois même, mais sans âpreté, les travaux insérés dans le *Recueil* de l'année écoulée.

Notre collègue termine son rapport en signalant le mouvement, la situation financière de notre Association. Il signale en outre un certain nombre de *desiderata* parmi lesquels nous remarquons ceux ayant trait à la publication du *Recueil* qui, suivant lui, devrait paraître aux dates suivantes : 1er mai, 1er août, 1er novembre et 1er février; à l'activité, qu'il voudrait voir plus grande, ou plutôt, ce qui dépeint mieux la pensée du rapporteur, plus turbulente, de façon à s'imposer à l'attention du public; à la publication à part du rapport de fin d'année, lequel pourrait être tiré à un nombre d'exemplaires à déterminer, pour être adressé aux autorités, aux membres correspondants, etc.

M. le Président remercie et félicite notre collègue pour sa consciencieuse étude. L'Assemblée s'associe aux félicitations adressées par M. le Président et vote l'impression du rapport de M. Créchet dans le *Recueil* de la Société.

M. le Président donne ensuite la parole à M. Quoist. Notre collègue déclare tout d'abord qu'il n'est pas très bien qualifié pour parler comme il le faudrait la langue des dieux, et il prie

Digitized by Google

ses collègues de l'en excuser. Puis M. Quoist lit un poème ayant pour titre : *Les rois de mer*.

M. le docteur Jules Roger soumet à l'Assemblée le commencement d'une étude sur le *docteur Broussais*. L'impression de cette première partie du travail de notre collègue est votée.

M. le Président fait connaître que la plupart des commissions d'examen des concours de poésie et de prose ont terminé leurs travaux, et que les résultats de ces concours pourront être donnés dans quelques jours.

Sur la proposition de plusieurs sociétaires, l'Assemblée décide de tenir une réunion extraordinaire le vendredi 5 mai, laquelle sera spécialement consacrée à l'audition des rapports et à l'attribution des récompenses.

MM. André et Le Minihy de la Villehervé présentent M. Pourchet, juge de paix, en qualité de membre résidant. Le vote sur l'admission de ce nouveau membre aura lieu à la réunion de mai.

La séance est levée à 10 heures 30.

Le Secrétaire,

Jean Mack.

Séance extraordinaire du 5 Mai 1899.

Présidence de M. LEROI, Vice-Président.

Sont présents : MM. André, Barrey, Chamard, Créchet, abbé Dubois, Du Pasquier, Glaneur, Hofgaard, Ch. Lamy, Lefranc, Le Minihy de la Villehervé, Leroi, Levarey, Jean Mack, Alphonse Martin, Millard, Quoist, Dr Jules Roger, Rouget-Marseille, Thériot et Robert de la Villehervé.

Excusé : M. Houdry.

M. le Président dépose sur le bureau plusieurs brochures offertes pour la bibliothèque par :

M. Robert Leroi, *Conférence à l'occasion du Centenaire de la naissance de Michelet*;

Digitized by Google

M. Jean Mack, *La femme fonctionnaire et employée de Bureau*;

M. le docteur Jules Roger, 1° *Le docteur Hecquet*; 2° *Hygiène par l'hydrothérapie.*

M. le Président fait ensuite connaître que la présente réunion a pour but de communiquer à la Société les rapports des commissions d'examen des concours de 1898 et d'attribuer les récompenses aux lauréats.

Le 1er sujet figurant au programme est ainsi conçu : *Tout ouvrage en vers, quelle que soit la forme et à quelque genre qu'il appartienne* (23 manuscrits ont été adressés à la Société).

Membres de la Commission : MM. Leroi, Chamard, Blum, Lemoine, Rident, de Cantelou et Vallée.

Conformément aux conclusions du rapport lu par M. le Président, la Commission propose d'attribuer le prix de 1,000 fr. au manuscrit portant la devise *In mezzo del camin di nostra vita* et intitulé : *Sur le chemin de la vie.*

Et d'accorder une égale récompense aux manuscrits ayant pour titre : 1° *Outre-vie*, 2° *La flûte de saule.*

La Société vote, à cet effet, une somme de 400 fr., soit 200 fr. pour chacun de ces manuscrits.

Les billets accompagnant ces trois travaux sont ouverts et font connaître que les auteurs sont :

1er prix.	M. Carrara, professeur à Lausanne (Suisse).
2e prix *ex-æquo*.	M. Henry Mériot, à Rochefort-sur-Mer. M. Gabriel Monmert, instituteur au Havre.

Le 2e sujet : *La spéculation à terme, son rôle et son influence sur le commerce en général* (1 manuscrit).

Membres de la Commission : MM. Joannès Couvert, Genestal, Du Pasquier, Brunet et O. Senn.

La Commission n'ayant pas encore fait connaître sa décision, le résultat de ce concours srea communiqué à la prochaine séance.

Le 3e sujet : *Meilleur travail relatif à la flore et à la faune de l'arrondissement du Havre* (n'a pas été traité).

Le 4e sujet : *Étude sur la vie et les mœurs d'un savant, d'un*

Digitized by Google

artiste ou d'un littérateur, né ou ayant vécu dans l'arrondissement du Havre (2 manuscrits).

Membres de la Commission : MM. le docteur Jules Roger, Lefranc et Dupuis.

Le rapport de cette Commission conclut à la non-attribution du prix, pour insuffisance des travaux présentés.

Le 5e sujet : *Des devoirs respectifs de l'Etat et des individus dans l'évolution industrielle* (1 manuscrit).

Membres de la Commission : MM. Maurice Dumoulin, Follin et Houdry.

La Commission est d'avis de n'accorder aucune récompense au travail présenté.

Le 6e sujet : *Bibliographie méthodique de l'arrondissement du Havre* (3 manuscrits).

Membres de la Commission : MM. Maurice Dumoulin, Martin, Robert de la Villehervé et abbé Dubois.

En l'absence de M. le rapporteur, M. le Président fait connaître que la Commission a classé dans l'ordre suivant les manuscrits :

1° Celui portant la devise *Ars longa, vita brevis*, récompense de 300 fr.

2° » » » *Quod scripsi, scripsi*, médaille de vermeil de 50 fr.

3° » » » *Un bon livre est un bon ami*, mention honorable.

Les billets cachetés sont ouverts et indiquent que les auteurs sont :

1er prix, M. Lechevallier, instituteur au Havre; 2e prix, M. E. Homond, du Havre; Mention honorable, M. F. Vuacheux.

Sur la proposition de MM. Martin et Barrey, la Société décide d'ajouter au 3e prix une somme de 50 fr.

Les auteurs des travaux distingués devront être incessamment informés de leur succès.

Avant de passer au n° 2 de l'ordre du jour, M. Leroi veut

Digitized by Google

bien lire à l'Assemblée quelques pièces de vers extraites du manuscrit auquel la Commission a accordé le 1er prix.

L'Assemblée applaudit plusieurs de ces pièces et notamment celles figurant à la seconde partie sous le titre : *La Corde d'Airain.*

M. le Président dit qu'il y a lieu de fixer, dès ce soir, la date du banquet annuel de la Société, et d'indiquer à quel moment pourraient être remises les récompenses.

Après un échange d'observations entre plusieurs membres, il est décidé que les récompenses seront distribuées au cours du banquet, auquel seront invités les lauréats, qui aura lieu le dimanche 28 mai, dans les salons de Frascati.

M. Barrey demande quel profit la Société compte tirer des travaux qui lui ont été adressés en ce qui concerne la Bibliographie de l'arrondissement du Havre ; il y a, dans les manuscrits soumis, le fruit de nombreuses recherches fort intéressantes et qui mériterait d'être recueilli et conservé.

M. le Président répond qu'il serait en effet désirable que la Société pût profiter de ces recherches en les faisant figurer dans son *Recueil*; mais une question de dépense s'y trouve jointe, laquelle mérite un examen sérieux. M. le Président prie donc la Société de renvoyer cette question à l'étude du Bureau. Adopté.

M. Robert de la Villehervé demande si la Société ne pourrait pas entreprendre un travail qui lui paraît intéressant, travail qui aurait pour but la publication d'un lexique de la langue havraise, l'idiome employé dans notre ville étant, suivant lui, très curieux. Notre collègue cite d'ailleurs différents mots du patois havrais.

La question soulevée par M. de la Villehervé paraît attirer l'attention de l'Assemblée, et plusieurs sociétaires pensent que chaque membre pourrait réunir les mots du dialecte havrais qui leur sont connus, avec indication de leur définition exacte, et en faire l'objet d'une communication à chaque réunion mensuelle.

En procédant de cette façon, la Société aurait chance de

Digitized by Google

posséder un jour un lexique de la langue havraise aussi curieux qu'original.

La séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire,
Jean MACK.

Séance du 19 Mai 1899

Présidence de M. R. LEROI, Vice-Président

Sont présents : MM. ANDRÉ, BARREY, CRÉCHET, DE FRANCE, DUPUIS, GILLET, GLANEUR, HOFFGAARD, HOUDRY, LE MINIHY DE LA VILLEHERVÉ, R. LEROI, LEVAREY, Jean MACK, Alphonse MARTIN, QUOIST, Dr Jules ROGER, ROUGET-MARSEILLE et THÉRIOT.

EXCUSÉS : MM. DU PASQUIER et Alfred BRUNET.

M. le Président ouvre la séance et souhaite la bienvenue à notre nouveau Collègue M. de France, lequel répond en remerciant les Membres de la Société d'avoir bien voulu l'admettre parmi eux.

M. le Président adresse à notre honorable Collège M. Caetano de Carvalho les félicitations de la Société pour la distinction honorifique qui lui a été récemment accordée (nomination au grade de Commandeur de l'Ordre du Christ du Portugal).

Diverses lettres sont ensuite communiquées à l'Assemblée par M. le Président, parmi lesquelles nous remarquons notamment :

1° Quelques lettres de remerciements des lauréats des concours de 1898 ;

2° Une lettre de M. Vuacheux, auteur d'un travail bibliographique, auquel la Société, sur la demande de plusieurs Sociétaires, avait voté une somme de 50 fr. pour être jointe à la mention accordée à cet auteur par la Commission d'examen, M. Vuacheux, s'élevant contre les décisions de la Commission, déclare ne pouvoir accepter la 3e mention décernée par cette Commission. L'Assemblée décide de donner purement et simplement acte à M. Vuacheux de sa lettre ;

Digitized by Google

3° Une lettre-circulaire de M. le comte de Marsy, nous faisant parvenir un programme du Congrès Archéologique qui se tiendra à Mâcon du 14 au 21 juin.

M. le Président communique également à l'Assemblée les lettres adressées à M. le Maire du Havre, au Conseil Municipal et à M. Edou au sujet de la demande d'inscription du nom de notre éminent concitoyen, Léon Gautier, sur le tableau des Illustrations Havraises.

Le Conseil Municipal, saisi officiellement de la demande de la Société Havraise d'Etudes diverses, statuera prochainement sur les conclusions du rapport de la Commission de l'Instruction publique.

Sur la demande de plusieurs Membres, la Société décide de de faire imprimer, pour être adressés à divers personnages et Sociétés, 150 exemplaires du rapport de notre collègue M. Créchet.

M. le Dr Jules Roger lit ensuite la fin de son étude biographique sur le Dr Broussais.

L'impression de ce travail est mise aux voix et adoptée.

Puis la parole est donnée à M. Barrey pour la lecture de son étude : *Boërs et Anglais.*

Cette étude de notre Collègue, qui contient de très instructifs renseignements historiques et géographiques, et en outre une chaleureuse défense des Colons de l'Afrique Australe contre l'Angleterre, est conçue dans un esprit d'ardent patriotisme,et dans la péroraison de son travail, M. Barrey parle de notre patrie avec une foi, un enthousiasme sincères, et pousse même son ardeur patriotique jusqu'à un chauvinisme qui a pú paraître dangereux à quelques-uns.

Il sera statué sur l'impression du travail de notre Collègue, dans une prochaine réunion.

M. le Président dit, que la Société est appelée, ce soir, à statuer sur le 2° sujet du dernier Concours : *La spéculation à terme*, dont l'examen du manuscrit envoyé sur ce sujet n'avait pu être terminé pour la séance spéciale du mois d'Avril.

M. le Président donne lecture des appréciations écrites de

Digitized by Google

chacun des cinq examinateurs, lesquels sont d'avis d'accorder à l'auteur du manuscrit portant la devise : *Audaces fortuna juvat,* une récompense, mais inférieure à celle indiquée au programme du Concours.

Résumant les avis dont il a été donné connaissance, la Société décide d'accorder un second prix et 150 fr. en espèces.

Après avoir ouvert le pli cacheté. M. le Président annonce que l'auteur de ce travail est M. Jules Ausset, commis, demeurant 24, rue Marie-Thérèse, au Havre.

M. le Président remercie les Membres de la Société qui ont bien voulu assumer la tâche d'examinateur, et invite notre Secrétaire à leur faire part de la décision de l'Assemblée.

Sur la proposition de M. Thériot, la Société décide de demander à la Société Linnéenne de Bordeaux et à la Société d'Histoire naturelle d'Autun l'échange de leurs publications contre le *Recueil* de nos travaux.

La séance est levée à 10 heures 30.

Le Secrétaire,

Jean Mack.

Séance du 9 Juin 1899

Présidence de M. LEROI, Vice-Président

Sont présents : MM. André, Barrey, Alfred Brunet, Créchet, abbé Dubois, docteur Fauvel, Gillet, Glaneur, Hofgaard, Houdry, Le Minihy de la Villehervé, Robert Leroi, Levarey, Lormelet, Jean Mack, Alphonse Martin, Quoist, docteur Roger, Rouget-Marseille, Thériot et Thouret.

M. le Secrétaire donne lecture du procès-verbal de la séance de Mai.

Incidemment et à propos de ce procès-verbal, M. Levarey présente une observation au sujet du mode employé depuis quelques mois pour statuer sur l'impression, dans le *Recueil,* des travaux lus en séance. Il a pu constater, au cours de l'une de nos dernières réunions, le côté défectueux de l'article du

Digitized by Google

règlement intérieur ayant trait au système de votation admis par la Société.

Cet article, dit notre Collègue, est appelé à provoquer d'interminables discussions sur les travaux présentés ; à faire naitre des difficultés entre la Société et les auteurs de ces travaux à raison des appréciations diverses qui peuvent être données devant un certain nombre de Sociétaires au cours d'une discussion un peu vive sur un travail quelconque.

Notre Collègue demande donc que cette partie de notre nouveau règlement intérieur soit modifiée dans l'intérêt même de la bonne tenue des séances de la Société.

M. le Président répond à M. Levarey que le bureau s'est préoccupé des inconvénients qui viennent d'être signalés, et que ce soir même, M. Thériot doit soumettre à l'approbation de l'Assemblée une proposition du bureau paraissant devoir donner satisfaction aux desiderata d'un certain nombre de Sociétaires.

Sous le bénéfice de ces observations, le procès-verbal est adopté.

M. le Président communique ensuite la correspondance et les documents adressés à la Société depuis un mois.

L'Assemblée est informée que suivant avis de la Commission d'examen, le poème *Rois de Mer,* de notre collègue M. Quoist, sera inséré dans le *Recueil* de la Société.

Sur la proposition de M. Mack, M. le Président demande que la Société Havraise d'Études diverses veuille bien intervenir, ainsi qu'elle a récemment fait pour Léon Gautier, auprès de la Municipalité et du Conseil Municipal de notre Ville pour les prier de réserver un accueil favorable à la demande d'inscription du nom de Jules Tellier sur le tableau des Illustrations Havraises, présentée par un de nos collègues, M. Denis Guillot, au sein du Conseil Municipal.

La Société, on se le rappelle, ajoute M. le Président, s'était vivement intéressée à l'exécution du buste de ce fin lettré et que plusieurs Membres de la Société faisaient partie du Comité. Notre Association fit d'ailleurs imprimer et distribuer le compte

Digitized by Google

rendu de la cérémonie d'inauguration du buste de notre jeune Concitoyen.

Cette proposition, appuyée par plusieurs Membres, est mise aux voix et adoptée.

Le bureau reste chargé de faire les démarches nécessaires.

M. le Président donne la parole à M. Thériot, archiviste de la Société, qui, au nom du Bureau, lit le rapport suivant :

« Messieurs,

» Dans les séances du 11 et du 25 novembre 1898, vous avez » apporté au Règlement de la Société des modifications impor- » tantes à la suite d'un projet qui vous était soumis par nos » collègues MM. Barrey et Mack.

» Ces Messieurs avaient notamment appelé votre attention sur » la façon dont on procédait jusqu'alors pour décider de l'im- » pression des travaux lus en séance. Le vote se faisait immédia- » tement après la lecture, à mains levées, et par la force même » des choses était toujours affirmatif. C'était un vote de pure » forme, car pour ma part, je n'ai jamais vu rejeter ni ajourner » l'impression d'un travail : Etait-ce un bien ? Etait-ce un » mal ?

» Vous avez pensé que c'était plutôt un mal qu'un bien, que » cette méthode pouvait présenter certains inconvénients » puisqu'en majorité vous avez décidé qu'on ne l'emploierait » plus ; vous avez estimé que le vote à mains levées ne permet » pas à chacun d'exprimer librement son opinion ; aussi, » avez-vous décidé :

» 1° Que le vote serait secret ;

» 2° Que chacun des votants aurait à ce prononcer entre ces » trois alternatives : *a*, oui, le travail sera imprimé ; *b*, non, » il ne sera pas imprimé ; *c*, il y a lieu de renvoyer le travail à » une Commission pour plus ample examen.

» C'est ainsi en effet que nous procédons depuis quelques » mois. Cette courte période d'application nous a permis à tous » de juger de la valeur de cette façon de procéder et d'en cons- » tater les multiples inconvénients. Tous ceux d'entre vous » Messieurs, qui ont assisté aux dernières séances savent » quelles difficultés elle soulève, quels inévitables froisse-

Digitized by Google

» ment elle est susceptible de provoquer. Vous me permettrez
» de ne pas insister sur ce point, car je suis convaincu, Mes-
» sieurs, que vous êtes unanimes à reconnaître que nous ne
» devons pas poursuivre plus longtemps l'application de cet
» article du Règlement : l'expérience a suffisamment duré.

» C'est du moins ce qu'a pensé votre Bureau. Il a cru de son
» devoir, et de l'intérêt général de la Société comme de l'inté-
» rêt de chacun de ses Membres, de prendre l'initiative d'un
» projet de modification à cet article du Règlement. Il s'est
» réuni à cet effet Mardi dernier et m'a chargé de vous faire
» connaître le résultat de ses délibérations.

» Votre Bureau croit d'une part qu'il n'y a pas lieu de revenir
» à l'ancience rédaction : vous l'avez condamnée à juste titre.
» D'autre part, il estime que le vote séance tenante ne peut
» qu'être désagréable aux auteurs et par suite éloigner de la
» Société ceux qui lui donnent son bon renom et sa vitalité.

» Il s'est rallié à une solution qu'il a trouvée dans les Règle-
» ment des Sociétés similaires, de celles qui sont les plus pros-
» pères, dont le *Bulletin* a une valeur incontestée.

» Voici la rédaction qui a réuni l'unanimité des suffrages et
» que votre Bureau vous soumet avec la conviction qu'elle
» donnera satisfaction aux auteurs, et qu'en même temps elle
» sera favorable aux intérêts moraux aussi bien qu'aux intérêts
» matériels de notre chère Société :

Article.... — *Il est institué une commission dite* « Commission des publications ». *Elle est composée de six Membres pris dans les diverses spécialités, nommés pour une année à la même époque que les Membres du Bureau. Le Président de la Société en est Membre de droit.*

Tous les mémoires, rapports et communications diverses présentés pour être insérés dans le Recueil *lui sont soumis après la lecture en Séance. La Commission, après examen des manuscrits et après avoir entendu le Trésorier dans ses observations au sujet des ressources budgétaires, prononce l'admission, le rejet ou l'ajournement des mémoires. Elle peut demander aux auteurs toute modification, réduction ou suppression qu'elle juge nécessaire.*

Tout auteur aura toujours le droit d'en appeler à la Société des décisions de la Commission.

Digitized by Google

Les manuscrits non acceptés sont immédiatement restitués à leurs auteurs.

» Ai-je besoin de déclarer que cette Commission ne sera pas, » ne pourra pas être une Commission d'enterrement, comme » d'aucuns l'ont dit ! D'ailleurs, cette Commission, c'est vous » qui la nommerez, elle fonctionnera indépendamment du » Bureau et sera renouvelée chaque année. Ces dispositions » sont de nature, croyons-nous, à dissiper toutes les inquiétudes, » à inspirer à tous la plus entière sécurité, la plus grande confiance.

» Il est dit que la Commission sera composée de six Membres » pris dans les diverses spécialités. Le groupement en spécia- » lité des travaux imprimés dans le *Recueil* est chose assez » difficile, j'entends par là que le groupement peut être com- » pris de bien des manières. Votre Bureau en a proposé un » qu'il vous soumet sans avoir la prétention de croire qu'il n'y » en a pas de meilleur. Le voici :

Littérature.
Histoire et Archéologie.
Sciences Physiques et Mathématiques.
Sciences Médicales.
Sciences Economiques, Droit.

» J'ajouterai, pour terminer, que ce tableau n'a d'autre objet » que de rendre facile et rapide le choix des Membres de la » Commission des publications.

» Telle est, Messieurs, la proposition que le Bureau m'a » donné le soin de vous présenter en son nom. »

Ce rapport est favorablement accueilli par l'Assemblée, et après une modification dans le texte du nouvel article au règlement réclamée par M. Levarey, d'ailleurs acceptée séance tenante par le Bureau et M. Thériot, le rapport est mis aux voix et adopté à l'unanimité.

Conformément à la décision qui vient d'être prise, M. le Président dit qu'il y a lieu de nommer immédiatement les six Membres devant composer la Commission des publications.

Il est procédé à un scrutin secret, lequel donne les résultats suivants : MM. Levarey, Martin, Neveu, Houdry, Créchet, abbé Dubois, *élus*.

Digitized by Google

M. Leroi, vice-président, lit ensuite la première partie d'une Etude intitulée : *Un Salon au XVIIIe Siècle, la Marquise de Lambert.*

Cette partie de l'étude de notre érudit Collègue contient de belles pages de littérature qu'ont paru goûter les Membres présents. Nous aurons le plaisir, dans une de nos prochaines séances, d'entendre encore les appréciations de M. Leroi sur l'influence, au point de vue éducatif, de la Marquise de Lambert, et sa fine critique des ouvrages de cette femme, auteur du XVIIIe siècle.

A la suite d'un vote auquel l'Assemblée vient de procéder, M. le Président proclame M. Pourchet, juge de paix, Membre résidant de la Société Havraise d'Etudes diverses.

M. le Président dépose sur le Bureau un certain nombre d'exemplaires du programme du concours de poésie de 1899 dont la date de clôture a été fixée au 30 décembre prochain.

Ce programme sera publié dans les Journaux du Havre et dans les principales Revues de Paris.

En conformité des termes du testament de M. Folloppe, il y aurait lieu, dit M. le Président, de se préoccuper, dès maintenant, de la publication de l'*Abeille Havraise*, volume devant renfermer une certaine quantité des œuvres couronnées depuis la création du concours annuel de poésie jusqu'en 1900.

L'Assemblée désigne trois Membres MM. Leroi, Chamard et Le Minihy de la Villehervé, avec mission d'étudier les œuvres des lauréats des concours passés et d'en extraire les pièces de vers qu'ils jugeraient convenables d'être reproduites dans ledit volume.

Suivant une note fournie par M. Barrey, le nombre des villes de 10.000 habitants et au-dessus auxquelles devra être envoyée l'*Abeille*, s'élève à : pour la France 249 ; pour l'Algérie et la Tunisie, 10 ; pour les autres Colonies françaises, 29 ; pour les pays étrangers où la langue française est en usage : la Suisse française, 5 ; la Belgique, 68 ; l'Egypte, 4 ; le Canada et les villes Américaines et des Antilles ayant une population importante et ayant conservé l'usage de la langue française, 23 ; soit 388. Les exemplaires destinés aux Membres résidants, corres-

Digitized by Google

pondants et aux Sociétés correspondantes atteindront le chiffre de 300, soit un total de 688.

M. le Président pense donc qu'un tirage à 1,000 exemplaires sera suffisant, le stock de 312 exemplaires pouvant être réparti, moins quelques exemplaires qui seraient conservés en dépôt, entre les grandes bibliothèques parisiennes, les bibliothèques populaires et pédagogiques du Havre et la presse littéraire.

L'Assemblée approuve cette répartition et charge notre Trésorier d'obtenir de notre imprimeur un prix de base.

La séance est levée à 10 heures 1/2.

Le Secrétaire,
Jean Mack.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

Pages

Un salon au XVIIIe siècle. — La Marquise de Lambert, par M. Robert LEROI.. 115

Le Percepteur, par M. ROUGET-MARSEILLE..... 137

Sur le chemin de la vie, par M. Jules CARRARA. 147

Observations météorologiques de l'année 1899 (avril, mai, juin), par M. A. DUMÉNIL..... 197

Procès-Verbaux des Séances..... 207

Digitized by Google

Digitized by Google

RECUEIL

DES

PUBLICATIONS

DE LA

SOCIÉTÉ HAVRAISE D'ÉTUDES DIVERSES

DE LA 66me ANNÉE

1899

DEUXIÈME TRIMESTRE

LE HAVRE

IMPRIMERIE H. MICAUX

1899

Digitized by Google

NOTA

La responsabilité des opinions et assertions émises dans les Ouvrages publiés n'est pas acceptée par la Société et reste à leurs auteurs.

Digitized by Google

LES SOMMETS DE LA GÉOGRAPHIE

OU

Essai de Géographie philosophique

par M. l'abbé DUBOIS

Curé de Sanvic et Membre résidant.

Il y a, dans l'étude de toute science, un danger à éviter si l'on veut lui conserver toute sa force éducatrice et moralisante : c'est de trop se perdre dans les détails. On arrive ainsi à rencontrer ces prétendus savants qui, noyés dans les infiniment petits, se sont mis, semble-t-il, dans l'impossibilité d'embrasser les grands espaces et qui, merveilleux dans l'emploi du microscope, font preuve d'une incompétence lamentable quand on en vient aux déductions, aux généralisations. Dangereux et commun en toutes sortes d'études, ce danger est plus fréquent encore pour ceux qui se livrent à la géographie. Chaque détail en cette science a son intérêt ; mais, là aussi, les généralisations, les lois sont le grand but, l'objet de toutes les recherches, les bases de la science véritable. Jusque dans les livres usuels mis dans les mains de nos écoliers, il est regrettable que rien ou presque rien n'apparaisse de ce qui pourrait, au-dessus des détails multiples, nourrir leur intelligence et les initier, à leur grand profit, à la constitution de la science véritable et définitive. Pour donner un corps à ces réflexions qui pourraient avoir, je crois, leur grande utilité, je me suis enhardi à vous soumettre quelques-unes de ces idées maîtresses, de ces généralisations peut-être audacieuses qui pourront mieux faire comprendre ma pensée, et seront capables, je l'espère, de faire entrer dans cette voie les travailleurs de bonne volonté.

D'autre part, pourquoi le cacherais-je, je cherche dans l'étude,

Digitized by Google

dans la science, dans la géographie comme ailleurs, la manifestation de l'action, de l'idée créatrice : étudier la création, c'est, si l'on peut parler de la sorte, *repenser* d'une façon humaine la pensée divine. Dieu a tout voulu, tout dirigé, tout prévu dans l'œuvre de ses mains. Les causes secondes qu'il lui a plu d'employer n'ont pu dépasser l'énergie qu'il leur a communiquée, n'ont pu modifier d'une manière qu'il n'aurait pas prévue la matière qu'il leur avait donnée à mettre en œuvre. Craindre que l'intelligence divine soit écrasée par la multiplicité des détails, c'est céder à une terreur enfantine, c'est rapetisser Dieu aux proportions mesquines de notre être humain. Au sens usuel du mot, le hasard n'existe pas ; c'est une expression dont nous couvrons notre ignorance quand les causes nous échappent et que nous n'en pouvons prévoir les effets. Mais, pour Dieu, le hasard n'est qu'un terme sans réalité, parce qu'il voit tout, qu'il conduit tout, qu'il connaît la raison adéquate de tout. Dans la configuration de la terre à toutes les époques de sa longue histoire, Dieu a toujours tout fait, tout connu, tout voulu.

D'autre part, c'est la même intelligence divine qui a tout ordonné et tout dirigé dans une parfaite harmonie. Dieu en sculptant la terre, même avant l'apparition de l'homme sur le globe, avait en vue l'évolution des sociétés humaines dont la terre devait être le théâtre, et, comme dans cet ordre de choses tout particulièrement mystérieux puisqu'il met en œuvre la liberté humaine, rien n'arrive encore que Dieu n'ait voulu le permettre. Dieu, si l'on peut ainsi parler, a créé en même temps l'histoire et la géographie : elles s'expliqueront, se compléteront dès lors l'une l'autre.

La géographie complète, la géographie vraie ne sera donc pas pour nous une sèche nomenclature de noms, de mots, de faits qu'il faut connaître, mais qui ne sont que des matériaux ; c'est bien plutôt une vivante synthèse dans laquelle, par des généralisations successives et de savantes simplifications, on s'efforce d'arriver à la pensée divine et éternelle, dont ce que nous voyons, ce que nous étudions, n'est que la temporaire et changeante réalisation.

Ces considérations, pour n'avoir jamais été étrangères à tous les grands esprits qui ont compris la géographie dans leurs

Digitized by Google

géniales investigations, n'ont pu cependant prendre corps que dans des temps assez rapprochés de nous, car c'est seulement de nos jours que les explorations se sont assez multipliées pour que la prise de possession de la planète par l'homme soit devenue un fait accompli.

Un fait digne de remarque, c'est l'effort qui a été nécessaire à de grands génies pour arriver à constater les premiers des faits géographiques que tout le monde pouvait connaître et qui effectivement sont devenus vulgaires après avoir été une première fois scientifiquement présentés.

C'est Strabon, d'abord, que l'on pourrait appeler le fondateur de la géographie scientifique. C'est lui qui a écrit cette grande parole, que la simple configuration de ce pays de la Gaule, devenue maintenant la France, par l'harmonie de ses contours et la maternelle prévoyance qui y éclatait à chaque pas, prouvait à elle seule l'existence de Dieu. C'est à sa manière une répétition du mot de Galien disant, après avoir décrit la merveilleuse anatomie de la main humaine : « Quelle hymne je viens de chanter à la gloire du Créateur ! »

Mais, nous l'avons dit, de tels coups d'ailes sont rares. Il a fallu bien des siècles, pour qu'on ait constaté que les continents (1) se terminent en pointe, qu'à l'est de cette pointe, chacun d'eux possède une grande île ; qu'à l'ouest, ils ont chacun un golfe large et profond qui s'enfonce dans l'intérieur des terres. Cette dernière constatation est de Reinhold Farster, l'un des compagnons de Cook.

Pallas, un autre génie, s'illustre par une autre conception, qui, pour être démentie par la géologie, n'en atteste pas moins un esprit d'une portée singulière. Les masses continentales se présentent, dit-il, comme si une immense conflagration avait bouleversé le monde en venant du sud-ouest. C'est à elle que seraient dus l'aspect désolé et l'isolement des pointes méridionales, l'existence de cette terre que son propre poids aurait fait rester au nord-est de chacune d'elles, et enfin ces longues plaines du nord, formées, semblerait-il, de l'amoncellement

(1) Nous expliquerons bientôt que, contrairement aux apparences, il y a en réalité trois continents, ou plutôt que la division du globe est ternaire, que les terres émergées se divisent en trois masses qui se répondent.

Digitized by Google

et de la formation en talus très adoucis des terres arrachées au sud.

De Humboldt, au commencement de ce siècle, esprit profondément observateur et philosophe, ouvre, dans plusieurs ordres de connaissances, des voies nouvelles au génie humain. Il remarque et décrit le premier le parallélisme frappant des deux côtés de l'Atlantique ; on dirait les deux moitiés d'un fruit violemment séparées l'une de l'autre. Le promontoire avancé qui constitue le Brésil semble avoir laissé l'empreinte de sa forme dans le golfe africain de Guinée. Toute la masse de l'Afrique nord-occidentale semble avoir rempli naguère la mer des Antilles et le golfe du Mexique, tandis que la péninsule glacée du Labrador aurait simplifié ses contours, depuis qu'elle a été remplacée dans l'Europe septentrionale par la mer du Nord et les golfes qui déterminent les péninsules russes et scandinaves.

Steffens apportera un élément nouveau en constatant que toutes les péninsules comme les continents ont leurs pointes tournées vers le midi.

Ces glorieux initiateurs ont eu, dans des temps plus rapprochés de nous, des disciples et des émules. Ils ont développé l'héritage déposé entre leurs mains, et tout est joie, facilité, étonnement et profit de se mettre au courant des merveilles de la géographie moderne, à la suite des Guyot, des Reclus, des Vivien de Saint-Martin. Mais il faut faire une place à part au grand Karl Ritter, dont le génie semble avoir donné la vie à la planète qu'il a étudiée. Pour lui, la terre est un organisme vivant, et, sans nier les autres facteurs si importants de l'histoire, la Providence qui dirige et l'homme qui exécute, l'homme qui s'agite et Dieu qui le mène, il voit écrites sur le globe, sur l'Europe la bien membrée, sur la Grèce qui semble agiter ses bras dans les mers qui l'entourent et la pénètrent si profondément, les destinées des peuples. C'est lui qui a écrit cette magistrale définition de la géographie qui suffirait à sauver son nom de l'oubli : « La géographie, c'est la science de la terre dans ses rapports avec Dieu, avec la nature et avec l'homme ».

Si ces prémisses ne vous semblent pas trop arides, j'aurai plaisir à étudier avec vous, parmi toutes les questions qui se

Digitized by Google

posent à l'esprit investigateur en face du globe que nous habitons : 1° les harmonies de la division ternaire du globe, et 2° les oppositions des continents. Nous dépouillerons cette étude de tout appareil scientifique et technique pour n'avoir à nous occuper que des idées générales et des résultats.

I

Au premier coup d'œil, rien ne semble plus désordonné, plus livré à ce que les hommes appellent la force inconsciente du hasard, que les lignes déterminées par l'étroit embrassement des eaux et des continents. Mais, éclairés par les constatations des génies dont nous parlions tout à l'heure, méditons nous-mêmes cette terre dont l'homme a été si longtemps à se donner une représentation exacte, et nous verrons que les masses émergées se divisent en trois groupes principaux qui, si l'on entre dans certains détails, ont entre eux d'étroits rapports de ressemblance. Quand on les a une fois connus, il est difficile de les contester, plus difficile encore de les oublier.

Les masses continentales se divisent donc en trois groupes. L'Amérique forme par son isolement et son caractère particulier un groupe à part et sur lequel nous aurons occasion de revenir. On trouve ensuite l'Europe-Afrique et l'Asie-Australie. Il ne faut pas, en effet, se laisser arrêter aux premières apparences ; on sait à quelles causes souvent peu importantes tient dans certaines régions l'aspect actuel de la planète, et la perturbation qu'apporterait dans certaines de nos cartes un changement de niveau de 10 à 20 mètres en plus ou en moins dans la surface des mers. Pour procéder scientifiquement, il ne faut donc pas s'arrêter à ces détails; il est nécessaire de juger les choses par masses et par causes générales. A ce point de vue on s'apercevra bientôt que la dépression dont la mer Caspienne et la mer d'Aral occupent le fond, dépression qui se continue jusqu'à l'Océan Glacial arctique, est la vraie limite, la seule qui sépare l'Europe de l'Asie. D'autre part, au-delà de la mer de Chine, le monde d'îles qui relie la Malaisie à l'Australie montre bien les hauts fonds de l'Océan dans ces régions, il indique, en même temps, que l'Australie n'est que la partie la plus élevée, l'Acropole si l'on veut, d'un continent envahi par les eaux et qui aurait pu, dans d'autres conditions, devenir le rival de l'Afrique.

Digitized by Google

Il y a donc trois continents : l'Amérique, l'Europe-Afrique et l'Asie-Australie. Cette constatation, déjà intéressante, le devient bien plus encore quand on considère les ressemblances de ces continents entre eux, quand on étudie le mode spécial par lequel chacun d'eux réalise le plan idéal qui semble avoir présidé à leur formation.

Ils ont chacun leur partie septentrionale qui se répond l'une à l'autre, l'Amérique du Nord, l'Europe, l'Asie proprement dite. C'est la partie la plus particulièrement vivante des continents parce qu'elle se laisse, selon que nous le remarquions déjà tout à l'heure, plus intimement pénétrer par les eaux. En particulier, l'Europe occidentale et l'Asie orientale qui ont entre elles tant d'analogies en même temps que de si grandes différences, brandissent, si l'on peut ainsi parler, d'une façon très caractéristique leurs péninsules si nettement articulées. L'une et l'autre de ces parties du monde se composent, au centre, d'un noyau montagneux, plus ou moins atrophié dans le continent frère de l'Amérique du Nord, et ce massif montagneux, qui s'abaisse brusquement vers le sud comme le rebord d'un plateau, s'étend vers le nord en terrasses décroissantes et en plaines indéfinies qui vont doucement mourir sous les flots de l'Océan glacial. Pour ces constatations comme pour bien d'autres encore, l'Asie est le continent type que l'Amérique du Nord ne copie que de très loin, quand l'Europe en paraît la réduction d'une étonnante fidélité.

Au-dessous de chacune de ces masses septentrionales se creuse une sorte de Méditerranée, qui les sépare des masses méridionales correspondantes. Très nettement accusée au sud de l'Amérique par le golfe du Mexique et la mer des Antilles, en Europe par la mer Méditerranée proprement dite, cette dépression n'a pas la même netteté, au moins apparente, au sud du continent asiatique. Il semble qu'au temps lointain où les secousses, les dislocations, les formations primitives donnaient peu à peu aux surfaces émergées leurs formes actuelles, ici l'élément marin ait été plus puissant et ait conservé sous ses vagues conquérantes ce que l'harmonie des relations et des ressemblances aurait dû attribuer à la terre. L'Australie nous paraît ainsi un continent sacrifié sous tous les rapports.

Ces réserves faites, voudrez-vous maintenant remarquer l'étonnante similitude d'architecture qui éclate dans les pénin-

Digitized by Google

sules, qui, se détachant des terres du nord, meublent et vivifient les trois Méditerranées dont nous parlons. Réservons pour un moment l'Amérique dont l'évolution rythmique a été, semble-t-il, contrariée par d'autres influences; n'y a-t-il pas entre les péninsules sud-occidentales de nos continents septentrionaux, l'Espagne et l'Arabie, un air de famille des plus curieux à constater? La masse de l'Arabie marque le caractère grandiose et titanesque de l'Asie à laquelle elle appartient, mais l'Espagne semble, de son côté, faire effort pour reproduire les traits les plus saillants de la presqu'île qui lui est opposée, et, malgré ses proportions réduites, elle s'essaie à retracer dans les eaux de l'Atlantique et de la Méditerranée les quarts de cercles que l'Arabie découpe dans l'Océan indien et les mers auxquelles il donne naissance. Des deux côtés nous avons un plateau élevé, aux formes anguleuses, un bastion détaché qui ne paraît ainsi démantelé que parce qu'il aurait le premier supporté l'effort de ce cataclysme primitif venant du sud-ouest, et auquel nous faisions allusion il n'y a qu'un instant.

Ce serait donc au prix des blessures dont ces pays exposent encore les cicatrices qu'ils auraient conservé à l'ensemble des terres septentrionales auxquelles ils appartiennent, l'intégrité dont elles jouissent encore à cette heure. Que dire de cette autre presqu'île-sœur, la lointaine Vieille-Californie, sinon qu'elle a plus souffert encore, et que ses formes, réduites et allongées, suffisent à peine à montrer, dans sa structure intime, les mêmes éléments générateurs dont tout à l'heure nous constations la présence.

Le Mexique, autre péninsule qui sert à relier l'Amérique du Nord à l'Amérique du Sud, s'est hypertrophié de ce qu'a perdu la Vieille-Californie; il a ainsi un rôle à part; mais les contours mollement arrondis de ses rivages n'ont-ils pas un lointain air de parenté avec l'Italie et l'Hindoustan? S'il était resté libre de développer sa destinée géologique, ou ce que je veux croire tel, pourquoi n'aurait-il pas eu aussi, vers son extrémité méridionale, une île qui l'aurait résumé, comme l'Italie a la Sicile, comme l'Hindoustan a Ceylan? Ici je crains bien de sacrifier peut-être plus que de raison à une hypothèse systématique sans fondement suffisant dans la réalité; mais on ne niera pas

Digitized by Google

que le rapprochement ne devienne naturel et à tout le moins extrêmement plausible entre les baies en demi-circonférence de l'Italie et celles de l'Hindoustan. L'une et l'autre trônent comme des reines voluptueusement assises au milieu des flots qui se font pour elles tièdes, doux et caressants ; ils craignent, semble-t-il, de briser, de heurter seulement ces courbes harmonieuses où s'est épuisé l'art si simple et si compliqué à la fois de Nature l'ingénieuse.

Je vous vois sourire de mes comparaisons peut-être inattendues ; mais le moyen de s'en défendre quand elles semblent si merveilleusement justifiées ? — La complication augmente à mesure que nous avançons vers l'est. Nierez-vous l'unité de plan visible encore, sous les différences d'exécution, dans la péninsule des Balkans et l'Indo-Chine ! C'est à peine si l'ossature montagneuse de la presqu'île européenne, sensible dans les détails de conformation de la Grèce, lui donne un caractère plus énergique que celui de sa sœur asiatique, s'alanguissant là-bas sous les régions torrides du Gange et de l'Iraouaddy. Mais la portion principale fortement et largement rattachée à la masse continentale par de puissantes montagnes, se répond dans les deux continents : l'isthme de Corinthe rappelle l'isthme de Khraw, et la péninsule de Malakka, s'allongeant jusqu'à l'Équateur, n'est qu'une sorte de Péloponèse d'une manière plus ductile qui a fait effort, semble-t-il, pour séparer à jamais le golfe du Bengale, de la mer de Chine. Des deux côtés, nous avons cette chevelure opulente d'îles que le cataclysme du sud-ouest, décidément bien utile pour essayer d'expliquer un bon nombre d'intrigants phénomènes, a semées dans les mers d'alentour. Ici, les Sporades, les Cyclades aux noms harmonieux comme des vers d'Homère, aux souvenirs merveilleux, soit dans la fable, soit dans l'histoire ; là, les îles malaises de la Sonde, où se multiplient les richesses de la végétation tropicale, les Philippines, l'objet des récentes et brutales convoitises des États-Unis, qui, après avoir fait la guerre à l'Espagne pour l'indépendance de l'île américaine de Cuba, lui enlèvent, pour lui faire payer les frais de la guerre, l'archipel asiatique dont Manille était l'opulente capitale. Essayez donc après cela de soumettre les peuples au règne de la justice et de la raison !

Et en Amérique, quel est donc le pendant de ces deux pres-

Digitized by Google

qu'îles si richement accompagnées? Vous l'avez nommé : c'est la Floride. La ressemblance ici est rudimentaire, comme dans les autres cas précédemment étudiés ; le plan semble indiqué, mais il a été traversé dans son exécution par des déviations inexplicables, au moins dans l'état actuel de nos connaissances. Mais la Floride n'a pas été privée du cortège opulent d'îles fameuses qui accompagne ses sœurs lointaines : les grandes Antilles, les petites Antilles ne lui laissent rien à envier. C'est comme un rideau de terres riches et fécondes qui enserrent, protègent sans le fermer ni le rendre impraticable, ce bassin mystérieux, la mer des Antilles avec le golfe du Mexique, qui est comme le cœur de l'Océan Atlantique, et où s'élabore la vie de nos contrées du nord-ouest de l'Europe. C'est là, en effet, que depuis des siècles, par un mouvement de flux et de reflux qui rappelle réellement le jeu du cœur humain, les eaux de l'Atlantique-sud vont bouillonner, tournoyer, s'échauffer sous le soleil des tropiques, pour se précipiter ensuite par le canal de Bahama, s'épanouir dans l'Atlantique nord, et nous apporter leurs chaudes effluves qui modèrent la violence de nos hivers. C'est le phénomène du Gulf-Stream, si simple dans son principe, si merveilleux, si grandiose dans ses conséquences.

Ce serait ici le lieu de chanter la poésie des océans, de l'Atlantique par dessus lequel les peuples de l'Ancien et du Nouveau Monde se tendent fraternellement la main. C'est l'Océan — type mieux approprié, par ses proportions restreintes, à la vie de l'humanité ; il ne vit que pour le globe terrestre (1). Le grand Océan, lui, dépasse la terre et nous mêle à la vie cosmique de l'univers entier. C'est là que, grâce à l'immensité des eaux réunies, le phénomène des marées prend naissance et rend sensible l'attraction universelle. La lune sortie naguère du sein

(1) Nous exposons les choses dans leur état actuel mais déjà on peut prévoir, annoncer des changements profonds dans la vie de l'humanité.

« L'Atlantique est bien en effet l'océan le plus utile à l'humanité contemporaine. Jusqu'à nos jours, le Pacifique est resté en dehors du cercle des relations entre hommes civilisés. Mais le temps n'est peut-être pas éloigné où le grand Océan sera, pour les mers qu'il baigne, ce que l'Atlantique est actuellement pour l'Europe et l'Amérique, ce que la Méditerranée a été pour les peuples classiques. L'Extrême-Orient se réveille. Le Japon rivalise avec les Etats les plus avancés de l'Occident. Les colonies australiennes se développent de plus en plus, les rivages de l'ouest de l'Amérique du Nord s'animent eux aussi. Déjà San-Francisco rêve d'être sur le Pacifique ce qu'est New-York sur l'Atlantique, le grand marché qui centralise les produits des deux mondes. » — L. Abraham.

Digitized by Google

de la terre, comme le raconte la cosmogonie de Laplace, est restée dans le voisinage de sa mère et lui imprime chaque jour, en passant sur le grand Océan, comme un frisson gigantesque qui la remue dans toute son étendue. On dirait qu'à la vue de cette fille toujours aimée, mais devenue, bien plus rapidement que sa mère, desséchée et caduque, les mamelles de la terre se gonflent et se portent à la rencontre de celle qu'une fatalité géométrique, mélange merveilleusement exact de force centripète et de force centrifuge, maintient à une certaine distance de notre globe, sans lui permettre d'y retourner jamais.

Mais trêve à ces divagations où la folle du logis nous entraîne, et rentrons rapidement, après cette équipée sentimentale, dans le cadre de notre travail.

Pour les continents méridionaux, la cause du parallélisme est toute gagnée. L'Australie n'est que l'ombre de ce qu'elle aurait pu, de ce qu'elle aurait dû être. Restent l'Afrique et l'Amérique du Sud. Leur structure intérieure diffère. Rien de plus opposé au premier abord que l'immense plaine de l'Amazone descendant des sommets neigeux des Andes pour porter à l'Atlantique le tribut de ses eaux, et l'immense plateau africain opposant aux mers qui l'entourent un bourrelet presque infranchissable. Mais l'architecture est la même, identique est la massivité des contours ; nous l'avons déjà signalé, on dirait les deux moitiés d'un même fruit.

C'est donc un résultat qui semble acquis que cette division ternaire des terres sur le globe. N'est-il pas au moins curieux que ce nombre obsédant qui se retrouve partout écrit dans toutes les mythologies et les plus lointains souvenirs de l'humanité, se dégage d'une façon si extraordinaire des recherches de la science contemporaine s'exerçant sur le globe? Les théologiens auraient à cette question une réponse toute trouvée et que je livre à vos réflexions. *Omne agens agit sibi simile*, disait l'ancienne scolastique. De même que l'homme mêle à toutes ses œuvres quelque chose de lui-même, ainsi Dieu a-t-il imprimé dans la création, œuvre de ses mains, comme un vestige de son être. Or, c'est le premier et le plus incompréhensible des mystères chrétiens que l'existence d'un seul Dieu subsistant dans l'unité de sa nature et la trinité de ses personnes. Quoi d'étonnant dès lors que, au milieu d'une diversité

Digitized by Google

merveilleuse qui fait le charme incomparable de la nature, se révèlent à la fois et le caractère de l'unité, sans lequel tout ne serait que confusion, et celui de la Trinité qui serait la traduction, dans les choses sensibles, de la vie même de Dieu.

II

Après ce premier coup d'œil jeté sur le monde et les réflexions peut-être inattendues qu'il nous a suggérées, nous pourrions nous appesantir quelque peu sur un autre sujet non moins captivant et plus actuel, pourrait-on dire, parce que, je ne crois pas m'abuser, il rend sensible, tangible l'action providentielle. Ce sera la géographie attendant et préparant l'histoire, et rendant palpable l'unité de direction dans l'un et l'autre mouvement. Je veux parler de la comparaison des deux continents (et ici nous rentrons dans la terminologie ordinaire) de l'Ancien et du Nouveau Monde. Les maîtres éminents de la géographie contemporaine que nous avons déjà cités, en particulier Arnold Guyot, ce génial semeur d'idées, ont abordé ce sujet captivant ; nous n'aurons qu'à résumer leurs vues tour à tour originales et puissantes, pour tracer un tableau qui, je l'espère, ne manquera pas d'intérêt.

L'Ancien et le Nouveau Monde contrastent d'une façon merveilleuse par leur groupement, leur situation astronomique, leur structure intime; ils ont chacun une histoire, un développement géologique particuliers qu'on peut faire splendidement saillir en les opposant. Quand on l'a une fois bien constaté et étudié, on peut admirer comment une Providence, infaillible dans la réalisation de ses vues miséricordieuses, fait tout converger vers l'accomplissement de ses desseins.

Les contrastes s'accusent au premier regard. L'Ancien Monde est le monde continental par excellence ; chez lui d'immenses espaces méritent ce nom de plateaux qui indique l'élément continental avant tout. C'est la terre laissée à elle-même, vivant par elle-même. Au centre de l'Asie, les montagnes les plus hautes du globe enserrent des régions prodigieusement étendues, qui sont absolument séparées de l'Océan. L'évaporation suffit largement à les débarrasser du peu d'humidité qui a pu passer par dessus la barrière gigantesque qui les entoure. Les

Digitized by Google

plateaux de Mongolie, du Thibet, de Pamir n'envoient rien à la mer et n'en reçoivent rien; elle est non avenue pour eux. L'Europe, en cela comme en tout, s'essaie à imiter l'Asie. L'Afrique, à sa manière, reproduit le même type. C'est à regret, semble-t-il, qu'elle laisse percer par le cours inférieur de ses grands fleuves le bourrelet montagneux de ses côtes, qui fait d'elle comme un immense plateau plongeant ses assises inférieures dans l'Océan, mais en isolant autant que possible sa surface. Ce régime des hautes terres fait que l'altitude générale du sol donne à tout l'ensemble un climat tempéré, puisque, on le sait, on peut trouver sous l'équateur toutes les températures et toutes les flores en montant les pentes de ces géants qui s'appellent le Kénia et le Kilimandjaro.

L'Amérique se présente tout différemment : elle est plus spécialement maritime et tropicale. Elle se compose à peu près uniquement de la grande plaine qui, des Montagnes Rocheuses et des Andes, s'incline à l'est. Là, les influences maritimes, les vents de mer règnent en maîtres. L'humidité se renouvelle constamment et se rend sensible, sur la carte même, par ces fleuves immenses si nombreux, à l'imposante ramure de longs affluents, qui, malgré le prodigieux volume d'eau qu'ils débitent, n'arrivent pas à drainer l'humidité du sol, puisque, la carte encore en fait foi, il reste au sein des terres des lacs qui sont de vraies mers intérieures. Le long trajet des fleuves à travers les campagnes américaines montre le chemin qu'ont dû faire les vents marins avant de rencontrer l'obstacle qui les a forcés de céder l'humidité dont les avait enrichis le contact de la mer échauffée par le soleil des tropiques. D'autre part, ces plaines à la pente si peu sensible, auxquelles il faut tant d'espace pour s'élever à une altitude même peu considérable, sont, sur une immense étendue, brûlées par les rayons d'un soleil sans merci. Humidité considérable, température très élevée, voilà bien les conditions essentielles d'un climat tropical qui donne effectivement à l'Amérique sa vraie caractéristique absolument opposée, dans ses grandes lignes, à celle de l'ancien continent.

Du reste, ce ne sont là que les conséquences d'une diversité originelle et fondamentale. L'épine dorsale de l'Europe et de l'Asie est opposée perpendiculairement à la direction de l'épine

Digitized by Google

dorsale de l'Amérique. La ligne de faîte de l'ancien continent court de l'est à l'ouest; elle commence avec les montagnes géantes qui complètent le système de l'Himalaya et, de montagnes en montagnes, de plateaux en plateaux, arrivent à l'Arménie et au Caucase. L'Europe est une réduction de l'Asie : la masse des Alpes, de beaucoup le système le plus important de cette partie du monde, continue l'orientation des chaînes asiatiques pour se terminer aux Pyrénées et aux monts Cantabres.

En Amérique, c'est la constatation première qui s'impose à l'œil le plus novice, la direction est toute différente; les hauteurs qui commandent le relief du sol vont du nord au sud; quand dans l'Ancien Monde elles suivent les parallèles, ici elles se développent dans le sens du méridien, différence fondamentale d'où découlent toutes les autres. Elle a eu, en particulier dans le développement de la civilisation, dans les lignes principales de l'histoire, un retentissement profond. C'est même là que l'on peut constater, de la façon peut-être la plus remarquable, ce que nous avons déjà tâché d'insinuer, combien la géographie influe sur l'histoire. Les montagnes déterminent la direction des cours d'eau qui indiquent où s'arrête le talus formé par leurs écroulements séculaires. Les cours d'eau, ou bien ont trouvé le sol tout nivelé et alors ils se sont emparés d'une route toute faite, ou bien ils l'ont frayée eux-mêmes à travers tous les obstacles; en tout cas elle existe; se laisser aller au fil de l'eau, c'est et ce fut toujours la manière de voyager la plus rationnelle en même temps que la plus commode, celle qui s'imposait surtout aux grandes migrations des peuples. Les grandes routes des nations suivent donc l'orientation des montagnes; mais elles se produiront avec d'autant plus de facilité, sur une échelle d'autant plus grande, avec des conséquences d'autant plus considérables que la température demeurera plus semblable à elle-même dans les diverses étapes de ces exodes des peuples. Car l'homme peut vivre sous tous les climats de la terre, c'est une constatation scientifique très simple mais grosse en même temps de conséquences très importantes que nous ne pouvons même indiquer; cependant le même peuple, la même famille, surtout le même homme ne peuvent être impunément transplantés dans des régions nouvelles où les conditions climatériques sont absolument le contraire de

Digitized by Google

celles sous l'empire desquelles ils ont vécu jusqu'à cette heure. Tout changement brusque de climat est un danger dont chaque peuple a le sentiment intime et qu'il évite le plus qu'il peut. D'autre part, rien de fécond pour le développement intellectuel des nations et l'avancement, le progrès des idées et des mœurs, comme ces grands mouvements qui mêlent les races et mettent en présence des civilisations procédant de principes opposés. Où donc ces mouvements ont-ils pu plus facilement se produire, où la nature, le relief du sol semblent-ils davantage les solliciter? Evidemment, dans l'Ancien Monde. Une tribu pouvait laisser les rives du fleuve Jaune et voyager indéfiniment vers l'ouest, sans perdre de vue les mêmes astres dans le ciel, et sans trouver d'obstacles insurmontables, ni dans le relief du sol, ni dans les conditions de la température. Tout a été prévu pour que ce voyage si utile puisse se faire avec les moindres efforts, les moindres pertes possible. En Amérique, au contraire, les migrations ne pourront se faire que du nord au sud. Dangereuses par l'acclimatement délicat qu'elles exigent, elles ne se feront pas ou elles se feront sur une échelle infiniment plus réduite. Chaque peuple restera sur la terre où il s'est primitivement développé, il ne travaillera que pour lui-même, il ne profitera pas ou il profitera peu des progrès des races ses voisines, le mouvement civilisateur sera très lent, sera partiel s'il ne s'arrête pas tout à fait (1). Dans l'Europe-Asie, au contraire, les choses devaient se passer et se sont passées effectivement d'une façon toute différente; les peuples, dès l'origine, ont suivi la route que leur avait tracée la nature, en Europe, en particulier, ils ont remonté cette vallée du Danube où se réalisent et se précisent tout ce que nous venons d'énoncer ; et, de ces migrations, de ces mélanges, s'est formée une civilisation qui dépasse de bien loin toutes les autres. Evidemment cette raison n'est pas la seule ; au cours de cette rapide étude, nous aurons l'occasion d'en signaler d'autres aussi importantes à méditer, mais il n'en reste pas moins que la différence

(1) C'est là l'idée générale qui souffre çà et là de légères exceptions. « On pourrait particulièrement signaler l'importance qu'a eue de tout temps la longue zone méridienne de plateaux qui se succèdent jusqu'au Chili et qui possèdent un climat à peu près uniforme. Dans cette région, la transition, toujours si pénible pour l'homme, des climats s'échelonnant du nord au sud est très fortement atténuée et presque supprimée. De là l'existence de cette longue bande de civilisations préhistoriques qui offrent entre elles tant de signes de parenté. » — L. Abraham.

Digitized by Google

d'orientation des massifs montagneux a été pour beaucoup dans la marche pour ainsi dire opposée de la civilisation en Europe et en Amérique.

Montons plus haut encore dans l'étude et la comparaison des deux continents, et tâchons de saisir dans sa simplicité le rapport par lequel ils diffèrent et dont les divergences que l'on peut constater à l'envi ne sont que des cas particuliers. La caractéristique du Nouveau Continent, c'est la simplicité, celle de l'Ancien, la variété. Prouvons cette assertion et montrons-en ensuite les conséquences multiples. Il est bien entendu que nous prenons les choses de haut, comme nous venons de le dire ; les exceptions de peu d'importance ne feront que confirmer les généralisations auxquelles nous allons nous livrer. *De minimis non curat prætor*, disait le droit romain, de même le géographe philosophe.

Evidemment, quand nous disons que le Nouveau Monde est simple, comme quand nous avons dit qu'il est tropical, nous n'avons pas la prétention d'affirmer qu'il se ressemble uniformément dans toutes ses parties, que la même température y règne partout. Nous connaissons les froids effrayants de l'Amérique anglaise, les plateaux du Mexique et ceux formés plus au sud par les dédoublements des Andes. Il n'en est pas moins vrai que là tout est merveilleusement adouci. L'immense plaine de l'est conserve du nord au sud son même caractère, sa même physionomie. Pas d'obstacles, pas de divisions tranchées, pas de berceau qui semble préparé pour l'éclosion et le développement d'une civilisation particulière. Et déjà il est facile de voir les conséquences qui découlent d'un pareil état de choses. En Europe, la nature compliquée du sol inspire et développe au cœur de chaque peuple un particularisme jaloux ; les questions de frontières jouent dans la politique un rôle prépondérant, substituer une chaîne de montagnes voisine à un fleuve historique, comme limite d'une civilisation qui compte quinze siècles d'existence, constitue un attentat qui met en question, pour des siècles, la paix du monde, et nécessite chez toutes les nations un militarisme qui moissonne, même en temps de paix, les existences humaines, et prélève sur les nations appauvries de monstrueux subsides. Ce sont des sortes de primes d'assurances gigantesques contre les

Digitized by Google

chances de guerre que tous concourent à éloigner. Pour combien de temps, pour aboutir à quels cataclysmes ? Troublants mystères dont il ne faut pas essayer de sonder la profondeur.

En Amérique, rien de semblable ; on est obligé de demander aux astres de délimiter les frontières des Etats. Du fond de leur cabinet, les diplomates établissent des limites conventionnelles que l'on réalisera plus tard ; de la pointe de leurs compas, ils tracent sur la carte des lignes qui, chevauchant à travers tous les accidents naturels de peu d'importance qu'ils rencontrent, déterminent pour un temps les limites des possessions d'un peuple. Jetez les yeux sur une carte des Etats-Unis, est-ce que la vue de cet échiquier politique, qui cette fois mérite admirablement son nom, n'indique pas la nécessité pour l'homme de marquer des limites que négligea d'indiquer la nature ?

Les conséquences d'un pareil état de choses se font remarquer dans tous les ordres d'idées. Quand l'Ancien Continent est le pays des formes arrêtées, précises, élevées, viriles, le Nouveau a en tout quelque chose d'assoupi, d'alangui, de féminin. Dans l'Asie-Europe-Afrique, dans l'Asie surtout, dont l'Afrique et l'Europe ne sont à proprement parler que de grandes péninsules, le climat est sec, la température sur d'immenses espaces est très élevée ; c'est le monde des steppes, des déserts qui, du Sahara à la Mongolie, s'étendent sur l'Ancien Monde comme un baudrier immense. Sur ce sol morcelé, aux allures sculpturales et dans le profil des montagnes et dans le tracé des côtes, fleurit une végétation plutôt rare que dense, aux feuilles sèches et pointues, aux arômes concentrés comme dans le café de l'Arabie, le poivre de l'Inde, le thé de la Chine.

La vie animale a dans ces régions ses représentants les plus remarquables. C'est le pays d'origine des mammifères les plus perfectionnés, le cheval, le chien, le bœuf, le chimpanzé, l'orang-outang ; il semble qu'ici, la nature produisant moins, travaille sur un type plus élevé, s'essaie à réaliser une perfection plus grande, ait réuni ses chefs-d'œuvre dont les animaux des autres régions ne seront que la reproduction plus ou moins affaiblie.

L'Amérique, en effet, semble l'emporter par l'opulence de la végétation aux feuilles merveilleusement développées, mais

Digitized by Google

elle n'a pas ou elle a moins de ces fruits précieux qui concentrent dans un petit volume une étonnante énergie. C'est ailleurs qu'il faudra chercher et l'encens et ces épices qui, dès la plus haute antiquité, ont fait la richesse de l'Extrême-Orient. L'Amérique est le paradis des espèces animales inférieures, des insectes, des reptiles qui y pullulent et y étalent leurs variétés si nombreuses. Il faut renoncer à rencontrer autre part, au moins sur une échelle aussi grande, les fourrés marécageux et grouillants que traversent sur de si longs espaces l'Amazone et le Mississipi. Quand en Asie la vie pour l'homme est impossible dans d'immenses espaces qui sont de véritables déserts de sables brûlants et stériles, où aucun être animé ne palpite, où toute circulation vitale est arrêtée, sur les bords des fleuves géants du Nouveau Monde, la vie pour l'homme est impossible encore, à cause de la concurrence effrayante que lui font les espèces inférieures. Aussi abandonne-t-il aux moustiques, aux alligators, à la fièvre jaune, d'immenses espaces où sa royauté sur la nature est un vain mot. Les espèces supérieures animales sont représentées dans ces mêmes régions par des types moins nombreux; c'est ailleurs encore qu'il faudra chercher le lion, qu'on nous a appris à appeler le roi des animaux, et l'éléphant à la masse formidable et à l'instinct si merveilleusement sûr.

L'homme aussi a subi le contre coup de ces influences. Assurément, nous nous reprocherions de sacrifier au déterminisme contemporain en annihilant l'antique liberté, le plus bel apanage de l'homme, la liberté que tout notre être affirme et acclame malgré les sophismes sous lesquels on voudrait la faire disparaître. L'influence des milieux, qu'il ne faut pas nier, ne fait pas disparaître la liberté humaine; l'homme reste maître de ses actes, rien ne peut le dispenser de suivre la décision morale de sa conscience. Mais ce point une fois sauvegardé, il ne nous en coûtera pas d'admettre le retentissement profond que pourront avoir sur les facultés les plus hautes de l'homme, sur sa volonté, sur son intelligence, les éléments du milieu dans lequel il s'agite. Il ne fera pas le mal s'il ne veut pas le faire; mais la liberté d'agir plus ou moins grande dont il pourra jouir, des conditions hygiéniques meilleures, qui favoriseront sa santé matérielle, pourront lui rendre l'étude, l'attention, la réflexion plus faciles, pourront favoriser et déve-

Digitized by Google

lopper en lui, par la lutte, sa faculté de vouloir et de se décider, et pourront contribuer à rendre l'homme en masse et comme résultat, apparent plus actif et plus vertueux. J'ai dit — comme résultat apparent, — parce que la valeur absolue de l'acte, l'effort qu'il a coûté, le mobile auquel on a obéi, tout cela nous échappe; c'est l'essence même de la moralité que Dieu seul peut connaître.

Nous ne jugeons que de l'extérieur; eh bien, extérieurement parlant, dans certaines conditions déterminées, la moralité semble plus facile, l'homme paraît plus rapproché de la perfection.

Voilà qui est bien philosophique pour être de la géographie, mais, aussi bien, avais-je annoncé une philosophie de la géographie.

Partant de ces principes et les appliquant à l'étude particulière qui nous occupe, nous dirons que l'Ancien Continent semble avoir été plus favorable au développement complet de l'humanité. L'homme de l'Ancien Continent, pour une part, à cause même des conditions physiques dans lesquelles il était placé, a fait meilleur usage de son intelligence, s'est mieux servi de sa volonté, a progressé plus rapidement dans la voie de la civilisation.

D'autre part, selon que nous l'avons déjà remarqué, les migrations des peuples, rendues plus faciles par l'orientation générale du continent, ont mélangé, confondu, multiplié les civilisations particulières. Elles ont rendu plus facile, par ces prédispositions providentielles, l'action des causes diverses qui ont servi de facteurs à ce merveilleux progrès.

L'Ancien Monde occupe donc le premier rang; le Nouveau Monde nous apparaît, par rapport à lui, dans un état de frappante infériorité et l'histoire est là pour montrer le bien fondé de ces appréciations. Malgré des îlots de civilisation relativement très avancée, qu'était l'homme de l'Amérique quand l'homme de l'Europe est venu l'arracher à sa torpeur alanguie? Il payait son tribut aux conditions moins favorables au milieu desquelles ses pères avaient vécu. Mais cet isolement n'avait rien de définitif et au point où nous en sommes du développement de l'histoire providentielle, nous pouvons déjà juger que, les deux parties du monde appartenant à un tout orga-

Digitized by Google

nique, leur évolution diverse devait se résoudre en une merveilleuse unité. L'inégalité que nous avons constatée devait solliciter des actions diverses, et faire monter les fils de la même humanité à un niveau commun. L'activité des fils d'Adam a son champ prévu dans l'histoire définitive du monde, et il était réservé aux sociétés humaines de mêler les deux natures qni semblaient opposées.

L'Amérique, quand on la contemple avant Christophe Colomb et les hardis Normands qui paraissent bien l'avoir devancé, semble accablée sous le poids de ses richesses végétales, inexploitées, solitaires, Si l'on peut ainsi parler, elle n'est pas complète, elle n'est pas définitive. Comme le règne végétal, malgré ses splendeurs, ne s'explique pas par lui-même, mais appelle le règne animal, de même aussi que ce dernier, pour trouver sa dernière raison d'exister, a besoin de l'homme, ainsi l'Amérique est faite pour l'homme de l'Ancien Monde et ne trouvera sa valeur définitive que quand celui-ci en aura pris possession.

Ce n'est pas sans une raison profonde que plusieurs historiens et des plus marquants ont voulu faire dater le commencement de l'ère moderne de la découverte du Nouveau Monde. Plus on y réfléchit, et plus on trouve là un moment décisif dans l'évolution de l'humanité.

Physiquement déjà l'Amérique semble attendre l'Europe, laquelle se précipite vers elle; des deux côtés de l'Atlantique, les deux mondes semblent s'incliner l'un vers l'autre. Le versant de l'Océan Pacifique pourrait presque être traité de quantité négligeable. L'Amérique ne lui envoie que les rivières rapides qui sillonnent le rebord occidental du talus que forment les Montagnes Rocheuses et les Andes. Toute la masse du Nouveau Continent semble attirée vers l'est. C'est vers l'Orient que coulent ses fleuves géants. Tout entière elle a dans l'Océan Atlantique sa vie, son but. Elle attend.

L'Ancien Monde, de son côté, marche vers elle. Négligeons, si vous le voulez, l'immense bassin fermé que constitue l'empire chinois, figé dans la civilisation qu'il s'est donnée depuis tant de siècles, et qui semble être la récompense que se partageront les peuples de l'Ancien et du Nouveau Monde, pour prix de leurs efforts en vue du bien commun. L'Asie-

Digitized by Google

Europe-Afrique s'incline vers le même Océan Atlantique aussi sûrement, quoique d'une manière moins sensible que l'Amérique. Il ne fallait pas en effet que le rapprochement se fît trop tôt. L'homme de race aryenne devait se préparer à son rôle de propagateur, d'évangélisateur; il devait longtemps bénéficier des conditions heureuses où la Providence l'avait placé pour acquérir ces qualités supérieures, cette force d'endurance nécessaire à la mission dont il devait s'acquitter. — Surtout il devait recevoir la révélation divine, dans ce fait unique de l'Incarnation qui domine et explique toute l'histoire, s'en pénétrer, en imprégner toute sa vie, fonder laborieusement une civilisation chrétienne, et lui donner une profondeur suffisante pour qu'elle ne risquât pas de se dissiper en s'étendant.—Et peu à peu, l'homme de l'Orient s'est ébranlé : c'est toute l'histoire des découvertes anciennes de la géographie qu'il faudrait raconter, c'est toutes les pages du martyrologe des explorateurs de l'antiquité et du moyen-âge qu'il faudrait faire passer sous nos yeux, pour nous faire suivre pas à pas, et dans ses poignantes péripéties, cette marche inconsciente qui court à l'accomplissement de si grandes choses. Les hardis Phéniciens qui, les premiers, sans boussole et dans leurs navires primitifs, ont osé perdre de vue les côtes et s'enfoncer vers l'Occident brumeux, à mesure qu'ils fouillaient les anses, les replis des côtes mouvementées de la Méditerranée, ont bien mérité de l'humanité en s'abandonnant, à travers mille dangers, à cette vocation instinctive. D'autres les ont suivi dont il serait trop long de raconter l'histoire. D'autres encore par leurs méditations solitaires, par la divination du génie, par les progrès qu'ils ont fait faire à la science, comme cet Eratosthène, cet Hipparque d'Alexandrie qui, deux cent cinquante ans avant Jésus-Christ, avaient trouvé et publié les dimensions réelles du globe, amassaient les éléments nécessaires à la solution du grand problème (1).

---

(1) Eratosthène (276-196 av. J.-C.) rectifia les mesures données par Aristote et ses calculs sur la dimension de la terre. D'après Aristote, la terre était une sphère dont la circonférence était de 400,000 stades, c'est-à-dire 72 millions de mètres, soit 38 millions de plus que la mesure réelle. Eratosthène détermina la latitude de Syène et celle d'Alexandrie, mesura l'arc de méridien compris entre ces deux villes et le déclara égal à la cinquantième partie de la circonférence. Eratosthène admettait, d'après les mesures égyptiennes, que la distance entre les deux villes était de cinq mille stades, la conséquence était que la circonférence était 5,000 multiplié

Digitized by Google

Enfin, au XVIe siècle, l'homme redevient aventureux. Les vagues d'une invasion humaine, à chaque instant renouvelée, battent depuis trop longtemps les rivages de l'Atlantique. L'heure décisive a sonné. La nature se prête docile. L'Ancien et le Nouveau Monde sont comme deux frères trop longtemps séparés et qui vont enfin se presser dans une chaude étreinte. Pour diminuer la distance qui les sépare, faire évanouir les difficultés que les éléments pourraient opposer au voyage fatidique, les alizés poussent vers les Antilles les caravelles européennes, les courants emportent doucement vers l'Amérique les hardis navigateurs qui, en cette circonstance solennelle, comme toujours, font autrement qu'ils ne veulent, mieux qu'ils ne veulent, affirmant une fois de plus que si l'homme s'agite, c'est Dieu qui le mène.

Les deux moitiés du monde, qui s'appelaient depuis tant de siècles, se sont enfin réunies ; le mariage s'est opéré, et nous ne pouvons que soupçonner encore quels fruits il donnera.

L'Européen, libre de choisir dans l'immense plaine la latitude dont il avait conservé l'instinctif besoin, a retrouvé en Amérique une nouvelle patrie à l'image de celle qu'il avait abandonnée. Le sol fertile dont l'indigène, resté chasseur, avait méconnu les richesses, il l'a mis en valeur. L'or du sous-sol a souvent, par ses fauves reflets, hypnotisé les premiers émigrants et leur a fait prendre une fausse direction. Mais, lentement, la sagesse a pris le dessus, et, peu à peu, s'est formée cette forte race yankee qui ne ressemble à aucune autre, qui marche, avec une audace intrépide et que rien n'arrête, à la réalisation de ses destinées.

Arrêtons ici ces développements que chacun peut continuer

---

par 50, soit 250,000 stades. Le stade égyptien de 300 coudées de 158 mètres dont s'est servi Eratosthène donne 39,500,000 mètres, c'est-à-dire 500,000 mètres de moins que notre mesure actuelle, résultat bien remarquable, quand on songe à la nouveauté et à la difficulté de l'opération qui ne diffère de celles qu'on exécute de notre temps que par la rigueur de nos observations et l'excellence de nos instruments.

Hipparque (entre 160 et 125 av. J.-C.) mesura l'obliquité de l'écliptique et trouva la distance des tropiques. Il modifia la mesure de la circonférence de la terre donnée par Eratosthène, attribua 700 stades de 158 mètres au degré, et arriva ainsi au chiffre de 272,000 stades, soit 39,816,000 mètres, c'est-à-dire trouvant seulement 184,000 metres de moins que les astronomes modernes.

(*Les grands faits de l'Histoire de la Géographie*, par L. Dussieux. Tome 1-78).

Digitized by Google

à l'aise. Nous en avons dit assez pour montrer que, pour celui qui sait étudier et comprendre, la géographie n'est pas dépourvue de ces grands horizons dans lesquels se délecte la pensée humaine, la raison, dont le propre est de s'élever du particulier au général, du contingent au nécessaire. A celui qui s'y adonnerait dans le calme et la paix, cette étude révèlerait certainement d'autres secrets de cet Esprit ouvrier qui a fait le monde et dont parle Bossuet. Nous avons parlé de Galien qui se félicitait d'avoir chanté un hymne magnifique à la Divinité quand, avec la précision de l'anatomie, il avait décrit le corps humain, la main de l'homme. Ce serait une autre strophe du même hymne inspiré que modulerait à son tour celui qui demanderait aux entrailles et à la surface du globe les traces visibles des desseins du Créateur.

C'était sur ces constatations sublimes que posaient la plume et les Kepler et les Newton, après leurs savants ouvrages qui fondaient la mécanique céleste. Les mêmes joies grandioses attendent ceux qui voudront faire entrer dans une synthèse enfantée par leur génie les faits multiples enregistrés par les observations de chaque jour. Dieu, chantait le vieux psalmiste de Judée, a livré la terre aux enfants des hommes, *terram autem dedit filiis homminum*. A eux donc de prendre possession de l'héritage qui leur a été concédé, à eux de le déchirer par le soc de la charrue pour en faire jaillir les fruits de sa fécondité ; à eux de le contempler avec le regard de leur intelligence pour y admirer chaque jour davantage la puissance et la bonté du Créateur.

Digitized by Google

DEUX POÈTES DE CHEZ NOUS

par M. Robert LEROI
Membre correspondant

II.

Paul HAREL

L'autre dimanche, par une de ces après-midi ensoleillées, qui font la saison d'automne si radieuse, — encore que mélancolique tout de même, — je déambulais par une des rues du vieux Paris, dans les parages de Vaugirard, quand mon attention fut attirée par une assez étrange musique.... C'était, dans une humble et très étroite échoppe, trois hommes du peuple ; je ne donnai en passant qu'un coup d'œil à deux d'entre eux : je ne considérai que le troisième, quelque montagnard d'Auvergne, comme il était facile de le deviner, qui régalait ses camarades avec des airs du pays qu'il jouait sur sa pauvre, sur sa tendre musette. Avec quel sérieux il exerçait son talent ! Avec quel sérieux aussi les autres l'écoutaient ! En vain le fracas des voitures faisait rage dans la rue : la chétive musique arrivait quand même aux oreilles tendues, grandie par le recueillement des naïfs auditeurs. En vain la cohue des passants défilait au dehors : les yeux de mes graves et braves montagnards restaient fixés sur une image que les refrains de la musette évoquaient dans leur esprit, l'image du pays déserté, dont Paris distrait, mais ne détache pas entièrement les cœurs fidèles.

Pourquoi cette scène entrevue quelques secondes me frappa-t-elle aussi vivement ? Les sentiments qu'a fait naître en

Digitized by Google

moi l'abandon d'une ville très chère me mettaient sans doute à l'unisson de ces pauvres gens. Bien qu'on voie peu de montagnes dans ma province et que les ritournelles de cornemuse y soient assez rares, pourtant l'attitude de ces ruraux, exilés dans la grand'ville, m'avait touché. Plus heureux qu'eux peut-être dans l'immense Paris, mieux à même d'être détourné par lui de certains regrets, j'avais été gagné par leur émotion, et je donnai de toute mon âme un souvenir à l'absente, à la Normandie, notre commune nourrice, *Normannia nutrix*, et j'en vins naturellement à penser au bon poète, Paul Harel, l'un des deux *Poètes de Chez Nous* dont l'œuvre attend depuis trop longtemps l'étude promise à notre *Société d'Etudes diverses* par celui qui l'a d'abord entretenue de Gustave Le Vavasseur. Aussi bien une occasion semble-t-elle s'offrir à moi de m'acquitter de cette vieille dette, puisque Paul Harel vient de figurer de nouveau avec honneur sur la liste des lauréats récompensés par l'Académie Française.

I

Un aubergiste qui fait des vers, un cabaretier de campagne qui est un poète, car enfin Paul Harel est un poète et il tient auberge dans le fin fond de la Basse-Normandie, dans un petit pays qui s'appelle Echauffour, il faut avouer que le cas n'est pas banal, surtout dans nos parages et sous notre ciel du Nord. C'est bon pour le Midi, ces sortes de phénomènes! Mais dans le Midi, il n'y aurait pas là de quoi crier au miracle, puisque tout le monde y naît avec du génie! Ce n'est pas dans ces pays privilégiés que de tels paradoxes sont faits pour étonner: qu'un barbier d'Agen, comme Jasmin, ou qu'un boulanger de Nîmes, comme Reboul, s'avisent par là-bas de courtiser la Muse.

Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune.

Mais chez un flegmatique habitant de nos contrées où fleurit, si l'on ose ainsi parler, l'esprit positif, que ce caprice de la fortune vienne à se rencontrer, il y a de quoi dire, en s'inspirant du fabuliste:

Le cas paraît étrange et contre l'ordinaire!

Digitized by Google

Maintenant, notre aubergiste l'est-il tant que cela ? D'aucuns disent oui, — lui, par exemple, s'il faut en croire ses œuvres; d'autres m'ont l'air assez sceptiques, et ce sont des gens qui m'ont l'air également assez bien renseignés. Ils m'ont appris, du reste, que l'aubergiste a connu cette bonne fortune d'avoir pour maître Gustave Le Vavasseur, et le commerce de cette nature aristocratique n'a guère de rapport avec les relations habituelles que les cabaretiers de village trouvent dans une clientèle assurément peu fine et peu délicate. J'ai ouï dire encore, — je crois bien que c'est par M. Le Goffic, qui le racontait dans une de ses chroniques insérées par un journal du Havre, — que Paul Harel n'a pas été sans faire quelques infidélités à ses fourneaux. On l'a rencontré dans Paris, soit aux abords de l'Odéon, qui joua de lui une pièce en vers justement applaudie, l'*Herbager*, soit dans le voisinage d'une Revue littéraire, la *Quinzaine*, dont notre poète fut quelque temps le directeur. Mais il se peut aussi que tous ces récits ne soient que mensonge, et la vérité c'est que Paul Harel habite Echauffour et qu'il y tient auberge. Je pourrais presque en jurer ; je ne suis pas allé y voir ; mais je possède au moins une lettre de lui ; elle est bien timbrée de là-bas.

II

Là-bas, c'est le verdoyant pays qu'il a chanté dans son premier volume, *Sous les Pommiers*, qui lui valait pour ses débuts un prix de l'Académie. J'oserai vous parler de ce recueil, bien que l'auteur ne semble plus y tenir beaucoup; du moins, c'est le jugement assez dédaigneux que j'ai cru trouver dans telle lettre de Harel. Mais nous ne sommes pas forcés de le suivre dans cette voie et de faire aussi bon marché que lui de ses premiers essais. Les artistes sont de terribles gens : ils vous ont une façon de se juger dont il faut parfois se défier. Ainsi Corneille s'imaginait que son véritable chef-d'œuvre c'était *Rodogune* : il était las sans doute de s'entendre appeler l'auteur du *Cid*. Un grand peintre, Ingres, était plus sensible aux compliments que lui attirait son talent de violoniste qu'à ses succès

Digitized by Google

dans son art véritable. Osons donc feuilleter les pages de *Sous les Pommiers* sans prendre pour argent comptant l'avis de leur auteur.

Sans exagérer le mérite de ces premiers vers, on peut y goûter déjà la belle humeur qui se montre dans la pièce sur *La Pomme et le Pommier* . C'est la saison de la récolte :

A l'arbre, mes gars, à l'ouvrage !
Nettoyez ferme, faites rage,
Avec le pied, avec la main.
Du bout de la baguette blanche,
Nettoyez le haut de la branche,
Sans briser le fruit de demain.

Fruit de vie et de mort, ô Pomme !
Pour te croquer la femme et l'homme
Furent d'accord aux premiers jours.
Si vous vous retrouviez ensemble,
Père Adam, mère Eve, il me semble
Que vous la croqueriez toujours.

O pomme ! premier fruit du monde,
Poison divin qu'Eve la blonde
Dans ton paradis a choisi !...
Elle devait être si bonne !...
O grand'mère ! je te pardonne,
Adam ! je te pardonne aussi.

Tu n'avais pas un cœur de marbre,
Si je m'étais trouvé sous l'arbre
Où notre père fut tenté,
J'aurais fait comme le pauvre homme
Et j'aurais mordu dans la pomme,
Sauf à perdre l'humanité.

On comprend que l'auteur, dont la Muse a connu depuis d'autres envolées, n'attache plus grand prix à de tels badinages, si agréablement tournés qu'ils soient. Celui-ci me plaît justement par son tour bon enfant, par cette allure familière que je me rappelle avoir vu goûter singulièrement par un auditoire où les vrais paysans étaient en nombre. Le Français, né *raillard*,

Digitized by Google

aimera toujours les plaisanteries de haute graisse. Elles se rencontrent chez Harel, comme chez son maître Le Vavasseur. C'est dans un second livre, publié en 1881, que sa verve s'est le plus dépensée en ce sens. Le titre à lui seul est assez alléchant : *Gousses d'ail et Fleurs de Serpolet*, et le livre tient les promesses du titre. Attardons-nous à quelques extraits, un peu rabelaisiens, avant d'arriver à la dernière partie d'une étude où les questions d'un ordre élevé ne feront pas défaut.

III

De même que l'eau vous vient à la bouche quand on lit dans les *Emaux Bressans* de Gabriel Vicaire certaines poésies où les poulardes sont célébrées suivant leur mérite, de même ceux de nos compatriotes qui sont doués d'un robuste appétit doivent lire avec délices les vers que notre Paul Harel a consacrés, pour marcher sur les traces de Le Vavasseur, au mets normand par excellence, les *Tripes*. Ecoutez plutôt ce passage :

Du fin rieur au malotru,
Du gueux maigre au bourgeois ventru,
Dans la soie et l'or, sous les nippes,
Depuis Domfront jusqu'à Fécamp,
On mange, à la mode de Caen,
    Des tripes.

Mais chacun vante sa façon
Et sa méthode de cuisson.
Fidèle à ses anciens principes,
Harel, l'hôtelier d'Echauffour,
Laisse mijoter dans le four
    Ses tripes.

Sur cet antique procédé
La maison n'a pas plus cédé
Qu'un Hollandais sur ses tulipes.
L'hôte fait des récits gaillards
Aux gens, en leur serrant leurs parts
    De tripes...

Digitized by Google

A mets royal, direz-vous, il faut dessert princier. Mais ne le possédons-nous pas encore, grâce à ce produit sans rival dont notre province peut être fière, ce fromage qui a rendu glorieux le nom de Camembert ? Harel devait une chanson à ce nectar; il a fait mieux encore, il lui a consacré un hymne. J'en détache ce couplet légitimement dithyrambique :

Essence de nos gazons verts,
Crême des fleurs que Dieu nous donne,
Des fromages de l'univers
C'est à toi qu'on doit la couronne.
Si l'heureux Monselet chez nous
Héritait de quelque fermage,
Il te mangerait à genoux,
Divin fromage !

Impossible de glorifier les choses, n'est-il pas vrai ? avec un cœur, on dirait presque avec un estomac plus reconnaissant.

Puisque nous planons dans les hauteurs du lyrisme, ne quittons pas trop vite ces sublimes régions. Justement voici une inspiration d'un caractère épique qui nous permettra de nous soutenir au même niveau. Il s'agit non plus de tripes ou de fromages, mais d'une description de cuisine dont la seule idée eût mis en goût Gargantua :

Aux cendres du foyer, le pot-au-feu normand
Sommeillait comme un juste et ronflait en dormant;
L'osmazôme quittait tout doucement la moëlle ;
Les rognons affolés frétillaient dans la poële ;
Palpitants, crépitants et crevant sur le gril,
Les boudins sifflaient mieux que merles en avril ;
Les tripes sanglotaient tout bas dans leurs terrines ;
Des parfums nourrissants montaient dans les narines,
Le gigot se vautrait sur les oignons confits,
Les poulets écrasaient leurs lits de salsifis
Et les doux ris de veau, couchés dans leurs coquilles,
Semblaient en mijotant caresser les morilles.
.....Bientôt le tournebroche, huilé comme un athlète,
Malgré ses soixante ans prit sa part de la fête,
.....Cependant que, suant dans sa peau blanche encore
La dinde, à chaque tour de broche, se colore.

Digitized by Google

Je suis sûr qu'après cette tirade vous me pardonnerez d'avoir arrêté quelques instants vos esprits sur des sujets un peu bien matériels ; mais les tableaux de nature-morte se rattachent à l'art, et même au grand art, quand ils sont signés de certains Flamands ou même de Français de nos jours. Dans la scène de tout à l'heure il règne une verve si copieuse, il passe une furie de gourmandise si triomphante, la joie animale du bien-être s'étale si largement que l'auteur ne semble plus badiner, mais, emporté par un instinct puissant, célèbre à son tour une de ces fêtes de la chair qui ont rendu immortels les grands réalistes des lettres comme de la peinture.

IV

Toutefois, vous m'en voudriez de prendre trop longuement place à des ripailles où ce n'est pas, après tout, l'ambroisie des célestes banquets qui orne la table ou qui parfume les alentours de son odeur délicate, comme dans le vers de Virgile : *liquidum ambrosiæ defundit odorem...*

Nous touchons maintenant à la maturité du poète, aux œuvres où nous allons le voir donner sa vraie mesure et remplir son mérite. Les progrès sont très marqués dans le recueil publié en 1886 : *Aux Champs*. Ce n'est pas que les pièces de ce nouveau recueil aient toute la force et l'éclat que nous trouverons dans le chef-d'œuvre de Paul Harel, les *Voix de la Glèbe*, où il s'élèvera vraiment à la grande poésie ; mais déjà, dans le recueil *Aux Champs*, la maîtrise s'affirme. Il faudrait les comparer à ces curieux ouvrages que nous devons à Maurice Rollinat, où la nature est observée de près, notée dans les impressions les plus menues et les plus fugitives par un artiste sincèrement épris de la vie champêtre, à qui rien n'est indifférent dans le spectacle qui l'entoure, et qui essaie, avec un bonheur inégal sans doute, mais dans un effort toujours personnel et par suite attachant, de traduire les mille et une impressions qu'il tire de cette existence simple, unie, et de cet examen minutieux de la réalité rustique. Voyez, par exemple, cette peinture rapportée évidemment par l'auteur après une

Digitized by Google

promenade faite dans la campagne au mois de mars. Comme on sent bien que rien là-dedans n'est fait *de chic* et que tout vient d'une récente et directe observation :

Au premier plan du décor
L'ajonc montre ses fleurs d'or ;
Les coudriers dans les haies
Balancent leurs chatons neufs
Sur la tête des houx, veufs
De leurs baies.

Sur le talus des fossés
D'autres fleurs, bouquets tassés,
Ouvrent leurs petits calices
Et dans les bas-fonds des prés
Brillent les pompons dorés
Des narcisses.

Aux murs servant de portants,
On peut voir de temps en temps,
Des touffes blanches écloses
Aux abricotiers hardis.
Et les pêchers étourdis
Sont tout roses.

Pour moi, la poésie de tels passages, que j'abrège, n'est pas dans la comparaison plus ou moins neuve, et plus ou moins ingénieuse, d'un paysage de mars, au temps des giboulées qui contrarient le printemps, avec une pièce de théâtre machinée et exécutée par un comédien fantasque ; toute leur poésie me semble venir de ces détails précis qui attestent un commerce assidu avec la nature, une lente et amoureuse contemplation qui remplit les jours de l'artiste aux champs.

Heureux artistes ! Tandis que nous menons dans les villes notre existence affairée, retenus par nos besognes exigeantes, prisonniers d'un genre de vie artificiel, loin du spectacle changeant des bonnes vieilles choses éternelles, eux peuvent jouir de tout cela, faire leur bonheur de toutes ces joies éphémères, et pourtant essentielles, une belle matinée d'hiver qui succède à des journées brumeuses, l'éclosion des feuilles et des fleurs au temps du renouveau, et, l'été venu, ils ont mieux

Digitized by Google

que de furtives après-midi du dimanche pour admirer le monde dans toute sa gloire !

Reprenons notre cueillette dans ces descriptions si attentives. Nous sommes en avril :

La poule d'eau sur l'étang
Glisse et glousse en caquetant,
Disparaît à chaque instant,
    Plonge, fouille
Et reparaît tout-à-coup,
Montrant le bec, puis le cou ;
Cela divertit beaucoup
    La grenouille....

La grenouille lentement
Nage et risque par moment
Un petit coassement
    Rare et rauque.
Bouche bée, œil grand ouvert,
Immobile, à découvert,
Elle tache d'un point vert
    L'étang glauque...

Le mois de mai ramène les Rogations :

Le long des seigles, verte houle,
Miroir de l'astre irradiant,
La procession se déroule,
Se déroule en psalmodiant.

La bannière de la paroisse,
Glands et panache, va devant
Et dans la brise qui la froisse
Clapote au vent, clapote au vent.

Sous l'air chaud du ciel qui s'embrase,
A l'aspect des seigles flottants,
Le bedeau qui tombe en extase,
Ouvre la bouche à deux battants.

Digitized by Google

Le gazouillis des demoiselles
Répond au chant du sacristain
Et les surplis battent des ailes
Au souffle embaumé du matin.

Voilà encore un croquis, si je ne me trompe, qui n'est pas d'un amateur écrivant dans le silence du cabinet, loin des choses dont il parle. Comme on dirait maintenant, c'est une photographie instantanée que nous donne ici de cette scène touchante un écrivain d'ailleurs bien disposé à en goûter toute la naïve grandeur.

Juin est venu : partout la joie de vivre ; le poète esquisse une idylle, sur le vieux thème de l'amour aux champs, le mariage d'une servante et d'un garçon de ferme, et, de même qu'il nous épargne toute la fadeur des églogues académiques, de même il sait garder une discrète mesure dans ce tableau de genre naturaliste à la Bastien Lepage :

Tout au beau milieu du pâtis
S'ouvre la ferme hospitalière,
Avec son rustique appentis
Et son pignon vêtu de lierre.

Son chaume recèle un trésor
Bien rare, même sous l'ardoise,
De bons bras avec un cœur d'or :
Avez-vous reconnu Françoise ?

Pierre est son fiancé :

Pierre prend le temps comme il vient,
Sa tendresse semble endormie,
Mais entre temps il se souvient
Que Françoise est sa bonne amie.

Le soleil de juin l'enhardit :

Dimanche il rencontra Françoise

On était entre chien et loup ;
Il lui dit, tâchant de sourire :
En finirons-nous avant l'août ?
Françoise resta sans rien dire

Digitized by Google

Un instant, puis sans embarras,
Sans rougir ni faire la moue,
Répondit : — Comme tu voudras.
Pierre l'embrassa sur la joue.

Le cœur en décembre fermé,
S'ouvre en avril s'il est précoce ;
Parfois il se déclare en mai ;
Mais c'est en juin qu'on fait la noce.

Après avoir campé devant nous, en juillet, les faneuses, « fleur du pays normand », qui, plus tard, aux jours de moisson, feront « tomber la sueur de leurs fronts sur la paille d'or des javelles », Paul Harel s'extasie devant la splendeur de la terre en août :

Les champs sont d'immenses corbeilles ;
On voit voltiger les abeilles
Des nielles aux liserons.
Au fond des orges qui les couvrent,
Quelques bleuets tardifs entr'ouvrent
La dentelle de leurs fleurons !

et il invite les travailleurs à poursuivre leur vaillante tâche :

Chantez, paysans, rois du chaume,
Le poème du grain de blé.

Grains de blé, farine future,
Notre pain, notre nourriture,
Dieu te fait mûrir tous les ans.
O grain de la campagne blonde,
C'est par toi qu'il nourrit le monde ;
Vive le Dieu des paysans !

Septembre :

Oh ! le bruit de la poudre ! Oh ! les cris ! Oh ! les râles !
Les perdreaux sont tombés, les chiens prennent les râles
Tout vivants, à travers les touffes de sainfoin.
Les levrauts affolés disparaissent au loin
Et la caille, piétant les remises peu sûres
Essuie au trèfle épais le sang de ses blessures.

Digitized by Google

C'est l'épilogue d'une pièce émouvante qui donne la paraphrase en vers des *Emotions d'un Perdreau rouge*, l'un des merveilleux contes de Daudet, et notre rimeur normand se laisse lire après le prosateur exquis que pleurent encore et pleureront longtemps les lettres françaises. Témoin ce couplet sur le premier essor des infortunés perdreaux. Ils sautent du nid :

Un matin, pour franchir le champ qui les vit naître,
Couvert frais et charmant où le rayon pénètre
De loin en loin, furtif, pâle et mystérieux.
Quand la pleine lumière apparut à leurs yeux,
Son fluide aveuglant fatigua leur prunelle.
La mère les reprit aussitôt sous son aile,
Mille bruits plus distincts arrivaient dans le vent,
Un émouchet passa, rapide, et décrivant
Dans les hauteurs du ciel des courbes fantastiques.
Non loin d'eux, l'air vibra sous des appels rustiques.
En un pli de terrain ils restèrent tapis,
Ce pendant que, penchés, chuchotaient les épis.

Aux alarmes des pauvres oiselets succèdent en Octobre celles que la meute donne aux hôtes des grands bois :

Taïaut ! Taïaut ! C'est le lancé !
Le dix-cors débûche et s'effare.

A pleins naseaux il hume l'air ;
Sur ses quatre jarrets de fer,
Il bondit, ramure couchée,
Dans les hasards de la forêt.
En avant ! l'équipage est prêt
Pour une ardente chevauchée.

Je passe à regret sur un conte pittoresque, *Le Cirque au Village*, qui sert ici à illustrer, dans cette revue des saisons, le mois de novembre. C'est l'histoire d'une troupe de baladins qui, les grands froids venus, visite les humbles bourgades. Dur moment pour ces pauvres diables :

C'est deux sous sur les bancs et trois sous sur les chaises !

Aussi la recette est-elle maigre.

Digitized by Google

Ce ne sont pas les traits d'un réalisme savoureux et de bon aloi qui manquent dans ce conte, comme dans ceux qui composent toute la seconde partie du livre et que je veux au moins signaler avant de lui dire adieu. Je n'en détacherai qu'un sonnet : *Le Vieux Pommier,*

Le pommier décrépit se penche vers le sol,
Sous le fardeau des fruits et le poids des années ;
Il prodigue son ombre aux frêles graminées
Et couvre le fossé d'un large parasol.

Les oiseaux picoreurs, arrêtés dans leur vol,
L'emplissent de tapage aux claires matinées ;
Concert et gazouillis de notes mutinées,
Où chaque moineau-franc se croit un rossignol.

Mousses d'argent, pierrots, pommes d'or et mésanges,
Vie, abondance, espoir, amour, joyeux mélanges !
Dans ton écrasement, pommier, ne te plains pas.

L'honneur est assez grand, si la charge est trop forte.
J'entends le vent d'aval qui murmure tout bas :
Courage, vieux lutteur, la vigne est bientôt morte !

V

Le soin que j'ai pris de découper dans le recueil intitulé *Aux Champs* toute une série de citations m'a permis de vous donner une idée, non pas suffisante, mais aussi exacte que possible, de la sûreté qui se montre dans la forme chez Paul Harel. Je suis par là dispensé de relever dans le recueil que j'ai appelé son chef-d'œuvre, *Les Voix de la Glèbe,* qui date de 1895, les parties proprement descriptives. Avec ce recueil nous ne devons plus nous préoccuper du peintre qui a bien observé et qui rend avec succès. Certes, sa manière accuse des progrès de plus en plus notables ; mais nous avons devant nous désormais un écrivain vigoureux qui, fidèle à l'enseignement de son maître, tend à se transformer en moraliste. Ici notre étude change de caractère ; elle ne s'attache plus à l'agrément des

Digitized by Google

vers, aux qualités esthétiques des œuvres ; elle rencontre des sujets graves, elle aborde des problèmes d'un intérêt social.

C'est la question de la dépopulation qui attire notre poète. Esprit profondément religieux, catholique fervent, il s'en prend avec sérieux, avec gravité même, à deux misères qui sont connues, mieux que partout ailleurs, à un habitant de la Basse-Normandie, la diminution du nombre des enfants dans les familles de cette région française qui, du reste, n'en a pas l'inquiétant privilège, et la dépopulation des campagnes au profit des grandes villes. Voilà un prédicateur qui ne manque déjà pas de courage pour dénoncer les deux fléaux dont souffre plus que jamais son pays, et il a d'autant plus le droit de le faire qu'il prêche d'exemple ; comme le héros d'un romancier fameux dont un livre vient justement d'agiter des questions de ce genre, Paul Harel est le chef d'une famille nombreuse et il mène une existence de patriarche au fond de la bonne province qu'il a célébrée sur tous les tons. Le cas est à signaler ; car il ne manque pas autour de nous, ce dit-on, de beaux docteurs et de réformateurs mirifiques qui n'oublient qu'un point — ce n'est pas d'éclairer leur lanterne — mais de joindre en ces matières, ou dans d'autres analogues, l'exemple au précepte.

Le poète puise dans sa foi religieuse une grande force et une singulière autorité pour accabler la société contemporaine sous ses reproches. Il part de la grande parole : « Croissez et multipliez ! » Il gémit du peu d'écho qu'elle trouve dans les familles modernes :

C'est en vain, Seigneur Dieu, qu'à travers l'étendue
Le Verbe a retenti sur tous les horizons,
Aujourd'hui dans les cœurs votre loi s'est perdue
Et l'égoïsme abject dépeuple nos maisons.

Je cite, sans autre commentaire dans une matière aussi délicate, mais dont le poète ne redoute pas les côtés scabreux comme le feraient des scrupules hypocrites et des pudeurs suspectes, ces strophes éloquentes, que soulève une indignation sincère :

Les sourires d'enfants aux clartés liliales
Leur ont déplu ; le nid repousse les oiseaux ;

Digitized by Google

Dans l'étonnant mépris des gloires familiales,
Ils ont au foyer vide épargné les berceaux.

Ils ont d'un droit unique affligé l'héritage
Et le droit nuptial chez eux n'est qu'un linceul,
Car l'héritier soumis à la loi du partage,
Ils l'ont rêvé tout seul, ils l'ont voulu tout seul.

Mais n'est-ce pas, hélas ! toucher ici à la cause, non pas légitime assurément, mais certaine et funeste, du mal non moins funeste contre lequel on s'emporte ? Et qui osera proposer le remède ? Qui portera une main hardie sur l'édifice des lois qui sont en grande partie responsables de cette décadence de plus en plus inquiétante en face des progrès que font d'autres nations comme l'Allemagne ou l'Angleterre ? On permettra bien aussi à un éducateur de rappeler une autre conséquence de cet état de choses. Que de soins les parents sont portés à prodiguer à cet enfant unique ! Et comme ces soins font honneur à la tendresse des parents, à moins qu'il ne soit trop vrai de dire qu'ils font souvent le malheur des enfants !

Et quand il succombe, cet être précieux, ce tyran domestique, cet enfant unique, quel châtiment infligé par Dieu à certains égoïstes, quel deuil dans la maison dévastée ! Ecoutez Paul Harel :

Quand l'ange de la mort a désigné ta porte
Et marqué cette tête où vivait ton orgueil,
Avec l'indifférent, je n'ai point dit : « Qu'importe ! »
Pauvre père, ton deuil est devenu mon deuil.

Mais le jour où la fleur de ton sang s'est flétrie,
J'ai connu des sanglots plus profonds que les tiens.
C'étaient des cris d'alarme ! Et c'était la patrie
Qui demandait : « Où sont mes fils et mes soutiens ? »

Où sont les bras ? Où sont les hommes pacifiques,
Les moissonneurs penchés qui se redresseront
Au pas envahisseur des peuples prolifiques ?
La patrie en danger, combien la défendront ?

Digitized by Google

Peuple, si l'aigle noir plongeait son bec vorace
Dans ta chair, nos destins seraient-ils terminés ?
Soumettras-tu jamais ton génie et ta race ?
Céderas-tu la terre où les aïeux sont nés ?

Non ! Mais comment lutter, pays des foyers vides ?
France, les étrangers ont mal parlé de toi ;
Et s'ils t'ont regardée avec des yeux avides,
C'est que la loi du nombre, hélas ! n'est plus ta loi.

Et j'ai peur du péché qui t'a diminuée
Et j'ai l'effroi du mal qui décime les rangs,
Juste à l'heure où, là-bas, monte vers la nuée,
Formidable et vengeur, le cri des conquérants....

N'avais-je pas raison de parler tout à l'heure de chef-d'œuvre en annonçant de tels vers ? C'est un maître homme, en vérité, que celui qui les a pensés et tracés. Il a cette ardeur généreuse pour le bien qui réchauffe toutes les strophes de ce genre et communique au lecteur sa passion et son enthousiasme. Pas d'éloquence sans passion, pas de poésie sans enthousiasme. Tout à l'heure, Harel était un orateur puissant qui flétrissait les mœurs déplorables dont souffre de plus en plus la France ; et voici qu'il va se montrer le peintre attendri de la salutaire et noble existence que désertent de plus en plus les laboureurs attirés par les villes.

VI

Sur ce dernier sujet, la désertion des campagnes, on peut dire que la verve de Paul Harel est intarissable ; elle lui a fourni deux pièces d'une absolue beauté qui sont à son œuvre ce que la *Dame des Tourailles* est à l'œuvre de Le Vavasseur, c'est-à-dire l'expression pleine et forte de sa nature poétique et morale. Pour chanter avec cette conviction les paysans, il faut être un peu paysan soi-même, être toujours resté près du sein maternel, celui de la Terre, avoir été mêlé à la vie de ces simples et rudes travailleurs, et avoir découvert par une longue

Digitized by Google

et douce accoutumance, la poésie de la vie aux champs. Mais cette poésie, il y a plusieurs façons de la goûter. L'un n'y verra que la matière de rêveries sentimentales ou de descriptions pittoresques ; l'autre y cherchera la douceur d'une existence égale et paisible. L'interprétation qui est au fond de la pensée de Paul Harel est d'essence héroïque. Ce grand et robuste Normand, un de ces gaillards où l'on reconnaît notre race, sent circuler et bouillir dans ses veines le sang de Corneille et de Malherbe. La grandeur, c'est l'idéal de sa nature, comme d'autres sont attirés par le joli et se contentent de l'agréable. Toute sa philosophie tient dans ce vers de *Plebs Rustica :*

C'est le travail des champs qui nous rendra les forts.

Aussi, voyez comme il nous décrit son laboureur, quelle fière statue il en sculpte dans ce passage :

Bras nus, le col ouvert au baiser des rafales,
Il voit dans la tempête une amante en fureur.

Sur le coutre, en amont, sa taille est inclinée.
Mais l'effort, qui roidit les muscles en marchant,
Ne pourra pas d'une heure abréger sa journée :
Debout avec l'aurore il dételle au couchant.

Il s'en va. Le brouillard flotte sur la colline,
Le vallon fume au loin comme un grand encensoir.
Il s'en va lentement, et l'astre qui décline
Jette sur lui la pourpre éclatante du soir.

Voici le long sentier qu'il foule d'un pied ferme
Et la route où sonna tantôt son pas joyeux.
Ce gâs, large et sonore, obéi dans la ferme,
C'est bien le descendant tout semblable aux aïeux.

Ses aïeux sur la glèbe ont imprimé leurs traces
Et tous ont labouré chez lui, de père en fils.
Lui, c'est le rejeton puissant des fortes races,
Il a dit : « Je ferai, père, ce que tu fis ».

Toute la fin de cette pièce où passe un souffle puissant est pleine de cette double grandeur, — grandeur de la mâle beauté

Digitized by Google

que donne au paysan son propre labeur, l'exercice de cet art qui reste noble aux yeux mêmes de ceux qui dans leurs préjugés aristocratiques ont méconnu souvent ou longtemps la noblesse du travail en lui-même, l'accomplissement de sa tâche quotidienne loin des villes aux ateliers et aux logis sans air, — et grandeur de cette tradition qui rattache le laboureur d'aujourd'hui à ceux de jadis et perpétue, dans le voisinage du sol nourricier des hommes, l'énergique effort qui féconde et l'inépuisable tendresse qui crée éternellement.

J'aimerai du soleil la superbe brûlure,
J'offrirai ma poitrine ouverte au vent glacé,
Je verrai des moissons la longue chevelure
Enracinée au sol que j'aurai défoncé.

De tes ambitions, père, je veux dépendre ;
Ainsi j'éviterai le stupide remords
D'avoir manqué ma vie et je veux la répandre
Autour de la maison où les nôtres sont morts.

Souvenirs des anciens ! la demeure en est pleine.
Père, j'y vois surtout ton œuvre et tes leçons,
Car c'est toi qui, poussant tes enfants vers la plaine,
Nous as fixé la place où je veux mes garçons.

Vous étiez de ce coin de terre, nous en sommes !
Tout un passé revit chez les terriens nouveaux.
Rester des paysans pour demeurer des hommes,
Voilà le saint orgueil qui grise nos cerveaux.

VII

Mais d'autres ont laissé envahir leurs cerveaux par les bouffées d'un autre orgueil. Ils ont fui la campagne pour les villes. Déjà le poète, qui dans *Plebs Rustica* va leur adresser un appel pathétique, les apostrophe ici par la voix de son laboureur fidèle pour renier ces renégats de la Terre :

Honte à ces déserteurs qui sont partis quand même !
L'amour le plus profond, le plus haut, le plus vrai,

Digitized by Google

C'est l'amour du pays. Dans le pays que j'aime,
Je sais que tous les miens ont vécu. J'y vivrai.

C'est le pays natal qui m'a donné l'épouse
Jeune, robuste et fière et belle, en vérité,
Attentive aux berceaux et simplement jalouse
Du respect dont l'aïeule entoura sa beauté.

Aussi quand j'ai bravé l'eau, l'air, la terre inculte,
En mesurant l'effort à l'âpreté du lieu,
Je retrouve au logis mes amours et mon culte,
J'ai fourni mon labeur et j'ai contenté Dieu.

Ferons-nous comme le poète, comme l'auteur de ces dernières strophes, où l'éloquence monte jusqu'à une sorte de majesté religieuse, irons-nous condamner avec cette rigueur, flétrir avec cette âpreté les paysans qui ont trahi la campagne pour la ville ? Nous les connaissons trop bien, hélas ! les excuses que pourraient invoquer les coupables pour leur défense ; nous savons que si des satisfactions vulgaires les retiennent à la ville, des soucis matériels les y ont conduits. Le temps n'est plus où nos paysans cauchois faisaient deux parts de leur existence, l'une consacrée au travail industriel, l'autre à celui des champs ; et que l'appât de salaires plus élevés les attire à Rouen ou au Havre, sans parler de Paris, le moraliste peut s'en alarmer, comme le poète en gémir, sans que l'économiste puisse en être surpris, encore moins espérer de porter remède à ce mal. Mais il ne faut pas demander aux moralistes candides qui rêvent au retour des vertus d'antan, ni aux poètes qui vivent par l'imagination au siècle de Racan et de ses *Bergeries*, d'être informés ou résignés comme des économistes. Les doléances des moralistes et les lamentations des poètes sont assez inoffensives pour qu'on leur laisse entière liberté. Et puis, qui sait ? elles peuvent ne pas être aussi vaines qu'on le croirait tout d'abord. Les *Géorgiques* de Virgile, si elles n'ont pas ramené un laboureur aux campagnes italiennes restées en friche pendant les guerres civiles, ont servi tout de même, et serviront toujours à entretenir dans les âmes des générations qui passent l'amour de l'éternelle nature, — et voilà justement qu'au soir de ce siècle qui décline, le goût de la terre revient aux citadins blasés, voilà que de hardis spéculateurs s'avisent

Digitized by Google

que la première richesse est la richesse du sol, et les entreprises agricoles se réveillent, les capitaux, entamés par des opérations hasardeuses, ou découragés par l'abaissement de certains revenus, se reportent vers la source qui ne tarit jamais des revenus de la terre. Qui sait ? dirai-je encore une fois : le vingtième siècle nous réserve peut-être cette surprise de voir la Science, dont les progrès en développant l'industrie ont dépeuplé les champs au profit des faubourgs, restituer au travail des champs toute son activité en doublant, en décuplant sa puissance et ses profits. Puisse-t-il en être ainsi ! Puissions-nous voir en même temps tous ces êtres humbles et simples rendus à l'existence normale et saine qu'ils abandonnent pour courir après tant d'avantages décevants ! Et, pour souhaiter plus ardemment cette ère nouvelle d'universelle fécondité par la vertu de la vie champêtre, répétons et laissons chanter dans nos mémoires les plus belles strophes que j'ai gardées pour finir et que Paul Harel a magnifiquement tracées dans son poème *Plebs Rustica* :

L'air ne retentit plus des chansons de la plèbe.
Les modernes ruraux, fils de ceux qui luttaient,
Ont refusé l'effort et déserté la glèbe.
Où sont les paysans, les vrais, ceux qui chantaient ?

Aux anciens il fallait la plaine et la charrue,
Le grand air dont le souffle ondoie au front des blés :
Les nouveaux ont quitté le sillon pour la rue,
Et, jeunes, des désirs malsains les ont troublés.

Les pères étaient beaux, tout brunis par le hâle ;
Leurs artères battaient pleins d'un sang vermeil.
Les fils étiolés ont le visage pâle.
L'ombre a pris ces enfants, nés pour le grand soleil.

.....

Ils ont, ces émigrants, ambitieux ou lâches,
Gêné les citadins, gêné les artisans.
Dieu les avait créés pour de plus nobles tâches.
Les paysans devaient rester des paysans.

.....

Digitized by Google

O terriens échappés, la Terre vous réclame !
Quand de ses habitants la chaumière est en deuil,
Celui dont le foyer n'a pas perdu sa flamme
Voit un rayon de paix illuminer son seuil.

Le vieux sol remué lui garde des largesses
Dans le divin trésor de la fécondité ;
Sa famille augmentée augmente ses richesses.
La fortune sourit à sa paternité.

Armé de sa charrue, il brave la famine ;
Le légitime orgueil du sillon bien tracé
Mêle un éclair de joie aux splendeurs de sa mine
Et Dieu bénit la terre où cet homme a passé.

.....

Mais écoutez ! Au fond des campagnes désertes
Les mères ont pleuré, les pères ont gémi,
Et tous sont inquiets, ayant tous fait des pertes
Au départ de l'enfant, du frère ou de l'ami.

Ah ! que le déserteur s'arrête et qu'il revienne
Vers la ferme, à l'endroit où ses pères sont morts !
Du métier désappris que l'absent se souvienne !
C'est le travail des champs qui nous rendra les forts.

Pourquoi plier devant la chimère impuissante ?
Nous voulons le terrien debout, poitrine au vent,
Un corps sain peut marcher sous une âme pensante,
Le laboureur futur nous le voulons savant,

Fier, aimant son village avec idolâtrie,
Fraternel et croyant, mais, devant l'étranger,
Assez terrible encor pour venger la Patrie,
Si quelque peuple essaie un jour de l'outrager.

Novembre-Décembre 1899.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR UN

MONASTÈRE RUSSE

par **M. F. MILLARD**

Membre résidant

Sur les côtes de la Mer Blanche, en face de la presqu'île de Kola, une pointe de terre avance vers le N.-O., entre les embouchures des deux fleuves Onega et Dvina. A l'extrémité du promontoire se trouve un groupe d'îles et d'îlots qui portent le nom de Solovky. Le plus grand se distingue par le fameux « Solovetzky Monastir », dont je me propose de faire une courte description, en mettant à profit une lettre que je viens de recevoir de M. le capitaine Abaza, commandant du croiseur *Svetlana*, revenu naguère d'un voyage au long-cours. Le commencement du monastère remonte à l'an 1429, lorsque le révérend père Herman, ami et fidèle compagnon de saint Savvatie, s'établit dans une de ces îles désertes. Le premier abbé fut saint Zosime et le petit archipel dépendait de la ville de Novgorod la Grande. En 1450, une charte fut accordée par la république de Novgorod, qui donna au couvent de Saint-Sauveur et de Saint-Nicolas toutes les îles alentour à titre de dépendance.

Il n'était visité d'abord que par les rares chasseurs et pêcheurs qui parcouraient ces régions inhospitalières. Mais, à mesure que la civilisation moscovite s'étendait vers le Nord, il devenait un des plus célèbres saints-lieux de la Russie, comme il est incontestablement un des plus près des solitudes

Digitized by Google

polaires. Peu à peu, les moines s'agrandissaient : on leur octroyait des terrains sur le continent. Mais aujourd'hui, ils se bornent au petit archipel qui a un littoral d'environ 850 kilomètres. Loin d'être oisifs, les religieux sont on ne peut plus laborieux. Ils pourvoient à leurs propres besoins à un tel point qu'ils n'achètent rien, à l'exception de la farine.

On se livre à la fabrication de la quincaillerie et de la faïence; on apprête le cuir; on travaille à toute espèce d'ouvrages en bois; on fait des vêtements de linge; on extrait du sel; on fume le poisson, etc.; etc. De plus, les moines font ménage sur une vaste échelle, car ils reçoivent 3,000 pèlerins par jour. La seule condition qui s'impose à ces voyageurs est de ne pas demeurer plus de trois jours, condition d'autant plus obligatoire qu'ils ne dépensent pas un rouge liard pour les frais de bouche et de logis.

La nourriture est excellente. A l'occasion de la visite du *Svetlana*, le grand duc Alexis, qui était à son bord, s'excusa de dîner dans la chambre du supérieur, où on lui avait servi, afin de goûter le repas ordinaire des pèlerins au réfectoire, parmi lesquels il prit sa place, accompagné de mon ami, son aide-de-camp. Ni la quantité ni la qualité des mets ne laissaient rien à désirer. On fait du pain sur une moyenne de 5,000 kilos par jour, que l'on distribue en aumône avec du poisson, des légumes et d'autres comestibles.

La propreté, l'ordre et la discipline règnent partout, ce qui est d'autant plus remarquable qu'on ne permet l'imposition d'aucune peine corporelle, même aux garçons qui se trouvent dans les écoles. Il y en a environ 500, qui apprennent les métiers les plus divers, y compris la peinture. Le grand atelier de peinture mérite bien d'être vu. Plusieurs tableaux, parmi lesquels on remarque de grandes toiles, sont admirables. Il va sans dire qu'on ne traite que des sujets religieux.

C'est un fait à signaler que tous les moines sont des paysans de naissance. Pas un seul n'appartient aux classes élevées, voire même bourgeoises. Le supérieur, âgé d'environ 50 ans, est un simple paysan comme tous les autres. Mais sa physionomie expressive vous assure que c'est un honnête homme, doué d'une énergie et d'une intelligence peu communes. Il a la capacité indispensable pour bien gouverner une telle foule

Digitized by Google

et pour surveiller étroitement une si grande propriété. On travailles ans relâche pour l'exposition de 1900, et mes collègues pourront jeter un coup d'œil sur des objets d'art et d'utilité fabriqués au « Solovetzky Monastir ».

Parmi ceux qui entrent en religion on ne s'attend guère à voir des marins : mais ici on ne rencontre pas moins de 250 anciens matelots. Le monastère possède une flottille de pêche et de passage. L'équipage se compose des moines, vêtus de longues robes de bure, et les capitaines sont des moines aussi. Sans doute le bruit des vagues qui viennent se briser tous les jours à leurs pieds, leur apportent comme l'image du bruit que font les mortels dans la grande bataille de la vie. Les agitations de la mer sont souvent moins furieuses que celles qui troublent nos cœurs.

L'archipel est recouvert de forêts : sur les terres défrichées on fait beaucoup de foin. Mais la chasse est défendue partout : on n'y entend jamais un coup de fusil, et c'est ainsi, pour le gibier et les animaux qui y abondent, une retraite aussi sûre que pour les hommes. Par exemple, des oiseaux de toutes espèces se construisent des nids, pondent, couvent, élèvent leurs petits dans les vastes cours du monastère que foulent les pieds des milliers de pélerins. En pleins champs, les animaux sont si apprivoisés qu'ils ont l'habitude de s'approcher des passants pour prendre des morceaux quelconques de leurs mains. Même un renard vous abordera, de sang-froid, dans une vive attente de se faire donner de la viande.

C'est une scène tout à fait idyllique, une demeure tranquille où l'on se sent à l'abri des coups qui détruisent si souvent nos espérances mondaines, et où l'on peut vivre en paix sous l'œil de Dieu.

Malheureusement, cette tranquillité a été rudement violée à l'époque de la guerre de Crimée. Le monastère a toujours été fortifié et il fut bombardé en 1854 par les Anglais, démarche aussi déplorable qu'inutile. Bien des trous faits par les boulets sont encore visibles dans les murs de ceinture. On repoussa l'ennemi sans perdre un seul des moines qui combattaient avec un héroïsme digne de leurs ancêtres.

Une légende assez curieuse s'est propagée depuis ce temps-là, dont l'origine est inexplicable, même pour ceux des com-

Digitized by Google

battants qui restent encore en vie. Voilà comment se produisent les mythes et comme, même de nos jours, l'imagination du peuple porte les sens à s'illusionner quand il y va de leur honneur ou de leur foi.

On raconte, toujours sans se douter de l'impossibilité du fait, que le monastère fut sauvé par une nuée d'oiseaux. Au son du canon, des milliers se sont rassemblés verticalement au-dessus des navires ennemis. D'en haut ils fientaient en telle abondance que leurs excréments formaient une couche terreuse comme du guano, si épaisse enfin qu'elle empêchait les vergues et les cordes de fonctionner, et les canons s'embourbaient sous plus d'un mètre de ces ordures.

Si des oies ont pu sauver l'ancienne forteresse du Capitole, c'est aux oiseaux de mer qu'on rapporte l'honneur d'avoir protégé le « Solovetzky Monastir ». On se demande vainement comment, de notre vivant, a pu se produire cette fable qui aurait sans doute son point de départ dans un fait dénaturé.

Quelque jugement qu'on porte sur l'utilité de la vie monastique, il est indiscutable que ces braves gens ont été, pendant des siècles, l'avant-garde de la civilisation dans les régions glaciales.

La vie des hommes reste toujours sujette aux conditions géographiques. En Afrique, les moines se persuadaient facilement que c'est une révolte contre la Providence que de chercher des améliorations de la nature, et, par conséquent, ils se contentaient de mener une existence inutile à tresser des cabas et des nattes, ou à méditer dans les grottes du désert. Ceux de l'Europe, au contraire, s'adonnaient à l'agriculture et aux occupations sociales, au grand profit de la civilisation naissante. De tels faits démontrent, d'une manière évidente et convaincante, que c'est le climat qui influe sur la disposition habituelle du corps et par conséquent sur le caractère. C'est la conquête de la nature à laquelle nous devons les plus grandes victoires morales.

Digitized by Google

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DE L'ANNÉE 1899

pour Juillet, Août et Septembre

par M. A. DUMÉNIL

Membre correspondant

Juillet

La hauteur d'eau pluviale est inférieure de 10$^{m}/^{m}$ à la moyenne normale.

La moyenne thermométrique est supérieure de 1° à la moyenne normale; les minima ont varié de : + 11°5 le 5, à + 17°7 le 12; les maxima de : + 15°4 le 3, à + 29° les 11, 19 et 22, et les moyennes quotidiennes de + 13°60 le 3, à + 23° et 23°10 les 11 et 22. Il y a encore eu des soirées et nuits froides, les 3, 4 et 5.

Moyenne barométrique 766$^{m}/^{m}$1 : supérieure de 3$^{m}/^{m}$4, à la moyenne normale ; minimum : 755$^{m}/^{m}$, le 2, entre 4 heures et 11 heures du matin ; maximum id : 774$^{m}/^{m}$: le 31, de 2 heures à 9 heures du soir.

Les variations barométriques ont été très faibles, on n'a constaté qu'une légère baisse de 5$^{m}/^{m}$ du 11 au 12; hausse de 9$^{m}/^{m}$ du 2 au 3, id de 5$^{m}/^{m}$5 du 23 au 24. Vents dominants ; Ouest et Nord-Ouest.

Moyennes barométriques quotidiennes au-dessous de 760$^{m}/^{m}$: les 1er et 2 ; id de 760 à 770$^{m}/^{m}$: les 3, 4, 5, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22 23, 24, et 25 ; 770$^{m}/^{m}$ et au-dessus ; les 6, 7, 26, 27, 28, 29, 30 et 31.

Mois de beau temps pendant lequel on a récolté dans les meilleures conditions atmosphériques : les foins, trèfles, colza, seigle, etc. On a commencé à couper le colza : le 6 ; le seigle : le 8 ; le blé : le 19.

Les premiers moissonneurs sont entrés à leurs chantiers agricoles : le 26, et les derniers le 30.

Digitized by Google

L'évaporation s'est élevée à 81$^{m}/^{m}$ en 31 jours.

Après le violent orage du 22, vers 2 heures du matin, on s'est aperçu avec surprise, que la croix en fer qui surmonte le clocher de l'église en ardoises, muni d'un paratonnerre, qui, depuis longtemps, était faussée et assez fortement inclinée vers le N. E, par les violents coups de vents du S.O. N. O. ; était entièrement redressée ; il n'y a pas eu de forts-vents, ce redressement ne peut-être dû qu'à l'œuvre électrique ; plusieurs arbres, à différents endroits autour du centre de la localité, ont été frappés de la foudre, pendant ce violent orage.

Août

La moyenne thermométrique : + 20°19, est supérieure de + 2°68 à la moyenne normale ; les minima ont varié de : + 19°7 le 5, à + 10°7 le 21 ; les maxima : de + 33°7 le 5, à + 20°5 le 8, et les moyennes quotidiennes : de + 26°70 le 5, à + 16° le 20. On a en outre enregistré les maxima suivants : + 31°5 le 3 ; + 30°3 le 4 ; + 31° le 14 ; + 31 le 24 et + 30 le 25.

Moyenne barométrique ; 765$^{m}/^{m}$7, supérieure de 3$^{m}/^{m}$4 à la moyenne normale ; minimum id : 761$^{m}/^{m}$ les 5, 27 et 28 ; maximum id : 773$^{m}/^{m}$5 le 1^{er} à 6 heures du matin. Les variations barométriques ont été presque nulles, il n'y a eu qu'une baisse de 9$^{m}/^{m}$ du 1er au 2. Moyennes quotidiennes entre 760 et 770$^{m}/^{m}$: les 2, 3, 4, 5, 6. 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30 et 31, id de de 770$^{m}/^{m}$ et au-dessus, les 1er, 21 et 22. Les extrêmes barométriques ne s'étendent que de 761 à 773$^{m}/^{m}$5, soit en tout 12$^{m}/^{m}$5.

Le régime de ce mois est un des plus remarquables que l'on ait eu à enregistrer jusqu'alors ; du beau tous les jours, de très fortes chaleurs, pas un seul jour de forts-vents, une température et une pression barométrique fort élevés, les quelques et rares pluies presque insignifiantes, n'ont pas retardé d'une minute les travaux de la moisson, qui se sont effectués du 26 juillet au 29 août dans d'excellentes conditions ; il y a beaucoup de blé, d'avoine et de fourrages et de très belle qualité ; mais aussi il y a beaucoup de malades, dans presque tous les ménages :

Ce qui est bien extraordinaire par ce mois d'août de beau

Digitized by Google

temps et de fortes chaleurs, c'est que, jusqu'à ce jour, on n'a point encore aperçu une seule guêpe, ni dehors, ni dans les habitations.

Les Martinets ont disparu le 12.

L'évaporation s'est élevée à 92m/m en 31 jours.

La hauteur d'eau des rares pluies : 12m/m3, est inférieure de 43m/m à la moyenne normale.

Septembre

Moyenne thermométrique : + 15°50, à peu près égale à la moyenne normale. Les minima ont varié de : + 17° les 5 et 6, à + 6° le 29 ; les maxima, de : + 28° le 6, à + 12°7 le 28 ; et les moyennes quotidiennes de : + 22°50 le 6 à + 10° le 29. Gelée blanche les 11 et 13.

Moyenne barométrique : 761m/m2, inférieure de 1m/m5, à la moyenne normale. Minimum id : 746m/m le 30 à 6 heures du matin ; maximum id : 769m/m5 le 11, à 10 heures du matin.

Variations id : baisse de 12m/m du 15 au 16 ; id de 10m/m le 29 ; Hausse de 8m/m du 2 au 3 ; id de 9m/m le 29.

Moyennes quotidiennes au-dessous de 750m/m : le 30 ; entre 750 et 760m/m : les 1er, 16, 18, 19, 20, 22, 25, 26, 27, 28 et 29 ; entre 760 et 768m/m6 : les 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 17, 21, 23, et 24.

Mois de pluies. la hauteur d'eau : 163m/m5 dépasse de 89m/m la hauteur moyenne ; il y a eu une série de 10 jours consécutifs de forts-vents, du 16 au 25 inclus. Période chaude jusqu'au 11, on n'a vu que très peu de guêpes, jusqu'au 17.

Les hirondelles sont devenues assez rares depuis le 27, à cause des fortes averses de pluie et de grêle, qui ont beaucoup refroidi l'air atmosphérique : la moyenne thermométrique des 4 derniers jours du mois est descendue à + 10°6.

L'évaporation s'est élevée à 52m/m en 30 jours.

Les taches du soleil ont fait leur réapparition le 26, après 58 jours consécutifs non tachés.

Digitized by Google

Observations météorologiques du mois de Juillet

JOURS du Mois	Chutes de pluie	Hauteur d'eau en millimètres	Chutes de grêle	Chutes de neige	Epaisseur de neige en millimètres	Gelée blanche	Gelée à glace	Brouillards	Orages	Ciel pur	Ciel nuageux	Ciel couvert	Direction du vent
1er	1	4m/m	1	—	—	—	—	—	—	—	—	1	O.
2	1	1	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
3	1	10.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	O.
4	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. O
5	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. O.
6	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	O.
7	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	O.
8	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	N. O.
9	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	N. O.
10	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
11	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S.
12	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
13	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
14	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O
15	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
16	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N.
17	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. E
18	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	E.
19	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S.
20	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S.
21	1	2.	—	—	—	—	—	—	1	—	1	—	O.
22	1	46.	1	—	—	—	—	—	1	—	1	—	S. O
23	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O
24	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	N. O
25	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	N. O
26	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. O
27	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N.
28	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N.
29	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. O
30	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N.
31	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N.
Totaux et Moyennes	10	63m/m	2	—	—	—	—	5	2	—	28	3	O. N.

Digitized by Google

à Yébleron (Seine-Inférieure), par A. Duménil.

ERMOMÈTRE Maxima	Moyennes	Moy. barométrique au niveau de la mer à 0°	Observations principales
+18°	+15°50	756m/m5	Pluie, grêle, forts vents O.
18.2	15.	756.8	Pluie, forts vents O. ; beau l'après-midi.
15.4	13.60	762.	Pluie, forts vents O. ; soirée et nuit froide.
18.2	14.90	766.8	Beau ; forts vents N.-O. ; soirée et nuit froide.
20.4	15.95	769.8	Beau.
21.4	16.80	770.1	Brouillard matin ; beau l'après-midi ; brouillard soir et nuit.
24.	18.20	770.3	Brouillard matin ; beau l'après-midi.
24.5	18.50	769.2	Brouillard matin ; beau l'après-midi.
24.	18.	767.7	Brouillard matin ; beau l'après-midi.
26.5	19.75	765.6	Beau.
29.	23.	761.7	Gouttes le matin. Beau et chaud.
22.5	20.10	760.	Gouttes le matin. Beau le jour.
22.	18.30	765.	Beau.
25.	18.30	767.6	Beau.
23.8	20.15	769.7	Beau ; le soir : auréole lunaire.
24.	19.	768.7	Gouttes le matin. Beau le jour.
26.4	20.	765.9	Beau ; le soir : auréole lunaire.
26.2	20.85	765.5	Beau.
29.	22.25	763.4	Beau et chaud.
28.5	22.25	761.8	Beau et chaud ; Halo solaire.
27.	21.50	764.8	Beau et chaud ; orages le soir et la nuit : Pluie.
29.	23.10	761.1	Orages S. O., le soir, Pluie, grêlons.
24.	20.30	760.	Gouttes le soir et la nuit.
20.	17.50	762.6	Gouttes à midi. Beau l'après-midi.
22.2	18.20	769.2	Brouillard matin. Beau le jour.
23.	18.15	771.	Beau.
22.4	19.50	771.7	Beau.
22.	16.90	772.3	Beau.
25.	18.50	770.3	Beau.
24.8	19.40	770.6	Beau.
26.	20.35	773.4	Beau.
+23°63	+18°83	766m/m1	Moyenne barométrique : 766m/m 1, supre de 3m/m 4 à la normale. Minimum » 755m/m, le 2 entre 4 h. et 11 h. du matin. Maximum » 774m/m, le 31 de 2 h. a 9 h. du soir.

Digitized by Google

Observations Météorologiques du Mois d'Août

JOURS du Mois	Chutes de pluie	Hauteur d'eau en millimètres	Chutes de grêle	Chutes de neige	Épaisseur de neige en millimètres	Gelée blanche	Gelée à glace	Brouillards	Orages	Ciel pur	Nuageux	Couvert	Direction du vent
1er	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. E.
2	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. E.
3	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	E.
4	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	S.
5	1	1m/m	—	—	—	—	—	—	1	—	1	—	S.
6	1	2.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
7	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	1	—	N.
8	1	9.	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	N. E.
9	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. E.
10	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. E.
11	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	N. E.
12	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. E.
13	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. E.
14	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	1	—	N. E.
15	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	1	—	S. E.
16	—	—	—	—	—		—	1	—	—	—	1	O.
17	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. O.
18	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. O.
19	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N.
20	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. E.
21	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. E.
22	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	E.
23	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	S. E.
24	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	S.
25	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N.
26	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
27	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N.
28	1	0.3	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
29	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. O.
30	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
31	1	0.	—	—	—	—	—	—	—		1	—	S. O.
Totaux et Moyennes	8	12m/m3	—	—	—	—	—	2	5	4	24	3	N. E.

Digitized by Google

à Yébleron (Seine-Inférieure), par A. Duménil.

ERMOMÈTRE Maxima	Moyennes	Moy. barométrique au niveau de la mer à 0°	Observations principales
+26°7	+20°60	771m/m8	Beau.
27.6	20.70	766.1	Beau; **Halo** solaire à midi.
31.5	24.15	762.5	Beau, **Eclairs** le soir au S -O.
30.3	24.40	761.8	Beau, brouillard matin. **Halo** solaire matinée.
33.7	26.70	761.7	**Orages** l'après-midi. Pluie, **Eclairs** le soir et la nuit au S.-O.
26.5	22.25	763.	Pluie le matin. Beau le jour. **Eclairs** le soir au S.-O.
24.	20.60	762.7	Beau; **Tonnerre** lointain l'après-midi. **Eclairs** le soir au S.-O.
20.5	18.	762.1	**Orages** le matin. Pluie. Beau le jour.
21.8	18.55	764.5	Beau.
25.6	20.20	766.8	Beau.
23.	18.	768.8	Beau.
24.4	18.90	768.6	Beau.
28.	21.	767.9	Beau.
31.	24.50	766.4	Beau; **Tonnerre** lointain S.-S.-E. à 5 h. 30 du soir.
23.8	20.80	764.6	Beau. **Tonnerre** S.-S.-E. 2 h. 30 à 4 h. du soir. **Auréole** lunaire.
23.	18.10	765.8	Beau. Couvert; brouillard le soir.
23.2	18.60	767.7	Beau .
24.	19.65	766.9	Beau. Le soir **auréole** lunaire.
23.3	18.90	769.2	Beau.
21.	16.	769.4	Beau.
24.	17.35	770.	Beau.
26.	19.50	770.	Beau.
29.	21.50	769.2	Beau.
31.	23.50	767.	Beau.
30.	22.90	766.5	Beau.
26.	20.50	766.	Beau.
23.	19.50	761.	Beau; gouttes le soir et la nuit.
21.4	17.35	761.8	Gouttes le matin.
22.	18.25	763.5	Gouttes matinée et l'après-midi.
22.5	17.50	761.9	Gouttes matinée. Beau l'après-midi.
23.	17.50	762.1	Beau; **Halo** solaire à midi. Pluie le soir et la nuit.
+25°51	+20°19	763m/m7	Moyenne barométrique : 763m/m7, supér. de 3m/m4 à la normale. Minimum » 761m/m, les 5, 27 et 28. Maximum » 773m/m5, le 1er à 6 h. du matin.

Digitized by Google

Observations météorologiques du mois de Septembre

JOURS du Mois	Chutes de pluie	Hauteur d'eau en millimètres	Chutes de grêle	Chutes de neige	Epaisseur de neige en millimètres	Gelée blanche	Gelée à glace	Brouillards	Orages	Ciel pur	Ciel nuageux	Ciel couvert	Direction des Vents
1er	1	14m/m5	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. O.
2	1	4.5	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
3	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N.
4	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S.
5	1	0.	—	—	—	—	—	—	1	—	1	—	S.
6	1	0.	—	—	—	—	—	—	1	—	1	—	S. O.
7	1	0.3	—	—	—	—	—	1	1	—	1	—	S. O.
8	1	3.5	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N.
9	1	0.2	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N.
10	1	2.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	N. O.
11	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	N. O.
12	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N.
13	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	N. E.
14	1	0.	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	N. O.
15	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. O.
16	1	16.	1	—	—	—	—	—	1	—	1	—	N. O.
17	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
18	1	3.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
19	1	10.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. O.
20	1	3.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. O.
21	1	3.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. O.
22	1	15.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. O.
23	1	15.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. O.
24	1	20.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. O.
25	1	5.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
26	1	1.5	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
27	1	10.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. O.
28	1	25.	1	—	—	—	—	—	1	—	1	—	S. O.
29	1	12.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S.
30	1	0.	—	—	—	—	—	—	1	—	1	—	S. O.
Totaux et Moyennes	23	163m/m5	2	—	—	2	—	2	6	—	25	5	S. O. N. O.

Digitized by Google

à Yébleron (Seine-Inférieure), par A. Duménil.

ERMOMÈTRE Maxima	Moyennes	Moy. barométrique au niveau de la mer à 0°	Observations principales
+22°5	+18°50	759m/m3	Pluie.
22.	17.75	760.	Pluie matinée et le soir.
22.3	17.75	766.1	Beau.
24.8	18.70	764.9	Beau ; Eclairs soir et la nuit.
27.	22.	762.8	Orage matin ; Pluie ; Beau l'après-midi.
28.	22.50	762.2	Pluie, matin. ; Tonnerre matin ; Eclairs le soir.
23.	20.90	762.5	Orage l'après-midi. Pluie, Eclairs le soir ; Brouillard matin.
25.	20.50	763.5	Pluie matin, Beau le jour.
19.5	17.65	767.5	Pluie matin, Beau le jour.
18.	15.25	767.5	Pluie ; forts vents N.-O. l'après-midi.
19.	14.	768.6	Beau.
21.	17.95	766.2	Beau.
20.4	14.70	765.4	Beau.
18.	14.40	764.3	Gouttes et brouillard ; le soir : auréole lunaire, auréole solaire.
19.8	14.90	763.9	Beau, le soir: auréole lunaire.
17.	15.	754.8	Pluie, grêle, orages; Forts vents N.-O.
19.	15.15	760.2	Beau, forts vents O. ; le soir : auréole lunaire.
18.3	15.65	759.8	Pluie, forts vents. Le soir: auréole lunaire.
17.3	14.90	759.2	Pluie, forts vents N.-O. ; auréole lunaire.
16.	14.	758.4	Pluie, forts vents N.-O. ; auréole lunaire.
15.	12.50	760.9	Pluie, forts vents S.-O.
15.7	14.15	759.8	Pluie matin, forts vents N.-O. Beau le jour.
16.5	12.10	764.8	Pluie, forts vents N.-O.
15.2	12.75	764.	Pluie matin, le soir et la nuit, forts vents N.-O.
18.	14.60	759.6	Pluie, forts vents O.
16.	14.20	755.7	Pluie le soir et la nuit. Halo solaire partiel. Eclairs soir.
13.8	11.90	754.2	Pluie.
12.7	10.35	757.4	Pluie, orages l'après-midi, grêle.
14.	10.	754.7	Pluie l'après-midi, le soir et la nuit.
12.6	10.30	749.2	Pluie, Eclairs, tonnerre lointain le soir et la nuit.
-19°	+15°50	761m/m2	Moyenne barométrique : 761m/m2 inférieure de 1m/m5 à la normale. Minimum » 746m/m le 30 à 6 h. du matin. Maximum » 769m/m5 le 11, à 10 du matin.

Digitized by Google

Digitized by Google

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Séance du 21 Juillet 1899

Présidence de M. LEROI, Vice-Président.

Sont présents : MM. Barrey, Brunet, Chamard, Créchet, d'Alissac, abbé Dubois, Dupuis, Glaneur, Hofgaard, L. Lamy, Lefranc, Leroi, Mack, Martin, Milliard, Neveu, Quoist et Rouget-Marseille.

Excusés : MM. Levarey, de la Villehervé et docteur Henri Fauvel.

Le procès-verbal de la séance de Juin est lu et adopté après une observation de M. Chamard, qui regrette de ne pouvoir, à cause de son mauvais état de santé, accepter de faire partie de la commission d'examen des pièces de vers qui devront figurer dans l'*Abeille Havraise*.

M. le Président communique à l'assemblée un certain nombre de documents et lettres parmi lesquels nous remarquons :

1° Une lettre de M. le Maire du Havre relative à l'inscription des noms de Léon Gautier et de Jules Tellier sur le tableau des illustrations havraises.

Cette lettre est ainsi conçue :

Le Havre, le 18 juillet 1899.

Monsieur le Président,

En portant officiellement à votre connaissance la délibération, en date du 5 de ce mois, par laquelle le Conseil municipal a voté l'inscription, sur le tableau des illustrations havraises, des noms de Léon Gautier et de Jules Tellier, je me fais un devoir de reconnaître la part considérable qui, dans cet hommage mérité rendu à la mémoire de deux hommes qui ont honoré leur cité d'origine, revient à la Compagnie que vous présidez.

C'est la Société Havraise d'Etudes diverses qui, par sa lettre du 17 avril, a pris l'initiative de cet acte de justice à l'égard de Léon Gautier, auquel l'histoire littéraire du moyen-âge est redevable de

Digitized by Google

travaux si remarquables, et votre lettre du 10 juin, Monsieur le Président, est venue apporter à la mémoire de notre jeune concitoyen Jules Tellier, prématurément enlevé à l'affection de ses amis et à l'admiration des lettres, votre précieux témoignage et celui de Messieurs vos collègues.

J'ai l'honneur de vous adresser mes remerciements et mes félicitations, et je vous serai reconnaissant de vouloir bien être auprès de la Société l'interprète de l'Administration municipale.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, etc.

T. Marais.

Il y a lieu, ajoute M. le Président, de nous féliciter de la solution donnée aux demandes formulées par la Société.

2° Une lettre de M. le Secrétaire général du 3e Congrès de la Tradition Nationale (la Tradition aux pays normands), nous adressant le programme du Congrès organisé à Honfleur par la Société d'Ethnographie nationale et d'art populaire, et demandant à la Société d'Etudes diverses de se faire représenter aux travaux du congrès et aux fêtes qui auront lieu à Honfleur jusqu'au 10 septembre prochain.

L'assemblée désigne à cet effet MM. Martin, Rouget-Marseille et Mack.

3° Une lettre du Secrétaire général de la Société amicale des Ouvriers, Employés et Inventeurs exposants de la Seine-Inférieure, nous invitant à faire connaître aux membres de la Société qu'un concours départemental de travaux manuels d'apprentis aura lieu à Rouen du 13 août au 17 septembre.

4° Le programme du congrès des Sociétés savantes qui se tiendra à la Sorbonne, en 1900.

Un certain nombre d'exemplaires de ce programme est mis à la disposition des Sociétaires.

M. le Président dépose sur le bureau, pour la bibliothèque, une brochure publiée par M. Rouget-Marseille sur la *Femme fonctionnaire et employée de bureau*, et trois ouvrages offerts par M. Lechevallier, lauréat de la Société, relatifs à l'histoire de l'arrondissement du Havre.

Des remerciements sont adressés aux donateurs.

Digitized by Google

La parole est donnée à M. Rouget-Marseille, lequel veut bien nous lire un travail intitulé : *Le Percepteur*. L'étude de notre collègue a trait à la fonction, quelquefois délicate, qu'exerce le percepteur, fonction souvent décriée et qui rend cependant de réels services, que M. Rouget-Marseille énumère d'ailleurs.

M. Leroi termine ensuite la lecture de son étude : *Un Salon au XVIIIe siècle*.

La péroraison du travail de notre honorable vice-président est accueillie par des applaudissements.

M. de la Villehervé et le docteur Fauvel, inscrits à l'ordre du jour pour des communications, s'étant fait excuser, M. l'abbé Dubois consent à lire le commencement d'un important travail ayant pour titre : *Les Sommets de la Géographie* (Essais de géographie philosophique).

Notre collègue reçoit les félicitations de l'assemblée et promet, sur la demande de M. le Président, de continuer la lecture de son travail à la réunion du mois d'août.

La séance est levée à 10 heures 15.

Le Secrétaire,

Jean Mack.

Séance du 11 Août 1899

Présidence de M. LE MINIHY DE LA VILLEHERVÉ

Secrétaire-Général

La séance est ouverte à 8 h. 45. Sont présents : MM. Ph. Barrey, abbé Dubois, Glaneur, Houdry, Lefranc, Le Minihy de la Villehervé, Alphonse Martin, Neveu, Quoist, Dr Jules Roger.

Excusé : M. Jean Mack.

M. le Président dépose sur le bureau un certain nombre de fascicules de la *Revue des Revues* et donne lecture d'une lettre de M. Leroi par laquelle notre sympathique vice-président informe la Société qu'appelé à Paris en qualité de professeur

Digitized by Google

au lycée Michelet, il a le grand regret de ne plus pouvoir faire partie de la Société.

Ce regret est partagé par tous les membres présents qui croient devoir exprimer leurs sentiments à l'égard de M. Leroi, en le nommant d'acclamation membre correspondant et en chargeant M. le Président d'être leur interprète auprès de M. Leroi.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Proviseur du Lycée du Havre remerciant la Société de l'envoi de médailles et fait connaître les noms des lauréats à qui elles ont été attribuées ; d'un accusé de réception de M. le Ministre de l'Instruction publique relatif à l'envoi du rapport destiné à l'Exposition de 1900 ; enfin de la décision prise par la Commission de publication informant qu'elle a décidé d'insérer dans le Recueil les travaux récemment présentés par MM. Rouget-Marseille et Leroi.

M. Alphonse Martin demande que le Comité de publication de l'*Abeille Havraise* se réunisse le plus promptement possible.

Au sujet de la publication des travaux de Bibliographie couronnés au dernier concours, le même membre informe la Société que M. Dumont ne pourra pas s'occuper, comme il en avait eu le désir, de refondre les deux travaux distingués. M. Martin propose de prier M. Lechevallier de revoir ces travaux et de les coordonner en vue de leur insertion dans le Recueil.

M. l'abbé Dubois donne lecture de la deuxième partie de son étude sur *les Sommets de la Géographie*. De vives approbations accueillent cette nouvelle production de notre sympathique collègue.

M. Quoist soumet à la Société un certain nombre d'expressions particulières à la région havraise. M. le Président remercie notre collègue de cette communication et le prie de remettre ses notes au Secrétaire des séances qui sera chargé de les recueillir.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

Le secrétaire par intérim,

Ph. Barrey.

Digitized by Google

TABLE

Pages

Les Sommets de la géographie ou Essai de géographie philosophique, par l'Abbé Joseph Dubois 231

Deux poètes de chez nous. — Paul Harel, par M. Robert Leroi 253

Notice sur un monastère russe, par M. F. Millard 275

Observations météorologiques de l'année 1899 (juillet, août, septembre), par M. A. Duménil 279

Procès-Verbaux des Séances 289

Havre. — Imprimerie Micaux, rue Jules-Lecesne, 20

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RECUEIL

DES

PUBLICATIONS

DE LA

SOCIÉTÉ HAVRAISE D'ÉTUDES DIVERSES

DE LA 66me ANNÉE

1899

QUATRIÈME TRIMESTRE

LE HAVRE

IMPRIMERIE H. MICAUX

1899

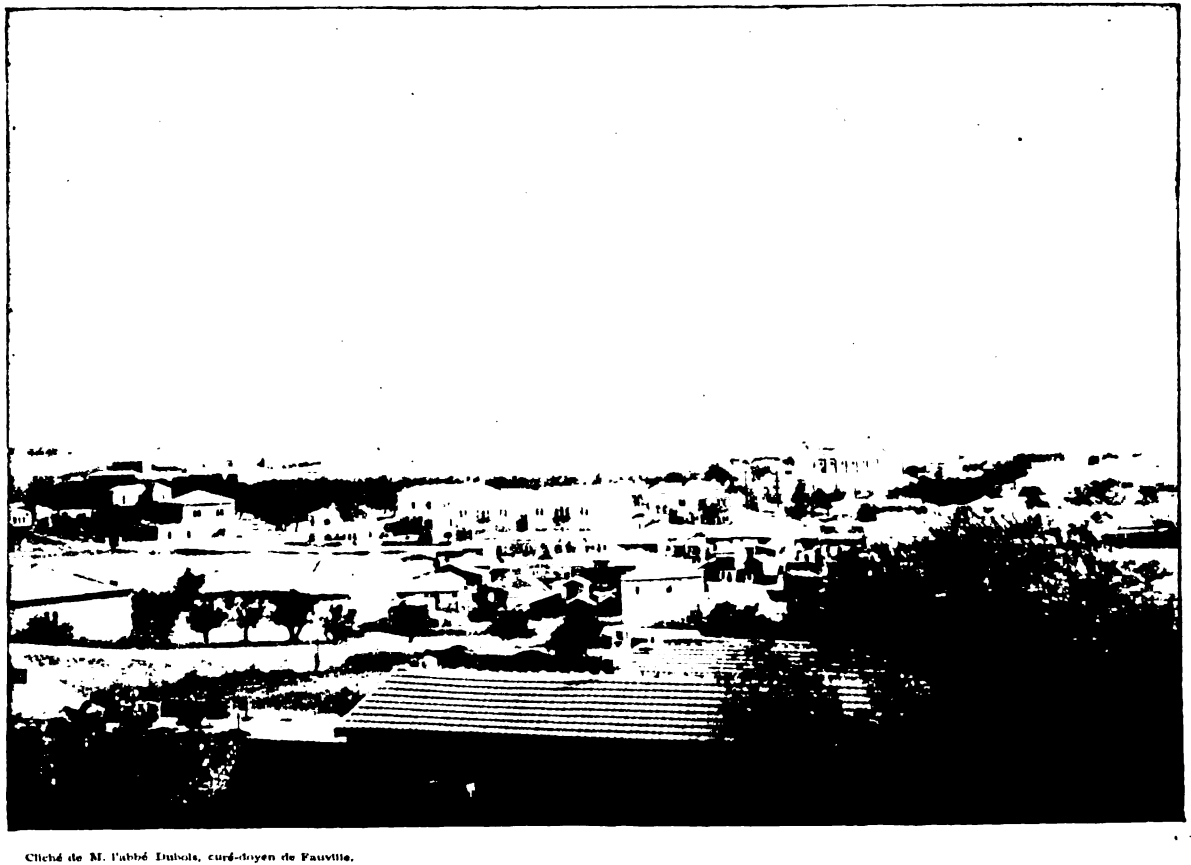
Digitized by Google

NOTA

La responsabilité des opinions et assertions émises dans les Ouvrages publiés n'est pas acceptée par la Société et reste à leurs auteurs.

Digitized by Google

Digitized by Google



Cliché de M. l'abbé Dubois, curé-doyen de Fauville.

La Basilique de Saint-Etienne et le mont Scopus vus de Notre-Dame-de-France

Digitized by Google

LA VILLE SAINTE

Conférence donnée à la Société Havraise d'Etudes diverses

le 15 Décembre 1899

par M. l'Abbé Joseph DUBOIS

Curé de Sanvic et Membre résidant

Pèlerin de Jérusalem (Août-Septembre 1899)

Messieurs,

Les voyages sont incontestablement un des meilleurs moyens de perfectionner toute éducation. Ils éveillent et satisfont une légitime curiosité, ils rendent plus justes à l'égard des étrangers, et ils nous font davantage apprécier les avantages du pays particulier où nous avons accoutumé de vivre. De plus, ils rendent sensibles à nos yeux les enseignements de l'histoire, qui ne s'explique jamais complètement, si l'on n'a pu remettre dans leur cadre topographique exact, les divers événements qu'elle relate. Si cela est vrai de tout voyage, de toute excursion un peu lointaine, la chose devient plus évidente encore si le but de l'expédition proposée est de visiter une ville dont l'origine se perd dans les lointains des origines, et qui a été le théâtre d'événements dont le retentissement fut et est encore merveilleusement profond dans les annales de l'humanité. Tel est bien le cas pour un voyage à Jérusalem. Ce pèlerinage fait date dans la vie. Il résume les études antérieures et il devient le point de départ pour de nouvelles recherches qui passionnent l'inquiète curiosité de l'homme.

Vous avez aimablement insisté, Messieurs, pour que je vous communique quelques-unes des impressions que m'a procurées la lointaine expédition que j'ai été si heureux de faire récemment. Vous avez même voulu donner à la réunion pré-

Digitized by Google

sente un caractère plus solennel, en y convoquant quelques-uns des amis de notre chère Société Havraise d'Etudes diverses. Soyez-en cordialement remerciés, vous et ceux qui ont si aimablement fait droit à votre courtoise invitation.

Parlons donc de Jérusalem. Mais, déjà il faut se restreindre, se circonscrire, pour ne pas s'égarer ni fatiguer votre attention. Nous nous limiterons donc à la cité actuelle. Nous étudierons successivement : l'enceinte fortifiée, l'esplanade du Temple, la basilique du Saint-Sépulcre, le mont des Oliviers et les établissements français. Si je puis inspirer à quelques-uns d'entre vous le désir de faire à leur tour la pieuse expédition que je viens vous raconter, je serai largement payé de ma peine.

I.

La situation de Jérusalem (1), au point de vue du pittoresque et de la défense, est incomparable. Des ravins à pic, d'une profondeur à donner le vertige ; la vallée de Josaphat, à l'est de la ville et du Temple ; à l'ouest et au sud, la vallée de Hinnon, constituent les plus merveilleux fossés qu'ingénieurs aient jamais pu rêver et circonscrivent étroitement le plateau mouvementé sur lequel s'élève la ville sainte (2). Au nord seulement, le mur est la seule défense de la ville. Aussi, c'est par là que l'ont attaquée tous les conquérants qui ont voulu la

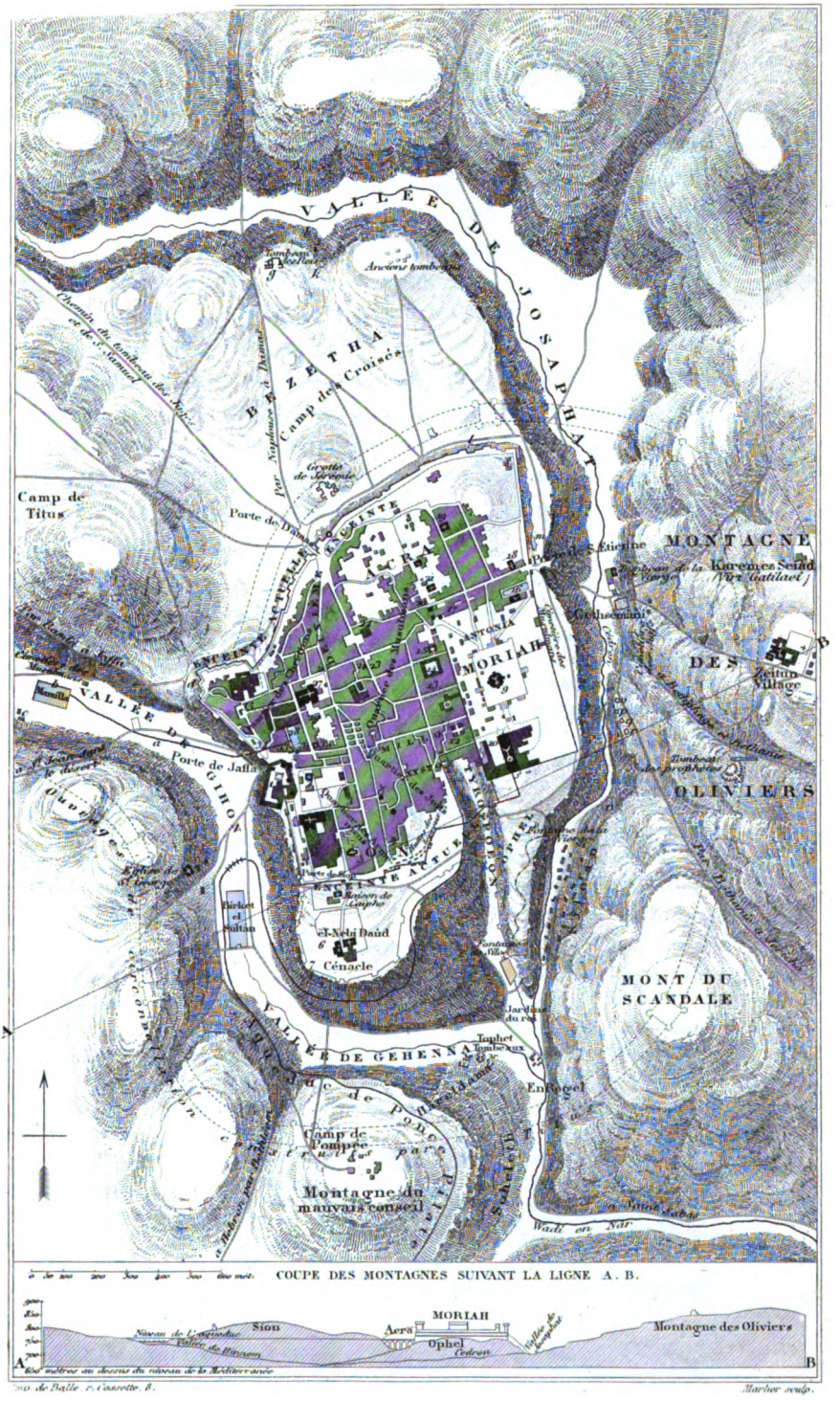
(1) Jérusalem, la sainte, *el-kods*, comme l'appellent les Arabes, est située par 31°47' de latitude nord et 32°54' de longitude est, à 52 kilomètres de la Méditerranée. Il est très difficile d'en évaluer la population qui augmente chaque jour, tout particulièrement par les faubourgs. En fixant à 40,000 le nombre des habitants dans l'enceinte des murs, on ne serait pas loin de la vérité.

(2) Le trait le plus saillant de la topographie jérosolymitaine est la vallée du Tyropœon qui, coupant la ville proprement dite, se trouve vaguement parallèle avec la vallée extérieure du Cédron. Elle est devenue très difficile à reconnaître sous les décombres accumulés qui parfois forment sur le sol primitif un remblai de plus de 25 mètres. Elle pénètre dans la ville à la porte de Damas, et les balancements d'une double courbe la font se continuer jusqu'à la pointe méridionale d'Ophel où elle se réunit à la vallée du Cédron et à celle de Hinnon. Elle sépare la ville en deux parties. Du reste, voici comment s'exprime le père Zanecchia dans son livre fort intéressant : *La Palestine d'aujourd'hui :*

« Le parcours de la vallée du Tyropœon étant vérifié, on voit que les monticules qu'elle sépare sont celui du Levant et celui du Couchant. Sur l'oriental était la ville basse, et sur l'occidental, qui est de 34 mètres plus élevé que le premier, se trouvait la ville haute. Ces monticules étaient autrefois sillonnés par d'autres

Digitized by Google

PLAN DE JÉRUSALEM.



Digitized by Google

Digitized by Google

réduire, depuis Sennachérib et Nabuchodonosor jusqu'à Titus et Godefroy de Bouillon.

La ville est étroitement enserrée dans une magnifique enceinte de murailles. Cette enceinte, au cours de la longue histoire qu'elle a eu à traverser, a suivi bien des tracés différents (1). Telle que nous la voyons aujourd'hui, englobant le Calvaire, et laissant de côté le mont Sion et le Cénacle, elle date du XVIe siècle et elle est l'œuvre des sultans Sélim et Soliman. Avec ses créneaux très bien conservés, ses portes ornées artistement, surtout celles de Sion au sud-ouest, de Jaffa à l'ouest, de Damas au nord-ouest, de Sitti-Mariam au nord-est, ses chemins de ronde encore parfaitement visibles, elle a tout à fait grand air ; elle donnerait même des idées de vie, de noblesse et de force qui ne tarderaient pas à s'évanouir dans la visite de la ville proprement dite. (2)

---

vallées secondaires, plus ou moins profondes, qui descendaient dans la vallée principale du Tyropœon et qui, partageant chacun des deux monticules en trois collines, formaient le groupe des six monts sur lesquels s'élevait Jérusalem. Le premier, au nord du monticule occidental, s'appelle Gareb et s'élève à 789 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée. A son pied oriental est assis le coteau ou tertre du Calvaire, et au sud vient le mont Sion avec 777 mètres de hauteur. Dans le monticule oriental on a d'abord, au nord, le mont Bezetha, haut de 776 mètres ; au-dessous est situé le mont Moriah, avec l'esplanade du Temple, de 744 mètres d'altitude, et au sud du Moriah, s'étend, en forme de triangle, le mont Ophel, dont la plus grande élévation est de 724 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée. Ce dernier, qui est le plus bas de Jérusalem, se trouve à l'angle que la vallée du Tyropœon fait avec celle du Cédron quand elle s'y réunit, un peu au-dessous de la piscine de Siloë. » (I. 234).

(1) Jérusalem eut successivement trois enceintes principales :

I. — Les murs de David et de Salomon ; ils comprenaient complètement et uniquement les collines de Moriah où était le temple, de Sion et d'Ophel.

II. — Les murs d'Ezechias et de Manassès qui, conservant l'intégrité de la ville ancienne, se détachaient au nord de l'enceinte primitive à la hauteur de la citadelle actuelle et par degrés à angles droits, laissant en dehors le tertre du Golgotha, allaient rejoindre l'extrémité nord de la colline de Moriah qui ainsi ne restait plus isolée.

III. — Les murs d'Agrippa, dont le tracé a été sensiblement respecté jusqu'à nos jours. Ils laissent en dehors de l'enceinte actuelle la moitié de Sion avec le Cénacle et tout Ophel avec le site de l'ancienne citadelle de David et englobent, au nord, un espace très considérable, la plus grande partie du mont Gareb et tout le mont Bézétha. La superficie reste sensiblement la même.

L'enceinte actuelle a un circuit de 4,870 mètres seulement, de sorte qu'en une heure et demie on peut facilement en faire le tour.

(2) La ville se divise en quatre quartiers bien distincts. Au sud-est, auprès du Temple, le quartier juif ; au sud-ouest, au-dessus de l'emplacement du Cénacle, le

Digitized by Google

Rien de triste comme l'intérieur de Jérusalem : c'est véritablement un tombeau. Pas de voitures : elles ne pourraient s'aventurer dans les ruelles, les escaliers, les passages voûtés qui composent seuls les voies de communications ; pas de vie, pas de foule, pas d'entrain : les rares passants que vous rencontrez ont l'air morne, apathique et lugubre ; les maisons, toutes construites en pierre et auxquelles il eût été si facile de donner un air de confort et d'élégance, basses, carrées, avec des ouvertures rares, étroites, avec les petites coupoles qui les surmontent, vous donnent une impression de cimetière. Rien d'opposé comme Jérusalem à l'idée que nous nous faisons d'une grande ville dans notre Occident. Les bazars seuls ont une certaine animation : mais sales, souvent nauséabonds, peuplés de marchands sans ardeur et nonchalamment accroupis, ils n'arrivent pas à chasser les idées sombres qu'a fait naître la visite de la ville. Et pourtant, quelle merveilleuse, quelle accablante lumière ! Que faudrait-il pour que, dans cette fête d'un soleil sans nuage, ces Orientaux au large et antique costume, majestueusement établis sur leurs ânes, leurs chevaux, leurs chameaux, donnent à tout le paysage un air de grandiose solennité !

Heureusement, dans cette ville si triste, le chrétien, l'archéologue, l'historien trouvent pour leur esprit et leur cœur un aliment à chaque moment renouvelé. L'esplanade du Temple et la basilique du Saint-Sépulcre pourraient retenir, intéresser et instruire pendant de longs jours l'esprit le plus curieux, le plus avide d'émotions nouvelles.

L'aire du Temple, le Haram-ech-Chérif, comme l'appellent les Musulmans, l'emplacement actuel de la mosquée d'Omar, s'impose de toute manière à l'attention du visiteur. Dans cette ville, où toutes les voies de communication sont si étrangement étranglées, elle se développe sur une surface de 500 mètres de long sur 300 de large. Au milieu émerge encore au sommet du mont Moriah, recouverte actuellement par la coupole musulmane, l'Es-Sakhrah, la pierre par excellence, sur laquelle Abraham aurait étendu, pour l'immoler, son fils

---

quartier arménien ; au nord est, le quartier arabe, au nord du Temple ; et enfin, au nord-ouest, aux alentours de la porte de Damas et du Saint Sépulcre, le quartier chrétien, continué au-delà des murs par le splendide établissement de Notre-Dame-de-France.

Digitized by Google

Isaac. Elle était la propriété d'Ornan le Jébusite, quand David qui régnait sur Sion, c'est-à-dire sur les croupes descendantes d'Ophel, l'acheta pour y établir l'autel de Jehovah, son Dieu. Salomon, son fils, y construisit le Temple, l'une des merveilles du monde, le centre de la vie du peuple juif. Il dut, pour se procurer l'espace nécessaire aux projets grandioses qu'il caressait, racheter par d'énormes nivellements et par de gigantesques substructions les mouvements du sol sur la montagne sacrée. On croit reconnaître encore, après tant de siècles, les assises inébranlables qu'il donna au somptueux édifice. L'appareil en bossage, à refends et à rainure des assises dites « salomoniennes », confond l'imagination par le volume des blocs mis en œuvre et par la perfection de leur assemblage. Ils ont souvent jusqu'à 80 centimètres ou même 1 mètre de haut et jusqu'à 5 à 7 mètres de large. Le mur des « pleurs des Juifs », comme on appelle une partie des fondations de l'ouest, à cause des lamentations que les Israélites de Jérusalem vont y renouveler chaque vendredi, est un des plus beaux spécimens de ces antiques constructions.

Commencé en 1011 avant Jésus-Christ et terminé sept ans après, consacré alors par une incomparable dédicace où coula en l'honneur du Dieu d'Israël le sang de 22,000 bœufs et de 120,000 brebis, ce temple fut détruit par Nabuchodonosor en 528. Il fut remplacé au même lieu, après la captivité de Babylone, par le temple de Zorobabel, lequel dura aussi cinq cents ans et eut la gloire de recevoir, au jour de la Purification de Marie, Jésus, le Messie annoncé par les prophètes. Déjà les transformations étaient commencées, car peu après il fut démoli par le roi Hérode qui voulut se faire pardonner, par la magnificence de l'édifice qu'il éleva, ses complaisances pour les Romains, les irréconciliables ennemis des Juifs. Ce sont les travaux qu'il entreprit qui donnèrent définitivement à la colline orientale, renfermée dans les murs de Jérusalem, l'aspect qu'elle a encore aujourd'hui. Il reproduisit, en les amplifiant encore, les grandes lignes du temple de Salomon. Des archéologues de grand mérite s'accordent à lui attribuer l'honneur de ces voûtes gigantesques appelées « Ecuries de Salomon » et qui supportent le sol sur lequel s'appuyaient les portiques méridionaux du nouveau temple.

On ose à peine se représenter la splendeur de l'ensemble

Digitized by Google

qu'il réalisa. Des murs cyclopéens circonscrivaient l'immense esplanade. Au nord-ouest, sur un terrain qu'il avait fallu décharger de la roche qui, à cet endroit, dépassait le niveau choisi, s'élevait la tour Antonia, demeure du procurateur romain. Plus à l'est, avait été creusé un fossé immense, moitié défense militaire, moitié réservoir pour les eaux, le Birket-Israël actuel, qui devait arrêter longtemps Titus, lors du siège de la ville sainte. Un pont le traversait. A l'est, s'élevaient un mur magnifique, de splendides escaliers montant de la vallée du Cédron vers la porte dorée dont on reconnaît encore les dispositions essentielles. Au sud, fermant les Ecuries de Salomon, dont nous venons de parler, se voyaient un mur plus gigantesque encore et deux portes monumentales, la Double et la Triple, s'ouvrant au niveau d'Ophel et conduisant, par un chemin qui s'élevait à travers les dispendieuses substructions d'Hérode, jusqu'au sol des parvis dont nous parlions tout à l'heure.

A l'ouest, on trouvait une disposition dont il est assez difficile, même sur les lieux, de se faire aujourd'hui l'idée. Là s'étendait une vallée, une sorte de ravin profond, appelé par l'historien Josèphe « le Tyropeon », et depuis comblé par les débris de toute nature qu'on y a accumulés. Mais, au temps d'Hérode, quoique rempli en partie par les décombres anciens, il formait encore un obstacle et obligeait les habitants de la ville haute et de la colline appelée actuellement Sion, se rendant au Temple, à une descente, puis à une montée assez rapides, qui n'allaient pas sans fatigue. Des Anglais, avec des fonds mis à leur disposition par les associations bibliques de leur pays, ont creusé à cet endroit et trouvé, à 12 mètres de l'angle sud-ouest, l'arche d'un pont dont on a pu mesurer le développement. C'est l'arche de Robinson, du nom de l'archéologue qui l'a découverte. Plus haut encore, c'est le pont de Wilson, au milieu du dédale des canaux qui régularisaient l'écoulement des eaux superficielles et de celles qu'on rencontrait dans l'épaisseur du rocher. Deux autres portes permettaient l'accès vers le nord-ouest.

L'immense espace ainsi ménagé comprenait en plus du Temple, dont les dimensions étaient relativement restreintes, plusieurs parvis ou cours concentriques se développant à l'intérieur des somptueux portiques qui bordaient tout l'ensemble.

Digitized by Google

A l'est, c'était le portique de Salomon, la seule partie restée debout des constructions de ce roi fastueux. Au sud, avec ses trois allées de superbes monolithes, ses trois nefs, dont la plus grande mesurait 15 mètres de large et 100 pieds de haut, la colonnade formait une basilique, longue de 300 mètres, dont la splendeur a été rarement égalée. A l'intérieur, se trouvait la cour des Gentils, séparée par une barrière de l'espace réservé aux Israélites. Devant le Temple proprement dit, se trouvait la cour des femmes, entourée de magnifiques constructions et dont les quatre coins étaient occupés par des salles aux destinations diverses. Un escalier donnait accès à la cour d'Israël, par laquelle on accédait à la cour des Prêtres où, à l'air libre, se voyait l'immense autel des holocaustes, suivi de plusieurs rangées d'anneaux pour y attacher les victimes. Enfin, on entrait dans le sanctuaire lui-même, comprenant le vestibule, puis le Saint où se trouvaient les tables sur lesquelles on déposait les pains de proposition, puis l'autel des parfums et enfin, au-delà d'un voile du tissu le plus précieux, s'étendait le Saint des saints. Du temps de Salomon, il renfermait l'arche sur laquelle de monstrueux *keroubim* de bois lamé d'or étendaient leurs ailes gigantesques; mais, depuis la première captivité, on n'avait pu retrouver le précieux dépôt caché par Jérémie au fond d'une caverne du mont Nébo, et le sanctuaire était vide.

Tout cela, malheureusement, n'est plus qu'un souvenir; la malédiction divine, servie par Titus et les flammes allumées par ses soldats, a tout ruiné, tout dispersé. Des constructions païennes élevées plus tard par Adrien, pour insulter à la foi des Juifs et des chrétiens, il ne reste également que la mémoire. Quand Omar prit Jérusalem, la vaste étendue de l'ancien Temple était couverte d'immondices. Il travailla lui-même à les enlever et plus tard on éleva la mosquée qui porte son nom et qui est bien l'un des monuments les plus curieux et les plus intéressants de l'islam.

Deux enceintes octogones entourent la précieuse barrière circulaire de la pierre sacrée qui a survécu à tant de révolutions. Cette barrière est un opulent travail de ferronnerie, du temps des Croisés, qui avaient transformé la mosquée en église. Une somptueuse décoration céramique, où les tons bleus dominent, s'harmonise à merveille avec l'ensemble du monu-

Digitized by Google

ment. Les vitraux méritent une mention particulière. Composés de disques épais, entourés d'une maçonnerie compacte, ils irisent de diverses nuances les profondeurs où ils sont placés, avant que leur lumière atteigne la vaste nef.

Sous la pierre sacrée se trouve une sorte de caverne qui se continue dans les profondeurs du rocher par ce que les musulmans appellent le puits des âmes et qui n'est très probablement que le passage ménagé, du temps des Juifs, au sang des victimes, vers le torrent du Cédron.

Vers la limite méridionale de l'esplanade, se trouve une autre mosquée, celle d'El-Aksa, des plus intéressantes à visiter. La partie centrale, la seule vraiment intéressante, est une ancienne église byzantine, construite d'abord par Justinien en l'honneur du mystère de la Présentation. Elle a été largement amplifiée plus tard par les musulmans et elle compte maintenant jusqu'à sept nefs. Le développement pris par le transept occidental est plus extraordinaire encore. Il faut dire que c'est là que les rois latins de Jérusalem avaient établi leur résidence, là qu'ils avaient établi l'ordre des Templiers. Il est au moins certain que les écuries dites de Salomon, ont servi aux chevaux des chevaliers du Temple : on voit encore, à la base des piliers, la place où étaient scellés les anneaux de fer qui les retenaient.

Encore de nos jours, cette esplanade antique, recouverte des monuments que nous venons d'énumérer et d'une multitude d'autres, tous gracieux mais moins importants, est un des points du monde les plus curieux à étudier. Tant de souvenirs, tant de grands personnages qui en ont foulé les dalles sacrées, s'effacent devant la majesté de Jésus qui, si souvent, dans les parvis du Temple, enseigna sa doctrine et multiplia ses miracles. Nulle part au monde on ne trouverait terre plus sainte et plus vénérée, puisque successivement les juifs, les chrétiens, enfin les musulmans y ont trouvé un lieu rendu auguste par les évènements dont il a été le théâtre. Qu'il serait à désirer que l'inepte domination musulmane cessant et avec elle son fanatisme d'un autre âge, les savants de l'Occident pussent, avec une liberté que n'excluerait pas le respect des antiques souvenirs, fouiller ce sol vénérable et lui faire rendre témoignage sur les états successifs de la sainte montagne.

Digitized by Google

Digitized by Google

Cliché de M. l'abbé Dubois, curé-doyen de Fauville.

Porte de la Basilique du Saint-Sépulcre

Digitized by Google

Les résultats qui ont payé les peines des explorateurs anglais dont nous parlions tout à l'heure, montrent quelles révélations on pourrait attendre d'une étude plus complète et plus systématique encore. L'archéologue éprouve une jouissance infinie à reconstituer l'état ancien, l'histoire du moindre débris qui nous vient des vieux âges, que sera-ce quand il s'agira de cette colline qui a été comme la pierre fondamentale du monothéisme dans le monde ?

II.

L'ensemble sur lequel nous venons de jeter un regard rapide suffirait à la gloire de la plus orgueilleuse cité. A Jérusalem, on est obligé de mesurer parcimonieusement le temps qu'on passe à l'étudier, si nombreux sont les objets de premier ordre qui sollicitent l'attention. Comment oublier surtout le drame sanglant et à jamais mémorable qui se déroula dans les rues de la ville, l'an 33 de notre ère : la condamnation, la marche douloureuse, le supplice, la mort, la résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ? Tout cela remplit encore la ville sainte, malgré ses transformations successives, tout cela surtout se trouve résumé dans un monument unique au monde par les souvenirs augustes qu'il rappelle et la longue vénération des siècles, la Basilique du Saint-Sépulcre. Il n'est pas de sujet d'étude plus intéressant; mais ce vénérable monument a passé par tant d'états successifs, il a été tant de fois détruit, reconstruit, réparé, qu'il est bien près de constituer une sorte d'énigme historique et archéologique bien difficile à pénétrer.

Commençons par deux mots d'histoire.

L'Evangile indique clairement que le Calvaire se trouvait en dehors de la ville, qui en était alors à sa deuxième enceinte.

La troisième l'a englobé et confondu parmi les constructions de tout genre. Nul doute que l'endroit qui avait été mouillé par le sang de Jésus mourant, que le lieu où son corps avait été déposé et d'où il était sorti glorieusement ressuscité, n'aient été, pour les apôtres et les premiers chrétiens, l'objet d'un culte pieux. Cela est si vrai, que l'empereur païen Adrien, alors qu'il reconstruisait magnifiquement, sous le nom d'*Œlia Capitolina*, la ville sainte détruite par Titus, pour insulter d'une façon sacrilège à la dévotion des fidèles, fit bouleverser toute

Digitized by Google

la région et éleva une statue à Jupiter sur le lieu du Sépulcre et une à Vénus sur la roche du Calvaire. Heureusement cet état violent ne pouvait pas toujours durer. Constantin, en 312, donna la paix à l'Eglise. La mère de ce prince, sainte Hélène, s'est fait un nom immortel par le soin généreux qu'elle mit à orner de somptueuses basiliques, merveilleusement décorées selon le goût du temps, tous les endroits rendus mémorables par la vie et la mort du Seigneur. Au mont des Oliviers, à Bethléem, partout, on retrouve les traces de son impériale munificence. Le Calvaire, le Sépulcre s'imposaient tout d'abord à ses soins pieux.

L'ensemble des constructions qu'elle y éleva mesurait 150 mètres de longueur. En allant de l'ouest à l'est, on trouve d'abord la Rotonde du saint Sépulcre, c'est proprement le lieu de la Résurrection, de l'Anastasie comme disent les Grecs. Les reconstructions successives ont peu ou point changé les dispositions générales de cette partie de l'antique édifice. Maintenant encore on trouve le saint Sépulcre au centre d'une colonnade circulaire de 22 mètres de diamètre et surmontée d'une coupole très élevée, restaurée dans ces derniers temps par un architecte français, M. Mauss, et aux frais communs de l'Empire Ottoman, de la Russie et de la France.

Obéissant aux idées de son temps, l'impératrice sainte Hélène crut bien faire de niveler la colline dans laquelle avait été creusé le sépulcre où Jésus fut déposé, et d'isoler le miraculeux monument. Elle réduisit le tout aux proportions d'un sarcophage ordinaire qu'on recouvrit de marbres précieux. Au-dessus du tombeau, et pour l'abriter, on éleva un édicule plusieurs fois renouvelé. Tel qu'on peut le contempler actuellement, il est l'œuvre des Grecs qui, en 1811, après le violent incendie de 1808, profitant des embarras dans lesquels se trouvait alors la France, l'élevèrent pour en rester les maîtres. La gravure et la photographie en ont vulgarisé la représentation; au fond, c'est une construction de mauvais goût décorée avec un luxe barbare. Long de huit mètres, large et haut de cinq, il donne d'abord accès dans une chapelle dite de l'Ange, parce que c'est là que l'ange du ciel apparut aux saintes femmes le matin de Pâques; puis, par une porte basse, on pénètre dans le saint Sépulcre proprement dit, où se trouve, sous son enveloppe de marbre, le sarcophage que nous avons décrit.

Digitized by Google

Cette église de la Rotonde, de l'Anastasie comme disent les Grecs, est restée substantiellement la même au cours des âges; nous la possédons encore dans ses éléments essentiels.

C'est à une cinquantaine de mètres vers l'est-sud-est du saint Sépulcre que se trouve l'éminence du Calvaire. Il paraît que sainte Hélène, mieux inspirée que dans ses embellissements du saint Sépulcre, l'avait laissée dans son intégrité naturelle. Elle se trouvait comprise dans un vaste atrium, c'est-à-dire dans une cour bordée de somptueux portiques, au nord, à l'ouest et au sud, touchant, à l'ouest, à la Rotonde que nous venons d'étudier, pour la relier à la basilique proprement dite, appelée Martyrion, et destinée à honorer les reliques de la Passion.

On les avait réunies dans une sorte de confession entourée, elle aussi, de douze colonnes et formant, vers l'est, le chœur de la basilique. Ce monument, l'un des plus beaux qui aient été élevés à la gloire de la Religion, comprenait, avec la nef centrale largement ouverte, quatre nefs latérales, séparées par deux ordres de colonnes superposées. Sous le sol de la grande nef se trouvait la citerne desséchée d'où l'on avait si heureusement retiré l'instrument du supplice du Rédempteur. C'est maintenant la chapelle souterraine de l'Invention de la sainte Croix. Des portiques, de somptueux propylées, entourant la basilique, en complétaient la parure monumentale.

Hélas ! des destructions successives n'ont laissé subsister, sous la forme ancienne, que la Rotonde du saint Sépulcre, l'Anastasie proprement dite. Pourtant quelques pierres ornées de sculptures ont résisté à tous les bouleversements et ont permis aux patientes recherches de nos contemporains de reconstituer scientifiquement le merveilleux ensemble. (1)

Chosroès le réduisit en cendres en 614. Quand la paix eut succédé à l'ouragan de la conquête païenne, le patriarche Modeste isola les divers sanctuaires ; on eut ainsi quatre églises très rapprochées les unes des autres : le Saint-Sépulcre, le Calvaire, que des déblais importants réduisirent aux proportions que nous lui voyons aujourd'hui, la chapelle de

(1) Nous nous sommes très largement aidé, pour cette partie de notre travail, d'un article récemment paru dans la *Revue des Etudes bibliques* et dû au Père Germer-Durand, savant Assomptioniste dont nous aurons l'occasion de parler encore.

Digitized by Google

Sainte-Hélène que nous possédons encore bien que diminuée, et une église, disparue, en l'honneur de la sainte Vierge.

Au xe siècle, nouvelle ruine due aux dévastations du sultan Hakem. Quelques restaurations partielles eurent lieu par les soins de l'empereur Constantin Monomaque; puis arrivèrent les Croisés. A part quelques remaniements de peu d'importance, l'édifice nous apparaît tel qu'ils l'ont laissé. Une étude sérieuse est nécessaire si l'on veut se reconnaître dans cet ensemble compliqué et en conserver un souvenir précis. Un plan détaillé et circonstancié n'aura jamais été plus utile. La Rotonde existe toujours avec l'édicule recouvrant le sacré tombeau. A l'Orient, se trouve l'église proprement dite constituée surtout par le chœur, entre les mains des Grecs. Au nord, on rencontre la chapelle latine de l'Apparition à la sainte Vierge et à sainte Madeleine, accompagnée de la sacristie des Pères Franciscains avec le couvent desquels elle communique.

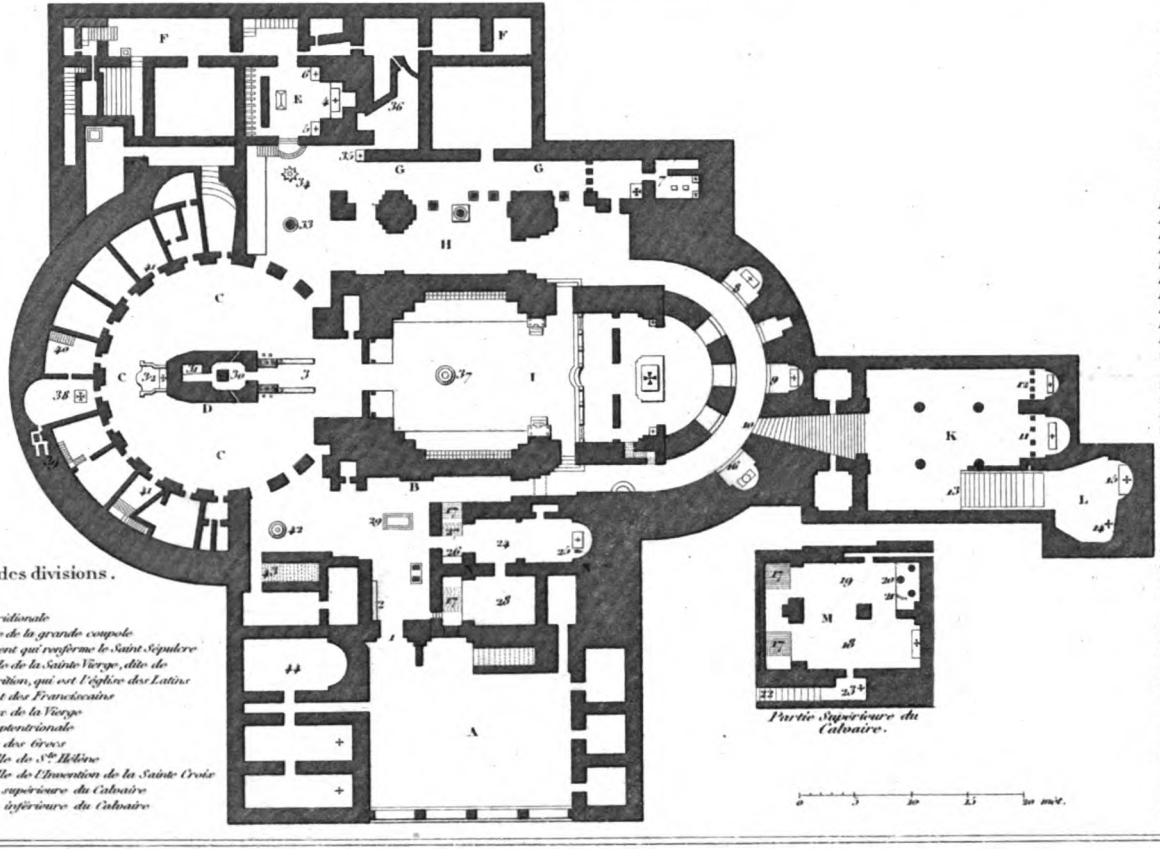
Au Midi, se trouve enclavée l'église de Modeste, renfermant le Calvaire; on y monte par deux escaliers assez raides de douze et dix-huit degrés et on arrive sur une plate-forme de trente mètres carrés environ où s'est accompli, au jour sanglant du Vendredi Saint, le mystère de la Rédemption. Il y a là deux courtes nefs et trois autels: à droite, l'autel de la Crucifixion, aux Latins, à l'endroit où Jésus fut cloué à la croix; au milieu, l'autel de la Vierge douloureuse, au lieu où Marie se tenait pendant le supplice de son divin Fils; enfin, à gauche, l'autel des Grecs, sur le trou creusé dans le rocher pour y enfoncer la croix. Le tout recouvert de marbres et d'une décoration voyante et multicolore comme on l'aime en Orient. On peut cependant enfoncer la main dans l'une des fentes produites dans le rocher au moment de la mort de Notre-Seigneur. Elle se retrouve et se reconnaît plus bas encore dans l'une des chapelles creusées à même la colline pierreuse, la grotte d'Adam.

Reste maintenant le chevet. On y trouve le déambulatoire qui court à l'Orient du chœur des Grecs (1) et trois chapelles

(1) Au temps des Croisés, ce chœur était la nef principale de la basilique, dont elle éclairait toutes les chapelles, puisque des murs ne la séparaient pas des autres nefs. Mais aujourd'hui que les Grecs l'ont entourée de murs, comme c'est leur coutume, non seulement toutes les chapelles du corridor que nous avons décrit sont devenues

Digitized by Google

PLAN DE L'ÉGLISE DU SAINT SÉPULCRE.



Détails.

1 Entrée; double porte dont une seule (celle du couchant) est ouverte.
2 Gardiens turcs.
3 Chœur des Latins pour les offices du Saint Sépulcre.
4 Autel de l'Apparition.
5 Autel où se trouve la colonne de la Flagellation.
6 Autel de la Sainte Croix.
7 Prison de Notre Sauveur.
8 Chapelle de Saint Longin.
9 Chapelle de la Division des vêtements.
10 Escalier des chapelles inférieures.
11 Autel de Sainte Hélène.
12 Autel du bon Larron.
13 Escalier.
14 Lieu où fut trouvée la Ste Croix.
15 Autel de l'invention de la Ste Croix.
16 Colonne d'Impropère.
17 Escalier du Calvaire.
18 Chapelle du Crucifiement.
19 Chapelle de la Plantation de la Croix.
20 Lieu où fut érigée la Croix, et derrière le lieu où furent celles des deux larrons.
21 Fente du rocher au sommet du Calvaire.
22 Escalier extérieur.
23 Chapelle de Notre Dame de Douleurs.
24 Chapelle d'Adam.
25 Fente du rocher au bas du Calvaire.
26 Lieu où était le tombeau de Godefroid de Bouillon.
27 Lieu où était le tombeau de Baudouin I.
28 Réfectoire des Grecs.
29 Pierre de l'Onction.
30 Chapelle de l'Ange.
31 Saint Sépulcre.
32 Chapelle des Coptes.
33 Lieu où Jésus apparut à Marie-Magdeleine.
34 Lieu où était Marie-Magdeleine.
35 Chapelle de Marie-Magdeleine.
36 Sacristie des Franciscains.
37 Milieu de la terre.
38 Chapelle des Syriens.
39 Tombeaux de Joseph d'Arimathie et de Nicodème.
40 Escalier des Coptes.
41 Galerie.
42 Lieu où se tenaient les Saintes Femmes.
43 Escalier des Arméniens.
44 Partie inférieure du grand clocher.

Grandes divisions.

A. Parvis
B. Nef méridionale
CC. Enceinte de la grande coupole
D. Monument qui renferme le Saint Sépulcre
E. Chapelle de la Sainte Vierge, dite de l'Apparition, qui est l'église des Latins
F. Couvent des Franciscains
G. Arceaux de la Vierge
H. Nef septentrionale
I. Chœur des Grecs
K. Chapelle de Ste Hélène
L. Chapelle de l'Invention de la Sainte Croix
M. Partie supérieure du Calvaire
N. Partie inférieure du Calvaire

Digitized by Google

Digitized by Google

formées par des absidioses circulaires creusées dans l'épaisseur du mur oriental qui termine maintenant la célèbre basilique.

On a donc, en venant des chapelles latines, au nord, la chapelle de saint Longin, le soldat qui se convertit après avoir percé de sa lance le côté du Maître qui venait d'expirer, au milieu, à la place qu'occupe la chapelle de la Sainte-Vierge dans nos églises d'Occident, l'autel de la division des Vêtements, et, en inclinant vers le sud, un autel dans lequel est encastrée la colonne de l'Impropère, sur laquelle Notre-Seigneur aurait été assis quand on le couronna d'épines. On touche là à l'extrémité orientale du Calvaire.

Tout le système de la basilique actuelle est donc bien moins étendu que du temps de sainte Hélène. Mais le sous-sol n'a pas changé. Entre la chapelle de la division des Vêtements et celle de l'Impropère, un escalier de vingt-huit marches conduit à la chapelle de Sainte-Hélène où se trouvent deux autels, celui du bon larron et celui de la pieuse impératrice. Cette crypte est très remarquable par le système de construction qui accuse une haute antiquité. C'était là que se tenait sainte Hélène en prière, pendant que, dans la citerne desséchée située dans le prolongement au sud-est, à l'extrémité d'un escalier de treize marches, on fouillait pour trouver la sainte Croix et les autres reliques insignes de la Passion qui y avaient été jetées comme à la voirie, le soir du Vendredi Saint. Aussi cette excavation s'appelle-t-elle maintenant la chapelle de l'Invention de la Sainte-Croix. Elle est complètement obscure (1), pendant que la chapelle de Sainte-Hélène est éclairée par une sorte de coupole qui émerge au milieu de la cour du couvent abyssin dont l'emplacement était compris dans le développement de la construction constantinienne.

Dans ce couvent et dans tous ceux qui l'avoisinent, on rencontre encore des restes considérables du cloître et du réfectoire des chanoines réguliers de Saint-Augustin qui, au moment des Croisades, desservaient le saint Sépulcre.

---

obscures, mais la beauté antique de l'église a été défigurée, son dessin a été si altéré, qu'on ne peut se faire une idée de son plan.

(*Palestine d'aujourd'hui*, I, 288.

(1) Le fond de la chapelle est de vingt et un pieds plus bas que le pavé de l'église du Saint-Sépulcre. (Mislin, II, 258).

Digitized by Google

Tel est cet édifice vénérable et étrange à la fois où le chrétien rencontre les monuments les plus augustes de sa foi et comme la trace des générations fidèles qui sont venues affirmer en cet endroit, le plus saint de l'univers, l'adoration et la reconnaissance de l'humanité. Mais en même temps que d'impressions pénibles n'y ressent-il pas ! C'est d'abord l'espèce d'abandon dans lequel les nations chrétiennes laissent maintenant le premier sanctuaire du monde, c'est ensuite la rivalité des confessions chrétiennes se contestant jalousement telle chapelle écartée et le temps pendant lequel elles pourront prier devant le sépulcre du Seigneur, c'est surtout la présence des gardiens turcs qui détiennent la clef de l'incomparable basilique, et qui se donnent la charge d'y faire respecter l'ordre et les droits de tous. Tant il est vrai de dire qu'il n'y a pas de joie parfaite ici-bas et que tout plaisir y est mélangé d'amertume !

Si le temps ne m'était étroitement mesuré, j'aurais eu plaisir à reposer votre attention, fatiguée peut-être de toute cette exposition historique et archéologique, par d'autres descriptions qui auraient pu revêtir un cachet plus pittoresque.

Nous aurions pu visiter ensemble les bazars, le grand attrait de toutes les villes orientales. Ils se composent à Jérusalem de trois longues nefs voûtées en ogives et offrant ainsi six séries de comptoirs ininterrompus, chargés des marchandises les plus disparates, depuis des quartiers saignants d'agneau jusqu'aux plus fines merveilles de l'orfèvrerie. Des enfoncements ténébreux servent de magasins où la famille vaque le plus tranquillement du monde aux soins de la cuisine et de la propreté. Disons, en un mot, que celle-ci est absolument rudimentaire ou même, le plus souvent, brille par son absence. Cette série d'édifices date, dans son état actuel, des Croisés qui l'ont construit dans cette espèce de corso établi par Adrien comme voie principale de la ville romaine qu'il voulait substituer à la capitale juive ruinée par Titus. Elle relie en droite ligne la porte actuelle de Damas, au nord, à celle de David, au midi. Au sud de l'église du Saint-Sépulcre, les bazars limitent à l'est le Mouristan, autrefois résidence monastique et guerrière des Chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. C'est là que se trouve l'église de Sainte-Marie-Latine, relevée aux frais de la Prusse et inaugurée récemment par l'empereur Guillaume II.

Digitized by Google

Digitized by Google

Jérusalem. — Vue du nord.

Digitized by Google

La mosquée du Cénacle, qui a remplacé et la basilique de Sainte-Hélène et la splendide église des Croisés, avec le souvenir toujours vivant de l'institution de l'Eucharistie et de la Pentecôte, offrirait aussi un intérêt de premier ordre.

On pourrait aussi étudier, entre autres questions captivantes, celle de l'approvisionnement en eau de la ville sainte. Au bas des pentes orientales d'Ophel et, par là même, en dehors de la ville, coule la fontaine de Siloë, décidément la même que celle de Gihon. En prévision du siège de Sennachérib, elle fut murée par Ezéchias, qui fit construire dans l'épaisseur de la colline un aqueduc, large de 80 centimètres, et haut de 3 ou 4 mètres. Il conduit l'eau à 335 mètres de là, à la piscine de Siloë, à l'extrémité méridionale de la vallée du Tyropeon (1) et comprise alors dans les remparts de Jérusalem. Voilà un travail hydraulique très important, surtout pour l'époque reculée à laquelle il remonte, et qui a eu le temps de compenser les peines qu'a pu coûter son établissement.

Un autre aqueduc bien plus important, au moins par sa longueur, vient d'au-delà de Bethléem, des réservoirs appelés « Vasques de Salomon », bien que probablement ils n'aient été construits que par Ponce Pilate; il pénètre dans la vallée de Hinnon, contourne le Birket es-Soultan à l'ouest de Jérusalem, passe tout près du Cénacle, pénètre dans la ville actuelle non loin de la porte des Maugrebins, au sud, et s'engage dans le Haram vers le milieu du mur occidental. Jusqu'à ces derniers temps où on a cessé de l'entretenir, il a approvisionné de toute l'eau nécessaire l'esplanade du temple et toutes les régions d'alentour.

Dans l'impossibilité d'être complet, sachons nous borner, pour nous donner le temps de faire en dehors de la ville une indispensable expédition.

III

On n'aurait pas de Jérusalem une idée nette et précise, si

(1) En 1880, on a découvert dans cet aqueduc l'inscription hébraïque la plus ancienne que l'on connaisse. On l'a détachée du rocher et transportée dans le musée de Constantinople. Elle contenait une brève exposition de l'établissement du canal. Les meilleurs archéologues s'accordent à attribuer à cette inscription une date qui n'est pas postérieure au temps du roi Ezechias (*La Palestine d'aujourd'hui*).

Digitized by Google

l'on ne faisait, au mont des Oliviers, une excursion où la piété et la curiosité scientifique trouvent ensemble leur satisfaction.

Du reste, la colline, dont chacun connaît au moins le nom, n'est séparée de Jérusalem que par l'étroite et sauvage vallée du Cédron, ou de Josaphat, célèbre dans l'histoire évangélique et où, à chaque pas, on rencontre des monuments, des souvenirs, qui vous reportent aux plus lointains épisodes des annales juives et chrétiennes.

Vous avez à peine quitté, au nord de l'enceinte du Temple, la porte Bab-Sitti-Mariam, que vous vous trouvez devant l'imposant porche gothique du Tombeau de la Sainte-Vierge. Cette église est l'une des plus curieuses que l'on puisse rencontrer et demanderait une longue description. Il faudrait d'abord constater cette particularité que, construite par les Latins et longtemps possédée par eux, elle ouvre son enceinte à toutes les confessions, grecque, arménienne, syrienne, copte, etc., et même aux musulmans qui y ont leur mihrab, à l'exclusion des seuls catholiques qui en ont été injustement chassés.

Une sorte d'atrium dallé, à découvert, mène à la porte où commence un large escalier de marbre qui vous conduit jusqu'à 11 mètres au-dessous du sol environnant. En descendant, on rencontre à droite les tombeaux de saint Joachim et de sainte Anne et à gauche celui de saint Joseph, où j'ai vu se développer, le matin de notre départ de Jérusalem, la pompe tout orientale d'une messe pontificale arménienne. Costumes, chants, cérémonies, tout était pour nous nouveau et à la fois très impressionnant. Au bas de l'escalier, on se trouve dans une longue nef normalement disposée, où l'on rencontre, au milieu de la partie orientale, un édicule qui rappelle celui du Saint-Sépulcre. Il recouvre le tombeau de la Très-sainte-Vierge, tout habillé de marbre comme celui de Notre-Seigneur. L'église existait très longtemps avant sa reconstruction par les Croisés, sans que l'on trouve de documents qui la fassent authentiquement remonter à sainte Hélène. Elle existait déjà du temps de saint Jérôme.

Du parvis dont nous parlions tout à l'heure, un couloir orienté au nord-est conduit à la Grotte de l'Agonie, sanctuaire desservi par les Franciscains qui y ont élevé trois autels. C'est là que Jésus aurait subi la terrible agonie qui fit couler le sang

Digitized by Google

tout le long de son corps et jusqu'à terre. Mais cette attribution ne va pas sans de grandes difficultés qui motivent de très minutieuses discussions, dans lesquelles vous me permettrez de ne pas entrer aujourd'hui.

A quelque distance, en continuant la vallée du Cédron, où l'eau ne coule qu'à la saison des pluies, on arrive au Jardin de Gethsémani, ou des Oliviers. Ici, l'identification est exacte et ne laisse place à aucun doute. Les Franciscains, auxquels appartient l'enclos fameux, l'ont fermé de murs. Ils y ont érigé un chemin de croix dont les quatorze stations, à défaut d'autre mérite, font une pieuse enceinte aux sept vénérables oliviers témoins, par eux-mêmes ou par leurs ancêtres, de la sanglante agonie de Jésus. Avec une ardeur dont ils puisent le secret dans leur tendre piété, les bons religieux cultivent là, dans des carrés artistement divisés, des fleurs de toutes sortes qu'ils sont heureux d'offrir aux pèlerins. Une église recouvrit aux premiers siècles tout cet ensemble, mais elle a depuis longtemps disparu; il n'en reste que quelques ruines éparses.

A un jet de pierre, au sud-est, en remontant sur les flancs de la colline, on rencontre l'ensemble des constructions du Gethsémani russe. Il comprend tout particulièrement une somptueuse église récemment bâtie et qui, avec ses sept coupoles bulbeuses et les riches détails de sa construction, semblerait tout fraîchement éclose au milieu des monuments de Kiew ou de Moscou.

Laissant à droite ces édifices, nous visitons, à peu près aux deux tiers de la hauteur de la montagne, le Carmel français du Pater. Il a été fondé dans ces derniers temps par Madame la princesse de la Tour-d'Auvergne qui y a choisi sa sépulture. Dans le cloître, on peut lire, sur des tableaux de faïence, le *Pater* en trente-deux langues. Dans les dépendances du monastère, se voit une grotte où Jésus aurait souvent réuni ses apôtres pour leur enseigner, leur expliquer sa doctrine, et où ceux-ci, avant de se répandre par le monde, auraient composé le *Credo* de la foi catholique.

Au nord-est encore, sur le sommet du mont des Oliviers, se trouve enfin la mosquée de l'Ascension. Ici, l'attribution ne saurait soulever aucune difficulté. L'Ecriture dans les *Actes des*

Digitized by Google

Apôtres, et une tradition remontant au berceau même de l'Eglise, concourent à nous montrer le Fils de Dieu s'élevant de là vers le Ciel. Sainte Hélène, avec les immenses ressources que mettait à sa disposition le trésor impérial, avait élevé en ce lieu une splendide basilique. Mais Chosroës, dont le nom revient comme les tintements d'un glas funèbre, quand on s'occupe des premiers monuments chrétiens de Jérusalem, la rasa complètement. Elle fut relevée plusieurs fois par les chrétiens, notamment au temps des Croisés. La construction actuelle, aux mains des musulmans, constitue une mosquée dont un modeste *bakchich* peut procurer l'entrée. Au milieu d'une cour, contre les murs extérieurs de laquelle sont encore adossées d'anciennes colonnes, se trouve une construction à huit pans avec un tambour cylindrique et une coupole en maçonnerie. Du minaret qui avoisine la mosquée, on jouit d'une vue incomparable sur les deux versants de la montagne des Oliviers : à l'ouest, sur Jérusalem et les hauteurs qui lui font une royale couronne, et à l'est, sur le désert de Juda, la vallée lointaine du Jourdain, qui trace à travers le désert sa ligne verdoyante, et sur la mer Morte, dont les eaux pesantes, d'un bleu glauque, étincellent là-bas sous un soleil de feu. Vraiment, on n'éprouvait pas le besoin de la tour maigre et étriquée dont les Russes ont élevé non loin de là les six étages, pour étendre encore le panorama. On se trouve là au nord du village actuel de Kefr-et-Tour.

A moins d'un kilomètre, sur le versant oriental du mont des Oliviers, se voit le village de Azarieh, que l'on identifie, peut-être à tort, avec la Béthanie de l'Evangile. Il se pourrait, et c'est vers cette solution qu'inclinent les palestinologues contemporains les mieux informés, que Béthanie se soit trouvé au lieu traditionnel de l'Ascension, ce qui donnerait complète satisfaction au texte des *Actes*, et que le tombeau de Lazare, avec la nécropole dont il faisait partie, ait occupé le site actuel du village d'Azarieh qui se serait formé précisément pour honorer de plus près le théâtre de la résurrection de l'ami de Jésus.

Quoi qu'il en soit, du point où nous sommes, nous pouvons contempler le merveilleux horizon qui se peignait dans les yeux du Maître quand, dans ses nombreuses visites à Béthanie, du haut de la terrasse de la maison de Marie et de Marthe, il laissait ses regards errer sur les campagnes d'alentour, pendant

Digitized by Google

qu'il expliquait à ses hôtes ravis les mystères du royaume de Dieu.

En redescendant des hauteurs de l'Ascension pour rejoindre, au bas des croupes d'Ophel, la vallée de Hinnon, au sud de Jérusalem, nous rencontrerions le Tombeau des Prophètes, nécropole importante taillée dans le roc, comme on en trouve tant autour de la cité sainte (1); puis, dans la vallée du Cédron, les tombeaux d'Absalon, de saint Jacques et de Zacharie, que je vais bientôt faire apparaître sur l'écran, et enfin, le village presque sauvage de Siloam érigé dans un ancien cimetière, dont il a du reste complètement conservé l'aspect.

IV.

Au Français catholique, heureux d'étudier, sur un théâtre unique, l'histoire et les origines de sa foi, Jérusalem réserve encore une merveilleuse jouissance. Il voit là sa patrie noblement représentée par des établissements de tous genres qui disent bien haut, dans cette ville qui devrait être le patrimoine commun et indivis des nations chrétiennes, la grandeur de la France et les séduisantes qualités de son âme héroïque.

D'abord on pourrait, on devrait compter comme faisant partie des établissements français, tous les établissements catholiques de la ville sainte, puisque c'est l'honneur et la gloire de la France de les avoir rendus possibles par la protection séculaire de sa diplomatie et de ses armes. Le devoir de la reconnaissance semble peser à certains Etats européens, mais l'histoire est là montrant à tous son éloquent témoignage, et le pape Léon XIII, récemment encore, reconnaissait et consacrait la situation hors de pair de la France dans la Terre sainte et l'Orient tout entier. Quelle nation, en effet, a fait ce qu'ont fait nos pères pour les Lieux saints, qui serait disposé à faire pour eux ce que nous faisons encore ? On s'étonne des prévenances de l'Eglise et de son chef pour notre grande nation ! Les hommes superficiels seuls se laissent prendre à

(1) La plus curieuse de ces nécropoles située non loin de la porte de Damas est ce qu'on appelle le Tombeau des Rois, qui demanderait à lui seul une description circonstanciée. Qu'il nous suffise de dire que les rois de Juda n'y ont jamais eu leur sépulture, mais qu'il a été réellement construit par Hélène, reine d'Abiadène, au temps de N.-S.

Digitized by Google

cette disposition. Celui qui observe et réfléchit constate facilement que pour faire actuellement et plus tard les affaires de l'Eglise, pour la comprendre et la soutenir dans le rôle désintéressé et surnaturel qu'elle a à accomplir au milieu des âpres convoitises des nations de ce monde, il n'y a encore que la France (1).

Mais, en nous en tenant seulement aux établissements français proprement dits, à ceux où flotte le drapeau national, il y a de quoi encore flatter notre patriotisme. Ce sont d'abord les établissements de charité. C'est le domaine propre de la France qui l'exerce partout et toujours avec une royale munificence. Aux abords de la ville sainte, c'est l'orphelinat

---

(1) A l'aide d'un livre fortement documenté de M. Kannengieser, comparons, par rapport aux Missions, la situation de l'Allemagne et de la France ; l'Allemagne catholique donne chaque année les sommes suivantes :

Propagation de la Foi, 267,079 francs.

Œuvre de la Sainte-Enfance, 948,427 francs.

Ludwigs Missionsverein, 208,115 francs.

Association de la Terre Sainte (y compris la quête de la Custodie), 215,848 fr.

Africaverein, 150,000 francs.

Association pour les Pères Blancs, 16,000 francs.

Association pour les Pères du Saint-Esprit, 20,000 francs.

Total : 1,825,459 francs.

De cette somme une grande partie est réservée exclusivement pour les missions allemandes.

Les missions générales ne bénéficient que de 1,215,503 francs.

Voici maintenant ce que donne la France catholique pour les missions, sans se soucier de leur origine et de la nationalité des missionnaires, et sans prélever aucune retenue pour les missions intérieures de France :

Propagation de la Foi, 4,077,085 francs.

Sainte-Enfance, 1,094,092 francs.

Ecoles d'Orient, 584,054 francs.

Mission d'Afrique, 50,000 francs.

Société antiesclavagiste, 120,000 francs.

Quête du Vendredi-Saint, 122,000 francs.

Total : 6,047.231 francs.

Passant ensuite au chapitre des vocations religieuses, établissons un nouveau tableau comparatif qui ne manque pas d'intérêt.

En Allemagne, on compte 4,116 religieux et 32,731 religieuses.

Dans ce chiffre sont compris les postulants et les novices.

La France n'a pas établi encore de statistique de ses religieux, mais d'après des calculs récents, ceux-ci sont environ 200,000.

Digitized by Google

industriel des Pères de Sion, les disciples du grand Ratisbonne, avec leurs sœurs, les Dames de Sion, établies à l'intérieur de la ville, à l'arc de l'*Ecce Homo*, sur la voie douloureuse. Ils se sont voués, en mémoire sans doute de la miraculeuse vocation de leur fondateur, au secours et à l'éducation des orphelins israélites. Ils mettent dans cette tâche délicate à remplir, un tact merveilleux que peut seul inspirer le dévouement chrétien. Ils forment ces lèvres enfantines à prier dans la langue de la France pour la conversion de leurs frères, aux lieux mêmes où leurs ancêtres appelèrent sur leur tête le sang du Dieu martyr, et pour le noble pays dont les subsides leur donnent le pain quotidien.

En dehors de la ville, encore en dehors de la porte de Jaffa, et non loin du quartier chrétien, sont établies les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Ici, il est manifeste que toute louange serait trop au-dessous de la réalité. Tous les pèlerins garderont éternellement le souvenir d'une soirée récréative à laquelle ces bonnes religieuses nous avaient conviés. Nous passâmes là deux heures délicieuses à entendre de gaies chansons et de jolies saynettes interprétées par de jeunes orientaux parlant français à ravir. L'établissement a été conçu sur un plan magnifique, mais il reste inachevé. Sûrement la bienfaisance française ne laissera pas protester la traite que le cœur de ses religieuses a tirée sur elle.

Comme partout en Palestine, ou plutôt en Orient, les Frères des écoles chrétiennes accompagnent les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Le Frère Evagre, leur supérieur, est une personnalité bien connue à Jérusalem. Avec quelle amabilité il nous a accueillis, avec quel cœur il nous a parlé, avec quelle franche ouverture il nous a fait visiter la maison, cage splendide dont les oiseaux s'étaient envolés en vacances, c'est ce que seuls pourront redire ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher !

Vaquant là à ce grand devoir de l'adoration, de la prière, si merveilleusement rempli dans notre patrie aux âges de foi, les ordres contemplatifs sont représentés à Jérusalem par des communautés françaises. Tout près de Notre-Dame-de-France se trouvent les Sœurs de l'Adoration réparatrice ; sur le mont des Oliviers s'élève le Carmel du Pater, et sur la route de Bethléem le couvent des Clarisses. Partout, nous avons été reçus

Digitized by Google

avec ce cachet de distinction et de noble simplicité qui est la marque spéciale et inimitable de tout ce qui est français en Orient.

Une hôtellerie française manquait à Jérusalem pour répondre au développement pris dans ces derniers temps par l'Œuvre des Pèlerinages. Les Pères de l'Assomption l'ont compris, et, entre l'agglomération de la colonie juive qui se développe au delà de la porte de Jaffa sur les terrains acquis par MM. de Rothschild et les immenses constructions élevées par les Russes pour recevoir leurs nationaux, ils ont bâti Notre-Dame-de-France, où cinq cents pèlerins pourraient trouver place en même temps. Là, c'est la France avec son accueil empressé, sa science et son esprit chrétien. C'était pour nous tous comme la maison paternelle ; tout y a été prévu avec une entente parfaite des conditions particulières de la vie dans ces pays lointains. De longues salles, à l'abri de murs très épais, offrent, pendant la chaleur du jour, une fraîche retraite à qui veut se reposer, méditer ou écrire ; une vaste chapelle, à laquelle ont été attribuées les indulgences du tombeau de la Sainte-Vierge tombé aux mains des schismatiques, occupe le centre de l'édifice. L'abside, agrémentée de deux élégantes tourelles imitées de Fourvières, vient heureusement couper en deux le corps principal du logis flanqué de deux ailes imposantes, en retour d'équerre. Un certain nombre de jeunes Pères de l'Assomption font dans cette maison leurs études théologiques. On devine que l'étude de la topographie de Jérusalem, aux époques différentes de sa longue histoire. est pour eux d'un puissant attrait. Ils ne s'en tiennent pas là, et, de temps à autre, sous la conduite du P. Germer, un maître hors de pair en ces matières délicates, ils partent en nombreuse caravane pour des expéditions de dix et même de vingt jours, pour étudier et résoudre sur place les problèmes les plus importants et les plus discutés de la géographie palestinienne. Avec une patience bien méritoire et une bonne grâce parfaite, ils nous servaient de guide dans nos courses, hélas ! trop rapides, à travers la ville sainte, et, pour mon compte, je ne saurais dire assez combien je leur suis redevable.

Les mêmes études, avec les mêmes traditions, fleurissent non loin de là, chez les Dominicains français de Saint-Etienne, près de la porte de Damas. Eux, ont ouvert officiellement une

Digitized by Google

école d'études bibliques, s'occupant tout spécialement de la topographie jerosolymitaine. Ils se sont imposés à l'attention des savants et à l'admiration du monde par un coup d'essai qui a été un coup de maître. On sait la grande place que tient dans les fastes de l'Eglise primitive le grand saint Etienne, le protomartyr, cruellement lapidé par les Juifs peu de temps après la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Or, la tradition a varié sur le lieu de son martyre. C'est un des exemples les plus intéressants des discussions auxquelles peut donner lieu un fait qui, semble-t-il, devrait être au-dessus de toute contestation (1). Depuis fort longtemps on plaçait le lieu témoin de la mort du saint diacre dans la vallée du Cédron, et la porte qui se trouve près de l'extrémité nord-est du Temple en avait pris le nom de porte Saint-Etienne, c'est celle que nous appelons maintenant Sitti-Mariam, à cause de l'église du Tombeau de la Vierge qui se trouve près de là. Les pierres nombreuses en cette vallée de Josaphat semblaient expliquer merveilleusement le mot de l'Ecriture faisant partie de l'office du saint : *Lapides torrentes illi dulces fuerunt*, et les générations de pèlerins se succédaient sans que personne osât révoquer en doute la tradition si complètement acceptée. Les Dominicains français arrivent, et par des fouilles fort habilement conduites, très fructueuses et merveilleusement illustrées par l'étude des anciens itinéraires, précieux documents qui n'ont pas encore livré tous leurs secrets, ils affirment et ils prouvent que ce n'est pas à l'est de Jérusalem, mais à l'ouest, que saint Etienne a souffert. Ils retrouvent les fondations de l'ancienne basilique élevée au VIe siècle par l'impératrice Eudoxie sur le lieu du martyre, ils découvrent même, dans les décombres accumulés, une inscription renfermant en toutes lettres le nom du saint

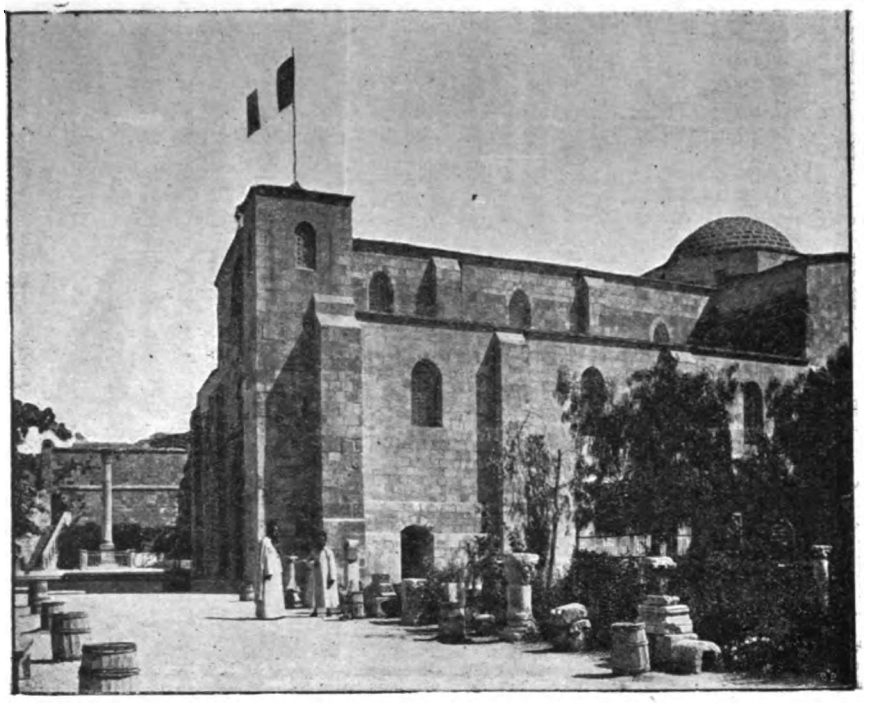
(1) Il est souverainement étonnant de voir comment, surtout à partir du temps des Croisades, on en a pris à l'aise avec les traditions anciennes qu'il semble maintenant révolutionnaire de vouloir remettre en honneur en ruinant des identifications apocryphes. Le livre du P. Zanecchia, que j'ai plusieurs fois cité, en offre un exemple qui est destiné à faire du bruit dans le monde de l'érudition. Il était accepté généralement que Jésus avait été jugé et condamné dans l'Antonia au nord-ouest du Temple et c'est là que commençait et commence encore le *Chemin de la Croix* traditionnel. Or, il se trouve que tous les itinéraires des anciens pèlerins antérieurs aux Croisades indiquent comme lieu du jugement et de l'exposition du Sauveur devant la foule, non l'Antonia, mais l'endroit appelé maintenant Mehkémeh, c'est-à-dire tribunal, à l'ouest du Temple, au nord du Mur des pleurs des Juifs. Le savant dominicain, ancien professeur à l'Ecole des Etudes bibliques de St-Etienne, se range bravement à leur avis et attend les contradicteurs.

Digitized by Google

dont la mémoire leur est si chère. C'est là qu'ils ont construit leur couvent, là qu'ils ont réédifié, sur les bases anciennes, une nouvelle basilique, là que notre pèlerinage a célébré, en présence du consul général de France et du personnel du consulat, une messe solennelle à l'issue de laquelle le prieur du couvent, le R. P. Vigoureux qui, pendant plusieurs années, a habité le couvent du Havre, nous a adressé une vibrante et patriotique allocution, et ensuite nous a fait fort délicatement les honneurs de son beau couvent et du local de son école. Encore une maison où le drapeau de la France est filialement et pieusement gardé.

La maison officielle de la France n'est cependant pas encore là. Au nord de l'Esplanade du Temple, près de cette porte Sitti-Mariam dont nous parlions tout à l'heure, dans le quartier de Bézétha, la tradition place la demeure de Joachim et d'Anne, les parents de la Sainte-Vierge, et dans les grottes qu'a déterminées l'exhaussement ininterrompu du sol depuis de longs siècles, les cryptes de la Nativité et de l'Immaculée-Conception. Des constructions antérieures avaient été remplacées du temps des Croisés par une église qui avait eu son moment de splendeur au temps de l'occupation des chrétiens d'Occident, mais que les persécutions des uns et l'incurie des autres avaient laissé tomber en ruines. A la fin de la guerre de Crimée, cette église, dédiée à Sainte-Anne, fut donnée par le sultan à la France. L'empereur Napoléon III l'accepta et elle est confiée à la garde des Pères de Notre-Dame d'Afrique, fils spirituels du cardinal Lavigerie, vulgairement appelés Pères blancs, du costume arabe qu'ils ont adopté pour agir plus sûrement, par la similitude de vie, sur les tribus nomades du désert. Un architecte français, M. Mauss, déjà célèbre par la restauration de la coupole du saint Sépulcre, fut chargé de la réédification de l'édifice. A l'aide des subsides qui lui furent prodigués par le gouvernement français jusqu'à concurrence d'un million, il releva la construction vénérable en lui conservant intégralement son caractère primitif. Le couvent s'élève non loin de là, et, dans les bosquets qui l'entourent, s'élève le buste du cardinal, le grand Africain, qui semble encore prêcher à ses enfants, dans les lieux consacrés par le sang du Sauveur, le double amour qui remplissait sa grande âme : celui de l'Eglise et celui de la France. Là aussi on s'occupe d'études bibliques, on y

Digitized by Google



Jérusalem. — Eglise française de Sainte-Anne

Digitized by Google

Digitized by Google

rencontre même un musée spécial où sont représentés au naturel, une multitude d'objets dont il est question dans la sainte Ecriture et qui souvent n'ont pas d'analogue dans notre civilisation occidentale. Le zèle studieux des Pères Blancs a été récompensé par un rare bonheur. Depuis longtemps les érudits cherchaient l'emplacement, sinon les ruines, de la piscine probatique que saint Jean nous dépeint avec ses cinq portiques, et où eut lieu la guérison miraculeuse de ce malheureux qui avait passé trente-huit ans dans sa douloureuse infirmité. On l'identifiait généralement avec le Birket-Israël, cette citerne formée par le fossé septentrional du Temple. La chose n'allait pas sans difficultés, mais où pouvait-on la trouver ailleurs ? Or il se trouve qu'un hasard heureux, comme il n'en arrive qu'à ceux qui le méritent, a fait rencontrer aux Pères Blancs, sur leur propre terrain, la piscine, objet de tant de recherches et de discussion. On travaille activement à la déblayer. Les Pères s'occupent spécialement de la formation d'un clergé grec-uni et autonome, appelé à travailler avec efficacité, espérons-le, à l'union si désirable de toutes les Eglises chrétiennes. Les jeunes gens de ce séminaire spécial forment une fanfare joyeuse dirigée par un des Pères ; ils jouèrent, pendant la messe du pèlerinage, les plus beaux morceaux de leur répertoire, donnèrent une aubade au consul général pendant le déjeuner qui suivit, et saluèrent son départ par les accents guerriers de la *Marseillaise*. C'était absolument *France la douce* transportée au delà des mers.

Je n'ai garde d'oublier, dans cette étude rapide des établissements français, un modeste sanctuaire où le représentant officiel de la France peut assister aux réunions pieuses dans toute la pompe de son costume d'apparat, c'est la chapelle des Maronites, ces intrépides enfants du Liban, restés fidèles à travers toutes les persécutions, les invasions, les abandons, à l'idée catholique, à l'Eglise et à la nation française qu'ils ont toujours éminemment représentée et défendue en Orient. Jamais je n'oublierai l'accueil empressé et tout patriarcal du représentant de sa Béatitude, Mgr Hoyek, et l'ardeur des sentiments qu'il exprimait pour notre glorieuse patrie.

Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, que l'œuvre de charité et de science qu'ils accomplissent si laborieusement à Jérusalem, à l'ombre du drapeau national, nos religieux, nos religieuses

Digitized by Google

la poursuivent dans toutes les localités importantes de la Terre sainte et de l'Orient. On se sent heureux et fier en parcourant ces régions qui nous sont chères à tant de titres, d'y admirer la grande figure qu'y fait la France. On comprend mieux dès lors la place légitime qu'elle tient dans le monde et dans l'admiration des peuples, ravis de son dévouement si noble et si désintéressé ; on est de plus en plus persuadé qu'aucun sacrifice ne doit nous coûter pour permettre à nos religieux de conserver la haute situation et l'ardente sympathie que nous ont values les sacrifices continués pendant tant de siècles.

Digitized by Google

LE DOCTEUR ADOLPHE LECADRE

par M. le Dr Jules ROGER

Membre résidant

I

Issu d'une famille riche ruinée par la Révolution, *Lecadre* (Adolphe-Aimé), né à Nantes le 15 mai 1803, dut, de bonne heure, songer à son avenir. Il fit à Nantes ses humanités et fut l'un des meilleurs élèves du collège royal.

Bachelier en 1821, il commence aussitôt ses études médicales, et il obtient le premier prix de la première année.

En 1823, il est reçu officier de santé, et part avec ce titre, en juin 1824, pour les Indes, comme médecin de bord sur le navire l'*Ile-de-France*. Il visite successivement le Cap, l'Ile de France, l'Ile Bourbon, Calcutta : au retour, il s'arrête à Sainte-Hélène et aux Iles du Cap-Vert. Son voyage dure 16 mois ; il revient en septembre 1825 et se repose quelque temps au Havre, chez un oncle qui avait été toujours un père pour lui.

Il est bientôt après à Paris pour achever ses études médicales, et passe sa thèse de doctorat le 2 mai 1827.

Le 15 mai suivant, Lecadre s'installait au Havre, et le 20 novembre 1883, Dieu le rappelait à lui. Il mourut d'une broncho-pneumonie. Il ne fut que cinq jours alité, et il visitait encore ses malades la semaine qui a précédé sa mort. Il a donc, pendant 56 ans et 8 mois, vaqué à son devoir professionnel, et nous verrons comment il le comprit.

A peine arrivé, il est nommé secrétaire-adjoint d'une société de médecine qui se fonda au Havre en 1828.

Il est, en ce temps, désigné pour remplacer le médecin du parquet empêché par la maladie.

Digitized by Google

Le choléra de 1832 exerce ses ravages au Havre. Lecadre est au premier rang. Le Dr Penquer est emporté par le fléau. Lécadre le remplace comme médecin du Bureau de bienfaisance. Il est également nommé médecin adjoint des épidémies et, peu après, de l'*Intendance* (commission sanitaire).

Le Havre voit son commerce se développer rapidement; des travaux urgents s'imposent; les Ponts et Chaussées vont avoir un personnel considérable d'ouvriers à conduire. Lecadre est désigné comme médecin à la place du Dr Bettencourt. Il trouvera là l'occasion de l'un de ses meilleurs mémoires.

Le docteur Suriray quitte le Havre, et Lecadre le remplace au conseil de salubrité. Il en devient le secrétaire ; et en 1848, il sera élu vice-président.

Il épuisera toutes les récompenses du comité de vaccine, et en 1836, il est nommé membre du Comité central de vaccine du département.

En récompense de son dévouement pendant l'épidémie cholérique de 1848, il est, en 1849, nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Le gouvernement, en 1853, lui décerna une médaille d'or pour son mémoire sur une épidémie de variole; il reçoit également, en 1864, de l'Académie de médecine, une médaille d'or pour ses nombreux et excellents rapports de médecine et de statistique médicale. Le 11 juin 1867, l'Académie de médecine le nomme son correspondant.

Le conseil central d'hygiène, pour les mêmes raisons, lui décerne une médaille d'argent.

De 1836 à 1873, il fut élu correspondant de 14 sociétés savantes pour ses mémoires ou communications.

En 1856, une nouvelle société de médecine se fonde au Havre, il en est aussitôt nommé le président.

A la mort de Lallemand (1862), il est chargé de l'inspection des coffres à médicaments embarqués à bord des navires.

En 1859, il est nommé inspecteur des pharmacies de l'arrondissement.

Médecin du collège du Havre depuis 1848, il continua ses fonctions lors de l'érection du lycée en 1865.

Digitized by Google

En 1866, il est désigné pour présider les séances de l'Association normande.

En 1868, il prit une part active à l'organisation de l'Exposition maritime, présenta un mémoire sur *les quarantaines*. Il obtint une médaille d'argent.

En 1869, il fut le promoteur de la Société protectrice de l'Enfance ; et c'est un de ses meilleurs titres à la reconnaissance de la cité Havraise.

En 1877, il organisa la réception de la session française pour l'avancement des sciences qui eut lieu au Havre.

En 1871, il fut élu vice-président du Groupe havrais de la Ligue de l'enseignement, et correspondant de la Société de médecine légale. La guerre éclate, il est chargé du service des ambulances établies au lycée, et, le 15 octobre 1871, il reçoit, en récompense de ses services, la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

La Société protectrice de l'Enfance de Paris lui envoie à cette époque une médaille de bronze, et la Société libre du commerce et de l'industrie de Rouen, une médaille d'or.

En 1872, il fait aux élèves du lycée un cours élémentaire d'hygiène, et reçoit peu après du ministre de l'Instruction publique la rosette d'officier de l'Instruction publique.

Lecadre avait été nommé vice-président de l'Association des médecins de la Seine-Inférieure, et avait, en cette qualité, présidé la 26e assemblée générale annuelle, tenue au Havre le 16 juin 1883.

« Ce fut, disait-il dans son allocution, une grande et féconde idée, celle de réunir dans une association, comme dans une sorte de faisceau, tous les membres du corps médical, afin que, de cette réunion de volontés portées vers le bien, ressortissent l'honneur de la médecine, la force de réagir contre la fraude et le sentiment charitable envers des confrères souffreteux et infortunés ». Ces lignes suffisent pour montrer avec quelle élévation d'idées, Lecadre comprenait la haute et bienfaisante portée de notre Association générale des médecins de France.

N'a-t-on pas le droit de se demander comment un homme a pu suffire à un tel labeur, comment il a pu toujours le remplir

Digitized by Google

au mieux des intérêts de tous. Or, non seulement Lecadre l'a fait, ne rencontrant partout qu'estime et sympathie, mais il a laissé de nombreux mémoires toujours intéressants, quelques-uns vraiment importants, et c'est ce que nous allons maintenant exposer.

II

Les travaux de Lecadre sont nombreux. Tous font preuve de connaissances sérieuses, variées, étendues, ils attestent un esprit observateur et philosophique. Plusieurs de ces travaux lui ont valu des mentions académiques.

La thèse de Lecadre : *Dissertation sur le siège et la nature de l'hypocondrie*, revèle déjà l'aptitude de son esprit à la généralisation et prouve la solidité de ses études médicales.

Comme conclusion du sujet qu'il traitait, il disait : « Si, à ces raisons, l'on joint celles dont nous nous sommes servi dans le courant de cette dissertation pour prouver la véritable nature de l'hypocondrie, on verra sur quoi nous sommes fondé à ne pas admettre l'hypocondrie comme une névrose, mais bien comme une gastro-entérite chronique qui agit avec énergie sur le cerveau prédisposé à l'irritation. » C'est du Broussainisme pur ; mais l'hypocondrie est beaucoup plus que cela : un syndrome complexe qui relève de la psychologie, de la physiologie et de la pathologie.

En lisant à la Société Havraise d'Études diverses son mémoire sur l'*Utilité des études anatomiques*, il veut montrer que, de nos jours, l'adage « le maître l'a dit » n'est plus une raison suffisante et que le terrible « pourquoi » force le savant à s'appuyer sur des preuves. De là, dit-il, l'obligation pour tout homme du monde d'acquérir une foule de notions générales, jadis réservées aux savants.

C'est dans une même pensée qu'il étudie la *rage*, dit ce qu'elle est, montre ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. A cette époque, un tel travail pouvait rendre de réels services, mais, grâce aux travaux de Pasteur, la rage n'est plus aujourd'hui une affection fatale et la thérapeutique d'alors n'est plus qu'un souvenir.

Non moins utile et fécond en résultats, son travail sur le

Digitized by Google

Suicide, cette plaie grandissante des temps présents. S'il n'apporte aucune idée nouvelle et particulière, ses conclusions valent d'être citées : « Les développements de notre civilisation ont contribué à multiplier les causes du suicide ; les instincts naturels ont disparu peu à peu, et lorsqu'à ce fatal changement vient se joindre l'oubli de principes religieux et moraux, l'homme ne connaît plus de frein, et le suicide ne tarde pas à lui paraître le seul remède à bien des misères, à bien des déceptions. » Parole d'une profonde justesse, et les tables de mortalité depuis un demi-siècle viennent apporter à cette affirmation une cruelle autorité. Les temps sont sévères, les esprits inquiets, les croyances s'estompent et les suicides se multiplient.

Son récit sur l'*épidémie de colique* qui régna au Havre, en 1817 et 1818, est une page d'histoire locale intéressante. Quelle en fut la cause, dit-il ? Le public voulut voir un empoisonnement où il n'y avait qu'une affection névralgique des deux systèmes nerveux, le ganglionnaire et le cérébro-spinal.

Fort curieuse est son observation d'un cas de *Tératologie*, présentée par une femme privée de l'avant-bras gauche et des extrémités abdominales et qui trouva, malgré cela, à se marier et eut sept enfants. Il se livre, à ce sujet, à quelques digressions sur la genèse de ces monstruosités. Il y fait preuve d'une saine et vaste érudition et conclut avec les auteurs que la cause ou les causes de ces monstruosités restent inconnues.

Nous pourrions critiquer, si nous ne savions que Lecadre n'était pas chirurgien, sa relation d'une *Hernie inguinale avec symptôme d'étranglement et sphacèle du scrotum*. Mais l'on n'avait point alors nos procédés modernes d'antisepsie, l'on redoutait les opérations et l'on confiait plus volontiers à la nature médicatrice le soin de tout mener à bien, ce qui fut du reste ici le cas.

Nous n'avons que des éloges à donner à son étude sur la *Névralgie intercostale*, véritable monographie : il est difficile d'être plus exact, plus précis, plus complet. Il y émet une idée fausse : « L'angine de poitrine, dit-il, n'est qu'une névralgie. » On sait aujourd'hui qu'elle est due à une maladie des artères coronaires (Huchard).

Il y avait déjà vingt ans que Lecadre était médecin des Ponts

Digitized by Google

et Chaussées, lorsqu'il publia ses *Etudes sociales hygiéniques et médicales sur les ouvriers employés au port du Havre.*

Cette étude est un véritable modèle du genre. Il expose tout d'abord les travaux qui sont à exécuter, et les catégories diverses des ouvriers qui doivent y correspondre; il donne le prix des salaires pour chacun; il examine ensuite la durée du travail, la fatigue, les dangers particuliers à chacun, les inconvénients ou les avantages de leur habitation ou de leur genre de vie. Il ne craint pas de s'arrêter à l'âge, la constitution, les habitudes, les nationalités diverses des ouvriers, et il sème son récit d'observations et de conseils les plus pratiques, les plus judicieux.

Il aborde ensuite l'examen des maladies des ouvriers occupés par les Ponts et Chaussées : affections médicales et chirurgicales. Le savoir et le dévouement rivalisent à l'envi; et nous dirons la bonté elle-même, car il est tel récit d'accidents graves où le médecin laisse voir sa généreuse pitié.

Il la compléta en décembre 1857, dans un second mémoire intitulé : « *Nouveau chapitre aux études sociales, hygiéniques et médicales.* « Vous ne faites point voir, lui avait-on dit, le moyen de remédier aux nombreux inconvénients qui entourent le logis de l'ouvrier; vous ne cherchez pas assez comment on pourrait arriver à quelque chose de mieux !

En montrant le mal, c'était indiquer quel remède devait être employé, et cette seconde partie ne le cède en rien à la première. Beaucoup a été fait depuis, dans ce but d'hygiène sociale, mais il ne faut pas oublier ceux qui en ont été les promoteurs.

Toujours en éveil pour recueillir les faits intéressants de sa pratique, Lecadre nous rapporte ce cas curieux de *Mutité spontanée* survenue chez un ouvrier âgé de seize ans, sans cause apparente et qui guérit du reste spontanément.

Les questions d'hygiène ont été de la part de Lecadre l'objet d'études spéciales et qui furent remarquées, et c'est ainsi qu'il pose ces trois intéressantes questions : « 1° Peut-on abolir sans inconvénients les quarantaines ? 2° Par quels moyens pourrait-on empêcher la sophistication des denrées alimentaires ? 3° Comment pourrait-on, dans les grandes cités coupées de

Digitized by Google

rivières et de canaux, utiliser les matières fécales au profit de l'agriculture et sans nuire à la santé des habitants ? »

Le sujet est vaste ; mais Lecadre en suit l'étude avec méthode et clarté. Il affirme « qu'on peut, sans inconvénients, abolir les quarantaines dans tous les ports autres que ceux de la Méditerranée ». Les idées de Lecadre n'ont point prévalu, les quarantaines et les cordons sanitaires sont reconnus de toute nécessité. « L'éparpillement, dit-il ailleurs, est la garantie la plus sûre contre la propagation du choléra. » Les pavillons d'isolement sont au contraire la formule moderne et partout ils existent.

Il demande contre la sophistication des aliments « de la part de l'autorité, de l'énergie, de la suite dans les déterminations, une juste application des mesures et quelques sacrifices d'argent » ; toutes propositions des plus sages, des plus pratiques.

Quant aux matières excrémentitielles, Lecadre demande que ces déchets organiques soient utilisés par l'agriculture ; il rejette le système du tout à l'égout, et demande des tinettes ou des fosses fixes bien étanches ; ces questions sont encore aujourd'hui débattues.

C'est encore de l'hygiène qu'est née cette œuvre qui restera comme un des titres les meilleurs de Lecadre à la reconnaissance de la postérité, j'ai nommé la *Société protectrice de l'enfance* dont il fut le promoteur. Qui donc avait déterminé, en 1868, cet excédent des décès sur les naissances ? Le chiffre s'élevait à 240. « Surpris d'un pareil résultat, dit-il, j'ai voulu faire une étude à cet égard », et il nous a donné ce long et consciencieux travail, qui ne comprend pas moins de cinq chapitres et 69 pages. Frappé de la mortalité du jeune âge, il dit : « Mais l'enfant qui vient au monde, qui le préservera contre l'ignorance, contre l'incurie, contre la négligence, la mauvaise volonté ? » Sa parole fut entendue, et il a laissé cette société qui devient l'auxiliaire dévouée, intelligente, des mères de familles, et qui est là pour lutter contre l'incurie ou la mauvaise volonté. Encore une fois, honneur à Lecadre.

Cette esquisse des travaux de Lecadre nous paraît suffire pour montrer son indiscutable valeur médicale et professionnelle. Elle se révèle peut-être plus encore dans une œuvre qui forme un tout complet, alors que tous les travaux cités n'ont

Digitized by Google

entre eux aucun lien direct, j'ai nommé son *Histoire des Epidémies qui ont régné au Havre et dans son arrondissement de 1348 à 1883*. C'est l'œuvre maîtresse de Lecadre, elle surpasse de beaucoup en intérêt et en valeur toutes ses autres publications.

Il s'était en quelque sorte préparé depuis longtemps à ce travail. Dès 1835, il donnait son essai de *Topographie statistique et médicale de la ville du Havre*. C'était à l'époque un travail neuf, original. Très peu en ce genre avait été fait avant lui. Il ne cessa chaque année de présenter ce tableau statistique, et à la séance de la Société Havraise d'Etudes diverses, il lisait encore un chapitre le 15 janvier 1883.

Qu'on nous permette de rappeler ce qu'est son *Histoire des épidémies*. Ce travail, resté manuscrit (N° 270 du fonds de la Bibliothèque de la ville du Havre), tout entier de la main de son auteur, comprend deux volumes reliés in-4°, le premier de 906 pages, et le second de 688 et XVIII pages de table des matières. Lecadre l'a divisée en cinquante-quatre chapitres. Dès le premier, il s'arrête sur quelques considérations sur les épidémies, leur étiologie, leur pronostic et leur traitement, et débute dès le second par l'histoire de la peste de 1348. De cette date, il nous conduira jusqu'en 1882, en faisant l'historique de toutes les épidémies urbaines et suburbaines de la ville et de l'arrondissement du Havre. Il y fait preuve d'esprit critique et d'une instruction sérieuse et étendue.

Combien il est regrettable qu'un travail d'un tel intérêt n'ait pas été publié. Ne serait-ce pas le devoir de nos assemblées communales et départementales qui, avec le secours de l'Etat, pourraient, sans lourdes charges faire imprimer ces documents précieux, auxquels beaucoup de savants souscriraient.

Telles furent ses œuvres médicales. Elles suffiraient certes à légitimer sa notoriété, confirmée au reste par des honneurs publics, ainsi que nous l'avons rappelé.

Mais Lecadre a encore un autre titre à la reconnaissance de la cité havraise. Le 16 novembre 1833, dans le salon vert d'un très bel appartement, rue de la Communauté, n° 15, seize personnes se réunissaient pour fonder au Havre une société académique où l'on étudierait les sciences, les lettres et les arts, et cette réunion était l'œuvre de Lecadre et de Baltazard. La

Digitized by Google

Société Havraise d'Etudes diverses était, dès ce jour, officiellement fondée.

En novembre 1883, nous fêtions les noces d'or de notre Société dont Lecadre était alors président. Amertume de la vie! Retenu au lit par la broncho-pneumonie qui l'emporta, il ne put assister à cette réunion et, alors secrétaire-général, je dus lire son discours où il retraçait, avec quelle satisfaction et quel talent, les diverses phases de la Société pendant ces cinquante années. Rappelons pour mémoire qu'il en fut président de 1853 à 1855, de 1866 à 1868, de 1872 à 1874, et de 1880 à 1883.

Dans les assemblées générales où il prit la parole, il a prononcé divers discours extra-médicaux dont quelques-uns sont remarquables et qui tous prouvent l'étendue et la variété de ses connaissances.

Dans son discours de 1853, il nous montre l'évolution de la science, des lettres et des arts depuis Moïse jusqu'aux temps modernes.

Avec quelle heureuse ingéniosité il traitera plus tard de la *sociabilité* « ce penchant, dit-il, prononcé pour la transmission des idées et de l'expression par le langage, résultat d'un don naturel dévolu à l'homme sur la terre ». Lecadre apporte à sa thèse les plus heureux développements. Il termine en montrant que c'est ce besoin de sociabilité dont est sortie, ainsi que tant d'autres, la Société Havraise d'Etudes diverses.

Sans le cœur, la tête et l'intelligence seules ne suffiraient pas ; et dans ses notices sur Baltazard, Millet-St-Pierre, et son ami et confrère, son émule du collège de Nantes, le docteur Lucas-Championnière, il révèle sa sensibité.

N'oublions pas encore son intéressante étude comparative sur Broussais et Laënnec, sur Lesueur et Dicquemare, où sa plume alerte et judicieuse sait ici faire revivre de précieux souvenirs de scolarité médicale. Quel intérêt en lisant ces lignes écrites par un élève de Broussais et de Laënnec ; nul aussi n'a mieux que lui parlé de ces deux figures havraises : Dicquemare et Lesueur, gloire de notre cité.

Citons encore son éloge de l'ingénieur Frissard, premier président de la Société Havraise d'Etudes diverses, auquel Le Havre a dû d'importants travaux.

Digitized by Google

C'est avec un égal intérêt qu'on lira cette triste histoire d'un *Aéronaute Havrais*, le docteur Le Berrier, qui eut l'étrange idée de construire un ballon dirigeable. Il déserta une belle clientèle pour poursuivre son idée malheureuse, vit un jour, sur le Champ de Mars, à Paris, son ballon déchiré par la foule, et mourut ruiné à l'hôpital.

Non moins heureux son discours sur la *Vulgarisation*, prononcé en séance générale du 2 août 1868, lors de l'Exposition maritime. Ce fut un discours remarquable, et certes, de la plus heureuse inspiration.

Quel intéressant épisode rappelé par Lecadre sous le titre : *La première conférence au Havre*, en 1828, faite par M. Charles Durand, avocat. « C'était à l'époque, dit-il, où la science donnait la main à la littérature et celle-ci aux beaux-arts, pour s'élancer à la conquête du beau et du grand... Le succès de cette conférence fut, ajoute-t-il, immense ».

Intelligence distinguée, travailleur persévérant, esprit très élevé, cœur humain et généreux, quels dons heureux reçus de la nature et avec quel soin cultivés ! Vice-Président de l'Association départementale des Médecins de la Seine-Inférieure, fondateur de la Société Havraise d'Études diverses dont il fut quatre fois, en cinquante ans, le président, fondateur de la Société protectrice de l'Enfance, recherché par les pouvoirs publics qui lui conférèrent de hautes charges et de hautes dignités, Lecadre a laissé partout des souvenirs qui lui survivront.

Lecadre représente bien le médecin instruit et dévoué, le savant de province, laborieux et modeste, qui, sans éclat, sans bruit, fait autour de lui beaucoup de bien, et c'est encore, ce nous semble, le plus bel éloge que l'on puisse faire de Lecadre.

Digitized by Google

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DE L'ANNÉE 1899

pour Octobre, Novembre et Décembre

par M. A. DUMÉNIL

Membre correspondant

Octobre

Moyenne thermométrique : + 10°60, à peu près égale à la moyenne normale ; les minima ont varié de + 2°8 le 10, à + 13° le 28 ; les maxima de + 10°3 le 25 à + 18° le 27, et les moyennes quotidiennes : de + 7°60 les 10 et 20 à + 15°35 le 28.

Il a fait très doux les cinq derniers jours du mois ; par contre il a gelé à glace les 9, 10 et 19.

Moyenne barométrique : 765m/m2, supérieure de 4m/m2 à la moyenne normale ; minimum, 744m/m le 1er à 2 heures du soir ; maximum : 774m/m le 21 à 9 heures du soir. Variations barométriques : baisse de 12m/m du 10 au 11 ; de 12m/m du 25 au 26 ; et de 8m/m du 29 au 30. Hausse de 19m/m du 1er au 2, dont 13m/m pendant la journée du 2 ; de 14m/m du 12 au 13 ; de 10m/m du 17 au 18, et de 13m/m du 30 au 31.

Moyennes quotidiennes au-dessous de 750m/m : le 1er ; entre 750 et 760 : les 2, 12 et 30 ; entre 760 et 770 : les 3, 4, 5, 6, 7, 8, 10, 11, 13, 14, 15, 16, 17, 26, 27, 28, 29, 31 ; de 770 et au-dessus : les 9, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25.

Pendant ce mois on n'a vu aucun éclair, ni entendu le ton nerre atmosphérique.

Ce mois d'octobre est l'un des plus beaux qu'on ait observé ici depuis 12 années consécutives ; il se partage en deux périodes de beau : du 3 au 12 et du 14 au 30. Sur les 9 jours de chutes de pluie, il y en a 4 de gouttes insignifiantes ; la hauteur d'eau · 28m/m3, est inférieure de 70m/m4 à la moyenne nor-

Digitized by Google

male. Voici trois années consécutives que les conditions atmosphériques en octobre sont très favorables pour faire les semailles du blé et pour récolter les betteraves et les pommes à cidre.

On n'a point revu d'hirondelles depuis le matin du 13; journée froide, de pluie, de grêle et de forts vents d'ouest.

Novembre

Moyenne thermométrique : + 8°39, supérieure de + 1°60 à la moyenne normale ; les minima ont varié de + 12°5 le 5 à + 0°2 le 17 ; les maxima : de + 18°5 le 2 à + 5° le 30 ; et les moyennes quotidiennes de + 14°05 le 5 à + 3°80 le 17.

Moyenne barométrique : 766m/m9, supérieure de 3m/m5 à la moyenne normale ; minimum : 753m/m le 8, de 6 heures du matin à midi ; maximum : 781m/m le 17 de 10 heures du matin à 4 heures du soir.

Variations barométriques : baisse de 11m/m du 1er au 2 ; de 14m/m du 7 au 8 ; de 9m/m nuit du 9 au 10. Hausse de 7m/m le 6 ; de 6m/m le 9 ; de 15m/m du 10 au 11 ; de 7m/m du 14 au 15.

Moyennes quotidiennes au-dessous de 760m/m : les 2, 3, 4, 5, 8, 10 ; entre 760 et 770 : les 1er, 6, 7, 9 ; entre 770 et 780 : les 11, 12, 13, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30 ; de 780 et au-dessus : le 17.

Ce mois a été très beau, doux et calme, avec plusieurs belles journées de soleil comme aux beaux jours de l'été, ayant beaucoup de ressemblance avec les mois de novembre des deux dernières années 1897 et 1898, qui furent très beaux et assez doux. Sur les 9 jours de chutes de pluie, il y en a eu 5 de gouttes insignifiantes ; la hauteur d'eau recueillie pendant 4 jours n'a été que de 31m/m 5 de hauteur, quantité inférieure de 42m/m5 à la moyenne normale.

Les chênes, les ormes et les pommiers portent encore beaucoup de leurs feuilles jaunissantes le dernier jour du mois ; les hêtres en étaient déjà totalement dépouillés dès les premiers jours.

Passage d'*oies* sauvages allant au S.-O. les 15 et 16.

Digitized by Google

Décembre

La moyenne thermométrique de ce mois n'est que de + 0°60, inférieure de + 3° à la normale ; la moyenne des 15 jours consécutifs de gelées, du 9 au 23 inclus, n'était que de — 3°30.

Les minima ont varié de — 11°6 le 14 à + 5°7 le 30 ; les maxima de + 10°5 le 7 à — 5° le 13, et les moyennes quotidiennes de + 7°75 les 6 et 7 à — 7°70 le 14.

Moyenne barométrique : 761m/m à peu près égale à la moyenne normale ; minimum : 729m/m le 29, à 6 heures du soir ; maximum : 777m/m5 le 3, à 2 heures de l'après-midi.

Variations barométriques très fréquentes et très accentuées. Baisse de 6m/m du 3 au 4 ; de 10m/m du 5 au 6 ; de 13m/m du 6 au 7 ; de 7m/m du 11 au 12 ; de 9m/m du 12 au 13 ; de 7m/m du 13 au 14 ; de 6m/m du 22 au 23 ; de 7m/m du 24 au 25 ; de 9m/m du 25 au 26 ; de 7m/m le 26 ; de 10m/m le 28 ; de 20m/m du 28 au 29. Hausse de 6m/m du 1er au 2 ; de 8m/m du 7 au 8 ; de 13m/m du 8 au 9 ; de 12m/m du 14 au 15 ; de 17m/m du 29 au 30 ; de 16m/m du 30 au 31.

Moyennes quotidiennes au-dessous de 735 : le 29 ; entre 740 et 750m/m : les 27, 28 et 30 ; entre 750 et 760 : les 7, 8, 12, 13, 14, 26, 31 ; entre 760 et 770 : les 1er, 5, 6, 9, 10, 11, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 22, 23, 24, 25 ; de 770 et au-dessus : les 2, 3, 4 et 21.

Ce mois a commencé par un temps assez doux pendant les huit premiers jours, avec pluies les 1er, 5, 6 et 7, puis vient une série de quinze jours consécutifs de fortes gelées, avec beau temps du 9 au 23 inclus, pour se terminer ensuite par des pluies, forts vents soufflant en tempête très violente les 28 et 29, sous l'influence de forte dépression barométrique de 729m/m le 29.

La hauteur d'eau : 46m/m4, a été recueillie en 8 jours, les autres chutes n'ayant donné que des gouttes insignifiantes ; cette hauteur d'eau est inférieure de 27m/m à la normale.

Il y a eu un seul jour de chute de neige : le 11, ne couvrant le sol que d'une faible épaisseur de 25m/m, et deux jours de verglas.

Digitized by Google

JOURS du Mois	Chutes de pluie	Hauteur d'eau en millimètres	Chutes de grêle	Chutes de neige	Épaisseur de neige en millimètres	Gelée blanche	Gelée à glace	Brouillards	Orages	Ciel pur	Ciel nuageux	Ciel couvert	Direction du Vent
1er	1	5m/m	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S.
2	1	2	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
3	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
4	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
5	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
6	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. E.
7	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	E.
8	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	E.
9	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	—	E.
10	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	—	E.
11	1	0.	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	S. E.
12	1	4.	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	O.
13	1	9.	1	—	—	—	—	—	—	—	1	—	O.
14	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	S.
15	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	S. E.
16	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	S. E.
17	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	—	S.
18	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	—	S.
19	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	—	E.
20	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	—	S. E.
21	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	—	S. E.
22	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	—	S. E.
23	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	S.
24	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	N.
25	—	—	—	—	—	1	—	1	—	—	1	—	E
26	1	0.	—	—	—	1	—	1	—	—	1	—	S.
27	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	S.
28	1	0.3	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
29	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. O.
30	1	8.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	N. O.
31	1	0.	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	N. O
Totaux et Moyennes	9	28m/m3	1	—	—	13	3	6	—	9	17	5	S. S. E.

Digitized by Google

THERMOMÈTRE			Moy. barométrique au niveau de la mer à 0°	Observations principales
ma	Maxima	Moyennes		
	+15°	+11°	743m/m4	Pluie, forts vents S.
3	14.7	12.	757.2	Pluie, forts vents S. O.
6	14.8	11.70	766.5	Beau.
8	16.	11.90	762.	Beau.
2	17.	12.10	761.5	Beau.
8	12.3	11.05	765.4	Beau, mais ciel couvert.
	13.	9.	768.4	Beau.
3	14.8	10.05	772.4	Beau.
8	12.6	8.20	770.	Beau.
8	12.5	7.65	769.6	Beau.
	12.	8.	761.6	Pluie le soir et la nuit,
	15.	12.50	752.9	Brouillard, pluie soir et la nuit.
2	11.6	9.40	762.2	Pluie, grêle, forts vents O.
2	11.7	7.45	766.7	Beau. Halo solaire partiel à 11 h. 30.
5	11.4	7.45	763.	Beau, forts vents S.-E.
7	15.	10.85	760.2	Beau forts vents S.-E.
6	16.6	11.60	764.2	Beau,
2	16.	10.60	770.7	Beau.
	13.4	8.20	771.	Beau.
	12.2	7.60	771.1	Beau.
8	15.4	9.60	772.9	Beau.
8	17.4	12.10	772.7	Beau.
	16.5	12.25	770.1	Beau, brouillard le soir et la nuit.
	16.	13.50	772.	Beau ; brouillard matin.
	10.3	8.15	771.1	Beau, brouillard matinée.
6	14.	9.30	764.	Beau ; brouillard et gouttes le soir.
3	18.	14.65	760.8	Brouillard très épais à 6 h. du matin, beau le jour.
	17.7	15.35	761.5	Pluie l'après-midi et le soir.
7	14.3	12.50	764.1	Beau, mais ciel couvert.
	14.	13.	759.4	Pluie.
6	13.2	9.90	767.8	Gouttes matinée. Beau l'après-midi.
87	+14°33	+10°60	765m/m2	Vents dominants entre S.-O. et E. par S. et S.-E.

Digitized by Google

Observations météorologiques du mois de Novembre 1899, faites à Yébleron (Sei

JOURS du Mois	Chutes de pluie	Hauteur d'eau en millimètres	Chutes de grêle	Chutes de neige	Épaisseur de neige en millimètres	Gelée blanche	Gelée à glace	Brouillards	Orages	Ciel pur	Ciel nuageux	Ciel couvert	Direction des Vents
1er	—	—m/m	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	S.
2	1	0.	—	—	—	—	—	—	1	—	1	—	S.
3	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S.
4	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S.
5	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S.
6	1	1.5	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	N.
7	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	S. O.
8	1	11.	—	—	—	—	—	—	—		1	—	O.
9	1	5.	—	—	—	—	—	—	1	—	1	—	O.
10	1	14.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. O.
11	1	0.	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
12	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. O.
13	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	O.
14	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	S. E.
15	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	—	E.
16	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	S. E.
17	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	—	E.
18	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—	1	N. E.
19	—	—	—	—	—	—	—	—	—		—	1	E.
20	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	N. O.
21	—	—	—	—	—	1	—	1	—	—	1	—	N. O.
22	1	0.	—	—	—	1	—	1	—	—	—	1	O.
23	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. O.
24	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. O.
25	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	S. O.
26	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	S. O.
27	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	S. O.
28	1	0.	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	O.
29	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	N. E.
30	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	S. E.
Totaux et Moyennes	9	31m/m5	—	—	—	7	4	5	2	2	16	12	S. O. S. O.

Digitized by Google

ieure), jusqu'au 9 Novembre, puis à l'hospice de Fauville, par A. Duménil.

THERMOMÈTRE		Moy. barométrique au niveau de la mer à 0°	Observations principales
Maxima	Moyennes		
+13°	+ 8°40	761m/m4	Beau ; forts vents S.
18.5	13.75	754.6	Pluie, éclairs, tonnerre le soir, au S.-O., O., N.-O.
15.3	13.40	756.4	Beau.
16.	13.80	758.3	Beau, mais couvert.
15.6	14.05	758.5	Gouttes matinée et l'après-midi.
12.2	11.25	761.2	Pluie matinée ; beau l'après-midi.
12.2	8.60	765.	Beau, mais couvert.
10.8	9.60	754.3	Pluie matinée. forts vents O.
13.	10.60	763.4	Tonnerre, éclairs matin, pluie, soir : **Halo** solaire.
15.5	11.75	757.9	Pluie, forts vents S.-O.
13.	9.60	770.1	Beau ; gouttes le soir.
12.5	10.25	774.2	Beau ; le soir : **auréole** lunaire.
14.	10.50	774.9	Beau ; le soir : **auréole** lunaire.
9.4	6.70	770.7	Beau ; forts vents S.-E.
10.5	5.85	775.8	Beau.
8.4	5.50	779.1	Beau ; le soir : **auréole** lunaire.
7.4	3.80	780.5	Beau.
7.6	4.70	779.2	Beau.
6.4	5.55	775.6	Beau.
8.7	6.35	772.	Beau.
8.4	5.60	775.	Beau, brouillard matin. **Halo** solaire 11 h. 20 à midi.
8.5	5.55	775.7	Brouillard matin, gouttes l'après-midi.
9.	7.70	775.8	Beau, mais couvert.
8.4	7.70	773.6	Beau, mais couvert.
10.	8.	774.8	Beau. Nouvelles taches solaires.
9.7	5.70	776.1	Beau.
8.8	5.10	776.5	Beau.
9.8	8.30	778.	Brouillard, gouttes matinée.
11.2	9.80	777.	Beau.
5.	4.40	773.6	Brouillard très épais toute la journée.
+10°96	+ 8°39	766m/m9	

Digitized by Google

Observations Météorologiques du Mois de Décembre 1891

JOURS du Mois	Chutes de pluie	Hauteur d'eau en millimètres	Chutes de grêle	Chutes de neige	Epaisseur de neige en millimètres	Gelée blanche	Gelée à glace	Brouillards	Orages	Ciel pur	Nuageux	Couvert	Direction du Vent	[illegible]
1er	1	0m/m8	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	O.	[illegible]
2	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	—	N.	[illegible]
3	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	E.	[illegible]
4	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	S O.	[illegible]
5	1	1.8	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	O.	[illegible]
6	1	13.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. O.	[illegible]
7	1	0.5	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	E.	[illegible]
8	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	N. E.	[illegible]
9	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	—	E.	[illegible]
10	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	S. E	[illegible]
11	—	—	—	1	25m/m	—	1	—	—	—	—	1	O.	[illegible]
12	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	S.	[illegible]
13	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	S. E.	[illegible]
14	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	—	N. E.	[illegible]
15	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1	O.	[illegible]
16	—	—	—	—	—		1	—	—	—	1	—	S. E.	[illegible]
17	—	—	—	—	—	—	1	—		—	—	1	E.	[illegible]
18	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	S. E.	[illegible]
19	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	E.	[illegible]
20	—	—	—	—	—	—	1	1	—	—	—	1	S. E.	[illegible]
21	—	—	—	—	—	—	1	1	—	—	—	1	S. E.	[illegible]
22	—	—	—	—	—	—	1	1	—	—	—	1	S. E.	[illegible]
23	1	9.	—	—	—	—	1	1	—	—	—	1	S. E.	[illegible]
24	1	15.	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	S.	[illegible]
25	1	0.5	—	—	—	—	1	—	—	—	1	—	N. O.	[illegible]
26	1	2.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. O.	[illegible]
27	1	1.3	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. O.	[illegible]
28	1	0.	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	S. O.	[illegible]
29	1	2.5	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. O.	[illegible]
30	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	S. O.	[illegible]
31	—	—	—	—	—	—	—	—	—		1	—	O.	[illegible]
Totaux et Moyennes	11	46m/m4	—	1	25m/m	1	19	8	—	2	10	19	S. E. S. O.	[illegible]

Digitized by Google

'HERMOMÈTRE a	Maxima	Moyennes	Moy. barométrique au niveau de la mer à 0°	Observations principales
	+ 8°5	+ 5°65	769m/m9	Pluie la nuit.
	7.8	5.30	773.5	Beau ; le soir : étoiles filantes sous Pégase et Poissons.
	6.4	3.20	776.8	Beau.
	5.6	2.90	773.2	Beau . le soir : Croissant lunaire auprès de Vénus
	10.	5.60	769.5	Pluie et brouillard.
	10.	7.75	763.3	Pluie.
	10.5	7.75	753.8	Brouillard et pluie.
	1.7	1.35	757.4	Beau.
	— 1.7	— 4.20	766.7	Beau.
	— 2.7	— 5.35	766.2	Beau.
	— 2.6	— 5.40	765.3	Neige matinée.
	— 2.8	— 5.15	758.7	Beau.
	— 5.	— 6.90	752.6	Beau.
	— 3.8	— 7.70	751.2	Beau.
	+ 3.	— 2.10	761.	Beau.
	0.	— 3.10	762.4	Beau.
	— 2.7	— 5 65	760.5	Beau.
	+ 1.2	— 1.75	763.8	Beau.
	0.6	— 3.20	765.9	Beau.
	2.6	+ 0.30	766 3	Brouillard, verglas.
	2.	1.	770.	Brouillard très épais à 20 mètres.
	0.	— 1.10	768.	Brouillard matinée.
	2.8	+ 0.80	765.	Pluie, brouillard, verglas.
	6.4	3.60	766.	Pluie, brouillard.
	6.6	5.60	761.6	Pluie matinée, beau l'après-midi ; soir : gelée.
	5.3	2.65	754.5	Pluie. Forts vents S.-O. ; le matin : auréole lunaire.
	3.8	2.90	749.	Pluie. Forts vents S.-O.
	6.7	3.50	743.4	Pluie. Forts vents S. O., brouillard matin.
	8.8	6.70	733.7	Tempête violente du S.-O. Pluie le soir.
	7.7	6.70	744.5	Forts vents S -O.
	6.7	4.20	757.6	Beau ; le soir : Vénus.
	+ 4°9	+ 0°60	761m/m	Vents dominants S.-E. et S.-O.

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPPORT

sur les Travaux de la soixante-sixième année

par M. ANDRÉ

Membre résidant

Messieurs,

Pour être tout à fait utile dans l'œuvre que vous avez bien voulu me confier, il faudrait que j'eusse l'érudition d'un savant et les qualités d'un critique. Je pourrais alors, des ouvrages qui me sont soumis, tirer la moëlle qu'ils renferment et vous en présenter toute la substance.

Mais, puisque je n'ai ni le talent, ni la science qui me permettraient d'être un rapporteur en même temps complet et agréable, je m'efforcerai, après vous avoir demandé votre indulgence, de faire un travail consciencieux, et peut-être réussirai-je à vous montrer ce que doit penser de vos études la foule dont je suis et que je représente avec toute son incompétence et sa naïveté !

Oui certes, il faudrait beaucoup d'érudition pour examiner des sujets si divers, où se mêlent les sciences et les lettres, où passent, devant les yeux du lecteur, les silhouettes évoquées de savants, de philosophes, de littérateurs, où se déroulent les vastes panoramas de notre planète, où chantent les vers, où rit la prose, où se rencontrent et s'allient l'utile et l'agréable. J'aurai donc à parler un peu de tout, et cepen-

Digitized by Google

dant, comme le philosophe, je ne sais guère qu'une chose : c'est que je ne sais rien.....

Le premier ouvrage qui se présente à nous est l'œuvre de notre collègue M. le docteur Jules Roger. C'est une étude complète, documentée, de la vie d'un de ses grands prédécesseurs, le médecin Broussais. L'œuvre d'un médecin, d'un de ces hommes qui nous imposent tant de diètes, de drogues amères, de régimes torturants quand ils pourraient en nous touchant du doigt, je n'en doute pas, dissiper nos malaises et faire évanouir nos maladies !.... J'ai brandi mon scalpel de critique...., mais hélas ! je me suis bien vite aperçu que je ne savais pas manier cet instrument de chirurgie littéraire... et je me suis résigné à suivre docilement l'auteur dans ses incursions en la vie de son héros.

M. Jules Roger divise son travail en deux parties, donne dans la première la biographie de Broussais, et dans la seconde, expose ses méthodes, critique ses principes, discute ses doctrines, en un mot, juge son œuvre.

Broussais, qui est né à Saint-Malo en 1772, est un de ces hommes dont la réputation a brillé d'un éclat tellement vif qu'il faut, pour qu'on puisse saisir nettement leur valeur, que le temps ait éteint la flamme éblouissante de cette auréole. Fils et petit-fils de médecins, il eut une jeunesse assez rude, fit de bonnes études littéraires au collège de Dinan où il montra déjà le caractère en même temps violent et généreux qui, plus tard, lui permit de s'imposer à ses contemporains. A peine sorti de philosophie, il s'enrôle dans les compagnies franches de Dinan, combat vaillamment, se signale par des actes de grande bravoure. Puis, malade, il quitte l'armée, commence sa médecine, part ensuite comme chirurgien sur divers navires, notamment sur le *Bougainville,* et quand il revient, enrichi par sa part de butin, il apprend que son père et sa mère ont été assassinés par les chouans. Après quatre nouvelles années d'étude où il reçoit les leçons des plus grands maitres, il va comme aide-major au camp d'Utrecht, passe

Digitized by Google

plusieurs années sur les champs de bataille en diverses contrées de l'Europe et notamment reste six ans en Espagne où il étudie la médecine non seulement en observant les malades que lui livre la guerre, mais encore en faisant de nombreuses autopsies.

L'empire s'écroule, Broussais rentre à Paris et, nommé professeur au Val-de-Grâce, il ouvre un cours libre de médecine qui obtient un succès considérable. Ce n'est pas l'éloquence qui est la cause de ce grand succès, car il est obligé d'avoir des notes, de lire son cours, et il le lit souvent mal, mais c'est l'inspiration enthousiaste que fait naître à chaque instant l'ardente conviction de l'homme. Il n'y a plus alors un professeur au milieu de ses élèves, mais un tribun qui « entraîne les volontés et commande l'enthousiasme. » On allait écouter par curiosité cet homme à la parole vibrante et chaude, à la physionomie d'une expressive mobilité, on se passionnait avec lui, pour lui.... Son cours se continuait à l'hôpital, où l'observation se faisait au lit du malade, à l'amphithéâtre, où il interrogeait les organes. Et c'est là surtout, devant le cadavre, qu'il était vraiment beau quand l'autopsie venait confirmer la vérité de son diagnostic. « La figure illuminée, les yeux étincelants, il triomphait, il défiait ses contradicteurs »....

Il mourut à l'âge de 66 ans, en pleine vigueur intellectuelle, en plein travail, sans s'être laissé abattre un seul instant par la maladie ou la souffrance.

Avant de passer à la seconde partie de son étude, le docteur Jules Roger, pour parfaire le portrait de Broussais, tient à mettre sous nos yeux une page du maître où celui-ci nous expose ses opinions en théologie et en métaphysique : il croit en une intelligence supérieure qui a, sinon créé, du moins tout coordonné, mais il ne pense pas devoir adresser à cette force coordonnatrice d'autre culte que celui « d'exercer l'intelligence humaine et les sentiments supérieurs pour aboutir au plus grand bien social ». — D'autre part, il ne croit pas à « l'âme immatérielle » et en tous cas « il ne craint, n'espère rien pour une autre vie parce que, dit-il, il ne saurait se la représenter. » M. J. Roger croit relever dans cette profession de foi une contradiction. Il l'expose en disant que Broussais, empêché d'espérer ou de craindre quelque chose d'une autre

Digitized by Google

vie parce qu'il ne saurait la concevoir, devrait alors nier l'existence d'une intelligence créatrice qu'il ne saurait non plus se représenter. La contradiction n'est qu'apparente : Broussais a sous les yeux un effet, le monde, et il ne peut empêcher son esprit de lui assigner une cause, bien qu'il ne puisse imaginer celle-ci ; mais quand il s'agit de concevoir sans nécessité une autre vie et surtout de se créer à ce sujet des espérances ou des craintes qui pourront modifier profondément la façon de vivre,

Et propter vitam vivendi perdere causas

il faut au moins, ce semble, qu'on puisse se représenter cette vie puisque cette possibilité sera la seule raison qu'on aura d'en admettre l'existence.....

Mais nous abordons la seconde partie du travail de M. J. Roger, l'étude de l'œuvre de Broussais. Celle-ci se divise en deux parties, l'une que notre honorable collègue juge très utile, œuvre d'entraînement vers une méthode nouvelle, l'observation des organes, l'étude du cadavre, l'autopsie ; l'autre qui n'a pas survécu à son auteur, œuvre de théorie imaginant un système beaucoup trop affirmatif pour qu'il ne soit pas erroné.

Après de longues et patientes observations sur la fièvre hectique, ce mal qui parfois, sans causes apparentes, fait tomber en consomption des hommes d'abord robustes, Broussais publia un bel ouvrage « *Les Phlegmasies chroniques* » où il professe que l'essentialité des fièvres, c'est à dire l'existence latente de certaines d'entre elles dans un individu, était dûe à des inflammations chroniques. Comment expliquer la présence de ces inflammations, quel en est le support, quelle en est la cause ? C'est alors que le maître fait intervenir la propriété que, d'après Haller, la fibre musculaire a de s'irriter et de se contracter : irritation normale, et c'est la santé ; irritation moindre, et c'est la faiblesse ; irritation exagérée, et c'est la fièvre. Ainsi tous les états du corps humain, toutes les maladies dérivent de la même cause, de cette irritation. Leur nature ne dépend plus que du degré d'intensité de celle-ci.

Cette théorie, tôt démentie par les faits, niait l'existence du virus. Un élève du maître voulut l'expérimenter sur lui-même et fut victime de sa trop grande crédulité.....

Digitized by Google

Ainsi les théories que Broussais, avec son tempérament enthousiaste et convaincu avait, pour ainsi dire, imposées à ses élèves, n'avaient aucune valeur et ne lui survécurent pas. Il n'en fut pas de même de sa méthode expérimentale d'étude : l'exemple qu'il donna d'étudier sur les organes les effets des maladies révolutionna la médecine et fit plus pour la gloire du maître que tout son enseignement et que tous ses ouvrages. « Par là seulement il fut utile, par là il sera immortel », car sa méthode survivra à toutes les théories. Si les rayons Rœtgenn viennent aujourd'hui, dans certains cas, rendre inutile l'autopsie, cependant leur emploi est encore une méthode d'observation des organes.

Avant de mourir, Broussais se lança dans la phrénologie, étude des localisations dans le cerveau des différentes facultés. Il fut amené alors à constater que l'action des agents extérieurs est considérable sur l'état de l'âme et en conclut que celle-ci est de même nature que la matière à laquelle elle est liée indivisiblement. M. J. Roger fait remarquer que si les manifestations de l'âme immatérielle — du moi — dépendent de l'état du corps, c'est parce que celui-ci n'est qu'un instrument qui, suivant son état, rend plus ou moins bien les impressions reçues : tel un violon qui, selon qu'il est bien ou mal accordé, rend des sons différents sous les doigts habiles du musicien.

Quelle que soit l'opinion que l'on ait à ce sujet, que l'on soit ou non l'adversaire des conceptions métaphysiques de Broussais, on ne saurait se retenir d'admirer cet homme, violent peut-être, mais franc, loyal, généreux, dont notre collègue nous a tracé, en excellents termes, un portrait si sympathique.

En quittant *Broussais* pour la *Princesse de Clèves*, dont M. Leroi, dans une analyse extrêmement délicate d'un roman de Madame de la Fayette, va nous dépeindre les angoisses amoureuses, nous allons assister à la lutte de ce moi dont le grand médecin niait l'immatérialité, de cette volonté intelligente, avec les passions. « Les passions agitent le « moi », elles l'entraînent, elles l'aveuglent, mais elles ne le constituent pas. »

Digitized by Google

Nous allons voir qu'elles ne parviennent pas toujours à l'entraîner puisqu'il sait leur résister et les empêcher de se manifester par des signes extérieurs. Nous allons voir que l'amour et la volonté sont deux forces, parfois d'égale puissance, qui s'agitent l'une à côté de l'autre dans le corps humain.....

C'est la liaison toute platonique de la princesse de Clèves et du duc de Nemours que M. R. Leroi va nous retracer. Ici encore — et partout j'agirai de même — je suivrai l'auteur pas à pas en me gardant bien de chercher à le juger, car je craindrais trop de ressembler à « Gros-Jean qui prétend en remontrer à son curé ». J'aime les fleurs, et dans un parterre j'ai beaucoup de plaisir à en respirer les parfums, à en admirer les couleurs. Mais qu'un homme de goût, après avoir cueilli çà et là les plus belles d'entre elles et les avoir artistement rassemblées en un superbe bouquet, vienne me tendre celui-ci en me priant d'analyser chacune de ces corolles, je me récuserai parce que je ne suis pas botaniste. Il en sera de même ici et je vais me contenter d'admirer et de vous signaler le délicieux bouquet que M. Leroi a su former en butinant dans un jardin enchanteur. Je n'ai qu'un désir, qu'une ambition, vous donner l'envie de connaître, dans le texte même, une étude écrite en un style si élégant et si châtié.

Ayant d'abord montré, en quelques lignes, ce qu'il regarde comme la qualité dominante du XVIIe siècle : « la solidité », par opposition à la pacotille brillante, au clinquant d'autres époques — littérature et philosophie solides, architecture et peinture solides, femmes d'une beauté solide — et, c'est là que l'auteur veut en venir, — solide aussi le mérite des trois femmes dont il va nous parler, — notre distingué collègue nous présente trois médaillons artistement burinés par lui : le portrait de la duchesse d'Orléans, cette Henriette d'Angleterre que pleura Bossuet dans une oraison restée célèbre ; celui de la marquise de Sévigné et celui de Madame de la Fayette. La duchesse d'Orléans, visage riant, esprit sérieux et bien meublé ; la marquise de Sévigné qui sut faire ce tour de force de rester femme au sens le plus exquis du mot tout en étant un écrivain de grand mérite et qui, voguant sur un océan de profonde érudition, évita le pédantisme, cet écueil dangereux ; enfin Madame de la Fayette qui créa le roman d'analyse et nous

Digitized by Google

laissa, pour la grande joie des lettrés et des délicats, cet ouvrage délicieux qui s'appelle *La Princesse de Clèves.*

L'auteur, ensuite, fait de ce roman une analyse si exquise et si intéressante, qu'après avoir donné le désir impérieux de lire ce livre, il laisse la crainte d'une désillusion parce qu'on appréhende de trouver moins de charmes à l'ouvrage lui-même qu'on n'en rencontre dans la critique qui en est faite.

La Princesse de Clèves, que M. R. Leroi divise en quatre parties, est un roman « à action simple et ténue, comme une tragédie de Racine. »

Nous sommes à la cour du roi de France, et dans ce séjour enchanté paraît un astre éblouissant, Mademoiselle de Chartres. Le prince de Clèves s'éprend d'elle et l'épouse : mariage d'amour du côté du mari, mariage de raison du côté de la femme qui n'aime pas le prince de Clèves. Celui-ci s'aperçoit bien vite de l'indifférence de sa femme et souffre vivement de cet état de choses ; il se résigne toutefois, en soupirant....

Au cours d'un festin et d'un bal donnés à la cour, le duc de Nemours rencontre la princesse de Clèves, le plus beau et la plus belle : double coup de foudre !... La passion du duc se manifeste bientôt par la dureté qu'il témoigne aux femmes, celle de la princesse par le soin qu'elle prend de fuir les divertissements mondains.

Pendant ce temps le mari continue à aimer sa femme comme on aime le bon Dieu, lui témoigne un dévouement sans bornes et lui laisse entendre qu'il ne s'indignerait pas, tout en souffrant mille tortures, de la voir donner à un autre cet amour qu'elle n'a pu lui donner à lui-même. De tels sentiments ne paraissaient pas ridicules à une époque où tout ce qui touche à l'affection, à la passion même, est imprégné d'une grave poésie et où le dévouement est mis au-dessus de tout.

Cependant, le duc de Nemours ne peut se résoudre à épouser la reine Elisabeth d'Angleterre qu'on lui destine ; il veut rester en France pour vivre aux côtés de l'adorée, « dans l'ombre, silencieusement, mais près d'elle. » La princesse sait bien qu'elle est la cause de ce renoncement et apprend ainsi la violence de l'amour qu'on a pour elle, mais elle a les sentiments trop élevés pour songer à manquer à ses devoirs.

A l'occasion d'un deuil de la princesse, après la mort de

Digitized by Google

Madame de Chartres, le duc vient lui rendre visite. Ils sont seuls, en tête à tête.... L'aveu est dans leur attitude, dans leurs pensées, dans le son de leur voix.... mais ils ont assez de force de caractère pour ne pas prononcer le mot décisif.

Comment de Nemours deviendra-t-il certain de sa félicité ? Au cours d'une autre visite, le duc dérobe un portrait de la princesse et constate que celle-ci le voit et pourtant le laisse faire. Bientôt d'ailleurs l'émotion qu'elle ne peut cacher lors d'un accident où le duc est blessé, dévoile sa passion.

Ainsi, dans la première partie du roman, la passion nait et croit dans l'ombre ; dans la seconde, elle se fortifie et paraît soudain à la lumière. Dans la troisième, la princesse va chercher à combattre son amour en quittant la cour pour son château de Coulommiers et ne réussira qu'à donner naissance aux soupçons de son mari, qui bientôt se changeront en certitudes. Malgré sa douleur, le prince de Clèves ne s'abandonnera pas aux transports furieux ; fidèle aux principes qu'il a exposés à sa femme, il admettra, tout en le déplorant, que les droits de la passion sont supérieurs à tous les devoirs....

Mais voici la quatrième partie. La princesse est à Coulommiers et le prince, torturé par son amour, bien qu'il ne veuille point surveiller sa femme, éprouve cependant l'impérieux besoin de savoir. Un messager envoyé à Coulommiers est trompé par les apparences, et revient dire à l'infortuné que la princesse et le duc se rencontrent en secret. Le prince est profondément frappé par le désespoir, il tombe malade, sa femme accourt à son chevet, lui jure qu'il s'est trompé, mais, si elle le persuade, ne peut l'arracher à la mort.

Après toute cette lutte, le dénouement est le triomphe du devoir sur la passion... La princesse continuera à aimer le duc d'un amour dont elle mourra, mais elle ne lui tendra pas la main par dessus ce tombeau. La mort n'a pu tuer sa passion, mais elle a tué son bonheur. Quant au duc il est homme et le temps le consolera.

Si M. R. Leroi a déroulé sous nos yeux ce délicieux roman, c'est qu'il lui a semblé de nature à laisser dans notre esprit une impression nette et précise de la femme ou plutôt de la grande dame au XVIIe siècle. Pour lui, le siècle de Louis XIV est celui où la poésie, une poésie en même temps émue et

Digitized by Google

épurée, s'est dégagée de la femme avec le plus d'intensité. Il ne s'agit point d'ailleurs d'un type de précieuses, de ces sottes prétentieuses qui tentèrent de soumettre l'existence à des conventions aussi absurdes que nombreuses, mais d'un type féminin auquel « on ne saurait refuser avec sa dignité et sa noblesse, ou à cause de cette dignité et de cette noblesse, l'intérêt et la vie.»

Chacun de nous peut avoir un sentiment différent sur le siècle de Louis XIV : l'étude de notre collègue ne peut qu'affermir les uns dans leur admiration des caractères féminins de cette époque et ébranler fortement la conviction des autres. Dans une étude analogue, nous aurons bientôt le plaisir d'apprendre ce que pense l'auteur des personnages du siècle suivant.

A peine ai-je quitté les plaines parfumées où fleure bon, la belle prose de M. Leroi, et déjà M. Quoist m'invite à gravir avec lui les flancs toujours fleuris, mais souvent rocailleux du Parnasse. Hélas ! je ne suis guère préparé à faire cette ascension ! Si j'ai beaucoup lu, depuis que j'ai franchi, pour entrer dans la vie, le seuil du Lycée, je n'ai guère lu que de la prose. Aussi, quand on parle de poésie, j'entends encore chanter dans ma mémoire, les longs vers classiques que la césure coupait toujours, de six pieds en six pieds, en hémistiches égaux.... Pourtant, tout bien examiné, ce lointain souvenir ne pourra que m'être utile en cette circonstance, puisque les alexandrins de M. Quoist sont presque tous de beaux vers classiques.

Ce n'est point que je méprise la poésie plus moderne, où des rejets savants, des repos adroitement ménagés viennent produire mille effets divers. Le rythme, alors plus varié, permet de rendre le récit plus mouvementé, tantôt lent, tantôt vif, léger, grave, emporté ; et je veux, à l'appui de mon dire, prendre comme exemple un vers de l'auteur — car il ne dédaigne pas le genre moderne — où la césure, placée après

Digitized by Google

le neuvième pied, détache le mot « colossal » auquel elle donne ainsi un puissant relief :

.... Et tous frémirent sous son poids lourd, colossal.

D'ailleurs, pour un habile ciseleur, tous les genres sont bons, sauf ceux qui sont incompatibles avec l'harmonie : est-il rien de plus laid que l'affreux alexandrin sans césure, celui qu'on a appelé le vers amorphe pour le comparer aux substances sans forme définie, ou encore l'invertébré, parce qu'il est mou et difforme comme les animaux sans vertèbres ?.... M. Quoist qui, j'en suis sûr, partage mon dégoût, me permettra-t-il de déplorer qu'il ait laissé traîner parmi ses vers, une de ces lignes de prose inharmonieuse :

Il ne tremblera que pour son vaisseau brisé.

Si je signale ainsi jusqu'au moindre défaut, c'est que je sarcle un jardin où les mauvaises herbes sont rares. Et, que dirait-on de moi si, du bout de ma bêche, je ne parvenais à mettre au jour quelque racine douteuse ?

Loin d'être une cause de monotonie, la régularité des vers, dans l'œuvre de notre collègue, leur a donné une gravité qui sied au sujet. Le lecteur est captivé par la rude et mâle beauté de cette poésie sauvage. Et pas de contrastes choquants, pas de mignardise à côté de la force, mais un ton presque toujours soutenu, un talent qui ne fléchit pas. Cette égalité de souffle, dans un ouvrage de ce genre, n'est-ce pas la plus belle des qualités ?

J'aurai pourtant à reprocher à l'auteur — car personne n'est parfait — de n'avoir pas toujours mis dans la bouche du chef, le « Kongakong », un langage assez rude. Et, pour en finir avec les critiques et venir enfin à l'analyse de l'œuvre, je veux aussi signaler un peu d'obscurité dans « Le Champion », quelques longueurs dans « Le Scalde ». Cela dit, j'entame mon étude par le premier sonnet, beau d'une puissance sauvage :

L'auteur chante le départ des guerriers :

..... Las de végéter en leur froid pays,
Ces géants hideux, brutaux, dont la voix seule glace

s'entassent dans leurs barques et, livrant la coque aux flots furieux, la voile de peau à la tempête, leur vie au destin, ils vont à la conquête des pays ensoleillés. Tandis que leurs chefs par des chants, les excitent aux massacres et leur promettent

Digitized by Google

le monde, ils voguent au hasard, sans crainte, avec la certitude d'atterrir quelque part.

Je laisse au lecteur le soin de relire ce sonnet qui mérite qu'on y revienne et je passe à la seconde pièce de l'ouvrage : « Le Champion ».

Celui qui, à l'épreuve, a soulevé la lourde pierre que douze hommes ne pouvaient supporter, « Le Champion » s'est ainsi rendu digne d'aller à la conquête du pays qu'il convoite....

Il part avec ses compagnons, le géant redoutable, il vogue, impassible, dans les brouillards épais, dans les tempêtes mugissantes qui soulèvent les vagues; impassible au milieu de l'ouragan qui dévaste la barque, qui rompt les rames, qui déchire les voiles, qui fauche les mâts.... Et l'onde furieuse emplit l'esquif et noie les genoux du géant.... Aux soufflets de la tempête, celui-ci tend sa face que crispe la fureur, que tord le dédain.... Il ricane aux éclairs, il hurle aux bruits de la foudre.....

> Ses cheveux blonds épars, teints de lueurs d'ors clairs
> S'épandent sur son dos, nimbant sa fière tête.

Qu'importe l'ouragan ? Cet homme ne craint pas la mort ! Dans le fracas de la tempête, il rugit ses chants barbares, il crie les prouesses des Scaldes, ces guerriers poètes, dont le souvenir fouette ses nerfs tendus.....

Et les compagnons tombent, râlent, meurent à ses pieds, tandis qu'à côté du navire à moitié submergé les barques rompues livrent aux flots des cadavres.....

Mais la mer s'est apaisée, le vent a cessé de mugir, les esquifs que l'ouragan n'a pas brisés et livrés aux flots glissent légers, cherchant la terre promise.

Quand l'auteur ouvre un nouveau chapitre pour chanter le « Scalde », ce barde qui commande aux guerriers, il nous montre, debout à la poupe, le chef qui, d'un accent rude, dans une improvisation violente, pleure ceux que la tempête a jetés en proie à la mer, les braves compagnons qui, morts sans combattre, ne verront jamais le paradis d'Odin.... Puis, sous l'effort des rameurs, les esquifs s'ébranlent et voguent vers le Midi.

Cependant le « Kongakong » est assis. Il est sombre, il

Digitized by Google

médite tristement, il songe à tous ses compagnons disparus, il les regrette en chef barbare, non parce qu'il les aimait, mais parce qu'ils étaient de solides guerriers.... Il se redresse tout à coup et contemple ceux qui ont survécu, les barques qui lui restent : peut-il encore espérer parcourir en vainqueur les terres qu'il convoite ? Il interroge la poignée de son glaive où s'entrecroisent les lignes cabalistiques, les runes gravées dans le métal : la réponse des dieux n'est pas favorable.... L'inquiétude entre dans son cœur.... Le guerrier va-t-il courber le front sous les coups du destin ? Va-t-il fléchir, retourner en arrière ?....

Eh bien non ! Le chef ne se laissera pas abattre ! Une fièvre soudain le fait vibrer.... Du fer de son bouclier il frappe violemment la coque du navire. et se tournant fièrement vers les siens : « En avant, s'écrie-t-il, toujours en avant ! » Il leur dépeint le pays enchanté qui les attend, les vastes plaines fertiles, les bois toujours verts, les horizons ensoleillés !.... Et quand il a parlé, les barbares, comme une troupe de fauves qui courent à la curée, poussent des hurlements de désir et de joie.... Les rames rudes frappent les flots ; les navires voguent jusqu'au soir, et le soleil, quand il se couche, laisse voir la côte rouge de lumière, d'une terre encore lointaine, que les guerriers aborderont le lendemain, frémissants d'appétits meurtriers, la lance au poing, cherchant l'ennemi, déjà menaçants et terribles.

J'en ai fini avec la poésie et, quand du sommet, des hauteurs du Parnasse où le poète à sa suite m'a entraîné, je jette dans la plaine mes regards troublés de vertige, j'aperçois de nouveau M. Leroi qui cueille encore de jolies fleurs, et qui me fait aimablement signe d'aller le retrouver. Ma foi ! oui, M. Leroi, je vais vous rejoindre : les sources de l'Hélicon font trop de bruit, quoi qu'on en dise, et je suis heureux d'aller me reposer au bord de la petite source limpide qui court dans les prés verts.

Cette fois, M. Leroi va nous introduire dans un salon au

Digitized by Google

XVIIIe siècle et contribuer largement à l'histoire de la civilisation, tout en préparant des matériaux aux dramaturges. S'il plaît à ceux-ci de nous transporter à l'époque dont il s'agit, ils n'auront plus qu'à faire agir les personnages qu'on leur aura reconstitués, bien vivants, bien ressemblants, bien encadrés.

L'auteur entreprend de nous faire les honneurs du salon du XVIIIe siècle qui a eu, sans conteste, le plus d'influence sur l'orientation de l'esprit français, celui de la marquise de Lambert. Il va nous présenter les personnages qui le fréquentaient, ceux surtout qui y donnaient le ton.

Mais auparavant, il met en regard les salons du XVIIIe siècle et ceux du siècle précédent. Ceux-ci furent surtout une école de bonnes manières, de beau langage, une réunion d'honnêtes hommes dont Philinte, du *Misanthrope*, nous offre la représentation parfaite. On y rencontrait, mais on y raillait les Alceste, — et je parle de l'Alceste que personnifiait Delaunay à la Comédie-Française, homme bien élevé, toujours correct, mais incapable de faire fléchir ses principes, de fausser ses « sentiments droits et élevés » pour afficher des goûts et des sympathies qu'il n'avait pas. Alceste est l'honnête homme de la démocratie, Philinte est l'homme du monde, celui que nous connaissons encore aujourd'hui, qui très souvent a de réelles et utiles qualités, mais qui avant tout a de la tenue, beaucoup de tenue.

Alceste, qui était assez déplacé dans les salons du XVIIe siècle, ne l'était pas dans ceux du XVIIIe, où les philosophes et les savants coudoyaient souvent les ducs et les princes. Les premiers imposèrent à la haute société, à la cour même, les règles de la politesse dans les rapports mondains, les seconds apportèrent à l'opinion « des idées nouvelles, idées très hardies dans toutes les matières, matière de politique, de religion, de philosophie. » Tandis que la grande foule continuait à végéter, trop ignorante pour lire, trop peu éclairée pour comprendre, les salons propagèrent dans les classes supérieures, l'influence des philosophes.

Madame de Lambert était la belle-fille de Bachaumont; celui-ci, bien que parfait épicurien, sut diriger d'assez bonne façon l'éducation de la jeune fille et lui fit faire beaucoup de lectures. A dix-neuf ans, elle épousa un officier, M. de Lam-

Digitized by Google

bert, vite emporté par un mal subit. Quoique héritière d'une fortune embarrassée, la veuve sut se tirer d'affaire et se trouva, après vingt ans de procès, à la tête d'une fortune considérable, à laquelle se joignit une pension de six mille livres octroyée par le roi. Elle s'installa dans l'ancien hôtel de Nevers et y reçut deux fois par semaine : le mardi, qui fut le jour des grands seigneurs, des belles dames et des intimes ; et le mercredi, qu'elle réserva aux gens de lettres et aux artistes. La délimitation entre les divers invités n'était pas d'ailleurs absolue.

L'auteur nous apprend qu'on plaisanta un peu la marquise. Elle semblait vouloir faire renaître ainsi la préciosité des samedis de Mademoiselle de Scudéry. On appela même sa demeure « le palais Lambertin » et un certain M. de la Rivière, qui faisait profession d'être de ses amis, la blâma assez vivement d'avoir établi chez elle ce qu'il appelle « un bureau d'esprit ». Les railleurs toutefois n'avaient pas raison et M. Leroi va nous montrer quelle fut l'utilité de ces réunions, pour ne pas dire la nécessité, en nous retraçant d'un crayon élégant, et cependant puissant, un tableau de la corruption qui régnait à la fin du grand siècle. D'après La Bruyère et Fénelon, il nous montrera, répandus dans la plus haute société, les vices les plus hideux, et parmi eux l'ivrognerie et la passion du jeu ; il nous dépeindra la sécheresse de cœur des jeunes gens, déjà blasés à vingt ans ; il nous fera voir les hommes « gâtés jusqu'à la moelle des os » livrés aux langueurs mortelles de l'ennui ou anémiés par les fureurs des passions malsaines.

Ainsi, la politesse élégante, peut-être un peu maniérée, que l'hôtel de Rambouillet avait léguée à la société, commençait à être noyée par la débauche et les grossières habitudes. Le salon de la marquise eut donc une réelle utilité, en marquant une réaction salutaire. Mais, tandis que les réunions du mardi engageaient en quelque sorte une lutte pour le maintien des convenances et des belles manières, celles du mercredi étaient une école de philosophie où les Lamotte et les Fontenelle jetaient les semences du scepticisme et de l'incrédulité.

M. R. Leroi prend ces deux salons l'un après l'autre et nous les dépeint à grands traits, mettant en place les personnages importants, comme un artiste de talent à qui il suffit de

Digitized by Google

quelques coups de pinceau pour rendre exactement l'impression du paysage qu'il a sous les yeux.

C'est d'abord, dans les réunions du mardi, le poète — grand seigneur — M. de Saint-Aulaire, qui est le principal lien entre les deux salons, entre les gens du monde et les gens de lettres; c'est l'abbé de Choisy, un survivant de la vieille cour, comme le précédent; puis le précepteur du duc de Chartres, Monganet, esprit mordant et passablement aigri; puis Chaulieu, épicurien un peu déplacé dans cette société raffinée; le chevalier d'Aydie, le savant Mairon, etc... Parmi les femmes on remarque la duchesse de Nevers, Madame de Caylus, Mademoiselle de Launay, Madame Loc-Maria, puis aussi quelques femmes de lettres, comme Madame de Fontaine, auteur de romans loués par Voltaire, et une petite-nièce de Corneille, Mademoiselle Bernard, qui eut Fontenelle pour collaborateur...

Aux réunions du mercredi, celles à qui la marquise accordait ses préférences, celles dont les opinions se répandirent d'abord dans le salon voisin, puis par toute la France, outre Fontenelle et Lamotte-Houdart, dont on parlera plus longuement, nous rencontrons M. de Sacy, un défenseur des Anciens dans la querelle des Anciens et des Modernes; puis l'helléniste Massieu, qui, discutant constamment avec Lamotte, aveugle comme lui, au sujet du plus célèbre des aveugles, le vieil Homère, me remet en mémoire le joli récit des trois sourds, de Melin de Saint-Gelais :

> Un sourd fit un sourd assigner
> Devant un sourd dans un village...

Vient ensuite l'abbé Pons, un bossu malin comme un bossu. Les grands acteurs étaient aussi admis à ces réunions où le vieux Baron rencontrait la jeune et radieuse Adrienne Lecouvreur.

Puis l'auteur va nous dépeindre les deux coryphées des salons du mercredi, Lamotte et Fontenelle. Et d'abord il nous présente un tableau « bien tracé, bien enlevé » où M. Emmanuel de Broglie montre les deux philosophes debout, de chaque côté de la cheminée du salon de Madame de Lambert, discutant chacun avec son tempérament, préparant, même à leur insu, le grand mouvement philosophique qui devait ouvrir les voies à la Révolution.

Digitized by Google

Lamotte fut un médiocre écrivain et un détestable poète, et s'il fut cependant, dit M. Leroi, un précurseur des philosophes du XVIIIe siècle, c'est que dans les jugements souvent absurdes qu'il porta dans la querelle des Anciens et des Modernes, surtout dans la préface qu'il plaça en tête de sa traduction de l'*Iliade*, il mit toujours en avant l'idée de progrès. « Puisque nous sommes supérieurs aux anciens dans les sciences, disait-il, puisque la civilisation est arrivée, d'étape en étape, au point où nous sommes, pourquoi ne leur serions-nous pas aussi supérieurs dans les lettres et dans les arts ? » Puis M. Leroi s'enthousiasme, nous montre que c'est l'idée de progrès qui, depuis un siècle, fait des miracles, agit comme un puissant levier pour renverser les erreurs routinières et les superstitions, aide le bien à terrasser, à écraser le mal.

Puis voici Fontenelle « tout esprit sans âme » dit de lui M. E. de Broglie. M. R. Leroi ne cherche pas à le défendre contre cette accusation, mais il ne l'admire pas moins et salue en lui « le formidable adversaire du vieil esprit dogmatique et traditionnel. » Fontenelle, mauvais poète, bel esprit plutôt ridicule, est un prosateur excellent, un penseur puissant et audacieux. Il y a de lui trois œuvres capitales : « l'*Histoire des Oracles, La Pluralité des Mondes, Les Eloges Académiques.* » Dans la première, le philosophe, tout en simulant d'attaquer le paganisme, dirige en réalité ses coups contre le christianisme qu'il accuse de s'étayer sur des prophéties dont beaucoup ont une origine païenne. Dans la seconde, un dialogue, Fontenelle tente d'ébranler encore le christianisme en concluant de ce fait, qu'il affirme, que les mondes qui nous entourent sont habités ; que notre vérité à nous, hommes terrestres, est une vérité relative qui peut très bien être erreur dans un monde voisin : « Vérité de ver de terre qui ne vaut pas qu'on en soit fier. » Quant aux « Eloges Académiques », il a été « tant répété que ce sont un chef-d'œuvre, qu'on voudrait qu'ils ne le fussent point », écrit excellemment M. Faguet....

Mais nous arrivons à la conclusion de M. Leroi : puisque dans le salon de la marquise de Lambert, Fontenelle et Lamotte donnent le ton, c'est que la femme ne se désintéresse plus des questions philosophiques, c'est que sa curiosité se tourne vers la science.... Qui sait ce qu'un tel changement a pu avoir d'influence sur l'orientation des esprits ? Est-ce que

Digitized by Google

pour plaire à Madame du Chatelet, Voltaire lui-même n'étudiera pas la physique !

L'auteur s'arrête sur ce trait : ce qui me charme surtout dans son étude, c'est la facilité et par suite l'agrément avec lesquels on la lit, c'est aussi la quantité et la netteté des souvenirs qu'elle laisse fixés en la mémoire, double résultat dû au savoir-faire de l'auteur qui a mis toutes choses à leur place et a émaillé son érudition de commentaires et d'anecdotes intéressants.

En quittant l'étude des milieux littéraires du XVIIIe siècle pour aborder celle d'une fonction administrative au XIXe siècle, j'avais quelque appréhension et je craignais de n'avoir sous les yeux qu'une sorte de nomenclature peu intéressante des conditions de l'examen, des devoirs du fonctionnaire, du percepteur. Je m'aperçus bientôt que M. Rouget-Marseille avait su traiter le sujet de toute autre façon et qu'il nous avait donné, dans un langage très clair et très sobre, une étude pleine de fines réflexions et de justes critiques.

Notre collègue s'adresse d'abord au public et lui reproche d'être injuste envers le fonctionnaire qu'il rend presque toujours responsable de l'exigence de règlements souvent, faut-il le dire, « peu en harmonie avec les principes d'une civilisation aussi éclairée que démocratique. » Puis, formulant un vœu auquel tous les Français s'associeront volontiers, il souhaite que l'Etat, pour épargner les pas et les démarches des personnes ayant des rapports avec nos administrations, confie à un même employé diverses fonctions compatibles entre elles.

Après cette entrée en matière, M. Rouget-Marseille, pour en venir à l'étude qu'il se propose de faire, nous dépeint l'ancêtre du percepteur actuel, le collecteur de l'impôt qui « opérait » avant la Révolution. Il nous montre, avec une grande vigueur d'expressions, « la quantité de privilèges dont jouissaient certaines classes de la nation », et l'odieux de l'injustice fiscale d'alors rejaillissant sur le collecteur. La fonction déconsidérée n'était remplie que par des individus tarés, instruments abjects

Digitized by Google

de ces fermiers généraux à qui l'Etat vendait le droit de mettre le pays au pillage.

Que le percepteur est loin aujourd'hui de ce fonctionnaire méprisable ! Si l'impôt, semble-t-il, en notre fin de siècle, n'est pas encore réparti comme il doit l'être, cependant il ne fait plus peser sur les contribuables les écrasantes iniquités de jadis. Aussi les moyens qu'on emploie pour le percevoir ne ressemblent plus à des opérations de brigandage, et le percepteur a largement bénéficié de ces profondes modifications, en même temps qu'il profitait aussi — et l'auteur aurait pu le signaler — de la diffusion de l'instruction qui permet au peuple de juger plus sainement et l'empêche de prendre les exigences de la loi pour des exactions de fonctionnaire. Ainsi le percepteur est, à notre époque, un agent de l'Etat très considéré qui, loin d'être pris parmi des individus de moralité douteuse, comme l'était son ancêtre, le collecteur d'antan, est toujours choisi parmi des personnes très recommandables, le plus souvent de conditions relevées, voire même parmi les anciens représentants du peuple.

Après avoir énuméré très rapidement — car son but n'est pas d'ajouter un chapitre « au Guide pour le choix d'une carrière » — les degrés par lesquels doit passer le percepteur, puis les différents modes de recrutement de ce fonctionnaire, M. Rouget-Marseille s'arrête un instant pour déplorer que là, comme partout d'ailleurs, la toute puissante et inique protection jette fréquemment ses faux-poids dans la balance : souvent l'incapacité va trôner à l'échelon supérieur tandis que le mérite reste au bas de l'échelle....

Je signale encore une réflexion de l'auteur : il félicite l'Etat de réserver parfois les meilleurs emplois aux hommes politiques qui, après avoir rendu des services particuliers, ont cependant cessé de plaire : « il ne faut pas que des hommes de mérite, qui se sont rendus utiles, soient des victimes perpétuelles de fantaisies électorales ou politiques »..... Je ne saurais qu'approuver ces paroles de notre collègue, en ajoutant, toutefois, qu'un gouvernement honnête doit toujours user très discrètement de ce moyen de panser les blessures des hommes politiques tombés en discrédit.

Ayant dit d'où vient le percepteur, ce qu'il est, ce que sont

Digitized by Google

ses fonctions, M. Rouget-Marseille va nous montrer quel dévouement et quelle délicatesse ce fonctionnaire doit apporter dans l'accomplissement de son devoir. L'impôt, s'il n'est plus arbitraire comme autrefois, pèse pourtant encore lourdement sur nous. Mais on nous fait justement remarquer que son accroissement suit et marque le progrès de la civilisation et la propagation, la vulgarisation du bien-être. Supportons donc patiemment cette charge et veillons seulement à ce que les impôts soient équitablement répartis et leur produit utilement employé. L'impôt est indispensable, et pour représenter la pensée de l'auteur par une figure dont il excusera la vulgarité, — si le produit du travail est le charbon qui alimente la machine sociale, l'impôt est l'huile qui permet de lubrifier les rouages. Le rôle du percepteur est donc très important. Il est aussi très délicat ; il demande beaucoup de prudence et de tact, car il ne s'agit pas seulement de faire rentrer l'impôt, mais encore de ne pas mécontenter le contribuable.... Un percepteur doit savoir, oserai-je dire, écorcher une anguille de Melun sans la faire crier, ou, pour employer le langage même de notre collègue, un bon fonctionnaire « doit réussir à mériter l'estime de ses chefs et à se faire aimer de ceux qui l'approchent. »

Telle est l'étude en même temps sobre et complète de M. Rouget-Marseille. Je souhaite que l'auteur ait des imitateurs et que bientôt une série de travaux analogues permettent à nos législateurs et à nos gouvernants de juger en toute connaissance de cause de l'utilité de chaque fonction : c'est ainsi que l'on arrivera à supprimer les rouages inutiles et à améliorer les autres.

Après avoir fréquenté les salons du XVIIIe siècle, pénétré dans les bureaux de l'administration, vogué par les mers du Nord à la suite des Danois, assisté à maintes batailles et surtout à maintes expériences avec le docteur Broussais, me voici entraîné par M. l'abbé Dubois, à travers le monde, franchissant les montagnes et les océans. Je ne veux plus, cette fois, suivre point par point l'œuvre de l'auteur, mais je vais

Digitized by Google

essayer de déployer sous vos yeux une réduction, un abrégé de son plan, afin que vous puissiez plus facilement, l'embrassant d'un coup d'œil, en saisir tout l'intérêt et l'ingéniosité.

M. l'abbé Dubois divise son travail en deux parties et, dans l'une comme dans l'autre, du commencement à la fin, il chante un hymne à la gloire du Créateur. Mais il ne s'agit plus ici du Dieu des déistes dont nous parlait M. J. Roger à propos de Broussais, simple force créatrice, simple intelligence coordonnatrice, mais bien du Dieu des religions, le Dieu des chrétiens, en trois personnes. Les preuves qu'on va nous apporter de son existence, bien que très ingénieuses, ne convaincront, j'en ai bien peur, que ceux qui n'ont pas besoin de l'être, car, ainsi que nous l'a dit M. J. Roger : « l'humanité ne pourra jamais que croire, jamais l'homme ici-bas ne pourra aller au-delà. »

« Admirez, s'écrie M. l'abbé Dubois, la Providence Divine qui a mis toutes choses à leur place ! » — « Admirez, disait un physicien moderne, la prévoyance de Dieu qui a réglé le maximum de densité de l'eau et la capacité calorifique de la glace, de telle façon que le fond des rivières reste toujours habitable pour les poissons. » Vient un savant plus observateur qui répond que l'être s'adapte au milieu et que le milieu n'est point fait pour l'être ; les poissons qui vivent dans nos rivières seraient remplacés par d'autres animaux si les conditions de vie n'étaient plus les mêmes.

Gallien, après avoir décrit la merveilleuse anatomie de la main, s'écrie : « Quel hymne je viens de chanter à la gloire de Dieu ! » — Pourquoi donc ? peut demander quelqu'un. — La puissance de celui-ci n'éclaterait-elle pas plus réellement si, ayant formé une main très simple, rudimentaire, il en avait obtenu les mêmes effets ?....

Si je me suis permis ces quelques mots de *contradiction*, c'est que je n'ignore point qu'ils seront volontiers reçus par notre honorable collègue. Il sait admettre qu'on ne soit pas de son avis, qualité très rare à notre époque, et puisque nous en sommes sur le chapitre des qualités, il sait aussi à l'occasion se mettre au-dessus des préjugés et des conventions souvent absurdes qui nous régissent. Nous sommes tous capables de donner à un pauvre, surtout quand on nous regarde, nous ne

Digitized by Google

consentirions peut-être pas, pour soulager un malheureux être exténué, à porter en public ou à traîner un fardeau. M. l'abbé Dubois fait le bien quand il peut, où il peut, comme il peut, sans s'occuper de ce qu'on pensera de lui, et il me serait facile, si je ne craignais de blesser sa modestie, de citer une anecdote qui me donne raison dans cette affirmation. Il est venu nous crier sa foi, et s'il rencontre un contradicteur, il aura peut-être pour lui un peu de douce pitié, mais il ne trouvera pas de rancune au fond de sa pensée.

Ainsi c'est avec les yeux d'un croyant qu'il va regarder le monde.

Dans la première partie, il nous montre que le Créateur a laissé sur notre globe son empreinte, son signe, je dirai presque son chiffre, écrit en caractères gigantesques, et c'est à ce chiffre que nous reconnaîtrons le Dieu des chrétiens. Dans la seconde partie, il s'efforce de démontrer qu'on aperçoit trop facilement dans le monde les intentions de la Providence pour qu'on puisse nier celle-ci : Dieu, quand il fit l'ancien et le nouveau monde, assigna à chacun un rôle, désigna le premier pour être le berceau de la civilisation, la serre où il cultiverait l'homme jusqu'à sa maturité, et mit le second en réserve pour ne le livrer à l'homme de l'Ancien Monde que quand celui-ci serait suffisamment civilisé.

Abordons la première partie. L'auteur va nous prouver que la portion « *émergée* » de la terre est formée non de deux, mais de trois continents, puis il nous montrera que ces trois continents sont identiques, pour ainsi dire trois exemplaires d'une même médaille. Peut-on admettre qu'il n'y a pas une preuve de l'action d'une volonté intelligente dans cette similitude poussée tellement loin que les trois continents semblent sortis du même moule ! Il y a eu certainement depuis la création des déformations parfois profondes, et la difficulté est de retrouver, dans chaque continent, malgré les changements, le type primitif ; mais cette difficulté, M. l'abbé Dubois semble l'avoir surmontée victorieusement.

Où sont nos trois continents ? Considérons le groupe Amérique du Nord-Amérique du Sud qui d'abord forme un continent, puis les deux groupes Asie-Australie et Europe-Afrique. De la mer Caspienne à l'Océan glacial arctique, il existe entre

Digitized by Google

l'Europe et l'Asie une dépression telle que, si le niveau des mers variait de dix à vingt mètres, les deux pays seraient séparés par un véritable bras de mer. Ne peut-on, dans ces conditions, considérer cette dépression comme la véritable et la seule limite entre l'Asie et l'Europe, et avoir ainsi deux continents dans l'Ancien-Monde ?

Indiquons rapidement la similitude de ces trois groupes. D'abord ils sont tous composés d'une masse septentrionale et d'une méridionale séparées par une méditerranée orientée de la même façon. Chacune des masses septentrionales est composée d'un fort noyau central qui, vers le sud, s'abaisse brusquement, et, vers le nord, s'incline petit à petit, par gradins, jusqu'à aller mourir dans la mer en vastes plaines indéfinies. Si, partant de l'est, nous examinons le côté sud de ces masses septentrionales, nous rencontrons d'abord dans chacune d'elles une péninsule, l'Arabie et l'Espagne, qui ont un air de famille, et la vieille Californie dont l'exiguité est due sans doute à un cataclysme qui l'a empêchée de se développer et l'a atrophiée au profit du Mexique. Puis, en allant vers l'ouest, nous trouvons la presqu'île de l'Hindoustan, avec son île de Ceylan, l'Italie avec la Sicile, et enfin le Mexique, qui doit sans doute au cataclysme dont nous avons parlé, de n'être point une presqu'île terminée par une île, comme l'Italie, mais dont la côte orientale a, comme celle des deux presqu'îles de l'Ancien Monde, des contours mollement arrondis. Plus à l'ouest encore, c'est la presqu'île de l'Indo-Chine, la presqu'île des Balkans, la Floride, toutes trois pourvues d'une abondante chevelure d'îles et d'îlots.

D'autre part, parmi les masses méridionales des trois continents, deux sont tellement semblables par leur configuration générale — et ce sont l'Amérique du Sud et l'Afrique, — qu'on s'imaginerait qu'elles sont les deux moitiés d'un même fruit. Quant à l'Australie, partie affaissée d'un monde envahi par les eaux, on ne peut juger de sa forme.

Ainsi, comme l'avait annoncé M. l'abbé Dubois, nous avons bien trois continents presque identiques. Arrivé à cette constatation, à son avis rigoureusement scientifique, l'auteur se demande si l'on ne pourrait pas en trouver la raison et y voir le chiffre de Dieu, le signe de la Sainte-Trinité. Que le

Digitized by Google

lecteur croie ou nie, il sera frappé certainement par la netteté de cette conception, et aussi par l'utilité que pourront avoir ces constatations pour l'étude de la géographie générale du Monde, de la formation du globe et des cataclysmes qui ont pu la troubler.

Dans la seconde partie, nous allons encore trouver des observations très curieuses sur l'orientation des grandes chaînes de montagnes et des fleuves de l'Ancien et du Nouveau Monde.

Nous avons dit que l'Ancien Monde fut, d'après M. l'abbé Dubois, aménagé par Dieu pour que la civilisation put y prendre tout son développement et que le Nouveau fut mis en réserve, constitué par conséquent de telle façon que la civilisation y demeurât stationnaire et que, par suite, l'exploitation du sol fut à peu près nulle. Or, pour que la civilisation puisse se propager, progresser dans un monde, il faut que l'échange des idées, des découvertes et aussi des richesses du sol puisse s'y faire sans difficultés, il faut donc que les transports, les voyages, les migrations y soient relativement faciles. Or, que fera une peuplade qui voudra émigrer ? Au lieu de chercher à escalader les hauts sommets qui se dresseront devant elle, elle longera la montagne ; mieux encore, si elle découvre un fleuve, elle suivra le fil de l'eau. Et si, dans ses pérégrinations, elle ne trouve pas de changements trop considérables de températures, de trop grandes difficultés de climat, elle pourra aller très loin, choisir son lieu de résidence, le quitter pour un autre et, rencontrant sur son chemin d'autres peuplades, faire profiter celles-ci de ses connaissances tout en profitant des siennes. Mais pour que l'invariabilité climatérique nécessaire à ces déplacements puisse être réalisée, il faut que ceux-ci se fassent le long d'un parallèle, il faut donc que les grandes chaînes de montagnes et par suite les grands cours d'eau, soient orientés comme les parallèles, aillent de l'est à l'ouest, et c'est précisément ce qui a lieu dans l'Ancien Monde. Dans le Nouveau Monde, au contraire, les grandes chaînes de montagnes et les grands cours d'eau vont du sud au nord, les migrations ne peuvent se faire que parallèlement au méridien et par suite les émigrants sont arrêtés dès les premiers pas par les variations excessives du climat.

Ainsi voilà bien les conditions réalisées pour que l'Ancien

Digitized by Google

Monde soit en effet le berceau de la civilisation, pour que le Nouveau fut un monde mis en réserve jusqu'au jour où Dieu, pensant que l'homme de l'Ancien Monde est assez civilisé, prendra par la main les hardis navigateurs, les Phéniciens ou Christophe Colomb et les conduira vers les côtes de l'Amérique. L'ère moderne devrait commencer à cette date où les deux moitiés du monde, qui depuis longtemps s'appelaient — il faut lire le travail de M. l'abbé Dubois pour y trouver de curieux développements à ce sujet, — se sont enfin réunies. « Le mariage s'est opéré, dit l'auteur, et nous ne pouvons encore soupçonner quels résultats il donnera. »

Tel est l'hymne magnifique que M. l'abbé Dubois chante à la gloire de Dieu ; il y mêle agréablement la poésie et la science ; il montre en même temps de précieuses qualités d'observation et la ferveur d'un croyant.

Dans un coin de cet Ancien Monde qu'on vient de nous décrire si brillamment, je retrouve M. Leroi qui butine autour de jolis buissons de poésie, fleuris de rimes. Nous sommes dans une des nombreuses succursales du Parnasse, au pays du poète Paul Harel, aubergiste à Echauffour, en Normandie.

En un langage empreint d'une spirituelle bonhomie, un style qui coule et murmure comme un ruisseau limpide et frais, l'auteur, que Paris vient de nous enlever, nous apprend comment l'émotion de deux braves gens qui écoutaient religieusement des airs de leur pays, lui rappela sa province, la Normandie, et en même temps lui remit en mémoire la promesse faite jadis de nous donner une étude sur le poète normand Paul Harel. Bénis soient les bons provinciaux dépaysés à qui nous devons cette bonne fortune !

M. Leroi débute en plaisantant agréablement son héros sur son métier prétendu. Paul Harel est un aubergiste de village, et cependant il fait des vers exquis..... « Dans le Midi il n'y aurait pas là de quoi crier au miracle, puisque tout le monde y naît avec du génie, dit notre homme du Nord avec une fine ironie. Mais dans le Nord !..... — « Maintenant notre auber-

Digitized by Google

giste l'est-il tant que celà? D'aucuns disent oui, — lui par exemple s'il faut en croire ses œuvres; d'autres m'ont l'air assez sceptiques, et ce sont des gens qui m'ont l'air également assez bien renseignés.... » Mais lisez ce passage plein d'une raillerie délicieusement spirituelle, il vous agréera fort.

Dès son premier volume : *Sous les Pommiers*, Paul Harel obtint un prix de l'Académie. Le poète ne parle plus guère de ses rimes depuis que sa muse a connu d'autres envolées, cependant elles ont bien aussi leur valeur. M. Leroi nous en donne un échantillon : *La Pomme et le Pommier*, qui, dit-il, « lui plaît par son tour bon enfant ».

Dans le second volume, dont le titre à lui seul est assez alléchant, *Gousses d'ail et fleurs de Serpolet*, on trouve aussi de fort jolies choses. Il faut lire ce livre lui-même, ou tout au moins les extraits qu'en donne le critique pour goûter la saveur de ces vers un peu rabelaisiens, pour se sentir venir l'eau à la bouche — je parle des amateurs de fromage — quand le poète glorifie le camembert « cette crême des fleurs », pour sentir les narines se dilater, quand on n'est pas dyspepsique, à la description d'un repas gargantualesque..... Dans cette dernière pièce « il passe une furie de gourmandise si triomphante, la joie animale du bien-être s'étale si largement.... que l'auteur semble célébrer une de ces fêtes de la chair qui ont rendu immortels les grands réalistes des lettres comme de la peinture. »

Puis M. Leroi ouvre le recueil suivant, *Aux Champs*, dont les pièces sont déjà bien supérieures à celles des précédents, et il fait passer sous nos yeux une suite de petits tableaux charmants, finement observés, « pleins d'une poésie provenant de ces détails précis qui attestent un commerce assidu avec la nature, une lente et amoureuse contemplation qui remplit les jours de l'artiste aux champs. » Je fais, vous ne vous en plaindrez pas, de nombreuses citations. Comment pourrais-je résister au plaisir de remettre sous vos yeux ces phrases élégantes et simples où l'expression est toujours si heureusement choisie ?

Tour à tour, nous voyons passer devant nous un délicieux coin de paysage, le croquis amusant d'un étang, le récit d'une

Digitized by Google

idylle champêtre, la description d'une procession des Rogations qui se déroule dans la plaine.

Le long des seigles, verte houle,
Miroir de l'astre irradiant,
La procession se déroule,
Se déroule en psalmodiant.

La bannière de la paroisse,
Glands et panache, va devant
Et dans la brise qui la froisse
Clapote au vent, clapote au vent.

Sous l'air chaud du ciel qui s'embrase,
A l'aspect des seigles flottants,
Le bedeau qui tombe en extase,
Ouvre la bouche à deux battants.

Le gazouillis des demoiselles
Répond au chant du sacristain
Et les surplis battent des ailes
Au souffle embaumé du matin.

Puis, le poète chante les travaux de la campagne, la moisson, le blé :

Les champs sont d'immenses corbeilles ;
On voit voltiger les abeilles
Des nielles aux liserons.
Au fond des orges qui les couvrent,
Quelques bleuets tardifs entr'ouvrent
La dentelle de leurs fleurons !

Et il engage les paysans à poursuivre leur labeur :

Chantez, paysans, rois du chaume,
Le poème du grain de blé.

Grains de blé, farine future,
Notre pain, notre nourriture,
Dieu te fait mûrir tous les ans.
O grain de la campagne blonde,
C'est par toi qu'il nourrit le monde ;
Vive le Dieu des paysans !

Mais bientôt sa lyre change de ton et pleure sur les victimes de la chasse..... Oh ! les beaux vers plaintifs et gros de pitié, beaux comme la prose poétique d'Alphonse Daudet quand il gémit sur le même sujet !

M. Leroi a gardé pour finir, pour la bonne bouche, comme

Digitized by Google

on dit, un sonnet *Le Vieux Pommier*, qui est une peinture animée et tellement fidèle qu'elle campe réellement devant nous, l'arbre imposant, chargé de fruits, plein du tapage que font les oiseaux picoreurs.....

Concert et gazouillis de notes mutinées,
Où chaque moineau-franc se croit un rossignol.

Nous arrivons au chef-d'œuvre de Paul Harel, *Les voix de la Glèbe*. Il est maintenant acquis pour nous que le poète est un peintre impeccable, un écrivain plein de vigueur et de bonne humeur, et dans l'œuvre nouvelle M. Leroi ne cherchera plus que le moraliste.

Paul Harel, dans son nouveau recueil, va gémir sur la dépopulation de la France, et, en particulier, sur la dépopulation des campagnes. — il a la foi religieuse, il s'incline devant l'ordre de Dieu ; Il part de la parole divine « Croissez et multipliez » et reproche aux familles modernes de ne pas suivre la loi du Créateur :

Les sourires d'enfants aux clartés liliales
Leur ont déplu ; le nid repousse les oiseaux...

Il accuse les époux de ne plus songer qu'à l'héritier, l'enfant unique, qui n'aura pas à partager avec des frères la fortune péniblement amassée, être choyé, gâté, le tyran du foyer, qu'on élèvera mal parce qu'on aura pour lui trop d'amour, dont on fera ainsi le malheur, pour le voir un jour, peut-être, avec un désespoir épouvantable, s'étioler et mourir. Et il mourra non-seulement alors pour ses parents imprévoyants, qui resteront ensuite frappés d'une folie d'éternels regrets, comme cette mère que nous dépeint si puissamment l'auteur de « *Fécondité* », mais il disparaîtra pour la Patrie dépeuplée, privée, devant les vainqueurs, les conquérants, les peuples féconds, de « ses fils, de ses soutiens ».

Puis, voici que le poète va nous dépeindre la noble existence que désertent de plus en plus les paysans attirés par les villes. L'abandon des compagnes l'attriste et lui fournit deux pièces « d'une absolue beauté ».

Dans la première, il chante le laboureur, et quelle magnifique statue « il en sculpte » dans ce passage :

Bras nus, le col ouvert au baiser des rafales,
Il voit dans la tempête une amante en fureur.

Digitized by Google

Sur le coutre, en amont. sa taille est inclinée.
Mais l'effort, qui roidit les muscles en marchant,
Ne pourra pas d'une heure abréger sa journée :
Debout avec l'aurore il dételle au couchant.

Il s'en va. Le brouillard flotte sur la colline,
Le vallon fume au loin comme un grand encensoir.
Il s'en va lentement, et l'astre qui décline
Jette sur lui la pourpre éclatante du soir.

Voici le long sentier qu'il foule d'un pied ferme
Et la route où sonna tantôt son pas joyeux.
Ce gâs, large et sonore, obéi dans la ferme,
C'est bien le descendant tout semblable aux aïeux.

Ses aïeux sur la glèbe ont imprimé leurs traces
Et tous ont labouré chez lui, de père en fils.
Lui, c'est le rejeton puissant des fortes races,
Il a dit : « Je ferai, père, ce que tu fis ».

Dans la seconde, *Plebs rustica,* il supplie ceux qui ont fui pour courir « après tant d'avantages décevants » de revenir au village qui les a vus naître :

Mais écoutez ! Au fond des campagnes désertes
Les mères ont pleuré, les pères ont gémi,
Et tous sont inquiets, ayant tous fait des pertes
Au départ de l'enfant, du frère ou de l'ami.

Ah ! que le déserteur s'arrête et qu'il revienne
Vers la ferme, à l'endroit où ses pères sont morts !
Du métier désappris que l'absent se souvienne !
C'est le travail des champs qui nous rendra les forts.

Pourquoi plier devant la chimère impuissante ?
Nous voulons le terrien debout, poitrine au vent,
Un corps sain peut marcher sous une âme pensante,
Le laboureur futur nous le voulons savant,

Fier, aimant son village avec idolâtrie...

Je n'ai pu résister au plaisir de remettre sous vos yeux ces strophes superbes : vous ne m'en tiendrez point rigueur, n'est-ce pas ?

Suivrons-nous maintenant M. Leroi dans ses commentaires ? Après avoir admiré le poème, il se demande quelle est la véritable cause de l'exode des campagnards vers les grandes villes. La facilité de l'échange, les moyens de transport, le bon marché des voyages ont donné aux paysans des

Digitized by Google

goûts et des désirs qu'ils n'avaient pas jadis; d'autre part, le travail du laboureur ne nourrit plus celui-ci. Quel remède apporter à cette situation?... Je n'ose point, car je veux imiter la réserve de l'auteur, examiner et critiquer les moyens que d'aucuns préconisent hautement; et je préfère souhaiter, avec M. Leroi, que le machinisme qui a arraché le paysan à sa charrue, en le faisant affluer vers les villes, s'étende aux travaux du sol et, décuplant le rendement de la terre, attire de nouveau à la campagne l'ouvrier qui l'avait désertée « gênant les citadins, gênant les artisans ». Appelons cette ère nouvelle de toutes les forces de notre désir et souhaitons, en attendant, avec Paul Harel, que la race des paysans, vigoureuse et saine, redevienne féconde et nombreuse...

Après avoir ainsi parcouru le monde, au cours de ce compte rendu, je crois qu'il est temps que je me repose en entrant dans un monastère, et je vais choisir pour ce lieu de calme, celui que nous décrit M. Millard, dans sa *Notice sur un Monastère russe.*

Sur les côtes de la mer Blanche, en face de la presqu'île de Kola, une pointe de terre avance vers le nord-ouest, entre les embouchures des deux fleuves Onéga et Dwina. A l'extrémité du promontoire se trouve un groupe d'îles et d'îlots qui portent le nom de Solovky. Le plus grand se distingue par le fameux « Solovetzky Monastir » dont je me propose de faire une courte description..... »

Ainsi commence M. Millard. Me permettra-t-il de lui faire un reproche? Il ne nous a peut-être pas donné une étude assez complète pour avoir toute son utilité. Nous y trouvons, nul ne saurait le contester, des détails curieux et jusqu'à une légende bizarre dont on ne connaît pas les origines, mais nous n'y voyons pas le récit des conditions de vie des moines et d'exploitation de leur colonie. On nous dit bien que le « Solovetzky Monastir » produit assez pour nourrir non-seulement ses colons, mais encore pour offrir gratuitement chaque jour le logement et la table — une table copieusement servie — à trois mille pèlerins et pour nourrir quotidiennement cinq

Digitized by Google

mille pauvres ; on nous dit aussi que tout ce dont a besoin la communauté est produit sur place, sauf la farine qu'on achète, mais on néglige de nous dépeindre les obligations et le fonctionnement de l'association. Malgré cette lacune, que je regrette, l'étude de M. Millard est fort intéressante.

Nous sommes aujourd'hui à une époque où les progrès de la science et l'accroissement rapide du machinisme ont complètement modifié les conditions, l'intensité de la production et par suite la manière de vivre. Plus nous irons, d'ailleurs, plus le travail de la machine se substituera à l'effort de l'homme et plus aussi croîtra l'abondance des produits..... C'est pourquoi auront droit à la reconnaissance de l'humanité ceux qui, comme M. Millard, signaleront des agglomérations de travailleurs dont les conditions de vie sociale seront nouvelles pour nous.

Les producteurs de « Solovetzky-Monastir » sont, il est vrai, des moines, et ne peuvent, dira-t-on, servir de modèles à des hommes libres.... Il n'en est pas moins vrai que nous trouvons là une immense colonie de paysans et de matelots qui, sous la direction d'un des leurs, non-seulement vivent et prospèrent, mais encore produisent assez pour nourrir gratuitement huit mille étrangers. Nous apprenons aussi que l'ordre n'y est jamais gravement troublé, bien qu'on y interdise toute punition corporelle — même appliquée aux enfants qu'on y recueille et qu'on y élève au nombre d'environ cinq cents. Niera-t-on qu'il soit possible, quelle que soit la manière de vivre de ces producteurs, de puiser d'utiles renseignements, de rencontrer d'excellentes méthodes en les regardant agir ? M. Millard a donc fait œuvre vraiment utile à la Société en lui apportant un nouvel élément d'étude.... Notre distingué collègue, je tiens à le dire ici, a su du reste, se mettre toujours à l'avant-garde du progrès : « depuis quarante ans qu'il connaît la France où il a trouvé ses amis les plus chers », il s'est révélé comme un semeur d'idées saines et justes, un défenseur de toutes les bonnes causes : il s'honore grandement — et nous honore aussi — en prenant toujours en mains les intérêts de l'humanité. N'a-t-il pas, tout dernièrement encore, dans une lettre adressée à un journal américain, flétri en termes éloquents la guerre, la guerre odieuse, « qui est un crime » et qui — si elle survenait jamais entre la France et

Digitized by Google

l'Angleterre — serait « pire encore », et constituerait « une trahison contre la civilisation du monde entier ». Inclinons-nous, Messieurs ; saluons l'auteur de ces nobles paroles, et, après avoir souhaité qu'elles soient entendues, envoyons à M. Millard — c'est du moins l'humble vœu que je formule — les félicitations à la fois respectueuses et cordiales de notre Société.....

Je vais clore ici mon rapport. Il est plus long qu'il n'aurait convenu et que je l'aurais voulu. Vous m'excuserez de m'être laissé entraîner tantôt par le besoin qu'a tout homme d'exposer ses propres idées, tantôt par le plaisir de parler longuement des belles choses que j'avais lues : j'aurais cependant désiré en parler mieux et plus brièvement.

..... J'avais terminé et au bas de ce rapport j'allais écrire le mot « fin », quand notre imprimeur, cet excellent M. Micaux, qui depuis longtemps déjà publie, avec quel soin, vous le savez, le recueil de notre Société, m'apporta « les épreuves » de deux œuvres nouvelles. L'une qui a pour titre « *Le docteur Adolphe Lecadre* » et pour auteur, M. Jules Roger, est une notice intéressante sur les ouvrages, les travaux, les services de ce « médecin de province, de ce savant qui passa sa vie en faisant le bien », l'autre est un récit fort attachant du voyage de M. l'abbé Dubois à « *La Ville sainte.* » Vous soumettre de ces deux ouvrages une analyse complète m'eût, certes, été très agréable. J'aurais aimé notamment faire avec vous, sous la conduite de M. l'abbé Dubois, une nouvelle visite à Jérusalem, étudier de rechef « son enceinte fortifiée, l'esplanade du temple, la basilique du Sépulcre. le Mont des Oliviers et les établissements Français, » revivre en un mot les moments trop courts de la conférence qu'il a bien voulu nous donner sur le même sujet. Malheureusement le temps

Digitized by Google

me manque.... Mais, faites comme moi, vous ne vous en repentirez pas : puisque notre distingué collègue a consenti à l'écrire, après l'avoir si bien raconté, lisez le récit de ce voyage. Vous y retrouverez toutes les qualités de style de M. l'abbé Dubois ; vous admirerez les descriptions minutieusement exactes des monuments, des sites, des lieux célèbres parcourus ; vous verrez « la grande figure » qu'y fait notre pays, et vous ressentirez l'émotion profonde qui étreignit son cœur de chrétien, de prêtre, de Français, quand il se trouva en présence du Sépulcre, du Calvaire, et quand, là-bas, dans le clair soleil, devant le drapeau aux trois couleurs, devant le consul de la République, retentit notre *Marseillaise* exécutée par les élèves des Père blancs..... « C'était absolument *France* la douce transportée au-delà des mers »....

9 Mars 1900.

Digitized by Google

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Séance du 13 Octobre 1899

Présidence de M. LE MINIHY DE LA VILLEHERVÉ

Secrétaire-Général

Sont présents : MM. Barrey, Créchet, de la Villehervé, Abbé Dubois, Dupuis, Dr H. Fauvel, Hofgaard, Lefranc, Le Minihy de la Villehervé, Levarey, Jean Mack, Alphonse Martin, Millard, Neveu, Quoist, Rouget-Marseille, Thériot et Thouret.

Après avoir constaté l'heureux retour de notre collègue, M. l'abbé Dubois, qui a entrepris, pendant les vacances, un voyage en Egypte, M. le Président dit qu'il serait intéressant pour notre Société d'avoir sinon la relation du moins un résumé du voyage effectué par M. l'abbé Dubois. Notre collègue veut bien, sur les instances de plusieurs membres, promettre de rédiger quelques notes sur le sujet dont il s'agit. A ce propos, l'idée d'une conférence sur cet important voyage est également émise. Le bureau verra, après entente avec notre honorable collègue, M. l'abbé Dubois, s'il n'y aurait pas lieu de saisir cette occasion pour appliquer un des moyens d'action prévus par les statuts de la Société Havraise d'Etudes diverses.

M. le Président communique ensuite à l'assemblée divers documents et lettres adressés à la Société depuis la réunion du mois d'août. Nous enregistrons notamment :

1° Une lettre de notre Président, M. Rident, qui a quitté le Havre pour aller se fixer définitivement à Paris. Cette lettre est ainsi conçue :

Paris, le 9 octobre 1899.

Mon cher collègue,

Vous êtes aujourd'hui le représentant de la Société Havraise d'Etudes diverses, c'est donc à vous que je dois adresser ma démission de membre résidant de cette Société à laquelle tant de liens m'attachent.

C'est avec un vif regret que je me sépare de mes collègues ou plutôt

Digitized by Google

que je relâche des liens qui m'ont toujours été si doux, car si je ne puis plus prendre une part active à leurs travaux, je sollicite le grand honneur de rester membre correspondant de la Société avec abonnement au *Bulletin*, et je ne désespère pas, si la Société veut bien accueillir ma demande, de trouver quelques loisirs pour lui adresser de temps en temps quelque travail.

Je forme, en quittant notre chère Société, les vœux les plus ardents pour sa prospérité et je remercie vivement tous nos collègues de l'extrême bienveillance qu'ils m'ont toujours montrée; je leur en suis profondément reconnaissant et je garde au fond du cœur, d'eux et de notre Société, un souvenir ineffaçable.

J'envoie à tous nos amis une cordiale poignée de main.

N. Rident.

2° Une lettre de M. Leroi, vice-président, en réponse à celle que notre secrétaire-général lui avait adressée au nom de la Société à la suite de sa nomination au Lycée Michelet à Paris. Nous en reproduisons ci-après les termes :

Paris, 8 octobre 1899.

Monsieur le Secrétaire-Général,

Je m'empresse de vous accuser réception de votre obligeante lettre en date du 4 octobre dernier. Je serais bien ingrat si je n'étais pas touché par les sentiments que vous voulez bien m'exprimer au nom de la Société comme au vôtre. Que tous mes anciens collègues soient persuadés de ma vive et profonde reconnaissance à cet égard.

Mais pourquoi parler d'anciens collègues puisque vous m'avez fait l'honneur de me nommer membre correspondant de votre Société? Grâce à ce titre, je ne vous quitte pas tout à fait; grâce à lui encore, je garde l'espoir de ne pas rompre avec votre *Recueil* où mes modestes essais ont trouvé une si charmante hospitalité. Je ne sais si mes nouvelles fonctions me laisseront beaucoup de loisirs; dans tous les cas, je serai toujours fier de vous soumettre, comme par le passé, les travaux que je croirai capables de vous intéresser.

Veuillez agréer, Monsieur le Secrétaire-Général, avec mon souvenir le plus amical, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Robert Leroi.

3° Une lettre de M. le Préfet de la Seine-Inférieure, par laquelle ce magistrat nous informe que dans sa séance du 28

Digitized by Google

août dernier, le Conseil général a, sur sa proposition, maintenu pour 1900 la subvention de 500 francs précédemment accordée à la Société Havraise d'Etudes diverses.

Cette communication est accueillie avec satisfaction par l'assemblée et M. le Secrétaire est chargé d'adresser, tant à M. le Préfet qu'à MM. les membres du Conseil général, les sincères remerciements de la Société Havraise d'Etudes diverses. Il est pris bonne note de la demande d'envoi, avant le 1er juin prochain, du compte rendu moral et financier des travaux de notre Association, auquel d'ailleurs est subordonné le mandatement de ladite subvention ;

4° Les observations météorologiques faites par M. Dumesnil, de Yébleron, pendant les mois d'août et septembre ;

5° Une lettre-circulaire du directeur des Beaux-Arts relative à la 24e session des Sociétés des Beaux-Arts des départements, qui s'ouvrira à Paris le 5 juin 1900 ;

6° Une lettre de faire part du décès de M. Bonvarlet, membre correspondant de la Société depuis 1868.

Avant de passer à l'ordre du jour, M. le Président donne la parole à M. Barrey, bibliothécaire, qui fournit à l'assemblée quelques explications sur le répertoire (au moyen de fiches) des principaux travaux contenus dans les ouvrages reçus par la Société qu'il a récemment dressé, lequel est certainement appelé à rendre de réels services à tous ceux qui auront besoin d'effectuer des recherches.

M. le Président remercie notre collègue pour l'important travail qu'il a entrepris et su mener à bien malgré certaines difficultés, et l'assemblée s'associe aux félicitations que M. le Président adresse à M. Barrey.

M. Millard donne ensuite lecture d'une intéressante notice sur un monastère russe. Cette étude renferme d'instructifs renseignements sur les mœurs et les coutumes des moines de « Solevetzky Monastir » ; elle est en outre agrémentée de quelques curieuses anecdotes d'ailleurs spirituellement racontées.

M. le Président remercie notre collègue dont le travail sera, conformément au règlement, soumis à la Commission des publications.

Digitized by Google

M. Thouret est nommé, en remplacement de M. Leroi, membre de la Commission chargée de la publication de l'*Abeille Havraise*.

M. Robert de la Villehervé dépose sur le bureau un cahier renfermant un assez grand nombre de notes pouvant servir à la rédaction d'un « lexique Havrais ». Ces notes furent préparées jadis par notre regretté concitoyen Jules Tellier et notre collègue M. de la Villehervé. Elles sont susceptibles de faciliter le travail que la Société désire entreprendre.

M. de la Villehervé veut bien promettre son concours pour l'étude des différents termes consignés dans ledit cahier.

M. le Président remercie notre collègue et dit qu'il est heureux de prendre note de la promesse qui vient d'être faite à l'assemblée.

M. le docteur H. Fauvel a la parole.

Notre collègue fait une causerie sur un ouvrage de M. Dupont, traitant notamment de l'instabilité mentale.

M. le Président remercie M. le docteur Fauvel de son intéressante causerie et le prie de bien vouloir en faire un résumé par écrit, lequel pourrait être inséré dans notre *Recueil*. Notre collègue consent à donner satisfaction au désir qui lui est exprimé.

La séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire,

Jean Mack.

Séance du 10 Novembre 1899

Présidence de M. LE MINIHY DE LA VILLEHERVÉ

Secrétaire-Général

Sont présents : MM. Barrey, Alfred Brunet, Créchet, abbé Dubois, d'Alissac, de la Juganière, Robert de la Villehervé, Dupuis, Gillet, Glaneur, Hofgaard, Houdry, Ch. Lamy, Le Minihy de la Villehervé, Levarey, Jean Mack, Alphonse Martin, Millard, Neveu, Quoist, Dr Jules Roger, Rouget-Marseille et Thériot.

Digitized by Google

M. le Secrétaire donne lecture du procès-verbal de la séance du 13 octobre, lequel est adopté sans observations.

M. le Président communique ensuite à l'assemblée divers documents parvenus au Secrétariat de la Société depuis un mois, et dépose sur le bureau les observations météorologiques faites par M. Dumesnil pendant le mois dernier.

Puis la parole est donnée à notre collègue, M. le docteur Roger, pour la lecture de son étude sur le docteur Lecadre, ancien Président de notre Société. Cette étude sera soumise à la Commission des publications qui se réunit le vendredi suivant la séance mensuelle.

M. le Président informe l'assemblée que, conformément à l'art. 9 des statuts, il y a lieu de procéder au renouvellement annuel du bureau de la Société.

Après avoir rappelé que nos président et vice-président ont quitté le Havre, M. Le Minihy dit que les élections doivent avoir lieu au scrutin individuel, à la majorité absolue des votants.

Nomination d'un président : M. Le Minihy de la Villehervé est élu.

Le résultat de ce scrutin est souligné par des applaudissements. M. Le Minihy remercie ses collègues de la confiance qu'ils viennent de lui accorder, confiance qu'il s'efforcera de mériter par son dévouement à notre association.

Il est ensuite procédé à la nomination d'un vice-président : M. Levarey, qui est proclamé élu, reçoit les félicitations de l'assemblée. M. Levarey déclare qu'il fera tous ses efforts pour justifier le choix qui vient d'être fait et pour travailler, de concert avec notre nouveau président, à la prospérité de la Société.

Puis sont successivement élus : secrétaire-général, M. l'abbé Dubois, en remplacement de M. Le Minihy. Notre collègue remercie l'assemblée pour l'honneur qu'elle vient de lui faire en le portant au secrétariat-général de notre groupement ;

Secrétaire des séances : M. Jean Mack ;

Trésorier : M. Alphonse Martin ;

Digitized by Google

Archiviste : M. Thériot;

Bibliothécaire : M. Barrey.

Ces quatre membres élus remercient également leurs collègues.

L'ordre du jour appelant la nomination du rapporteur des travaux de l'année courante, l'assemblée désigne notre collègue M. André. Quoique très occupé par ses fonctions, M. André, cédant aux instances de plusieurs membres, accepte la mission de rapporter les travaux présentés à la Société pendant l'année 1899.

Il est ensuite procédé au renouvellement de la Commission des publications. Cette commission doit, en conformité de la décision prise par la Société, être renouvelée en même temps que le bureau.

Sont nommés : MM. Martin, Neveu, Houdry, Créchet, André, Hofgaard, soit six membres sur sept, M. le Président faisant partie de droit de cette Commission.

Par suite du départ du Havre de M. Leroi et du refus pour raison de santé, de M. Chamard, il est nécessaire, dit M. le Président, d'élire deux nouveaux membres qui, avec M. Robert de la Villehervé, seront chargés de choisir dans les manuscrits couronnés par la Société, les poésies devant être insérées dans l'*Abeille Havraise,* dont la publication aura lieu dans le courant de l'année prochaine.

MM. Thouret et Louis Lamy sont désignés pour faire partie de cette Commission.

MM. Brunet et Levarey présentent M. Cassagne, professeur de rhétorique au Lycée, en qualité de membre résidant. L'élection sur l'admission de ce nouveau membre aura lieu à la séance de décembre.

La séance est levée à 10 heures 1/2.

Le Secrétaire,

Jean Mack.

Digitized by Google

Séance du 15 Décembre 1899

Présidence de M. LE MINIHY DE LA VILLEHERVÉ
Président

Sont présents : MM. André, Barrey, Alfred Brunet, Créchet, d'Alissac, de France, abbé Dubois, Dr Fauvel, Gillet, Glaneur, Hofgaard, Houdry, Ch. Lamy, Lefranc, Le Minihy de la Villehervé, Lormelet, Jean Mack, Alphonse Martin, Neveu, Quoist, Dr Roger, Rouget-Marseille et Ruffin.

M. le Président ouvre la séance et informe l'assemblée que, sur la demande du bureau, notre collègue, M. l'abbé Dubois, a bien voulu accepter de faire une causerie avec projections sur Jérusalem.

En remerciant M. l'abbé Dubois de la bienveillance avec laquelle il a répondu au désir qui lui a été exprimé, M. le Président fait connaître que cette séance doit être entièrement consacrée à l'étude archéologique que doit nous présenter notre honorable collègue à qui il cède du reste immédiatement la parole.

M. l'abbé Dubois déclare que son intention était de nous lire une étude archéologique sur le voyage qu'il a récemment entrepris, mais que sur la demande qui vient de lui en être faite et pour complaire aux personnes qui ont bien voulu accepter de se rendre à l'invitation de la Société, il modifiera son intention en abandonnant la lecture de son étude et en la remplaçant par une causerie sur les établissements français de la Turquie d'Asie qui seront projetés sur l'écran.

C'est à une véritable conférence que nous assistons, conférence d'un intérêt attachant, que les invités, parmi lesquels nous remarquons un certain nombre de dames, et les membres de la Société, paraissent goûter avec un vif plaisir.

M. l'abbé Dubois reçoit les félicitations de l'assemblée qui, quelques instants avant, avait souligné par d'unanimes applaudissements la péroraison, empreinte d'un pur patriotisme, du conférencier.

Il est ensuite procédé au vote sur l'admission de M. Cassagne.

Digitized by Google

A l'unanimité, M. Cassagne est admis en qualité de membre résident de la Société Havraise d'Etudes diverses.

La séance est levée à 10 heures 15.

Le Secrétaire,

Jean Mack.

Digitized by Google

TABLE ANALYTIQUE DE L'ANNÉE 1899

1er fascicule — 1er trimestre

	Pages
Membres du Bureau	5
Membres résidants	5
Membres honoraires	7
Membres correspondants	8
Sociétés correspondantes	17
Lettres du Dahomey, par M. Georges THIERRY	15
Broussais, par M. le Dr Jules Roger	37
A propos de la Princesse de Clèves, de Madame de La Fayette, étude sur la Société française au XVIIe siècle, par M. Robert LEROI	65
Les Rois de Mer, par M. G.-D. QUOIST	85
Observations météorologiques de l'année 1899 (janvier, février, mars), par M. A. DUMÉNIL	91
Procès-verbaux des Séances	101

2me fascicule — 2me trimestre

Un salon au XVIIIe siècle. — La Marquise de Lambert, par M. Robert LEROI	115
Le Percepteur, par M. ROUGET-MARSEILLE	137
Sur le chemin de la vie, par M. Jules CARRARA	147
Observations météorologiques de l'année 1899 (avril, mai, juin), par M. A. DUMÉNIL	197
Procès-Verbaux des Séances	207

3me fascicule — 3me trimestre

Les Sommets de la géographie ou Essai de géographie philosophique, par M. l'abbé Joseph DUBOIS	231
Deux poètes de chez nous. — Paul Harel, par M. Robert LEROI	253
Notice sur un monastère russe, par M. F. MILLARD	275

Digitized by Google

Observations météorologiques de l'année 1899 (juillet, août, septembre), par M. A. Duménil 279

Procès-Verbaux des Séances 289

4me fascicule — 4me trimestre

La Ville sainte. — Conférence par M. l'abbé Joseph Dubois 297

Le Docteur Adolphe Lecadre, par M. le Dr Jules Roger 333

Observations météorologiques de l'année 1899 (octobre, novembre, décembre), par M. A. Duménil 343

Rapport sur les travaux de la 66e année, par M. André 353

Procès-Verbaux des Séances 385

Havre — Imprimerie Micaux, rue Jules-Lecesne, 20.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Digitized by Google

3 2044 100 879 576

Digitized by Google